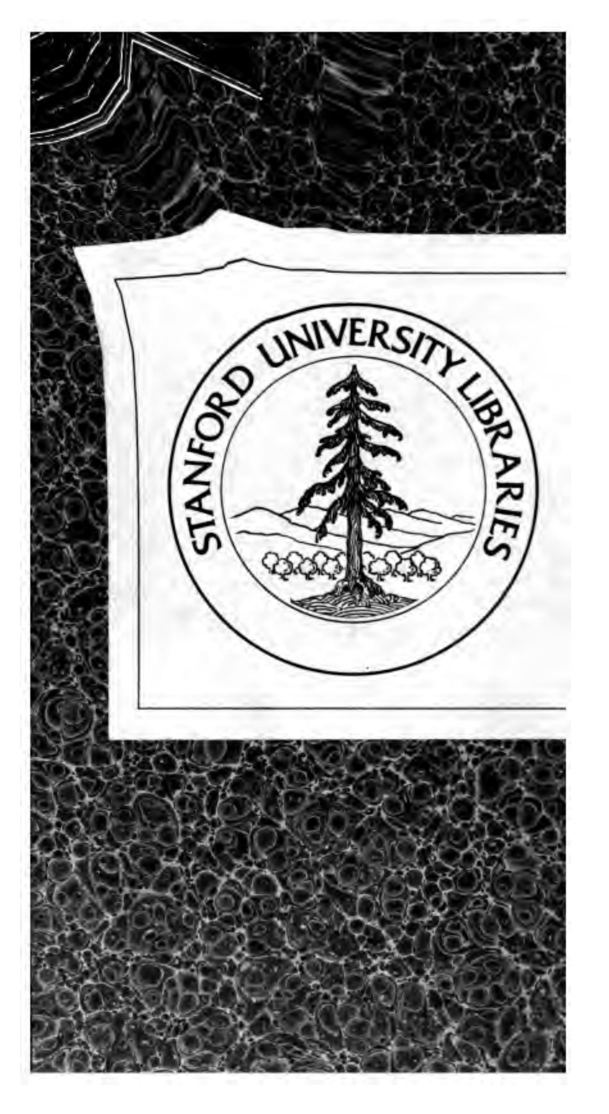
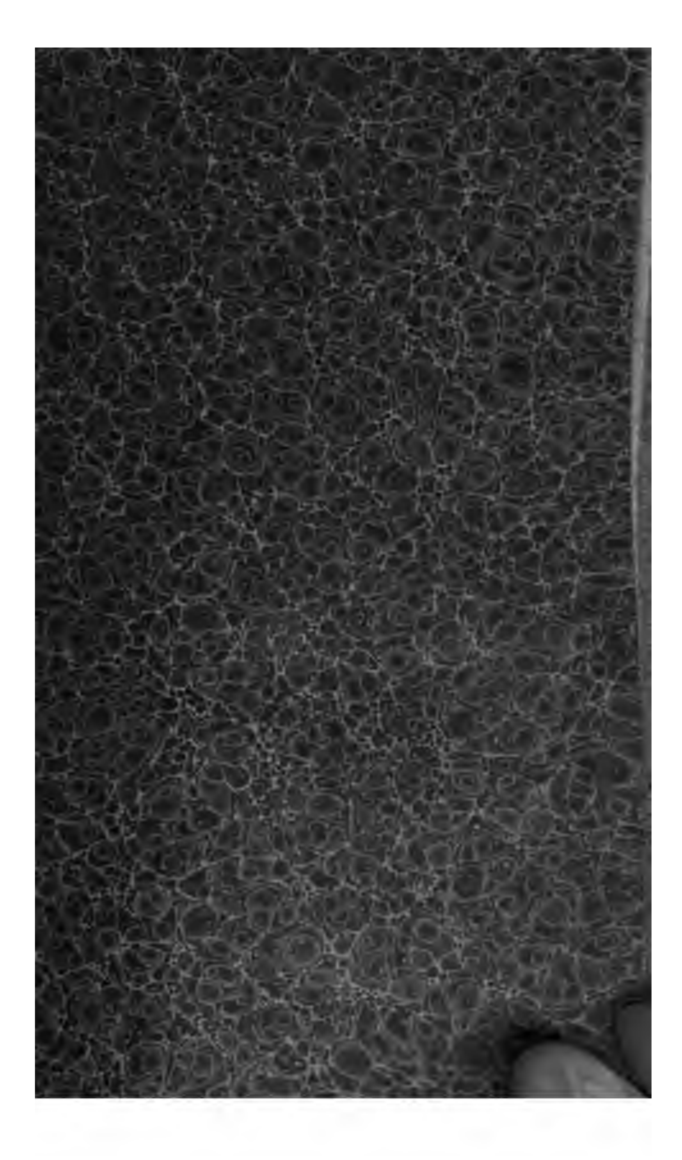

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



BLAINVILLE ([illegible]

([illegible])

[illegible] de Blainville

([illegible])

[illegible]

[illegible]

Oeuvre de St Amand de Rouen

ŒUVRES
DIVERSES
DU Sr. D* * *. e Blainville

Avec un Recueil de Poësies choisies, de Mr de B***.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez Fritsch et Bohm, Marchands Libraires.

M. DCC. XIV.

PREFACE.

IL faut tomber d'accord, que malgré l'Inconstance si naturelle aux Hommes, les Belles Lettres seront toûjours à la Mode : Quoique la Race des ME'CENES soit éteinte, il se trouvera toûjours des Personnes qui s'y adonneront. Rien ne flâte plus délicatement l'Esprit, & les Hommes nés pour la Societé, les cultiveront toute leur Vie, puis qu'elles en font les plus grandes Délices. Il n'est pas nécessaire de s'étudier beaucoup à prouver ce qu'on avance ici, le grand nombre de ceux qui s'y appliquent, malgré le peu de Gloire & de Commodités qu'ils en retirent, l'établit suffisamment.

Il seroit plus difficile de dire qui sont les Personnes qui dévroient s'y appliquer : Tout le monde n'y est pas propre ; cet état même ne convient pas à toutes sortes de Gens : Il faut y avoir naturellement du penchant, être avec de la Mémoire, de la Vivacité, de la Justesse, un peu de Fortune ; car le Bel-Esprit ne la fait plus ; & l'on Philosophe de mauvaise grace quand on est pauvre. Avec des talens naturels, il faut avoir dequoi entretenir une douce & laborieuse Oisiveté ; mais il n'y a que les DIEUX qui la procurent, & dans le Siécle où nous sommes, il y a de ces DIEUX moins que jamais : sans elle néanmoins, on ne fait que ramper, & les Productions se ressentent du besoin de leur Auteur.

Aprés ce Préambule, on s'attendra peut-être à ne trouver ici que des Pieces achevées ; mais c'est ce que l'Esprit de l'Homme est incapable de produire avec toutes ses prétenduës lumieres. D'ailleurs on aura raison de dire qu'il faut être bien hardi pour donner des SATIRES au Public aprés celles de Mr. DESPREAUX ; mais l'Auteur de celles-ci se l'est dit lui-même plus d'une fois : Il ne sçait pas trop bien d'où lui vient cette hardiesse, si ce n'est d'une certaine Vanité presque toûjours inséparable de ceux qui composent ; les petits Poëtes, non plus que ceux du premier ordre, n'en sont point exempts ; ils ne croyent rien audessus de leurs forces lors qu'ils se sentent assez de Courage pour l'entreprendre.

Expectes eadem, à summo, minimoque Poëta.

Celui-ci a crû se rendre Justice en se mettant au rang des petits, & l'on verra bien qu'il dit vrai, si l'on prend la peine de lire ces Discours, qui n'en veulent à personne en particulier; cependant, sans qu'aucun Nom y soit employé, bien des Gens s'y trouveront en plus de six Endroits. Qu'ils ne s'en fâchent point, l'Auteur s'y trouve en plus de douze: pourquoi les auroit-il épargnés, puis qu'il ne s'est point épargné lui-même? S'ils n'en font que rire, & s'ils disent qu'ils n'y rencontrent rien qu'ils puissent s'appliquer; il leur répondra qu'ils se connoissent mal, ou qu'ils ne sont pas sinceres.

Quid rides? mutato nomine, de te
Fabulla narratur.

Cette Liberté de parler fera peut-être condamner ces SATIRES; *peut-être même ne plairont-Elles pas, parce que tout le Monde y est en Masque: mais chacun a son Génie, & celui de l'Auteur n'eut jamais rien d'Amer. Il convient qu'il n'est pas d'une grande Elevation, que sa Muse chante assez uniment, & qu'elle n'est point soûtenuë de ces Expressions fortes & recherchées qui font la grande beauté d'un Ouvrage, mais comme il n'a eu pour But que d'instruire en censurant le Vice, il a crû que le Stile simple & naturel étoit plus propre à son sujet, que le magnifique ou l'empoulé.*

Qu'il n'y ait bien des choses à reprendre dans ses Vers, il ne s'en défend pas; bien loin de cela, quiconque les lui corrigeroit exactement, en veritable Ami, & sans le flâter, lui feroit un fort grand plaisir.

Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomtis allinet atrum
Transverso calamo signum; ambitiosa recidet
Ornamenta; parum claris lucem dare coget;
Arguet ambiguè dictum; mutanda notabit:
Fiet Aristarchus, nec dicet, cur ego amicum
Offendam in nugis?

Horat. Art. Poët.

Cependant, si par hazard il se trouve quelque chose dans ses Ouvrages qui mérite quelque Loüange, il ne la rejettera point par une fausse Modestie qu'affectent la plûpart des Auteurs.

Non ego cùm scribo, si forte quid aptius exit,
Quandò hæc rara avis est, si quid tamen aptius exit,
Laudari metuam; neque enim mihi cornea fibra est.
Pers. Sat. I.

Il ne dira pas non plus, par une Forfanterie assez ordinaire à ceux qui écrivent, que ses Amis l'ont forcé de donner au Public ce qu'il avoit résolu de consacrer au silence de son Cabinet: si son livre a quelque agrément, il aime mieux qu'on lui en soit obligé qu'à ses Amis; & s'il n'a que des défauts, quelque prétenduë Violence qu'ils ayent pû faire à l'Auteur, ces défauts retomberont infailliblement sur lui.

*Quoi qu'on voye peu de Modernes rendre justice aux Anciens dont ils ont traduit ou imité quantité de passages, & qui sont bien souvent les plus beaux endroits de leurs Productions; celui-ci, sans être de ces passionnés Admirateurs de l'Antiquité qu'*HORACE *lui-même* * *a si bien tournés en Ridicule; a crû se faire honneur en avoüant ingénûment qu'il s'est servi de quelques Pensees de* VIRGILE, *d'*HORACE, *de* JUVENAL, *de* PERSE, *& d'autres Poëtes Latins: on les trouvera à la fin de chaque* SATIRE; *il ose esperer, que si l'on se donne la peine de les confronter, l'on en sera peut-être assez satisfait. Au reste, comme on a imprimé quelques-unes de ses Pieces dans divers Recueïls, il a eu le plaisir de les voir attribuer (quoique fort défigurées) à des Auteurs de quelque Réputation.*

* ——————— *Nisi quæ terris semota, suisque*
Temporibus defuncta videt, fastidit & odit
Sic fautor veterum ———————
. . . .
Sic Veteres ita miratur, laudatque Poëtas.
Ut nihil anteferat, nihil illis comparet ———
Horat. Epist. I. lib. II. ad August.

——— *Me quoque dicunt*
Vatem Pastores, sed non ego credulus illis.

VIRGIL. ECLOG. IX.

LECTORI BENEVOLO.

Non de Limine metiare Lector
Hoc, quale est Operis recens peracti;
Tantisper Penetrale dum subitis,
Posticum quoque, si lubet, videto:
Haud de fronte velim æstimes recessus.
Emensis itaque omnibus latebris,
Demùm judicium feras, licebit.
Quod si Regia non sit hæc BOLÆI *
Nec, quam vix humilem casam vocabis,
Insunt hic tamen & sui Penates.

* *Mr. Despreaux.*

FRAPPE' DU FAUX ECLAT D'UNE VAINE RICHESSE,
JE SUIVIS LA FORTUNE, ET N'EN EUS PRESQUE RIEN:
CAR J'AIMAI LA VERTU, CETTE DIGNE MAÎTRESSE,
CHEZ QUI J'AI RENCONTRE' LE VERITABLE BIEN.

——— *Pauci dignoscere possunt*
Vera bona. JUVEN. SAT. X.



DISCOURS
Sur le bonheur de la Vie Champêtre.
A Mr. DE C****.

Mihi jam non Regia Roma,
Sed vacuum Tibur Placet aut imbelle Tarentum.
Horat. Epist. VII. Lib. I.



Esse de me presser d'abandonner nos
Champs,
Tu perds mon cher Cleon, & ta peine,
& ton tems;
Tous mes Sens sont charmez de l'Air que j'y respire,
(1) Mon Toit rustique & bas, m'y tient lieu d'un
Empire;
Et je le prise plus que ces vastes Palais
Où le Repos d'Esprit ne se trouve jamais.
Du peu dont j'ai besoin ma Retraite est pourvûë,
Sur cent Objets divers je puis porter la Vûë;

(2) De-là, je vois au loin des Côteaux toûjours verts,
Qui de Chênes touffus sont richement couverts :
Je découvre des Bois, des Campagnes fleuries,
Des Hameaux, des Vergers, de riantes Prairies,
De tranquiles Canaux pleins en toute Saison,
Dont l'Onde vient couler autour de ma Maison.
(3) Si nous devons chercher loin du bruit & du monde,
Un Séjour où l'on vive en une Paix profonde,
En quel lieu, pour joüir d'un Repos assûré,
L'Hyver est-il plus doux, l'Eté plus tempéré ?
Quelle Moisson de Fleurs plus vive, plus brillante,
Que celle qu'on y voit, & que FLORE y presente ?
En quel endroit l'Automne a-t-il des Fruits si beaux ?
Est-il rien de si pur que l'Eau de nos Ruisseaux ?
Et trouve-t-on ailleurs un Ciel plus favorable,
CERE's plus liberale, & BACCHUS plus aimable ?
C'est dans nos champs, CLEON, que la Simplicité
Joint l'honnête Travail à la Tranquilité ;
(4) On méprise le Luxe, on néglige les Modes,
On n'est jamais sujet à des Loix incommodes ;
Les Divertissemens n'ont rien de fastueux,
(5) Et les Repas sont bons sans être somptueux ;

Enfin parmi les Ris, les Jeux & l'Abondance,
On voit du SIECLE D'OR les Mœurs & l'Innocence.
Je ne veux pas pourtant vanter mal-à-propos
Une Oisiveté lâche, un indigne Repos;
J'estime ces Esprits qui par des Soins utiles
Honorent leur Patrie & réforment les Villes.
Il est bon de chercher avec Avidité
Cette Gloire qui méne à L'IMMORTALITE': [mes,
(6) Mais peut-on aisément, dans le Siecle où nous som-
Suivre sans s'égarer, les pas de ces grands Hommes!
J'espererois en vain de si nobles Emplois:
Je ne fus jamais propre à débroüiller les Loix;
Pour paroître au Barreau j'ai trop peu d'Eloquence;
Je manque pour la Chaire & d'Art & de Science:
(7) En un mot, cher CLEON, le Ciel ne m'a donné
Qu'un talent Médiocre, & qu'un Esprit borné.
(8) On ne doit se mêler que de ce qu'on sçait faire;
Un innocent Loisir m'est un Bien necessaire;
(9) Mon Sort est d'être Libre; & je serois fâché
Qu'à de pénibles Soins mon Cœur fût attaché:
Il faut que le Repos jusqu'au bout m'accompagne;
Je veux encor passer ma vie à la Campagne;

Et s'il plaît au Destin d'en prolonger le Cours
J'y veux vivre pour moi le reste de mes Jours.
Là sous des Ormes verds, quand je suis las de lire,
(10) J'aiguise, sans chagrin, quelques traits de Satire,
J'aime la Verité, mais en Homme d'honneur ;
Je ne sçai point trahir la Raison, ni mon Cœur ;
Aux Riches vicieux je ne veux jamais plaire,
Et j'en dirai du mal, s'ils ne cessent d'en faire.
Mes Satires seront un fidele Miroir,
Où, sans se trop chercher, Chacun se pourra voir ;
On y verra des Mœurs une vive Peinture,
Que je sçaurai, sans fard, tirer d'aprés Nature ;
Et déclamant ainsi contre tous les Abus,
Peut-être qu'au Public mes Ecrits plairont plus
Que beaucoup de Sermons tout remplis d'Eloquence
Des Orateurs sacrés qu'admire nôtre France.
La Satire Cleon, est un Prédicateur
Dont jamais le Discours ne doit être flateur ;
Encorqu'à bien des Gens elle échauffe la Bile,
Il lui faut donner cours parce qu'elle est utile.
Qui se fâche d'y voir ce qu'il fait hardiment
Et dont il doit rougir, se fâche injustement.

Si tu veux, diras-tu, dans le Siecle où nous sommes,
Ecrire avec aigreur sur les Vices des Hommes;
(11) Ton Travail sera vain, inutile, sans fruit;
Et ton Livre, à coup-sûr, ne fera point de bruit.
Laisse chez les Mortels triompher l'Insolence;
Voi leurs Débordemens avec Indifference,
Et sans t'interesser dans leur Corruption,
Ne cherche que chez toi ta Satisfaction.

Quoi! quand les Vérités s'expriment dans des Rimes
Font-elles donç horreur? les prend-on pour des crimes?
Et faut-il, cher CLEON, pour les faire approuver,
Canoniser le Vice afin de l'élever?
Faudra-t-il applaudir aux Passions infames
Qui gâtent les Esprits, & corrompent les Ames?
(12) La COUR qui fait le Prix & le Destin des Vers;
Quoique ses Jugemens soient souvent de travers,
Fera-t-elle passer pour d'insolens Caprices,
Ceux qu'enfante l'Honneur pour réprimer les Vices?
Ces GRANDS que la Fortune éleve jusqu'aux Cieux,
Dont son Aveuglement fait ici-bas des Dieux;
Si d'épargner leurs Mœurs je n'ai la complaisance,
Pourront-ils leur ôter l'estime & la créance?

Non, je n'en ferai rien ; & l'on ne verra pas
Regner dans mes Ecrits des Sentimens si bas :
A cette Lâcheté je ne puis me résoudre,
Ni parmi tant d'Excés laisser dormir la Foudre.
(13) Je ne puis me contraindre : Ah ! s'il m'étoit permis.... ;
Aux Censeurs modérés tout n'est-il pas soûmis ?
Parlons, mais hardiment, je le puis, & sans crainte,
Avant que de mon sang la vigueur soit éteinte.
Je suis Franc, & mes Vers n'auront rien de suspect ;
Ce n'est qu'aux Gens d'Honneur que je dois du Respect ;
J'ai quitté les Plaisirs où l'âge nous convie,
Je passe innocemment le reste de ma Vie ;
Mon Ame, cher CLEON, a sçû rompre ses Fers ;
Et je veux, si je puis, réformer l'Univers.
Il est tems de quitter l'Esprit de Bagatelle,
A des Vers sérieux la SATIRE m'appelle,
Non pour mordre les Gens, mais pour les corriger
Des Vices où souvent on les voit s'engager ;
Car dans la Liberté que ma MUSE se donne,
Elle attaque le Vice & jamais la Personne.

Il est vrai que le Siécle est Malin sur ce Point ;
On n'épargne que ceux que l'on ne connoît point :

Médire est le seul but que chacun se propose ;
Qui ne le fait en Vers, le fait souvent en Prose ;
Le Cœur nourrit toûjours cet injuste Desir,
Et qui ne parle point, écoute avec plaisir.
(14) La RAISON dit en vain pour imposer Silence ;
Que l'Homme doit pour l'Homme avoir de l'indulgence
Personne, par malheur, ne la croit aujourd'hui ;
On n'en grossit pas moins les Foiblesses d'autrui.
(15) Sur l'Amour du Prochain, L'AMOUR-PROPRE l'emporte ;
Ou la Haine, ou l'Envie est toûjours la plus forte :
Et que ce soit enfin Mensonge ou Vérité,
L'Homme par l'Homme même est toûjours mal-traité ;
Pour Moi, qui ne crains point la noire MEDISANCE,
(16) Qu'on charge, si l'on veut, ma tranquille innocence
Des Crimes les plus grands que l'on puisse inventer,
Je ne suis pas si Fou que de m'en tourmenter.
(17) Un Coupable rougit lors qu'on ternit sa Gloire ;
Mais Moi toûjours charmé des Filles de Mémoire,
Je tâche de régler mes Discours sur leurs Chants ;
Et c'est, mon cher CLEON, ce que je fais aux Champs.

(1) O parvi nostrique Lares! quos Thure minuto
Aut farre, & tenui soleo exornare coronâ. *Juven. Sat. IX.*

(2) ——————————— Ego laudo Ruris amœni
Rivos, & musco circumlita saxa, nemusque,
Laudaturque Domus, longos quæ prospicit agros. *Hor. Ep. X. lib. 1.*

(3) Vivere Naturæ si convenienter oportet,
Ponendæque Domo quærenda est Area primùm;
Novistine locum potiorem Rure beato?
Est ubi plus tepeant Hiemes? ubi gratior aura
Leniat & rabiem Canis & momenta Leonis,
Cum semel accepit Solem furibundus acutum?
Est ubi divellat somnos minus invida cura?
Purior in vicis aqua tendit rumpere plumbum,
Quam quæ per pronum trepidat cum murmure Rivum? *Ibidem.*

(4) ——————————— Quisque solutus
Legibus insanis ——————————— *Idem. Sat. VI. lib. 2.*

(5) Cœna brevis juvat, & propè Rivum somnus in herbâ,
Nec lusisse pudet ——————— *Idem. Ep. XIV. lib. 1.*

(6) ——————— Versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri ——————————— *Idem. Art. Poët.*

(7) Di benè fecerunt, inopis me quodque Pusilli
Finxerunt animi, raro & perpauca loquentis. *Idem. Sat. IV. lib. 1.*

(8) Noscenda est mensura sui, spectandaque, rebus
In summis, minimisque ——————— *Juven. Sat. IX.*

(9) An quisquam est alius liber, nisi ducere vitam
Cui libet ut voluit? licet, ut volo vivere, non sim
Liberior Bruto? ——————————— *Pers. Sat. V.*

(10) ——————— Me pedibus delectat claudere verba
Lucili ritu ——————————— *Hor. Sat. I. lib. 2.*

(11) Quis leget hæc? min' tu istud ais? nemo hercule, nemo. *Pers. Sat. I.*

(12) ——————————— Non, si quid turbida Roma
Elevet, accedas: Examenve improbum in illâ
Castiges trutinâ ——————————— *Idem. Ibid.*

(13) ——————————— At si fas dicere, sed fas
Tunc cum ad canitiem, & nostrum istud vivere triste
Aspexi, & nucibus facimus quæcunque relictis,
Cum sapimus Patruos: tunc, tunc, ignoscite, nolo, *Id. Ib.*

(14) ——————————— Cur non
Ponderibus Modulisque suis Ratio utitur ——
Qui ne tuberibus propriis offendat amicum
Postulat, ignoscat verrucis illius, æquum est
Peccatis veniam poscentem reddere rursus, *Hor. Sat. III, lib. I.*

(15) Stultus & improbus hic amor est, dignusque notari,
Quum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,
Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum,
Quam aut Aquila aut Serpens Epidaurius? ——— *Ibid.*

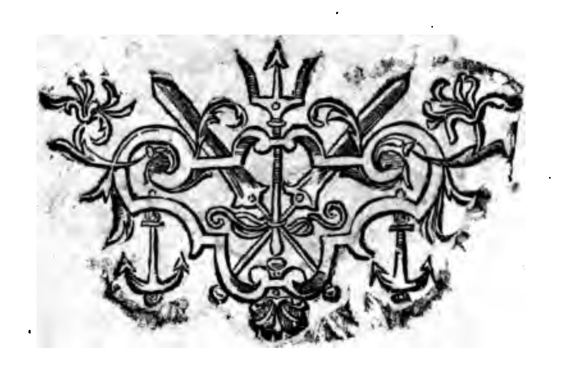
(16) Si quis me clamet furem, neget esse pudicum,
Contendat, laqueo collum pressisse paternum;
Mordeat opprobriis falsis, mutemque Colores? *Id. Ep. XVI. lib. I.*

(17) ————— Rubet Auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ. *Juven. Sat. I.*]



—— Neque me ut miretur turba laboro,
Contentus paucis Lectoribus. An tua, demens,
Vilibus in Ludis dictari Carmina malis?
Non ego: nam satis est Equitem mihi plaudere: ut
audax,
Contemtis aliis, explosa Arbuscula dixit.
Me n' moveat, cimex Pantilius; aut cruciet quod
Vellicet absentem Demetrius? Aut quod ineptus
Fannius Hermogenis lædat conviva Tigelli?

Horat, *Sat. X. Lib. I.*



SATIRES

SATIRES.

Aut prodesse volunt, aut delectare Poëte;
Aut simul & jucunda, & idonea dicere vitæ.

Horat. Art. Poët.

Non labor in tenui, tenuis non gloria, Gentem
Recta docere suam; semper sed magna docenti
Præmia, scribentem recreat quæ multa voluptas,
Et manet egregium Laurus quæ pulchra laborem.



SATIRE PREMIERE, CONTRE LES CRITIQUES.

A M. LE COMTE DE D**.

—— *Facilis cuivis rigidi censura Cachinni.* Juven. Sat. X.

(1) JUdicieux Censeur d'une mordante Muse
Qui prend des Libertés dont souvent elle abuse,
Comte, qui pour mes maux sensible à la Pitié,
M'honores constament d'une tendre Amitié;
(2) Et qui sçais, quand tu veux, plein d'une noble Audace,
Marcher sur tous les pas de Virgile & d'Horace;
Pouvois-je à ce Discours choisir un Protecteur
Qui prît plus chaudement le parti de l'Auteur
Contre les traits jaloux que lance la Critique,
Dont presque tout le monde en ce Siécle se pique?

J'en veux, comme tu vois, à ce débordement
De Cenſeurs effrénés qui regnent hautement ;
Et dont l'autorité par tout eſt reconnuë,
Comme ſi d'un Edit elle étoit ſoûtenuë.

Mais quelqu'un me dira, de quoi t'aviſes-tu,
Toi dont le Nom obſcur eſt à peſne connu ?
Dans ces Vers qu'au Public ta foible Muſe expoſe,
Parles, préſumes-tu nous dire quelque choſe
Qu'*Horace*, *Juvenal*, *Perſe*, n'ayent point écrit,
Et qu'aprés eux REGNIER & BOILEAU n'ayent pas dit ?
De ces Rimeurs François, dont les nobles penſées
Dans l'eſprit d'Appollon ſemblent être puiſées,
Eſperes-tu pouvoir atteindre aux traits divins,
Ou bien les imiter en leurs heureux larcins ?
3) As-tu donc épuiſé les ſources d'Hypocrene,
Pour te former comme eux une élegante veine ?
Et ce Mont ſi fameux dont Phœbus a fait choix
T'a-t'il vû repoſer à l'ombre de ſes Bois ?
4) Non ; je ne prétens point qu'une verve indiſc
M'ait conduit au Parnaſſe, & m'ait rendu Poëte ;
Ou, pour coudre une Rime au bout de quelques
Etre au rang des Auteurs qu'on cite à tous prop

Je ne ſuis pas ſi vain, je ſçai mieux me connoître,
L'Ecolier ne doit point s'égaler à ſon Maître;
Je ne prens pas ſi haut ni mon Ton, ni mon Vol:
Mais l'Oiſeau qui n'a point la voix du Roſſignol
Se taira-t'il toûjours? & la douce Fauvete
Qui céde à ſes frédons, ſera-t'elle muëte?
Mon ſtile cher D** ſimple & doux en effet,
N'a rien de ce brillant qui ravit, ou qui plaît;
Je hais le merveilleux, l'Hyperbole me choque,
Et pour te dire tout, c'eſt dequoi je me moque.
Mais je ſerai content, ſi la Poſtérité,
Sans admirer mes vers y voit la Verité:
C'eſt elle uniquement qui me guide & m'inſpire,
Et ce n'eſt pas la Faim qui me preſſe d'écrire.

On me peut dire encor, que tout Diſcours Moral
Qui fronde ſeulement le Vice en général,
Faute d'un ſel malin, dont la pointe eſt amére,
Semble trop ennuyeux, & n'a pas dequoi plaire.
Que la Satire eſt fade, à moins que d'y marquer
Sans nul déguiſement ceux qu'on veut attaquer.
(5) Mais COMTE, à mon avis elle paſſe pour crime
Lors que du Nom des gens l'Auteur enfle ſa Rime;

Imiter en ce point le mordant JUVENAL,
Quelque bien qu'on écrive, on écrit toûjours mal.
Il en coûta l'exil à cet Auteur illustre,*
Relegué vers le Nil en son seiziéme Lustre
Pour avoir dans ces vers choqué DOMITIEN
En répandant son fiel sur un Comédien.
Il faut être plus doux, & retenir sa Bile;
Qui raille, doit railler d'une façon civile.
Eh quoi! lors qu'un Auteur n'a pas bien répondu
A ce que le Public en avoit attendu,
Le faut-il décrier? De quel droit en médire?
On a beau se piquer de l'Art de bien écrire,
Les Rimeurs délicats & les plus rafinés
Du CRITIQUE ont senti les traits empoisonnés.
Je n'en excepte pas ces gens vains, qui sans titres,
Des Ouvrages d'autrui se sont faits les Arbitres;
Et qui dans leur Cabale ont un si grand crédit,
Qu'à tous leurs jugemens la Cabale applaudit:

Seuls

* Juvenal *fut envoyé en exil, à l'âge de 80. ans, par l'Empereur Domitien, sous pretexte d'aller commander une Cohorte de Soldats Romains dans le fond de l'Egypte, & ce fut pour avoir offensé le Comedien Paris, favori de cet Empereur, par ces Vers de sa VII. Satire.*

Quod non dant Proceres, dabit Histrio: tu Camerinos
Et Bareas, tu Nobilium magna Atria curas, &c.

Seuls ils ont le bon goût, si l'on veut les en croire;
Le SUBLIME, aujourd'hui, leur doit toute sa gloire,
Et si vous n'étes point couché sur leur Etat,
Fussiez-vous un BREBEUF vôtre Poëme est plat.
Je hais ces Esprits noirs, qui dans tous leurs Ouvrages
Choquent des gens d'honneur presque à toutes les pages,
Et qui toûjours armés de leurs traits imposteurs,
Attaquent hardîment les plus fameux Auteurs.
Ils censurent CORNEILLE & sa Muse divine,
Le placent, sans façon, au dessous de RACINE,
Et se croyant parfaits *dans ce libre métier*
Vont s'assoir au Parnasse au dessus de REGNIER.
Mon cœur qui fuït par tout l'orgüeil & l'injustice,
Plaint PRADON opprimé par un lâche artifice; *
Et méprise ces gens, qui pleins de vanité
Veulent en imposer à la Postérité.
L'autre jour chez LYCAS † je rencontrai CLEANTE
Dont l'ardeur de Critique est un peu violente,

* *La* Cabale *dont il est parlé plus haut employoit le crédit des Gens de la premiere qualité, pour empêcher* Baron *&* la Chammelé *de joüer les premiers rolles des Tragédies de Mr.* Pradon; *& même elle avoit soin d'aposter des gens qui ne manquoient pas de siffler aux plus beaux endroits de ses Pieces; cependant elles ont eu, pour la plûpart, un assez grand succés malgré les artifices de ses envieux.*

† Lycas *est un homme d'Esprit, chez qui il se tient une espece de Societé de gens de Lettres; & l'Histoire du Sonnet se passa chez lui en présence de l'Auteur, avec toutes les circonstances qu'il rapporte ici.*

Et qui veut que le monde approuve ce qu'il dit,
Parce qu'il eſt Auteur, & de plus, Bel-eſprit.
Je trouvai ce Sçavant avec quelques Confreres,
Tous autour d'une Table aſſis en gens d'Affaires,
Qui tenoient un Sonnet, appliqués fortement,
Et que CLEANTE enfin condanna hautement.
Ah, le maudit Sonnet! c'eſt Ouvrage d'un Aſne,
Faut-il par tels Vers que nôtre Art on profane,
Dit-il. *Je ſuis d'avis que l'on mette au Carcan*
L'Auteur ſur le Parnaſſe, & qu'on l'y laiſſe un An.
Pas un de ſes Amis n'oſa le contredire,
Toûjours à ſon avis étant prêts à ſouſcrire;
Et quelque jugement bon ou mauvais qu'il fît,
Ils l'approuvoient, diſant, *il l'a dit, il ſuffit.*
De ce Sonnet enſuite ils firent la cenſure,
Chaque Vers, chaque mot eut ſon égratignure;
Et jamais on ne vit Sonnet déchiqueté
Avec tant de rigueur & tant de cruauté.
Mais d'autres beaux Eſprits le Sonnet approuverent:
Un jour donc qu'avec eux les premiers ſe trouverent,
Ce fut une diſpute, avec tant de chaleur,
Qu'on crie un peu moins haut quand on crie au Voleur.

Soû-

Soûtenir ce Sonnet ! O l'ignorance crasse !
On le pardonneroit au BARON DE LA CRASSE,
Mais que de Beaux-Esprits l'aprouvent hautement !
Ils ont rompu la paille avec le jugement ;
Il faut les dégrader, dit CLEANTE en colére.
Et moi qui m'y connois, je soûtiens le contraire
Dit un de ces derniers, mais d'un air fastueux ;
On se moque de vous homme présomptueux
Qui condamnez toûjours les Ouvrages des autres,
Et prétendez par là mettre en crédit les vôtres !
Ils ne sont pas pourtant tout ce que vous pensez,
Et si tous vos larcins se trouvoient effacez,
Aussi bien que vos Vers qui sentent trop la Prose,
Le reste, croyez-moi, seroit bien peu de chose.
A ce piquant propos du Contre-critiqueur,
CLEANTE l'orgueilleux entra presque en fureur,
Et sans qu'on arrêta cet homme Colérique,
Peut-être à coups de poings eût-il fait la replique,
Ou l'eût fait repentir avec un bon soufflet
De son zele indiscret pour l'Auteur du Sonnet.
Encor si l'on voyoit de ces Plumes Pédantes
Sortir de tems en tems des Piéces surprenantes,

On leur pardonneroit cette démangeaiſon
De critiquer ſans ceſſe, & ſouvent ſans raiſon.
(6) Car enfin, cher D**, il eſt bien difficile
De joindre heureuſement l'agréable à l'Utile,
Et de rendre les vers doux & Majeſtueux:
Que de Galimatias ſe trouve aux plus pompeux * !
Combien de traits hardis, à force de figure,
(7) Font ſouvent que des vers la lumiére eſt obſcure?
Qu'il faut lire, relire, afin de pénétrer
Le vrai ſens de l'Auteur où l'on ne peut entrer.
Bien des Gens entêtés de ces ſortes maniéres
Paſſeront, s'il le faut, des ſemaines entiéres
A mettre ſeulement quatre vers en ragoût;
C'eſt ce que ces Pédans appellent le bon goût:
Et quiconque en ſes vers peindra d'aprés Nature,
S'attirera toûjours leur injuſte Cenſure.
Mais, Comte, moquons nous de ces Grammairiens
Qui faute de ſujet s'attaquent à des riens;

Qui

* *Montrez que je vais ſuivre au pié de nos Autels*
Un Roi, qui non content d'effrayer les Mortels,
A des embrazemens ne borne point ſa gloire,
Laiſſe aux pleurs d'une Epouſe attendrir ſa victoire,
Et par les malheureux quelquefois deſarmé,
Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.
Pur Galimatias. Racine. Iphigenie Acte III. Sc. IV.

Qui se pillent l'un l'autre avec beaucoup de rage,
Croyant posseder seuls la Beauté du Langage,
(8) Et que l'on parle mal, si l'on ne parle pas
Comme l'ont décidé ces plaisans VAUGELAS.
Cependant, en dépit de leurs chicaneries
Qui donnent quelque atteinte à tes Rimes fleuries,
Ton Poëme, croi-moi, n'en est pas moins parfait:
Car, a-t'on jamais dit qu'un visage fût laid
Pour avoir quelque trait moins beau que tout le reste,
Un Nuage apperçû dans la voute céleste
Ne lui dérobe point l'éclat de son pourpris:
(9) Ainsi pour quelque mot du rang des mots proscrits,
On ne condanne point un Ouvrage agréable.
Enfin de tant d'Auteurs cet amas innombrable
N'auroit jamais parû, si depuis qu'on écrit
Des Critiques outrés on avoit craint l'esprit.
COMTE, c'est donc en vain qu'on creuse sa Cervelle,
Pour en faire couler quelque source nouvelle;
Le plus vaste sujet dans sa fécondité
Fait de l'Invention voir la stérilité;
Combien voit-on d'Auteurs dire la même chose,
Et repeter en vers ce qui s'est dit en Prose?

L'Art ne va pas plus loin ; mais il a ses détours,
A la même pensée on donne divers tours
Chacun selon le feu qui pousse son génie:
Ainsi l'Invention se peut dire infinie,
Et variant toûjours quelque chose aux vieux traits
Le Noble Art de Rimer ne s'épuise jamais.

Travaille donc toûjours à tes vers magnifiques,
Et te mets au dessus de toutes les Critiques.

(1) Albi nostrorum Sermonum candidè judex. *Hor. Epist. IV. lib. 1.*

(2) *M. le Comte de D**. excelle en tous les genres de Poësie, quand il veut se donner la peine de s'y amuser.*

(3) Non fonte labra prolui caballino ;
Nec in bicipiti somniasse Parnasso
Memini, ut repentè sic Poëta prodirem. *Pers. in Prologo.*

(4) Primum Ego me illorum, dederim quibus esse Poëtas,
Excerpam numero ; neque enim concludere versum
Dixeris esse satis : neque si quis scribat uti nos
Sermoni propria, putes hunc esse Poëtam. *Horat. Sat. IV lib. I.*

(5) Non ego inornata & dominantia Nomina solùm
Verbaque, Pisones, Satyrarum Scriptor amabo. *Idem Art. Poët.*

(6) Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo. *Idem Ibid.*

(7) ——— Brevis esse laboro,
Obscurus fio : ——————— *Ibid.*

(8) Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt,
Vel quia turpe putant parere minoribus *Idem. Epist. I. lib. 2.*

(9) Verùm ubi plura nitent in Carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit Natura ——— *Idem Art. Poët.*

SA-



SATIRE II.

CONTRE

LA MODE.

A M. DE St. E***.

Virtus est vitium fugere, & Sapientia prima
Stultitiâ caruisse. ——— Hor. Epist. I. Lib. 1.



N vain à Censurer ta Plume toûjours prête
A l'aimable Vertu veut servir d'interprête;
L'Homme est Homme en tout tems, il cherit son Erreur,
Et se laisse entrainer au panchant de son Cœur.
On a beau déclamer, soit en Vers, soit en Prose,
Il se duppe lui-même, avec joye il s'impose;
Tous nos soins, cher DAMON, sont des soins superflus:
N'importe, de la Mode étalons les abus.

Re-

Retirez-vous Raiſon, vous étes incommode,
Vôtre tems eſt paſſé, faites place à LA MODE ;
Tout le monde aujourd'hui l'aime, lui fait la cour,
Et vous abandonna dés qu'elle vit le jour ;
Elle gouverne tout ; & ſi-tôt qu'elle change
Le plus ſage Caton ſous ſes ordres ſe range.
Il faut donc qu'à mon tour j'obéïſſe à ſes Loix,
Et que je laiſſe là mon habit trop Gaulois,
Diſoit ALCIMEDON, plus ridé qu'un vieux Singe.
Il quitta ſon Rabat, il ſe mit en beau linge,
Se fit propre, galant, comme un jeune Garçon ;
Puis flaté d'en avoir tout l'air & la façon,
Se défit auſſi-tôt de ſa Perruque antique,
Et perſonne à la Cour ne fut plus magnifique.

DAMON, je fus ſurpris de voir ce vieux Badin
Se complaire en ſoi-même, & faire le Blondin :
Lui, dont le dos voûté, dont la démarche lente,
Démentoient hautement la jeuneſſe apparente :
Je ne pûs m'empêcher de rire avec éclat
Quand je vis ce vieux fou faire le jeune fat.

ALCIDON, me dit-il, *qu'avez-vous donc à rire ?*
Me le demandez-vous ? C'eſt que je vous admire

Lui

Lui dis-je ; Eh ! sied-il bien, à soixante-dix-ans,
D'être ainsi curieux de ces vains ornemens ?
(1) Voyez dans le miroir vôtre bouche enfonçée ;
Voyez de vôtre front la peau seche & plissée,
Et vos yeux enchassés dans un sale Coral :
Tout cela vous dira que rien ne sied si mal
A l'homme prêt d'entrer dans la Décrépitude,
(2) Que de parer son corps avec beaucoup d'étude.
Sous ces ajustemens, sous cet habit poli,
Croyez-vous qu'une Iris vous trouve plus joli ?
Rendront-ils à vos yeux ces lumiéres si nettes
Qui poussoient autrefois leurs rayons sans Lunettes ?
(3) Verrez-vous, de nouveau, vos Gencives s'armer,
Et d'un feu de Coral vos levres s'animer ?
Sur ce blanc Champignon qui vous tient lieu de Tête,
A semer un poil blond Nature est elle prête ?
Sçachez que l'air hideux de l'âge décrepit
Est plus hideux encor sous un Pompeux habit.

La Mode, me dit-il, *demande ces manières,*
Et l'on siffle les Gens qui les ont singulières ;
La Mode a plus de poids que n'en ont vos Discours.
Vivez donc en vieux fou le reste de vos jours,

De la tête & du doigt ce Ministre l'appelle ;
A ses ordres MEDOR paroit souple, fidéle,
Il va les recevoir sentant voler son cœur ;
Et se flatant déja d'être de la faveur.
Ce fin Sicilien avec son air affable
Tire à l'écart MEDOR qui faisoit l'agréable,
Et d'un air sérieux il lui tint ce propos
Le raillant finement, mais en fort peu de mots.
Bien que vos grands Canons épouventent les autres,
J'en vois à CELADON *de plus grands que les vôtres,*
Prenez-y garde, au moins, c'est pour vous affronter,
Vous sçavez quel remede il y faut apporter.
Mais qui peut distinguer le Fou d'avec le Sage ;
Quand de l'homme à la Mode on fait le Personnage ?
Et que peut-on juger de tous ces changemens,
Qu'elle introduit sans fin dans les habillemens
(A quoi sans raisonner, tout le monde défére),
Sinon que les François ont la tête légere ?
Ils le font bien paroître aux Ouvrages d'Esprit
On en juge à la Mode, à la Mode on écrit.
On néglige CORNEILLE, on fronde la PHARSALE ;
On rebute un Auteur qui prêche la Morale,

Et l'on prend ces Livrets * où l'on ne trouve rien,
Où tout le beau travail du sec Historien
Est une seule intrigue & souvent mal noüée :
Il faut voir, cependant, combien elle est loüée ;
On en fait le sujet des Conversations,
On en fait le sujet des Contestations ;
Même de Beaux-Esprits ; & des plus autentiques
En donnent au Public *de sçavantes Critiques.* †
O ! l'important Ouvrage ! en quel temps vivons nous
Que la Mode, DAMON, fait de sortes de Fous !

Je tenois l'autre jour ce discours chez ORANTE,
(4) ORANTE Bel-esprit, Précieuse, Sçavante,
Qui décide du sort des Ouvrages du tems ;
Mais à qui tout déplait hors les beaux sentimens ;
Chose fade à la longue, & beaucoup ennuyeuse,
Même qu'on peut nommer de belle viande creuse.
(5) Sçais-tu bien de quel air elle me querela,
Et les piquans propos dont elle m'accabla ?
Vous êtes du vieux tems, ALCIDON, me dit-elle,
Vous osez devant moi traiter de Bagatelle
Ces Ouvrages divins goûtés des Délicats !
Qu'en comparaison d'eux vos Poëtes sont plats !

DA-

* *Nouvelles Historiques & Galantes.*
† *Critiques du Dom Carlos, de la Princesse de Cleves, &c.*

DAMON, tu peux juger par cette impertinence
Jusqu'où la Mode étend son injuste licence ;
Elle a sur le Parnasse un absolu pouvoir,
Ce que les *Bouts-rimés* en leur tems firent voir :
Sitôt qu'à leur fureur la Porte fut ouverte
La Plaine d'Helicon s'en vit toute couverte :
Mais après quelque tems la Mode s'en passa,
Et celle d'autres Vers tout d'un coup la chassa ;
Vers que mirent au jour sous le nom de *Burlesque*,
Certains Rimeurs bouffons, de qui l'esprit grotesque
A force d'y mêler des mots de Crocheteurs
Fit qu'on estima peu l'Ouvrage & les Auteurs.
Il en faut excepter un * pourtant entre mille,
Qui sçut faire un Plaisant du sérieux VIRGILE,
Et dont les Vers badins, aisés, point ennuyeux,
Le peuvent disputer à des vers sérieux.
Chacun sçait, cependant, combien on eut de peine
A vuider ce Limon de la Docte Fontaine.

Mais malgré soi, DAMON, à la Mode on se rend,
Et sa force est pareille à celle d'un Torrent,
Dont la rapidité soudaine & violente
Entraine en sa fureur tout ce qui se présente.

De

* Scarron. *Virgile Travesti*, &c.

De tout ce qui lui plait, le Monde est enchanté ;
Enfin elle fait tout avec autorité.
Ne vois-tu pas comment le Pinde la révere ?
A d'assez bons Rimeurs aujourd'hui l'on voit faire
(6) De ces vers sans façon, vers libres, inégaux,
Vers qu'on devroit laisser en proye aux Madrigaux ;
Vers enfin, dont l'Oreille est rarement charmée,
Et qu'on peut appeller de la Prose Rimée.
Mais prétendre arrêter la Mode en sa fureur,
C'est prétendre guérir tout le Monde d'erreur.
Tout se rend à ses Loix, elle taille, elle ordonne,
Aux Orateurs sacrés des régles elle donne ;
Et ne voyons-nous pas que les Prédicateurs
S'accommodent toûjours au goût des Auditeurs,
Qui jugent presque tout par Brigue ou par caprice,
Et l'on peut ajouter, avec tant d'Injustice,
Que souvent un Sermon qui ne réüssit pas
Met, sans aucun retour, un Prédicateur bas.
La Parole de DIEU, dans le Siécle où nous sommes,
Devient par ce moyen la Parole des Hommes ;
Ses traits sçavent charmer l'esprit de l'Auditeur ;
Mais assez rarement vont-ils jusques au Cœur.

De tourner jour & nuit elle doit être lasse ;
En vain à COPERNIC elle demande grace,
Parce qu'en s'arrêtant une heure seulement
L'Univers tomberoit dans le déréglement.
Mais, DAMON, tout cela n'est pas de Conséquence,
Que la Mode en tout temps exerce sa puissance
Sur les vers, sur les mots, sur les Physiciens,
Ce sont des jeux d'Esprit qu'on peut nommer des riens.
Que tout le Genre humain lui serve de Poupées,
Tantôt les habillant d'étoffes découpées,
Tantôt de Tiretaine, & tantot de Velours,
Ou de riches Brocards, les plus chers, les plus lourds;
(9) Que l'une en Pantalon vienne faire une entrée,
Une autre en vrai *Marquis* sous l'étoffe dorée;
Enfin sous l'habit brun, ou sous l'habit d'éclat.
Le Sage est toûjours sage, & le Fat toûjours Fat.
Mais elle veut encor par un desordre étrange
Que l'Ame sous ses Loix en Esclave se range,
Et c'est elle, aujourd'hui, qui gouverne les Mœurs:
La Vertu lui déplait, on rit de ses rigueurs,
Elle ne reçoit plus ni vœux, ni sacrifices;
(10) Des Vices établis chacun fait ses délices,

Et

Et ceux sur qui le Ciel en soulfre se fondit,
Par la Mode du temps se trouvent en crédit ;
La Nature en fremit, le Beau-Sexe en murmure,
Mais sans avoir égard, à Devoir, à Nature,
Dez que la Mode veut qu'on soit un Sçelerat,
Le Libertin s'oblige au crime par Contract.

(11) A cela, cher DAMON, que peut-il me répondre?
En deux mots seulement, je sçaurai le confondre ;
Ce que j'avance ici n'est que la vérité,
Et voici ce qu'il croit de la Divinité,
Malgré tous les forfaits dont son cœur est complice,
DIEU, dit-il, *au pécheur doit être un* DIEU *propice* :
Il croit que sa bonté ne le condamne pas,
Et qu'un Carreau de foudre en vain arme son bras ;
Que loin de terminer sa détestable vie,
Il pardonne aisément à sa brutale envie ;
Et qu'au lieu de punir ses crimes renaissant,
Il frape tous les jours des Rochers innocens :
Jusqu'à ce qu'il se voye étendu sur la poudre
Tout empesté de soulfre, & noirci de la foudre,
Il ne cessera point de railler en tout lieu
L'indulgence du Ciel, & la bonté de DIEU.

Il se fera des Loix sans être formaliste ;
Et c'est là le Canal de la Secte Déiste.

Elle est fort à la Mode, on n'en est point gêné ;
Pour vivre sans plaisirs l'homme seroit-il né ?
Disent les Esprits forts ; *laissons* LA LOI, *de grace* ;
C'est la part des Cagots & de la Populace ;
Crime, fraude, vertu, justice, bien ou mal,
Allons droit à nos fins, pour nous tout est égal.
(12) Il ne faut point flater cette damnable Secte
Par tout de son venin beaucoup de Monde infecte ;
Sans elle verroit-on ce grand emportement
De cent Crimes divers commis si hardiment ?
Ce Brigandage ouvert, ces hautes injustices,
(13) Tant de fausses Vertus dont on masque les Vices ;
Sans elle, *les Donneurs de Bénédictions*
Se verroient-ils atteints des belles Passions ?
Seroient-ils si sçavans dans LA CARTE DE TENDRE ?
Ah ! qu'ils auront un jour de grands comptes à rendre.
(14) En ce Siecle doré les vices vont beau train,
La droiture en gémit ; elle en gémit en vain ;
La foule des plaisirs occupe tout le monde,
Si la vertu murmure, on la berne, on la fronde :

B ii Enfin

Enfin la Tempérance a perdu son procès,
Et le Luxe est poussé jusqu'au dernier excès.
L'horrible soif de l'Or va jusques à la rage,
Pour l'attirer à soi l'on met tout en usage ;
(15) La Mode est d'être riche ; il faut l'être, & dût-on
Devenir pour jamais esclave du Demon,
Les sens ont le dessus ; on défere à la Mode,
Et toûjours la Raison passe pour incommode.

(16) On a beau déclamer, le Monde Libertin
S'abandonne aux Plaisirs, & se livre au Destin
S'étant mis fortement ce Dogme dans la Tête
Que son Ame a le sort de l'Ame de la Bête ;
Et son lâche dessein de contenter ses Sens,
Fomente dans son cœur ces brutaux sentimens ;
(17) Ainsi ne croyant point de peines éterneles
Il court aveuglement aux choses crimineles,
Et n'étoit que souvent l'Echaffaut lui fait peur,
Il pousseroit plus loin l'excès de sa fureur.

Mais qu'aux plus noirs forfaits l'Atheisme le porte
Dans le fond de son Cœur la vérité plus forte
Lui dit que c'est en vain qu'il veut lui résister ;
Les Remords, en secret, sçavent le tourmenter :

(18) Cet *Athée* orgueilleux, tremblant au moindre Orage,
Croit voir dans chaque flot les horreurs du Naufrage;
Il pâlit au seul bruit qu'il entend dans les airs;
Il est tout éperdu dez qu'il voit les éclairs.
(19) C'est alors, qu'avoüant qu'il est un *Premier Etre*
Tout ce qu'il sent en lui, le force à le connoître;
Il gémit, il soûpire, & confus dans son cœur
Il craint, à chaque instant, le bras d'un Dieu vangeur.
Tel est cet ESPRIT FORT dans l'effroi qui l'agite:
Mais, le danger passé, ce fou se précipite
Dans un abisme affreux de crimes qu'on défend;
L'un achete une Vierge, & sa Mere la vend;
L'un commet un Inceste, & l'autre un Adultére;
L'un, d'un subtil poison va regaler son Frere;
L'autre avec un faux coin à l'image du Roi,
Va fraper des Louis, d'or de mauvais alloi.
L'un court à son usure, & l'autre à sa vangeance;
Le Juge corrompu fait pancher la Balance,
Et trahit le bon droit quand le Plaideur a mis
Dans le fond de son sac bon nombre de Louis.
(20) Chacun prend le parti qui lui semble commode,
ARMIDE fait l'Amour, & dit que *c'est la Mode*;

Qu'un commerce galant n'est point contre l'honneur,
Pourvû qu'un seul Amant soit reçû dans le Cœur.
Malgré vous, poursuit-elle, *un Epoux on vous donne*
De qui mille défauts composent la Personne,
Un Jaloux, un Tyran qui vous fait enrager;
Le Cœur dans ce chagrin, cherche à se soulager;
Ainsi pour adoucir ma peine trop cruele,
(21) *J'ai fait un autre Amant à qui je suis fidele:*
Puis qu'il est de mon choix, n'est-il pas mon Epoux?
Ah! qu'il me vange bien de mon vilain Jaloux!
Que la vertu fulmine, & que l'honneur en gronde,
Cette Mode est du Siécle, & l'Equité la fonde.
L'Amour qui la séduite a troublé sa Raison,
Et son cœur par ses yeux a pris tout ce Poison.
Remontrez à LAÏS l'horreur de l'Adultére;
Elle répondra, *Bon! ce n'est pas une affaire,*
C'est un faux point d'honneur qu'on fait mal-à-propos;
Le Métier du Beau sexe est de faire des Sots.
Les Coquettes du temps en aiment fort l'Ouvrage,
Et l'on voudroit en vain s'oposer à l'Usage,
Tant l'Esprit déréglé dans sa Corruption
Pousse à bout toute chose, & suit sa Passion;

Trouve que la Raiſon le gêne & l'incommode,
Et malgré ſes conſeils ne vit plus qu'à ſa Mode.
D'autres femmes, DAMON, vont encore plus loin,
Et j'en pourrois citer un grand nombre au beſoin;
L'une met ſon Epoux, en fougue, en frénesie;
L'autre ravit au ſien la Lumiére & la Vie;
* Deux Maîtreſſes du Monde en ces Crimes divers
Ont jadis fait fremir & Rome & l'Univers;
Ces Exemples cruels qu'on ignoroit encore,
Firent un grand fracas du couchant à l'Aurore,
Et de ces noirs forfaits les Peuples étonnés,
Juſqu'aux plus inhumains furent tous conſternés.
Mais inſenſiblement dans le ſiécle où nous ſommes,
Ces mortels attentats n'étonnent plus les Hommes;
(22) Le Poiſon eſt commun, & s'il ne ſuffit pas,
On enleve un Epoux par un plus prompt trépas.
(23) Je t'entens récrier, & déja ta Critique
Me dit que je m'érige en Poëte Tragique;
Que je paſſe les Loix qu'ordonne & que preſcrit.
La Satire enjoüée, à quiconque l'écrit;
Et qu'imitant CORNEILLE en ſes vers magnifiques,
J'abuſe injuſtement des termes héroiques.

(24) Plût

(24) Plût à Dieu, cher DAMON, que tout ce que j'ai dit
Fût une fausseté qui manquât de crédit !
Et qu'une vérité qui fait couler ma veine,
En cette occasion fût ridicule & vaine !
Mais elle est trop constante, & BRINVILLIERS d'accord
Qu'à son Mari jaloux elle donna la Mort,
L'avoüa hautement sans craindre les supplices,
Et l'on n'eut pas besoin de gênes, ni d'indices ;
Le poison averé prouva ce grand forfait,
Et de sa propre bouche elle dit, *je l'ai fait.*
Aprés un tel aveu d'un crime détestable,
Peut-on ne croire pas ce qu'on dit de la Fable ?
TIQUET & BRINVILLIERS, n'ont elles pas fait voir
Ce que peuvent la rage & l'affreux desespoir.

Tu me demanderas, d'où me vient ce Caprice
D'étaler dans mes vers cette horrible malice,
Et pourquoi je t'adresse un portrait odieux
Qui frappe avec effroi ton Esprit & tes yeux ?
Moi qui n'ai point appris à mettre sur la Scene
Ces Visages hideux de la misére humaine,
Et qui sçai seulement d'un stile libre & doux
Dire la Vérité sans fiel & sans courroux.

Mais peut-on s'empêcher sur les pas de LUCILE,
D'infecter ses Ecrits des vapeurs de sa Bile,
Lors que l'on voit porter jusqu'au pied des Autels
D'infames actions & des vœux Criminels,
Et qu'on a sçu trouver l'exécrable Méthode
De mettre impunément des horreurs à la Mode?

Elle étend, cher DAMON, son pouvoir en tout lieu,
Et passe jusqu'aux Gens que l'on consacre à Dieu:
C'est à qui briguera le meilleur Bénéfice,
Non pas dans le dessein d'en faire mieux l'office;
Mais pour être à son aise, & d'un gros train suivi;
Pour avoir une Table où tout soit bien servi,
Et dont les mets friands que le Flateur admire,
Sont la substance, Helas! du Pauvre qui soupire.

Chez les Grands, dans la Robe, & chez les gros Bourgeois
Dans toutes les Maisons d'un Enfant on fait choix
Pour (malgré lui souvent) lui donner la Soutane;
Bénéfices, ou non, soit devot, soit Profane,
Fût-il un vrai Brutal, ne sçût-il A, ni B,
La chose est résolue, il faut qu'il soit Abbé;
N'eût-il qu'une Prébende, & même une Chapelle,
Dez qu'il est tonsuré, c'est ainsi qu'on l'appelle,

Et c'est de là que vient cette Confusion
D'Abbés dont on pourroit compter un Million.
Il n'est rien de si propre, & leur douce maniére
N'a pas beaucoup de l'air de diseurs de BREVIAIRE ;
Pour eux les saints Canons n'ayant aucuns appas,
La plus-part sont Abbés comme ne l'étant pas ;
Ils courrent les Plaisirs, ils cajolent les Belles,
Et ce sont aujourd'hui les Heros des Ruelles ;
Ils prennent aisément l'air tendre, l'air galant ;
L'un fait de jolis vers, & l'autre avec son chant
Doux & Passionné, de la belle Methode,
Charme IRIS qui s'écrie, *Ah ! qu'il chante à la Mode !*
Sans mentir il enchante ; Eh ! qui s'en défendra ?
Il ne s'épuise point, il sçait trois OPERA ;
O l'aimable Garçon ! & qu'il peut à bon titre
Avec tant de Talens aspirer à la Mitre !
(27) La Mode veut pourtant que tous les quatre mois
Cet Abbé si joli monte en chaire une fois,
Et les Dames y vont en foule pour entendre
Ce qui ne lui coûta que la peine d'apprendre :
C'est alors qu'il triomphe, & qu'on admire en lui
Le Geste, l'air, le ton, & la piéce d'autrui.

Et qu'après le Sermon cent flateuses Coquetes
Lui disent à l'envi cent frivoles Sornetes ;
Combien de recriemens sur ce ton précieux,
Qui, bien que de la Mode, est beaucoup ennuyeux !
Et de l'air qu'on l'écoute, & de l'air qu'on le loüe,
Ne jugeroit-on pas que c'est un BOURDALOUE ? *

Mais en ce Siècle, helas ! où l'on vit comme on vit,
La vertu, le bon sens, se trouvent sans crédit ;
La Mode a tout gâté sans aucune esperance
Que l'on puisse des mœurs rétablir l'innocence,
Et malgré la Raison, & ses sages discours,
Le monde en usera comme il a fait toûjours.
Pour toy, sage DAMON, fui ses folles maximes,
Détestant toute MODE où se trouvent les Crimes;

* *Fameux Prédicateur.*

---

(1) Dices heus (quoties te in speculo videris)
Cur his animis incolumes non redeunt genæ? *Hor. Ode X. lib. IV.*

(2) ———— Tanquam famæ discrimen agatur
Aut animæ, tanti est quærendi cura decoris. —— *Juven. Sat. VI.*

(3) ———— Te quia luridi
Dentes, te quia Rugæ
Turpant, & capitis nives. *Horat. Ode XIII. Lib. 4.*

(4) ———— Quæ docta nimis cupit & facunda videri,
Laudat Virgilium, perituræ ignoscit Elisæ,

Com-

Committit vates & comparat &c. ——— *Juven. Sat. IV.*

(5) ——— Verborum tanta cadit vis,
Tot pariter pelves, tot Tintinnabula, dicas
Pulsari ——— ——— *Ibid.*

(6) ——— Versus inopes rerum nugæque canoræ. *Horat. Art. Poët.*

(7) ——— Nam perfectissimus horum est
Si quis Aristotelem similem vel Pittacon odit,
Et jubet Archetypos pluteum servare Cleanthas. *Juven. Sat. II.*

(8) Indocti primum; tanquam plena omnia gypso
Chrysippi invenies ——— ——— *Ibid.*

(9) Mille hominum species, & rerum discolor usus. *Pers. Sat. V.*

(10) ——— Quis enim non vicus abundat
Tristibus obscenis ——— *Juven. Sat. II.*

(11) Heus age, responde, minimum est quod scire laboro;
De Jove quid sentis? ———
Ignovisse putas, quia cum tonat, ocyus Ilex
Sulphure discutitur sacro, quam tuque, domusque. *Pers. Sat. II.*

(12) ——— Dedit hanc Contagio labem
Et dabit in plureis ——— *Juven. Sat. II.*

(13) Fallit enim vitium specie virtutis & umbra. *Idem Sat. XIV.*

(14) Nil erit ulterius quod nostris moribus addat
Posteritas: eadem cupient, facientque minores;
Omne in precipiti vitium stetit ———
Et quando uberior vitiorum copia? quando
Major avaritiæ patuit sinus? quis feret istas
Luxuriæ sordes? quanta est gula? ——— *Idem Sat. I.*

(15) Undè habeas quærit nemo, sed oportet habere. *Idem Sat. XIV.*

(16) Sunt infortunæ qui casibus omnia ponant,
Et nullo credant mundum Rectore moveri,
Natura volvente vices & lucis & Anni &c. *Idem Sat. XIII.*

(17) Esse aliquot maneis, & subterranea regna,
Et contum, & stygio Ranas in gurgite nigras,
Atque unâ transire vadum tot millia Cymbâ,
Nec Pueri credunt. ——— *Idem Sat. II.*

(18) Hi sunt qui trepidant, & ad omnia fulgura pallent

Cum tonat; exanimes primo quoque murmure Cœli;
Non quasi fortuitus, nec ventorum rabie, sed
Iratus cadat in terras & judicet ignis. *Idem Sat. XIV.*

(19) ———————— Quid fas
Atque nefas, tandem incipiunt sentire peractis
Criminibus: tamen ad mores Natura recurrit
Damnatos, fixa & mutari nescia, nam quis
Peccandi finem posuit sibi? ————
Quisnam hominum est, quem tu contentum videris uno
Flagitio? ———————— *Idem Sat. XIII.*

(20) ———— Trahit sua quemque voluptas. *Virg. Eclog. II.*

(21) Mœchum Gellia non habet nisi unum.
Turpe est hoc magis; Uxor est duorum. *Martial. Epig. XC lib. 6.*

* CÆSONIE femme de l'Empereur CALICULA, fit avaler un Philtre amoureux à son Mari, qui le rendit furieux; & AGRIPPINE femme de CLAUDE, empoisonna le sien avec des Champignons. Ces deux crimes causerent d'étranges désordres dans tout l'Empire Romain.

(22) At nunc res agitur tenui pulmone Rubetæ:
Sed tamen & ferro, si prægustaret Atreides
Pontica ter victi, cautus, medicamina Regis. *Juven. Sat. VI.*

(23) Fingimus hæc, altum Satyra sumente Cothurnum,
Scilicet, & finem egressi, legemque Priorum,
Grande Sophocleo carmen bacchamur hiatu. *Idem. Ibid.*

(24) Nos utinam vani! sed clamat Pontia, feci,
Confiteor, Puerisque meis Aconita paravi,
Quæ deprensa patent. Facinus tamen ipsa peregi.
Credamus Tragicis, quidquid de Colchide torvâ
Dicitur, & Progne, nil contra conor. ———— *Idem. Ibid.*

(25) Grande aliquid, quod pulmo Animæ prælargus anhelet,
Scilicet hic Populo, pexusque, Togâque recenti
Sede leget celsâ, liquido cum Plasmate guttur
Mobile collueit ———————— *Pers. Sat. I.*

SA-



SATIRE III.

SUR CES PAROLES

DU SAGE,

Le Nombre des Fous est infini. Eccl. ch. I. v. 15.

A Mr. DE C***.

Non mihi si Linguæ centum sint, Oraque centum,
Ferrea vox, omnes Fatuorum evolvere formas,
Omnia Stultitiæ percurrere Nomina possim.



CE que du Siècle d'or l'Antiquité raconte,
N'est qu'un Songe, Cléon, n'est qu'un fabuleux Conte,
(1) L'Homme a toûjours vécu comme il vit aujourd'hui,
Et jamais la Raison n'a triomphé de lui;

De tout tems la folie est sa mere Nourrice,
Il suit aveuglément ses Loix & son Caprice;
Faut-il donc s'étonner de cette Quantité
De Fous de tous états dont le Monde est gâté?
Il en est sous le Dais, sous la Robe & la Mître,
Et de sage CATON tel affecte le titre,
Qui passe pour un Fat, mais un Fat achevé,
Et même pour un Fou hautement éprouvé.
C'est une Nation d'une telle étendüe
Que de quelque côté que l'on tourne la vûe,
Il s'en présente aux yeux, & qui n'en veut point voir
Doit les tenir fermés, ou casser son Miroir.

Le SAGE* qu'on nomma SAGE par excellence,
Ne prononça jamais de plus juste sentence,
Que lors qu'il avança comme une Vérité
Que LE NOMBRE DES FOUS TIENT DE L'INFINITÉ;
Cependant la Folie à l'homme est nécessaire
A moins que d'employer ses jours à ne rien faire,
Examinons un peu; sans elle verroit-on
(2) Tant de Gens attaqués de la Démangeaison
Qui se peut appeller une espece de rage,
De donner au Public Ouvrage sur Ouvrage?

Et

* Salomon. *Eccles. Chap. 1. vers. 15.*

Et s'ils n'étoient point Fous, courroient-ils le hazard
De se voir critiquer par le tiers & le quart?
Si l'on n'étoit pas vain jusqu'à l'extravagance.
Oseroit-on sonder le fond de la Science
Pour n'y comprendre rien aprés bien des sueurs?
Aussi que d'ignorans se font passer Docteurs!
On a beau consulter ces Morts de qui les Plumes
Ont fait paroitre au jour tant de doctes volumes;
Après les avoir lûs, & beaucoup médité,
On sort peu convaincu d'aucune vérité.
Ce Fou si renommé des Atomes le Pere*
Eut assez de Raison pour un Visionaire,
Lors que la vérité dans un Puits il logea;
On devine aisément ce qu'il entend par-là;
Pour nos foibles Esprits elle est toûjours voilée;
Infaillible pourtant quand elle est revelée;
En chercher d'autre ici c'est travailler en vain;
Hors elle, tout enfin roule sur l'incertain.
Mais, CLéON, peut on voir un Délire semblable
A celui de quitter une vie agréable,
Tranquille, sans contrainte, & sortir du Repos,
Pour être Magistrat, & vous charger le Dos

D'un

* Démocrite.

D'un drap épais & lourd que l'on vous taille en Robe;
Qui du jour, chaque jour, la moitié vous dérobe ?
Quoi ! donner hardiment les dix mille Loüis
Pour s'asseoir sur un banc semé de Fleurs de Lys ?
Pour lire des Ecrits tous pleins de barbarie,
Pour n'entendre parler que de chicannerie,
Pour oüir déclamer JEAN contre NICOLAS;
Pour s'en aller ensuite entretenir des Sacs;
(3) Pour donner audiance au Plaideur misérable,
Dont l'importunité fait qu'on le donne au Diable;
Pour s'y donner aussi soi-même aveuglément
(4) Quand ou l'Or, ou l'Ami préside au jugement,
Où qu'en faveur d'IRIS le bon droit on néglige:
Il faut être attaqué d'un furieux vertige
Lors que l'Ambition, de sa folle vapeur
Jusques à cet excès vous fascine le cœur.
Encor l'Ambition seroit elle excusable
Si l'on vous choisissoit comme un sujet capable
De tenir dignement le rang de Sénateur:
Mais eussiez-vous l'esprit du plus fameux Docteur,
Et fussiez-vous en Droit un CUJAS, un BARTHOLE,
En sçussiez-vous assez pour en tenir Ecole;

Eussiez-

Eussiez-vous l'Ame enfin pleine d'intégrité,
(Du parfait Magistrat premiere qualité)
Faute d'Argent comptant pour payer cet Office,
On vous juge peu propre à rendre la Justice.
Souvent Themis en gronde, & hautement se plaint
Que l'on mette en trafic son Ministère saint,
Qu'on place sur les Bancs (chose bien ridicule)
Des enfans dont la main sent encor la férule,
Et qui sans concevoir ni le Droit, ni le Fait,
Sur des cas importans opinent du Bonnet.
Ils se feront, dit-on, avec l'Expérience;
De juger, en jugeant, on acquiert la science;
Oui; mais c'est aux dépens d'un Plaideur bien fondé,
Et de qui le bon Droit tous les jours est fraudé.
Loin de peser les voix chez Themis on les compte,
Et souvent pour le Juge elle rougit de honte;
Ainsi le Medecin, pour apprendre à guerir,
Ne met que trop de gens en état de perir.

Mais que de jour en jour le bon sens se débande!
Plaideur, vôtre folie est encore plus grande;
(5) Vous voulez devenir un Pilier de Palais;
Eh! que ne songez-vous à demeurer en Paix!

Com-

Combien de pas perdus chez un Juge févére ?
Qui, quand vous commencez à conter vôtre affaire,
Prend un front de CATON avec l'air négatif,
Et vous répond souvent d'un ton rébarbatif.
Au Secretaire ensuite il faut porter l'offrande
En bel argent comptant dont sa main est friande,
Sans ce qu'il faut donner à l'avare Greffier
Qui vous vend, à son mot, parchemin & papier.
Le Peuple chicaneur tour-à-tour vous rançonne,
Vous flatant faussement que vôtre cause est bonne.
Songez à vous tirer de la gueule des Loups:
Mais je vous prêche en vain, vous étes de ces Fous
Qui s'estimans heureux, bien qu'ils soient misérables,
Devroient être logés avec les INCURABLES.
Autre grande Folie où donnent force Gens,
Et dont le joug, CLEON, fait bien des mécontens,
C'est cet empressement qu'on a pour l'Hymenée.
Ah ! le pesant fardeau d'avoir Femme & Lignée !
Il n'est point sous le Ciel d'état plus malheureux,
Et c'est-là, comme on dit, *Le grand chemin des Bœufs*
C'est le plus grand des maux que le courroux Céleste
Aux trois quarts des Humains rendit toûjours funeste

(6) Ce

(6) Cependant, que de Fous, ſans craindre le danger,
Voyons-nous tous les jours ſous ſes Loix ſe ranger !
(7) Quel eſt donc ce tranſport, ou plûtôt cette rage ;
Qui les livre avec joye à ce rude eſclavage ?
Et quelle eſt l'ALECTON qui pour leur deſeſpoir,
Leur ſouffle ce Poiſon ſi funeſte, ſi noir ?
Plûtôt que de remplir une ſi folle envie
N'eſt-il point de Cordeaux pour abreger leur vie ?
Et cent Fleuves profonds amis de leur repos,
Pour éteindre leurs jours n'offrent-ils pas leurs flots ?
(8) Mais avecque le tems tout ſe rend ſupportable ;
Juſqu'à ce bois honteux dont le poids les accable :
Un Mari s'apprivoiſe, & voit le peu de fruit
Qui revient au jaloux d'avoir fait bien du bruit ;
Méme on en voit plus d'un s'armer de patience
Quand ſa Corne devient LA CORNE D'ABONDANCE ;
Et mépriſant l'honneur & le *Qu'en dira-t'on*,
Quand le Payeur arrive, il ſort de ſa Maiſon.
Pour ſe mettre à couvert de ce petit orage
DAMIS crut avoir fait un vrai trait d'homme ſage
D'épouſer une Laide, & Laide à faire peur ;
Il en tient, cependant, d'une belle hauteur :

Soit

Confus, desespéré, vous verriez que la mort
Peut seule terminer vôtre malheureux sort.

Passons ; sans la folie iroit-on aux Allarmes ?
(14) L'Homme auroit-il forgé tant de diverses Armes
Pour se nuire à soi-même, & tout plein de fureur
Porter chez ses voisins l'épouvante & l'horreur ?
Quoi ! des bouches de feu, des Bombes, des Grenades
L'Acier à deux tranchans, qui fait morts & malades,
Ces pesants Corselets dont se vête un Héros,
Ces bois armés de fer, ces Casques & ces Pots
Dans quoi boût au Soleil la Cervelle d'un Brave,
Du fier Dieu des Combats le rendroient-ils Esclave ?
(15) *Sont-ce* là ces Emplois si hauts, si glorieux
Dont se trouve charmé ce fou, ce furieux ?
Qui sans un bon POURQUOI se donne plus de peine
Que n'en eurent les Grecs pour la Coquette Helene.

(16) Souvent vous querellez un homme pour un mot
Il a dit, dites-vous, *que vous êtes un Sot* :
O l'outrage sanglant ! vraiment je vous admire,
Eh ! ne deviez-vous pas vous-même vous le dire ?
L'insolence d'un Fou vous fâche, vous déplait,
Faut-il pour vous vanger devenir ce qu'il est ?

Oh !

Oh ! mais, le Point d'honneur ! Ce n'est qu'une chimére,
Chacun le place où veut sa Cervelle legére.
Les Dames, tous les jours, se plaignent hautement
Qu'on a placé le leur trop délicatement.
Les Hommes, à leur tour trouvent de l'injustice
Qu'on ait planté le leur au bord du Précipice,
Et qu'au front de l'Epoux l'Epouse fasse affront
Au moment que la foi de l'Hymen elle rompt.
Si de l'Esprit humain le bon sens étoit maître,
On placeroit l'honneur au vrai lieu qu'il doit être,
Son centre naturel est la seule VERTU.
Eh bien ! braves Heros ! vous avez combatu !
Vôtre bras a creusé d'illustres Cimétiéres !
Vous avez subjugué des Provinces entieres,
Et par tout vous marchez pompeux & triomphans;
Mais vous êtes toûjours Esclaves de vos sens.
De folles passions vous tiennent à la chaine,
Et même plus d'un vice en triomphe vous mene.
Sçachez que qui du vice est le lâche sujet,
Eut toûjours faussement la Gloire pour objet.
Si l'on ne sçait se vaincre, on a tort d'y prétendre,
Je n'en excepte pas le fameux ALEXANDRE;

Eu-

Eût-il encor été plus brave mille fois,
Et que le Monde entier eût fléchi sous ses Loix ;
Bien que ses faits hardis enchantent nos oreilles,
Le Vin ternit l'éclat de toutes ses merveilles.
Avec trop de fureur il brûla pour THAÏS ;
Tu dois t'en souvenir, noble Persépolis,
Miracle de tes jours, tu te vis consumée
Par le feu trop ardent de son Ame enflamée.
Ce fut donc sans raison que ce Fou furieux
Flaté trop lâchement fut mis au rang des Dieux :
Car la mort de CLYTUS avecque toi s'oppose
Au droit non merité de son Apotheose,
Et prouve qu'il faloit *pour cent bonnes raisons*
Le mettre en Macedoine *aux petites Maisons*.

(17) S'il n'eût été saisi d'une ample Frénésie,
Eût-il en vagabond couru toute l'Asie ?
Ravagé tant d'Etats, & méprisant le sien,
Détrôné tant de Rois qui ne lui disoient rien ?
Pour, que loin des dangers de Mars & de Bellone,
Tout couvert de Lauriers, Maître dans Babilone,
Un funeste poison, par un juste revers,
Mît fin à ses fureurs & vengeât l'Univers ;

Et

Et qu'au milieu des siens dans une paix profonde ,
Toûjours ambitieux , souhaitant plus d'un Monde
La Mort pour mieux punir son insolent Orgüeil
Changeât son vaste Empire en un simple Cercüeil.
Mais la FOLIE enchante , agit en souveraine ,
Chacun fait sa raison du penchant qui l'entraîne ;
Depuis les grands Seigneurs jusqu'aux moindres Bourgeois
On voit que tout le Monde est content de son choix ;
Ce sont pourtant des foux qui sont beaucoup à plaindre,
Qui de tous les côtés ont cent choses à craindre ,
Mais des Foux achevés , quoi qu'ils présument d'eux,
Si vivant par caprice ils s'estiment heureux.
Il n'est point de bonheur , CLEON , sans la Sagesse,
Sept Sages , & non plus , on compta dans la Grece,
Où la Science étoit dans un lustre éclatant ;
Je ne sçai si l'Europe en peut compter autant.
Chacun ne laisse pas de dire qu'il est sage ,
Et croit sur son Voisin avoir de l'avantage ,
Le plaçant hardiment au rang des Idiots:
Voici sur ce sujet un Conte en peu de mots.
Un Peintre , l'autre jour , un Chanteur , un Poëte,
Chacun vantant son ART se disputoient la droite ,

C Quand

Quand pour se moquer d'eux, un riche Finnancier
Leur dit, *Que je vous plains avec vôtre métier?*
Le mien vaut beaucoup mieux, & vous êtes des Bêtes
Qui n'avez pas un grain de bon-sens dans vos Têtes.
Pour gagner peu de bien, vous avec le Pinceau;
Vous en mettant au jour quelque Ouvrage nouveau;
Vous en faisant un Air qui fort peu de tems dure,
Vous vous mettez tous trois l'Esprit à la Torture.
Mais moi, sans me gêner, j'ai trouvé le Moyen
D'amasser en deux ans un Million de Bien;
Même sans le secours d'aucune autre science,
Que de m'accommoder avec ma Conscience.

Ce Fou, n'étoit pas Fou; si vous interrogez
Ces gros Riches du tems, d'Or & d'Argent gorgez,
Qui comme imitateur de la PREMIERE-CAUSE
Ont sçu du pur NEANT produire quelque chose,
Et qui font qu'en nos jours, par tout, on voit encor
Des rejettons des Juifs adorer le VEAU-D'OR.

Mais en ce Siecle, Helas! tout n'est-il pas Folie?
Et quoi qu'en sa faveur au contraire on publie,
Y voit-on autre chose? Examinons un peu;
Bal, Comedie, Amours, Opera, Fête, Jeu,

Est-ce

* *Mr Perrault a fait l'Eloge de nôtre Siecle dans son Paralelle des Anciens & des Modernes.*

Est-ce de quoi remplir une Ame qui raisonne ?
Mais c'est assûrément ce que ne fait personne.
Et comment raisonner ? puis que dans sa prison
La Folie a toûjours enchainé la Raison !
Dites à CELADON ce coureur de Ruelles,
Et qui n'a du talent que pour les Bagatelles,
Que c'est d'un jeune Fat le ridicule emploi :
Je suis, vous répond-il, aussi content qu'un Roi ?
Cajoler des Beautés, leur conter son Martyre,
Vaut mieux que gouverner un florissant Empire.
Le Commerce galant a pour moi tant d'appas
Qu'un Throne offert, sans lui, ne me tenteroit pas.
Ce Fou lit les beaux vers & les Historiettes
Pour se rendre sçavant au tour neuf des Fleurettes,
Et fait dans ses propos tomber à tous momens
Cinq ou six mots nouveaux qu'il prend dans ces Romans.
Mais d'un ton radouci toûjours il les débite ;
De son air doucereux il se fait un mérite ;
Et cinq ou six couplets de mauvaises chansons
Qu'avec bien de la peine il tire de son fonds,
Lui font croire sa Muse une Muse divine,
Et qui doit l'emporter sur celle de RACINE ;

Bref par ses airs d'Auteur qui croit son stile exquis,
Il veut du Misantrope * imiter le Marquis.

Autre sorte de Fou, Rêveur Mélancolique,
C'est Tirsis, qui bientôt va devenir Ptisique;
La cruauté d'Iris le met au desespoir;
C'est en vain qu'en Secret sa Raison lui fait voir
Qu'il faut abandonner les Belles inhumaines:
Tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines,
Dit-il, en addressant l'apostrophe à l'Amour
Et se croyant heureux *de brûler nuit & jour*;
Sa Folie est *d'aimer une adorable Ingrate*,
Il cherit son tourment, *son Martyre le flate*;
Et le refrein d'un Air qui n'est plus de saison,
Le persuade mieux que toute sa Raison.

Avant que son Amour l'eût rendu misérable
Tirsis pouvoit passer pour un homme estimable,
Il étoit bon, civil, honnête, officieux,
Complaisant, plein d'esprit, habile, ingénieux;
Il aimoit les plaisirs les plus doux de la Vie,
Mais c'étoit des plaisirs sans crime & sans envie,
Où l'esprit & les sens également portés
Ne trouvoient point d'écueils ni de difficultés,

Il

* *Excellente Comedie de Moliere.*

Il ne diſſipoit point ſon fonds ni ſa finance,
Sa Modération en bornoit la dépenſe,
Et bien loin d'imiter le prodigue AMINTAS,
Ses plaiſirs innocens ne l'incommodoient pas.
Il ne reſſembloit point au parjure BASILE
Cet avide Uſurier, cette Ame baſſe & vile,
Ce Tigre, dont l'argent funeſte & malheureux
Eſt aux Fils de Famille un écüeil dangéreux.
Un chagrin éternel ſans ceſſe le dévore ;
Il a moins de repos & moins de joye encore
Que l'avare C** dont les Fils inſenſés
Diſſipent les tréſors qu'il avoit amaſſés.
(18) Tu vois par là CLEON, qu'un Fou court d'ordinaire
D'un Vice qu'il évite au Vice ſon contraire ;
Qu'un prodigue indiſcret devient trop ménager,
Et qu'un moment le voit du blanc au noir changer.
On ſe livre aux plaiſirs de la même maniére,
Chacun à ſa façon court dans cette Carriére ;
L'un les cherche à ſon goût, & trouve des appas
Dans de certains projets qu'un autre ne voit pas.
(19) D'une vaſte Perruque ALCANDRE aime la Mode,
CLEANTE qui la hait, dit qu'elle eſt incommode :

DAPHNIS est parfumé d'essence de Jasmin,
Et le puant RUFUS ne sent que le Bouquin.
C'est ainsi que l'on vit dans le Siécle où nous sommes,
L'orgüeil même travaille aux passe-tems des Hommes,
Et s'ils ont de l'éclat, ou beaucoup de splendeur,
Leurs esprits déréglés n'ont pour eux nulle ardeur.

LYSE dont la beauté jadis si renommée,
A se voir cent Amans l'avoit accoûtumée,
Mais de qui la Vieillesse a flêtri Rose & Lys
S'attire des Galans à force de Loüis:
Toute Vieille qu'elle est, elle ressent encore
De ses premiers desirs le feu qui la dévore,
Elle brûle d'amour; & comme dans son cœur
Malgré ses gros présens elle tremble de peur;
Afin de conserver sa nouvelle Conquête,
Elle fait ajuster des cheveux à sa Tête.
Elle mande ABARIS * afin de la Coiffer,
Qui lui jure cent fois qu'elle va Triompher.
Mais malgré ce discours dont elle sent la feinte,
Son Miroir opposé lui redouble sa crainte:
La Colere la prend; & le pauvre ABARIS
Qui d'un visage usé répare les débris,

Et

* Fameux Coiffeur.

Et voit l'emportement de ſon Ame inquiéte ;
Abandonne en fuyant le fard & la pincette.
Elle qui n'a pour but que ſes ſales plaiſirs,
Pouſſe dans ſa fureur mille & mille ſoûpirs,
Et laiſſant épancher les tranſports de ſa Bile,
Décharge ſur ſes Gens ſa colere inutile,
Sans ſe reſſouvenir que ſes ans avancés
Lui reprochent ſes mœurs & ſes crimes paſſés.

(21)CELIMENE & DORIS ſans crainte & ſans ſcrupule
Afin de mieux répondre à l'ardeur qui les brûle,
Avec plus d'un Galant en de libres réduits
Dans le Vin & le jeu paſſent les ſombres nuits :
Les Biſques, les Ragouts, les Liqueurs étrangeres,
Et tout ce que l'on ſert dans les meilleures cheres,
Avec profuſion de mets délicieux,
Se produiſent au goût, & s'étalent aux yeux.
On y rit, on y boit, & la débauche impure
Conſacre tous leurs ſens au Dieu de la Luxure ;
Et l'yvreſſe, à la fin, fait un déréglement
Qui confond, ſans pudeur, & l'Amante & l'Amant.

Quand j'entens reciter au ridicule ARONCE
Ses Vers plats & rampans, du Ton qu'il les prononce,

(22) Ton qui me fait frayeur, tant il est haut guindé,
Je conclus qu'il est Fou, s'il n'est pas possedé ;
Ses mouvemens de bras, de corps & de visage,
Tiennent de la fureur, ou plûtôt de la Rage.
Quoi ! pour faire valoir de misérables Vers,
Faut-il se mettre ainsi le corps tout de travers ?
Les meilleurs valent-ils qu'on fasse ces figures,
Et que d'un Possedé l'on prenne les Postures ?
Qu'enfin tout hors d'haleine on s'excite la Toux ?
L'on dit bien vrai, CLEON, *les Poëtes sont Foux.*
Cet ARONCE charmé du talent de la Rime,
Croit que de tous les Arts c'est l'Art le plus sublime ;
Il s'admire sans cesse, & cet homme arrogant
Ne se changeroit pas contre un Surintendant ;
Ma Carcasse, dit-il, *étant ensevelie*,
Voila pour un jamais ma Mémoire abolie,
Dans l'éternel oubli s'abimera mon Nom,
(23) *Il faut donc par mes Vers m'aquerir du renom ;*
Car tandis que mon corps sera mis en poussiére,
Mes Ouvrages pompeux seront mis en lumiére ;
Chacun m'admirera, mon Nom fera du bruit,
Et jamais mon travail ne se verra déttuit.

Ar-

Ils ont beau ſe parer de leur haute Opulence,
La Fortune jamais ne change la Naiſſance.
Ils ont beau s'allier à d'illuſtres Maiſons,
Et charger de Quartiers leurs nouveaux Ecuſſons;
Malgré les gros préſens d'une Fortune heureuſe,
Ils ſe ſentent toûjours de leur Race Poudreuſe.
De quelque beau Harnois qu'un Cheval ſoit paré,
Il eſt toûjours Cheval malgré le mords doré,
Et malgré qu'il en ait, on ſçait le reconnoître
Tel qu'il eſt en effet, non tel qu'il veut paroître.
Un Aſne traveſti ſous la peau d'un Lion,
Un jour ſortit du Bois pour ſaiſir un Mouton;
Et pour mieux imiter le Lion en colére,
Fit effort pour rugir, mais il ſe mit à braire.
Tout le monde n'eſt pas toûjours ce qu'il paroît,
Et malgré l'artifice on n'eſt que ce qu'on eſt.
Un de ces Gens de rien, fils d'un vendeur de Sarge,
Aprés qu'il ſe fut fait la Conſçience large,
Et marché ſur les pas des plus fameux Traitans,
Devint *un gros Monſieur*, mais en fort peu de temps.
(Les Gens vulgairement appellés *Gens d'Affaires*,
De l'interêt, Clion, ſçavent tous les Myſtéres;)

Il ne lui manquoit plus qu'un peu de Qualité ;
Sur une Vieille Tige il fut bientôt enté.
Avec l'Or on fait tout ; Ses Armes on prépare,
Et je te vais conter une chose assez rare.
L'Enseigne de son Pere étoit un Lion verd ;
Aussitôt l'Ecusson d'Argent se vit couvert ;
Un Lion de Sinople en suite l'on applique,
Sur ce champ argenté, mais Lion magnifique,
Mais Lion lampassé, rampant, onglé, gueulé,
Ce qui sentoit beaucoup son Noble Signalé.
En suite il prit le Nom d'une Maison illustre ;
Et prétendit par là mettre la sienne en lustre.
Certain Marquis en eut un millier de Loüis,
Marquis, de qui les biens s'étoient évanoüis ;
Noble ; mais qui devoit jusques à sa chemise,
Et pour trancher le mot, *gueux comme un Rat d'Eglise* ;
De prendre son argent il se crût trop heureux ;
Lui vendit par Contract le nom de ses Ayeux,
Et méprisant l'honneur, ne fit point de scrupule
D'avoüer pour Parent ce Bourgeois ridicule.
Jamais homme ne fut ni plus Fou, ni plus vain,
Que (Déguisons son nom) ce Monsieur le Vilain.

Tel-

Tellement entêtée de sa race nouvelle,
Qu'il croit que sa Noblesse est antique & réelle;
Sans se ressouvenir que malgré ses Contracts,
Autrefois chez son Pere il mesuroit les Draps.
(28) CLITANDRE encor plus Fou se guinde jusqu'aux Astres,
Et lit dans ces grands corps le Bonheur, les Desastres,
Sur quoi roule le Sort de ces Foux curieux,
Qui font pour de l'argent interroger les Cieux.
(29) Quoi! croire un fou; mais fou dans le degré supréme
Sçait-il ce qui lui doit arriver à lui-même?
La folle vision de s'être imaginé
Que le sort d'un Mortel soit à l'Astre enchainé!
Que ces noms fabuleux que l'on donne aux Planetes,
Versent, quand nous naissons, des amorces secretes
Qui font également l'honnête-homme & le Fat,
L'homme de bonnes mœurs, & l'homme scelerat!
Qu'enfin leur ascendant est toûjours invincible.
(30) ASTROLOGUE, tu crois ta science infaillible?
Les Astres t'ont parlé, t'ont appris leur secret?
Comment as-tu compris leur langage muet?
Dis-nous; en connois-tu la Nature, l'Essence,
Les Opérations, l'Action, l'Influence?

Parle de bonne foi ; sçais-tu bien les raisons
De leurs Eloignemens, de leurs Conjonctions ?
Si tu crois qu'à tes Sens cela soit pénétrable,
Pauvre homme, ta Folie est un mal incurable.
(31) Et beaucoup plus que toi pour Fou l'on doit tenir
Qui te va consulter pour sçavoir l'avenir.
Mais, CLEON, que de Gens de petite cervelle
Se trouvent enchantés de cet Art infidelle !

Cet autre Extravagant avec son appareil,
Ce Souffleur qui prétend engendrer le SOLEIL *,
Qui cherchant avec soin LA PIERRE BIEN-AIME'E,
A l'Art de convertir son Argent en fumée ;
Et montrant à des Sots à fondre le Métal
Les méne au grand galop mourir à l'Hôpital ;
Ce Fou, qu'on peut nommer *Empereur de la Lune*
Espere du GRAND-OEUVRE, une grande Fortune.
Quoi donc ! présume-t-il avec tous ses Fourneaux
Devenir Créateur du Prince des Métaux,
Lui, qui d'eau ne sçauroit créer la moindre goute ?
Plus d'un Fou, cependant, le caresse & l'écoute ;
Sur sa parole on souffle, & l'on souffle si bien,
Qu'enfin le Coffre-fort ne renferme plus rien.

Mais

* L'Or.

:ais à quoi, d'ordinaire, aboutit sa Science ?
se faire étrangler au haut d'une Potence.
Dis-moi, peux-tu plus loin ta puissance porter
OLIE ; & que peux-tu desormais inventer ?
h ! n'as-tu point trouvé tout ce qui séduit l'Homme ?
'u lui fais un Palais plus beau que ceux ROME.
lais Folie, à quoi bon ce Palais bigarré,
uis qu'il se peut loger dans dix pieds en quarré ?
en faudra bien moins quand l'inflexible Parque
!ui traite également & sujet & Monarque,
hangera de ce Fou le misérable Sort
ui laissant pour tous biens une Robe de Mort.
Pour divertir ce Fou, d'autres Foux tu fabriques,
)es Chanteurs, des Bouffons, des Poëtes Comiques ;
'u fais si bien, enfin, que selon son panchant,
'u préviens les desirs de cet Extravagant.
on Luxe débordé, ses habits si bizares,
on train si magnifique, & ses Etoffes rares,
es Meubles somptueux & ses mets si friands,
ans doute ne sont pas l'Ouvrage du Bon sens.
C'est donc le tien, FOLIE, aussi bien que ses Vices
folement fomentés par l'excés des Délices

Que

Que tu fournis sans cesse à son cœur corrompu :
Qui malgré cet excés, n'en est jamais repû.

Enfin, à dire vrai, tout le Monde radotte ;
Et CHACUN, comme on dit, EST FOU DE SA MARO

(1) Hinc non inscitè quidam, numerum infinitum
Stultorum dixit : nam quis non indiget albo
Helleboro, & totâ Anticyrâ ? vix Græcia septem
Inter stultorum tot millia connumerat, qui
Credantur vero sapientis nomine digni.
Humani generis mater nutrixque profectò
Stultitia est, sine qua mortalia cuncta perirent ?
Nilque agerent homines in terris —— *Mar. Palling. Vi*
(2) ——— Tenet insanabile multos
Scribendi Cacoethes, & ægro in corde senescit. *Juven. Sat*
(3) Agricolam laudat juris legumque peritus
Subgalli cantum Consultor ubi Ostia pulsat. *Horat. Sat. I.*
(4) ——— Malè verum examinat omnis
Corruptus Judex ——— *Idem Sat. I. lib. 2.*
(5) Expectandus erit qui Lites inchoat annus.
Totius Populi ; sed tunc quoque mille ferenda
Talia, mille moræ ; toties subsellia tantum
Sternuntur, jam facundo ponente lacernas
Cædicio, & Fusco jam micturiente ——— *Juven. Sat.*
(6) Conventum tamen & Pactum, & Sponsalia, nostrâ
Tempestate paratt *Id. Sat. VI.*
(7) Certè sanus eras ; uxorem Posthume ducis ?
Dic qua Tisiphone, quibus exagitare colubris
Ferre potes Dominam salvis tot restibus ullam ?
Cum tibi vicinum se præbeat Æmilius Pons. *Id. Ibid.*
(8) ——— Cum deditus uni
Est animus, submitte caput, cervice parata
Ferre jugum ——— ——— *Id. Ibid.*
(9) Jamque eadem summis pariter minimisque Libido. *Id.*
(10) Si jubeat Conjux, durum est conscendere navim
Tunc sentina gravis, tunc summus vertitur aer :
Quæ Mœchum sequitur stomacho valet, illa Maritum
Convomit : hac inter Nautas & prandet, & errat
Per Puppim, & duros gaudet tractare rudenteis. *Id. Ib*

(12) Accipis uxorem, de qua Citharœdus Echion
Aut Glaphyrus fiet pater, Ambrosiusque Choraules
(13) Cum gravis illa viro, tunc orba Tigride pejor. *Juven. Sat. VI.*
Cum simulat gemitus occulti conscia facti
Aut odit pueros, aut ficta Pellice plorat
Uberibus semper lacrymis; semperque paratis
Instatione sua ——————— *Id. Ibid.*
(14) Ast homini ferrum lethale incude nefanda
Produxisse parum est, cum Rastra & sarcula tantum
Adsueti coquere, & martis ac vomere lassi
Nescierint primi gladios extendere fabri. —— *Idem Sat. XVI.*
(15) Et furiosus erit quam cepit vitrea fama,
Quem circum tonuit gaudens Bellona cruentis. *Hor. Sat. III. lib. 2.*
(16) Nunc face supposita fervescit sanguis, & irâ
Scintillant oculi; dicisque, facisque, quod ipse
Non sani esse hominis, non sanus juret Orestes. *Pers. Sat. III.*
(17) Unus Pellæo juveni non sufficit orbis;
Æstuat infelix angusto limite mundi;
Ut Gyaræ clausus scopulis, parvaque Seripho.
Cum tamen à figulis munitam intraverit urbem,
Sarcophago contentus erit: Mors sola fatetur
Quantula sint hominum Corpuscula ——— *Juven. Sat. X.*
(18) Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt. *Horat.*
(19) Malthinus tunicis demissis ambulat, est qui
Inguen ad obscœnum subductis usque facetus.
Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.
(20) Non unquam reputat quanti sibi gaudia constent
Hippia ——————————— *Juven. Sat. IV.*
[21] ——— Quid enim venus ebria curat?
Inguinis & Capitis quæ sint discrimina nescit:
Grandia quæ mediis jam noctibus ostrea mordet,
Cum perfusa mero spumant unguenta Falerno,
Cum bibitur conchâ; cum jam vertigine tectum
Ambulat, & geminis exurgit mensa Lucernis. *Id. Ibid.*
[22] ——— Certè furit, ac velut ursus
Indoctum Doctumque fugat recitator acerbus.
Vesanum tetigisse timent, fugiuntque Poëtam
Qui sapiunt ——————— *Horat. Art. Poët.*
(23) ——— Non velle recusem
Os Populi meruisse, & Cedro digna locutus
Linquere, nec scombros metuentia carmina, nec Thus.
At pulchrum est digito monstrari, & diciter hic est.
——— Ego mira Poëmata pango. *Pers. Sat. I.*

(24) Mor-

(24) ——— Mortalia facta peribunt,
Nedum sermonum stet honos & gratia vivax.
Multa renascentur quæ jam cecidere: cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus
Quem penes arbitrium est, & jus, & norma loquendi.
(25) Carmen reprehendite, quod non ———
Multa dies & multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem. *Horat. Art. Poët.*
(26) Quondam hi Cornicines, & municipalis arenæ
Perpetui Comites, notæque per oppida buccæ.
Munera nunc edunt, & cur non omnia? cum sint
Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit, quoties voluit fortuna jocari. *Juven. Sat. III.*
(27) Licet superbus ambules pecuniâ,
Fortuna non mutat genus. *Horat. Ode IV. lib. 5.*
(28) Hunc solem & stellas, & decedentia certis
Tempora momentis, est qui formidine nulla
Imbutus spectet ——— *Horat. Epist. VI. lib. 1.*
(29) ——— Quid quid
Dixerit Astrologus credent à fonte relatum
Ammonis ———
Hic tamen ignorat quid sidus triste minetur
Saturni, quod læta Venus se proferat Astro,
Qui mensis damnis, quæ dentur tempora lucro. *Juven. Sat. VI.*
(30) ——— Et adhuc sublimia curas?
Stellæ sponte sua, jussæne vagentur & errent;
Quid premat obscurum Luna, quid proferat orbem,
Quid velit & possit rerum concordia discors. *Hor. Ep. XII. lib. 1.*
(31) Illius occursus etiam vitare memento,
In cujus manibus, seu pinguia succina, tritas
Cernis Ephemeridas: qui nullum consulit: & jam
Consulitur ——— *Juven. Sat. VI.*
(32) ——— Huc propius me,
Dum doceo insanire omnes, vos ordine adite. *Hor. Sat. III lib. 2.*



SATIRE IV.

CONTRE

LA COUR,

ET LES COURTISANS.

A M. LE MARQUIS DE P**.

———————— *Exeat Aulâ*
Qui volet esse pius, virtus & summa Potestas
Non coëunt ——— Lucan. Pharf.

1) TU t'étonnes, MARQUIS, de me voir en Province
Rélegué pour toûjours, & renoncer au Prince,
A Faveur, à Fortune, aux Emplois, à la COUR,
Choisissant pour retraite un Rustique séjour.

De

De ton étonnement à mon tour je m'étonne,
Car tu sçais mieux que moi le tourment que se do
Un homme ambitieux, yvre de la vapeur,
Dont la Faveur enchante, & flate un foible cœur.
Que de tours, de détours, de ruses, de souplesses!
Que d'infidélités, de fourbes, de bassesses
Il faut mettre en usage afin de l'attirer!
Au hazard de passer sa vie à l'esperer.
La Cour n'est-elle pas un Royaume d'Esclaves,
Qui volontairement se donnent des entraves?
L'air au matin pour eux est tranquille & Sérein,
Mais sombre vers le soir, & de nuages plein.
Regarde, cher Marquis, la cruelle Toiture
Que depuis tant de mois l'Abbé S** endure,
Pour trouver les moyens d'être un Asne mitré,
De tous cotés il quête un Patron assûré;
Il en change souvent, il donne à tout, il brigue;
Et pour y parvenir il feroit une ligue,
Avecque Lucifer, avec Belzebut,
Si c'étoit le seul biais d'arriver à son but.
Mais il a beau briguer, on l'exclut à bon titre;
En vain cet ignorant se flate d'une Mitre,

seroit sûrement payer à trop haut prix
Docteur sans science, & deux sermons appris,
Fat ne sçait-il pas, que ce qu'il sollicite,
s'accorde jamais qu'aux hommes de Mérite ?
que l'on ne voit point aujourd'hui de Prélat,
ont le profond sçavoir ne rehausse l'éclat ?
Voi le soin vigilant d'ACANTE l'intrépide,
ui méprisant l'acier & le plomb trop rapide,
le bras en écharpe, & chemine en Vulcain :
ombien ce malheureux fait-il de pas en vain,
our obtenir du Roi sa tête couronnée,
ur trois cents pieces d'or par R** burinée ?
Considere à loisir l'inconstance des Vents
ui font de tous côtés tourner les Courtisans :
eurs desseins, leurs projets, sont fondés sur le sable,
a COUR, mon cher Marquis, n'eut jamais rien de stable.
oi celui-ci banni, cet autre rappelé,
oi celui-là qui tombe, & cet autre ébranlé ;
oi l'un que l'on éleve, & l'autre qu'on abaisse ;
our entrer en faveur, voi comment on s'empresse.
'u diras, comme moi, vû ces soins infinis,
Qu'avec moins de rigueur les Voleurs sont punis,

Par

Par les cruelles mains des Bourreaux les plus rudes,
Que n'est le Courtisan par ses inquiétudes :
Et qu'un succés douteux de ses vastes projets,
Lui tient lieu d'Echafauts, de Gesnes, de Gibets.
Mais ce libre discours te surprend & t'étonne,
Tu vois qu'il se produit sans respecter personne,
Et découvrant à nud les vices de LA COUR,
Tu vois que sans rien craindre il les met au grand jour.
(2) Je sçai que tu diras que les Grands sont colére,
Qu'ils ne pardonnent point des discours si sincéres ;
Que mes vers trop hardis aigriront leur Courroux,
Et qu'ils ne produiront rien pour moi que des coups.
Puis que la Verité les choque & les outrage,
N'attirons plus sur nous leur fureur, ou leur rage ;
Approuvons hautement toutes leurs Passions,
Et loüons, sans rougir, toutes leurs Actions.....
Mais, Marquis, le moyen de s'empêcher d'écrire ?
Non, non, ne craignons rien, achevons la Satire.
(3) REGNIER sçut avant moi, malgré les mécontens.
Mettre sur le Papier les Vices de son tems ;
BOILEAU n'épargna point la Noblesse trop vaine,
Et rien ne s'exempta du Torrent de sa veine.

(4) Dans

Dans mon Entousiasme, & ma noble fureur,
Roi même, un Tyran, ne me feroit point peur.
LA COUR & des Grands dûssai-je être Victime,
rquis, il faut parler, il faut que je m'exprime,
faut que je m'emporte, & d'un libre entretien
je lis dans ton cœur, te découvrir le mien.
ssi bien la candeur de mon Ame offensée,
sçauroit lâchement déguiser sa pensée.
LA COUR est une Mer, ou de gros tourbillons
acassent les Vaisseaux, & les coulent à fonds.
r le meilleur voilier, le plus sage Pilote
perd, où le Vaisseau le pire de la Flote
sauve dans le tems qu'on le croyoit perdu;
se voit dans le Port heureusement rendu.
u dis pourtant qu'elle est le Centre du beau Monde,
u'en plaisirs, qu'en grandeur, qu'en richesse elle abonde,
qu'on peut l'appeler un séjour enchanté.
is plûtôt le séjour de l'infidélité:
ù l'on voit peu de gens dont les Talens insignes
s fassent honorer autant qu'ils en sont dignes:
ù l'on en voit beaucoup qui sont d'un si bas prix,
Qu'on pourroit assûrer que le Sort s'est mépris,
Quand

Quand il les a traités comme des Gens d'Elite,
N'étoit que la Faveur connoit peu le Mérite :
Où l'on vous traite enfin en homme du vieux-tems,
Si sur la Probité roulent vos sentimens.
Là le choix des heureux qu'on voit entrer en Lice;
Se trouve assez souvent l'Ouvrage du Caprice;
Là vous voyez placer dans un Poste éclatant
Tel qui rampa d'abord en homme de Neant;
Et tel qui le traita comme un homme à ses gages
Lui rend avec respect ses plus humbles hommages.
C'est à quoi mon Cœur fier ne sçauroit s'abaisser.
On ne peut cependant sa Fortune pousser
Qu'en donnant de l'encens à ce honteux Idole,
Lors que de la Faveur il est le ferme Pole.
Etes-vous de son sang ? n'importe à quel dégré,
Des Emplois les plus beaux vous êtes assûré;
Et fussiez-vous d'un Sot une image parfaite,
Allez, produisez-vous, vôtre Fortune est faite.
Vous n'avez plus l'Esprit, ni borné, ni pésant,
Et jamais sous le Ciel personne n'en eut tant,
Chacun vous applaudit, vous, digne qu'on vous berne;
C'est ainsi, cher Marquis, que LA COUR se gouverne

Se-

SOCRATE, ni SOLON n'en ont pas fait les Loix :
Ne t'étonne donc point de tant de mauvais choix.
Ceci n'offense pas ces hommes toûjours sages ;
Que leur belle Ame a mis à couvert des Naufrages,
Que font là tous les jours des Vertus de Heros ;
Qui malheureusement entrainés par les flots
De mille passions que la fureur anime,
(5) Pour de bas interêts donnent les mains au Crime.
Il ne faut point flatter à moins d'un triple airain,
Jamais un sage Cœur n'y peut demeurer sain,
Tenté qu'il est toûjours de cent mauvais Exemples.
(6) L'Or & l'Ambition ont là de fameux Temples ;
De ces puissans Démons les Idoles flateurs
Sçavent vous attirer par des appas menteurs,
Mais êtes-vous lié de leurs funestes chaînes,
Leurs charmes les plus doux se transforment en gênes ;
Les traits de la Vertu se trouvent effacés ;
Vous rappelez en vain vos sentimens passés ;
La Raison veut parler, l'interêt la fait taire,
Et l'on se rend enfin Esclave volontaire.
Après cela, Marquis, me conseillerois-tu
D'aller vivre à LA COUR où tremble la vertu ?

Je sens bien que la mienne a de trop foibles armes
Pour surmonter l'attrait de ses dangereux charmes,
Ainsi je prise plus mon rustique séjour,
Que tout le faux éclat d'une trompeuse COUR.

---

(1) Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti; caret invidendâ
——— Sobrius Aulâ. *Horat. Ode X. lib. 2.*

[2] Sed quid opus teneras mordaci radere vero
Auriculas? Vide sis, ne majorum tibi forte
Limina frigescant: Sonat hic de nare caninâ
Littera per me equidem sint omnia protinus alba,
Nil moror euge, omnes, omnes bene, mire eritis res. *Pers. Sat. I.*

(3) ——— Secuit Lucilius Urbem,
Te Lupe, te Muti, & genuinum fregit in illis;
Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, & admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso Populum suspendere naso;
Men' mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe? ——— *Ibid.*

(4) Justum & tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium
Non vultus instantis Tiranni
Mente quatit solidâ: ——— *Horat. Ode III. lib. 3.*

(5) Aude aliquid brevibus Gyaris & carcere dignum
Si vis esse aliquis ——— *Juven. Sat. I.*

(6) ——— Quemvis mediâ erue turbâ,
Aut ob Avaritiam, aut miserâ Ambitione laborat.
Horat. Sat. IV. lib. 1.

SA-

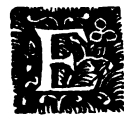


SATIRE V.

CONTRE LA GUERRE.

Nulla salus Bello, Pacem te poscimus omnes. Virg. Æn. lib. 9.

DAPHNIS.



Ntre les plus grands maux qui regnent sur la Terre
Clitandre, il n'en est point de plus grand que la Guerre:
Et je dis hardiment, n'en déplaise aux Heros,
Qu'elle renferme en soi toutes sortes de maux.
Mars est un vrai Demon, Bellone une furie,
(1) Et leurs champs si fameux sont une Boucherie,
Un Théatre sanglant, où les cruels Acteurs
L'un sur l'autre acharnés exercent leurs fureurs.

Où le plus grand Poltron tirant à l'avanture,
Du plus brave Guerrier creuse la sépulture.
Où l'Esprit de vangeance exerce impunément
L'Art de tuer les Gens toûjours brutalement.
Où la Discorde, enfin, la Fureur & la Rage
Ne représentent aux yeux qu'horreur & que Carnage,
La belle fiction qu'il y croît des Lauriers !
Pour les tristes Cyprès, ils y sont à milliers ;
La Parque les cultive & de sang les arrose ;
Sa trop cruelle main qui jamais ne repose,
Avec le plomb qui vole & le tranchant acier
En tire incessamment des veines du Guerrier.
(2) Et quiconque à PLUTON de cent morts fait offrande,
Est mis au premier rang de l'Heroique Bande.
Mais qui sont ces Heros que l'on vante si fort ?
Les fiers Exécuteurs des arrêts de la Mort ;
O ! l'illustre avantage ! ô ! la charmante gloire !
L'on devroit bien berner les filles de Mémoire
Qui de ces gens de sang, de ces Gens furieux,
Nous font, mal à propos, autant de demi-Dieux,
(3) Leur Ame, cependant, de Loüange affamée,
De cette fausse gloire avale la fumée,

Et

Et goûte le plaisir que sçait prendre un Cœur vain
Qui se voit élever au dessus de l'humain.
Ah! Quel Dieu qu'un Cæsar! Quel Dieu qu'un Alexandre!
Combien ont-ils réduit de Provinces en Cendre?
N'étoient-ils pas plûtôt des Démons incarnés?
Combien, par eux, de Rois ont été détronés!
De Peuples faits Captifs, de Villes saccagées!
Combien de Nations tristement égorgées!
Ce sont là les beaux faits de ces grands Conquerans,
Qui mériteroient mieux d'être appelés Tyrans,
Ce sont là ces Heros que tant de monde admire;
Et qui de l'univers aspirant à l'Empire
Massacroient sans pitié Femmes, Enfans, Vieillards.
O! l'enragé métier, que le métier de Mars!

CLITANDRE.

Daphnis, j'en puis parler par mon Expérience,
J'embrassai ce métier au sortir de l'Enfance,
Suivant toûjours ce Dieu dans ses Champs pleins d'effroi,
Et semés de ces Gens qui n'ont ni foi, ni loi,
Le Cœur trop enchanté de la gloire des Armes,
Je me suis signalé dans les chaudes Allarmes.

Rien ne m'a fait trembler, ni Lignes, ni Remparts * :
J'ai mille fois oüi siffler de toutes parts
Le plomb trop diligent qui vient frapper en traître,
Et tuë également le Valet & le Maître.
Comme un autre j'ai sçû percer les Escadrons,
Poussant également Braves & Fanfarons ;
L'Ennemi m'a pû voir d'un courage intrépide
Passer sur un Coursier l'Onde la plus rapide ;
Où vraiment animé de la plus noble ardeur,
J'écartois du peril & l'image & la peur.
Mille bouches de feu qui tonnoient sur la Rive
Ne pouvoient ralentir mon ardeur prompte & vive.
Enfin, par ma Bravoure & par de si beaux faits,
Si ne suis heros, nul ne le fut jamais.
Aussi la Renommée au son de sa Trompete
Fit retentir mon Nom couché dans la Gazete ;
Et même dans des Vers & Latins & François
Avec plaisir j'ai lû mes plus fameux Exploits.
Je me suis enyvré de l'encens chimérique
Qu'aux *Braves*, comme moi, donne la voix publique ;

Et

* *C'est un Gascon qui parle.*

Et m'entendant loüer en tout temps, en tout lieu,
J'ai crû que tout au moins j'étois un Demi-Dieu.
Ce fin Galimatias d'une Muse sublime
Qui chez les Beaux-Esprits est en si haute estime;
Ces Emphatiques Mots enflés d'Illusion
Qui souvent font un Mars d'un malheureux *Pion*;
Ces Vers majestueux avec leurs Hyperboles,
M'ont trop charmé le cœur de leurs pointes frivoles.
Mais quand j'eus rappelé le secours du Bon-sens,
Je vis évanoüir tous ces vains sentimens;
Et songeant de sang froid à mon ardeur Guerriere,
Je condannai ma main comme une meurtriére.
(4) Car mille & mille fois, d'un cœur trop inhumain,
J'ai trempé dans le sang cette cruelle main.
DAPHNIS, qu'ont mérité ces Villes désolées,
Ces Vieillards égorgés, ces Femmes violées?
Ah! j'en fremis d'horreur, & j'ai mille remords
D'avoir sur le Cocyte envoyé tant de Morts.
Quel fruit ai-je tiré de ce faux avantage,
D'avoir en cent assauts témoigné mon courage?
Un bras estropié, mon Coffre dégarni,
De mes nobles forfaits m'ont justement puni.

Des Debtes, des Procés, & mon Bien en Régie
Ont payé dignement mon illustre Folie.
Adieu donc pour jamais, Adieu braves Guerriers,
Adieu Bellone, Adieu, je te rens tes Lauriers:
Assez de Fous, sans moi, courront te rendre hommage,
A mes dépens enfin je suis devenu sage.

Ainsi finit CLITANDRE avec quelque chaleur,
Et l'enjoüé DAPHNIS en rit de tout son Cœur.

(1) ——— Postquam congressi in prælia, totus
Implicuere inter se Acies, legitque virum vir,
Tum vero & gemitus morientum, & sanguine in alto
Armaque, Corporaque, & permisti cæde virorum
Semi animes volvuntur Equi; pugna aspera surgit,
Funditur ater ubique cruor: dant funera ferro
Certantes, durumque petunt per vulnera mortem. *Virg. Æn. lib. 11.*

(2) ——— Cum multo gloria venit
Sanguine ——— *Idem. Ibid.*

(3) Bellorum exuviæ, truncis affixa trophæis
Lorica, & fractâ de Cassîde buccula pendens,
Et curtum temone jugum, victæque Tirremis
Aplustre; & summo tristis captivus in Arcu,
Humanis majora bonis creduntur: ad hoc se
Romanus, Grajusque, ac Barbarus Induperator
Erexit: caussas discriminis atque Laboris
Inde habuit. Tanto major famæ sitis est, quam
Virtutis ——— *Juven. Sat. X.*

(4) Tot quondam stragis acervos
Teucrorum mea dextra dedit ——— *Virg. Æn. lib. 11.*

(5) Lumina tot cecidisse virûm, tantasque dolemus
Consedisse Urbes luctu; sat funera duri
Vidimus, ingenteis & desolavimus agros. *Idem. Ibid.*

SA-



SATIRE VI.

CONTRE LES MENTEURS.

A M. H**.

——— *Mentiri nescio, Regem*
malus est nequeo laudare ——— Juv. Sat. III.

TOi qui me dis souvent avec quelque tendresse
Que j'écris rarement, que j'ai trop de paresse;
es vers, quoi qu'aisés, sembleront languissans,
point embrasser des sujets assez grands;
dois m'employer au Poëme Heroïque;
n style est nerveux, élegant, magnifique,

(2) Et

(2) Et que je puis, enfin d'une assez forte-voix,
D'un Heros immortel chanter les beaux Exploits,
ARISTE, tu te trompe, & ma Muse peu vaine
Pour un si grand dessein croiroit manquer d'haleine:
Outre que pour tenter un si pénible effort,
(3) Il faut être à l'abri des insultes du Sort:
Il faudroit un loisir agréable & tranquile,
Tel que le fit jadis pour HORACE & VIRGILE
Ce sçavant favori dont les riches Bienfaits
Dans leurs fameux Ecrits ne périront jamais.

Mais toi, qui tout couvert & d'honneur & de gloire
As sçu graver ton nom au Temple de Mémoire,
Et qui sçais à quel coin se marquent les bons Vers;
Entonne la Trompette & répans dans les airs,
Par un nouvel effort rappellant ton Courage,
Les Exploits éclatant des Heros de nôtre âge.
Pour moi qui suis au rang des plus petits Auteurs,
Je trace les Portraits de differens MENTEURS,
Car enfin, tout mortel, suivant son vain caprice,
Tombe à chaque moment dans cet infame vice.

ARISTE, il est donc vrai que tout le Monde ment,
Par tout ce n'est que fourbe, & que déguisement.

Avec

Avec un peu de ſoin, d'artifice, & d'étude,
Telle qui fait l'Amour paſſe pour une Prude;
Telle qu'on croit fidelle, a plus d'un Favori,
Et trompe également & Galans & Mari.
On remedie à tout, graces à l'impoſture,
(4) On fait mentir ſon Teint, ſa Taille, ſa Figure.
Le Tour blond par anneaux, & les ajuſtemens
Font auſſi mentir l'âge, & dérobent les Ans.
Sur la Naiſſance on ment par la Nobleſſe feinte;
Tel qui porte le Nom d'une Maiſon éteinte
Fort illuſtre autrefois, s'en dit effrontément,
Même de ſon Blaſon ſe pare inſolemment.
Mais combien de Maiſons encore toutes neuves
Sont illuſtres, pourtant, graces aux fauſſes preuves!
DORANTE s'enrichit à faire ce métier,
Il tire d'un Heros le fils d'un Roturier.
D'un franc Bourgeois enté ſur une Tige antique,
Il cache adroitement & l'Aune & la Boutique:
Un DE que l'on ajoûte à ſon Nom inconnu,
Qui ſans cet ornement paroitroit un peu nû;
Une Lettre à propos dans ce Nom ménagée,
Ou ſelon l'occurrence une lettre changée,

Fonde sa Qualité, lui prête des Ayeux
Que l'on tire, à plaisir, des Nobles les plus vieux.
(5) Puis ce faux Gentilhomme impudemment étale
Douze Prédécesseurs dont il pare une sale,
Tous armés jusqu'aux Dens comme des *Jaquemars*,
Et peints des mêmes airs que l'on peint le Dieu Mars.
En suite, sans rougir, il vous forge l'Histoire
Des faits où leur valeur leur acquit de la gloire.
(6) Mais le Pere, dit-on, a porté les Couleurs;
Qu'importe! ses grands biens l'ont mis dans les honneurs
(7) Deux ou trois millions réparent la Naissance,
Et font aux grands Seigneurs briguer son Alliance.
Aujourd'hui l'on respecte un Financier aisé
Bien plus qu'un Duc & Pair dont l'or est épuisé;
Ainsi le veut le Siecle, & l'on ne sçauroit plaire
Quelque Talent qu'on ait, quand la Bourse est legere.
(9) Voyons d'autres Menteurs; qu'il en est au Barreau!
On le peut, du Mensonge appeler le Bureau.
C'est de nécessité qu'il faut que l'on y mente:
Pierre contre Martin dispute d'une Rente,
Si Pierre est bien fondé, l'Avocat de Martin
A beau plaider, crier, & *cracher du Latin*;

En

ar son bien-dire aux Juges il impose,
puis qu'il soûtient une Mauvaise cause.
nce aprés tout, n'est qu'un Art de mentir,
ne l'esprit & le sçait pervertir;
, ses détours, ses plus nobles figures,
t appeller de belles impostures:
ui de cet Art possedent les fins traits
ersuader ce qui ne fut jamais.
r cet Art menteur que les Auteurs des Ligues
oner les Rois ont noüé des Intrigues,
t vû contre eux les Peuples déclarés,
r des Sermons des Orateurs sacrés.
cet Art menteur que tant d'Héresiarques*
Esprits trompés se sont faits les Monarques;
r Éloquence, & par leurs beaux Discours
ussetés ont souvent donné Cours.
cet Art enfin, que les Sectes Nouvelles †
it de crédit sur de foibles Cervelles,
Imposteurs préchant l'Antiquité
lroitement glisser la Nouveauté.
e grand Menteur c'est le tendre langage
lterie à l'Amour il engage.

Une

*lage, Manichée &c.
† Anabâtistes, Trembleurs &c.

Une Innocente croit ce qu'un Blondin lui dit,
Elle pense être aimée ; & le trompeur en rit :
Il prend le ton plaintif, il gémit, il soûpire ;
S'il sçait faire des Vers il y peint un Martyre
Que ne sentit jamais ce Fourbe, ce Fripon ;
La Sotte cependant croit que c'est tout de bon,
Et son Cœur attendri fait l'Echo véritable
D'un Amour tout pareil aux Amours de la Fable.
Mais il versoit des pleurs, & son cœur étoit gros
De soûpirs enflammés, & de tristes sanglots,
Et ce pauvre Garçon s'en alloit rendre l'Ame !
Mais, *ce pauvre Garçon* feignoit beaucoup de flame,
Et *ce pauvre Garçon* plus fin que vous mentoit,
Et rien que son plaisir ne le sollicitoit.
En peu de jours aussi, vous le sçavez, la Belle !
Cet Amant si touché devint un infidele,
Et prit dans ses filets avec ses propos doux
Une innocente AGNE's aussi Sotte que vous.
Combien de Cajoleurs de Blondes & de Brunes
Mentent en se vantant de leurs bonnes fortunes !
Et comme la plus part sont plus vains qu'amoureux,
Ils ont l'esprit content quand on les croit heureux.

Parmi

Parmi les jeunes Fats, Nation incommode,
Ce mensonge impudent n'est que trop à la Mode.
Ariste, où donc trouver de la sincérité ?
Ce n'est pas au Païs de la Civilité ;
Ces fades Complimens qui sont tant en Usage,
S'ils ne sont pas Mensonge, au moins, en sont l'image.
Tel, qui de tout son Cœur vous empoisonneroit,
Vous vient dans un malheur témoigner son regret,
Vous offre son service, & même vous embrasse.
Ce Mensonge est horrible & sent son Ame basse ;
Mais qu'il est familier à la Ville, à la Cour,
Parmi tous les Rivaux de Fortune & d'Amour !
Sous un grand Voile noir Que de Veuves heureuses
Mentent effrontément en faisant les Pleureuses !
Et qui ne riroit point d'entendre leurs soûpirs
En perdant des Epoux qui furent leurs Martyrs :
Que comme de vrais Sots ces Coquetes traiterent,
Et qu'avec grand plaisir toûjours elles tromperent ?
Que de Maris Jaloux mentent en affectant
Un visage tranquile, un air libre & content,
Quoi que le Cœur rongé d'une tristesse noire :
Mais, de la déguiser ils se font une gloire.

Tou

Tout Jaloux, cependant, qui souffre & ne dit mot,
Ne sera pas long-temps sans qu'on en fasse un Sot;
Et c'est assûrément trop risquer pour sa Tête:
Quelquefois en grondant on évite une Crête.

(10) ARISTE il est encor de plus hardis Menteurs,
Ce sont nos Beaux-Esprits les Versificateurs.
Ces flateurs dévoüés au Dieu fils de Latone,
Traitent des Gens de rien en Gens dignes du Trône;
Les ornant de Vertus qui leur conviennent mal,
Leur sang ayant passé par un vilain canal:
Aussi ne cachent-ils leur Naissance honteuse
Que sous les gros présens d'une Fortune heureuse,
(11) Qui tirant un Commis du limon roturier,
Lui donne Train, Hotel, Table, Meubles, Portier.

Quand je vois des Sonnets qui traitent de Mécéne
Un Cancre digne objet de mépris & de haine,
Je voudrois qu'à l'Auteur, pour payer ses Sonnets,
On donnât largement Nazardes & Soufflets:
Que ce Mensonge est bas! Qu'il est peu supportable!
Encor quand un Rimeur fait une Dame aimable
D'un objet dénué de graces & d'appas,
Ce Mensonge flateur ne scandalise pas,

Il le faut avoüer, l'Eloge est une Eponge
'où, pour peu qu'on la presse, il ne sort que Mensonges
: serment du Poëte est de mentir toûjours,
:de parer ses Vers de charmes & d'Amours,
e Roses & de Lys, d'enjoûmens & de graces;
es plus maigres PHILIS en faire des plus grasses,
:de former encor de Charmantes IRIS
e Dames au teint jaune, & même à cheveux gris;
e travestir, enfin, en nobles Heroines
es Coquetes sans nom, des Bourgeoises badines.
»rs que ces beaux Menteurs haussent leur voix d'un to
»ur chanter la valeur d'un *Brave*, dont le nom
t à peine connu parmi les Gens de Guerre,
est le plus grand H:ros qu'on ait vû sur la terre.
ais si le Rimeur ment, aussi fait le Guerrier,
c'est là, comme on dit, *le serment du Métier.*
Tel qui fit, tout au plus, le quart d'une Campagne,
t qu'il a combatu vingt fois en Allemagne;
is dans sa vanité forge une occasion,
i c'étoit fait de lui sans son Cœur de Lion:
vous compte pour rien ce dangereux passage
i nos Gens dans le RHIN entrerent à la Nage.

On

On rencontre souvent de ces hardis Menteurs,
Moins détestés, pourtant, que les lâches Flatteurs,
Flatter, d'un Courtisan est le vrai Caractere,
C'est dequoi s'établir, c'est le secret de plaire.
Il ne faut pas aux Grands dire leurs Vérités,
Ceux qui l'entreprendroient se verroient rebutés.
(12) Il faut avoir l'adresse & trouver l'artifice,
De faire en leur faveur une Vertu d'un Vice;
Et de changer en bien tout ce qu'ils font de mal:
D'un Prodigue il faut faire un homme Liberal,
Un juste d'un Cruel, d'un Fanfaron un Brave;
D'un stupide un Prudent, d'un glorieux un grave.
Dites, s'il parle peu, qu'il est judicieux;
Donnez-lui de l'encens en tout tems, en tous lieux;
Admirez tout en lui jusques à ses Bassesses;
Trouvez un beau prétexte à toutes ses foiblesses,
Et de quelques défauts qu'il se trouve rempli,
Croyez en ses flatteurs, c'est un homme accompli.

Sur l'apparence, ainsi, roule la Renommée,
Bien moins de Vérité que de belle fumée;
Le Mensonge aujourd'hui peint tout comme il lui plait,
Et difficilement voit-on rien comme il est.

Ce

npeur en tous lieux étend sa Tyrannie ;
on prétendoit faire une Colonie
us hardis MENTEURS ensemble ramassés,
nd Royaume entier ne seroit pas assés.
, l'on pourroit, tant leur race est féconde,
pler aisément un autre NOUVEAU MONDE.

irò scribis, ut toto non quater anno
anam poscas, scriptorumquæque retexens. *Hor. Sat. III. lib. 2.*

——————— Aude
is invicti res dicere ———
—— Cupidum, pater optime, vires
unt ——— —— *Idem. Sat. I. lib. 2.*

mina proveniunt animo deducta sereno,
a sunt subitis tempora nostra malis.
na secessum scribentis & otia quærunt. *Ovid. Trist. l. II. Eleg. 1.*

premit ordinibus, tot adhuc compagibus, altum
cat caput, Andromachen à fronte videbis,
minor est, credas aliam. ——— *Juven. Sat. VI.*

—— Pictosque ostendere vultus
rum & stantes in curribus Æmilianos
t ——— *Idem. Sat. VIII.*

rant Divitiæ, sacro ne cedat honori
r in hanc urbem pedibus qui venerat albis. *Idem. Sat. I.*

icet uxorem cum dote; fidemque & Amicos,
ius & formam regina pecunia donat,
ne nummatum decorat suadela Venusque. *Hor. Ep. VI. lib. 1.*

igitur quid Caussidicis civilia præstent
ia, & magno Comites in fasce libelli ?
magna sonant : sed tunc cum creditor audit
ipuè, vel si tetigit latus acrior illo,
venit ad dubium grandi cum codice nomen.

Tunc

Tunc immensa cavi spirant mendacia folles,
Conspuiturque sinus. ——————— *Juven. Sat. VI.*

(10) Quæ nunc divitibus gens acceptissima nostris
Et quas præcipuè fugiam, properabo fateri,
Nec pudor obstabit ——— *Idem. Sat. III.*

(11) Criminibus debent hortos, prætoria, Mensas,
Argentum vetus &c. ——— *Idem Sat. I.*

(12) Quid, quod adulandi gens prudentissima laudat
Sermonem indocti, faciem deformis Amici,
Et longum invalidi collum cervicibus æquat
Herculis, Antæum procul à Tellure tenentis?
Miratur vocem angustam ——— *Idem. Sat. III.*





SATIRE VII.

EN FORME
DIALOGUE.
CONTRE
VIEILLES COQUETTES,
A ME LA COMTESSE DE C***

…, quam sextus & Octagesimus annus
adhuc Græcè ———— Juven. Sat. VI.

TIRSIS.

ARMIDE, Croyez-moi, quittez l'humeur
galante,
On ne voit rien en vous qui charme ni
qui tente,

Vos

Vos appas sont partis sans espoir de retour,
Et vous n'êtes plus propre au Commerce d'Amour.
Vos Lys sont effacés, & vos Roses sont seches;
(2) Vos Dents de fer rouillé font voir de sales brêches,
Qui blessent à la fois & le Nez & les Yeux:
Enfin tout est en vous & dégoutant & vieux.
(3) Lors qu'on touche du doigt à son douziéme Lustre,
Les Graces ont perdu leurs attraits & leur lustre.
Pensez à la retraite, & ne prétendez pas
Gagner de vrais Amans avec de faux appas.
Oui, chargez vôtre teint des couleurs les plus fines,
Vous n'en sçauriez jamais réparer les ruines;
Plus vous le couvrirez de Roses & de Lis,
Mieux en ferez vous voir le funeste débris.
Mais croyez-vous par là vous donner du Mérite?
(4) Rien n'est si dégoutant qu'un visage Hypocrite,
Qui prétend nous duper par l'éclat d'un faux teint:
Plus donc le vôtre en a, mieux voit-on qu'il est peint.
Ce Tour blond par anneaux vos cheveux blancs accuse,
Sur vos rides en vain vous couchez la Céruse,
Elles feront toûjours leurs progrès sous le fard:
ARMIDE, la Nature est plus forte que l'Art.

Plus



SATIRE VII.

EN FORME

E DIALOGUE.

CONTRE

S VIEILLES COQUETTES,

ADAME LA COMTESSE DE C***

---

etiam, quam sextus & Octagesimus annus
t, adhuc Græcè ———— Juven. Sat. VI.

TIRSIS.


RMIDE, Croyez moi, quittez l'humeur galante,
On ne voit rien en vous qui charme ni qui tente,

Vos

Un Galant, quoi qu'aimable & rempli de mérite,
A qui cette Beauté fait manquer de conduite,
Quand il a dissipé sa Fortune & son Bien,
Est un fâcheux Galant qui n'est plus bon à rien;
La pauvreté qui suit son Luxe & sa dépense,
Rend un mauvais Office à sa Concupiscence,
(8) Et le premier effet de ce honteux malheur,
Est de faire un Faquin d'un fort homme d'honneur.
L'Amour de son IRIS n'est que paille allumée,
Dont la flamme aussi-tôt se dissipe en fumée;
Mais le feu trop constant dont s'embraze un vieux Cœur
Sçait joindre à sa tendresse une éternelle ardeur.
Dans les bras amoureux d'une telle Personne,
Qui sans faire la Prude à l'Amour s'abandonne,
L'on goûte librement les plaisirs peu connus
Que donnoit au Dieu Mars la charmante Venus.
Enfin pour bien aimer il faut de la Prudence,
Vertu qui ne s'acquiert que par l'expérience.
L'Amour sans cet appui roule sur l'incertain,
Et s'éclipse au moment qu'il entre dans le sein.
Aussi l'on voit par tout nombre de Jeunes Dames
Changer en peu de mois de vingt sortes de flames.

TIRSIS.

ARMIDE, j'ai pitié de vos pauvres raisons;
L'Amour hait trop l'hyver, il n'a que deux Saisons;
Et

Et comme dans l'Hyver les belles fleurs périssent,
Au moment qu'il paroit elles s'évanoüissent.
Que vôtre Expérience est un foible Argument !
Croyez-vous que l'Amour jeune, plein d'enjoûment,
Demande tant d'étude & tous ces Artifices ?
Chez lui les vrais Profès sont les jeunes Novices.
Avec peu de leçons il rend les Gens sçavans ;
Mais ce qu'ils ont appris s'oublie avec les ans.

(9) ARMIDE, encore un coup, songez à la Retraite
Rien n'est si dégoûtant qu'une vieille Coquette.
(10) Si quelque feu secret brûle dans vôtre sein,
Ce n'est point de l'Amour, vous le croiriez en vain :
Vous pouvez l'imputer aux Sens, à la Nature,
Et c'est, sans vous flater, débauche toute pure.
Vôtre âge trop poussé de l'Amour vous exclut ;
A vous permis d'avoir vôtre plaisir pour but :
Mais vous acheterez dequoi vous satisfaire.
(11) Que vous vous abusez si vous prétendez plaire
Par vôtre Bel-Esprit, par vôtre Qualité,
Et par ce vain éclat dont tout est emprunté !
Eussiez-vous des Talens mille fois d'avantage,
ARMIDE, on n'a plus rien, lors que l'on a trop d'âge

 (1) Tan-

(1) Tandem Nequitiæ fige modum tuæ,
Famosisque laboribus.
Maturo propior desine funeri
Inter ludere virgines ——— *Horat. Ode XV. lib. 4.*

(2) Quum tibi sit dens ater, & rugis vetus
Frontem senectus exaret ——— *Idem. Epod. VIII.*

(3) ——— Fis anus, & tamen
Vis formosa videri;
Ludis que & bibis impudens: *Id. Ode XIII. l. 6.*

(4) Interea fœda adspectu, ridendaque multo
Pane tumet facies, aut pinguia Poppæana
Spiras ———
Sed que mutatis inducitur, atque fovetur
Tot medicaminibus, coctæque siliginis offas
Accipit, & madidæ, facies dicetur, an ulcus? *Juven. Sat. VI.*

(5) Quò fugit Venus? heu, quòve color decens?
Quò motus? quid habes illius, illius,
Quæ spirabat amores,
Qua me surpuerat mihi ——— *Horat. Ode XIII. lib. 4.*

(6) Parcius junctas quatiunt fenestras
Ictibus crebis juvenes protervi,
Nec tibi somnos adimunt &c. ——— *Idem. Ode XXV. lib. 4.*

(7) Namque sagacius unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet Hircus in alis
Quam canis acer, ubi lateat sus &c. ——— *Idem. Epod. XII.*

(8) ——— Bonam deperdere famam,
Rem Patris oblimare, malum est ubicumque ——— *Id. Sat. II. I.*

(9) Cum rugæ subeant, & se cutis arida laxet,
Fiant obscuri dentes, oculique minores:
Collige sarcinulas, dicit Libertus: & exi;
Jam gravis es nobis, & sæpè emungeris, exi.
Ocyus & propera: sicco venit altera naso. *Juven. Sat. VI.*

(10) Quum tibi flagrans Amor & Libido
Quæ solet matres furiare equorum,
Sæviet circa jecur Ulcerosum
Non sine questu. *Horat. Ode XXV. lib. 1.*

(11) Esto beata, funus atquè imagines
Ducant triumphales tuum ———
Quid quod libelli stoici inter sericos
Jacere pulvillos amant?
Illiterati num minus nervi rigent. *Idem. Epod. VIII.*

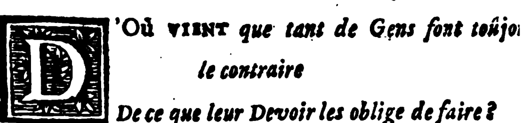


SATIRE VIII. CONTRE LA VIE LIBERTINE DES ECCLESIASTIQUES,

Qui font un mauvais usage de leurs gros Revenus.

Ultra Sauromatas fugere hinc libet, & glacialem
Oceanum, quoties aliquid de moribus audent
Qui Curios simulant, & Bacchanalia vivunt.

Juven. Sat. I



D'Où VIENT *que tant de Gens font toûjo[urs]*
le contraire
De ce que leur Devoir les oblige de faire?
Me disoit l'autre jour un Abbé gros & gras,
Aimant Coquettes, Jeu, Chasse, friands Repas.

jour-là plus rigide, & plus moral qu'Esope,
puis le plus haut Pin jusqu'à la basse Hysope,
Toutes sortes d'Etats il vouloit critiquer,
plus élevés même, il osoit attaquer:
is ombre d'y trouver des défauts effroyables,
t peu de Gens de bien, & beaucoup de coupables,
lloit réformer Altesse, Majesté;
is j'arrêtai tout court son discours emporté,
lui fis concevoir que *le plus grand des Crimes*
it *de déchirer les Personnes sublimes,*
ui ne dépendoient que du Dieu souverain,
pour nous gouverner leur mit le Sceptre en main.
h bien! puis qu'il vous plaît, je change de langage
dit-il brusquement; quittons le haut Etage:
e Gens moins hupés nous épluchons les mœurs,
us trouverons assez de Matiere à Censeurs,
Et dans mille sujets de faire une Satire,
is aurons à souhait de quoi mordre & médire.
Ciel m'eût fait naître avec l'Art de Rimer,
ce sujet fécond j'aurois sçû m'exprimer;
rondant les Abus d'une maniere heureuse,
n'auroit point traité ma Muse d'ennuyeuse.

Mais

Mais mon Esprit n'ayant nulle part aux douceurs
De ce Discours réglé qu'on apprend des Neuf Sœu
Et m'étant déclaré l'Ennemi des Sottises,
En Prose j'accommode & *Marquis* & *Marquises*;
Mais j'entens seulement les Sottes & les Sots;
Et j'ai l'esprit content quand je dis ces *Bons Mots*
Qui coulent finement, que peu de Gens attrapent,
Qu'à peine je retiens, qui malgré moi m'échapent,
Et qui ne plaisent point au Monde impertinent
A qui d'un Air malin je donne un coup de Dent.
Je n'en suis point d'avis; chacun vit à sa Mode;
Un Censeur, en tout temps, est un homme incommo
Dis-je à ce bon Abbé; Que servent les Discours?
Le Desordre aujourd'hui prend un si libre cours
Que l'on s'oppose en vain à sa Course rapide:
(3) Chacun court, chacun vole où son penchant le gui
De soi-même l'Idole on n'obéït qu'à soi,
Et de ses seuls desirs on se fait une Loi;
Chacun juge de tout, mais selon son caprice,
Et cherche des raisons pour excuser son Vice;
Tous les SAGES en corps n'ont point l'autorité
D'établir dans son Cœur la moindre Vérité

Pour peu qu'à ses plaisirs elle soit opposée,
Et la Morale enfin est une chose usée.
Il vaut donc mieux se taire, & laisser dans l'erreur
Ces Esprits dont l'audace a chassé la terreur,
Qui combattent toûjours les Maximes reçûës,
Soit qu'elles soient du Ciel, ou des Hommes venuës:
Esprits qui s'étant fait les Arbitres de tout,
Poussent insolemment leur orgueil jusqu'au bout,
Vivent indépendans sans vouloir reconnoître
Le Respect que l'on doit aux Loix du PREMIER-ETRE.
Oui; mais l'homme fournit tant de sujets divers
Dont un Auteur mordant pourroit faire des Vers,
(4) Reprit-il; & bientôt la fureur de sa Verve
Dédaignant d'invoquer le secours de Minerve,
Sçauroit sur les Abus s'expliquer hardiment,
Et feroit bien valoir un libre sentiment.
Il est vrai; mais, Abbé, les plus forts Satiriques
Lui dis-je, ont-ils gueri les maux des Républiques?
(5) Nommez-m'en une seule où malgré tant de Loix
Faites si sagement, avecque tant de poids,
Chacun ne suive point l'attrait qui le domine:
A-t'-on pû dans aucune étouffer la Rapine?

(6) Par-

(6) Parcourez bien l'Histoire, & dans tous les Etats
Vous trouverez toûjours les mêmes scelerats,
Des Juges corrompus, d'incontinens Pontifes,
Et de hardis voleurs armés de longues griffes
Qui ravissent le bien de Gens indéfendus
Sans que l'on en ait vû que fort peu de pendus:
(7) Car les plus gros Larrons bien garnis de finance,
En corrompant le Juge évitent la Potence.
Mais je veux satisfaire à vôtre Question;
Si chacun embrassoit une Condition
Aprés s'être éprouvé le Cœur avec la sonde,
On ne verroit pas tant de crimes dans le Monde.
Celui qui n'est point né pour vivre chastement,
Choisiroit sans regret l'état du *Sacrement*,
Suivroit du divin PAUL le conseil salutaire;
Et l'on ne verroit plus le *sacré Ministere*
Si scandaleusement profané sur l'Autel:
Mais le déréglement, Abbé, par tout est tel,
Qu'à bien s'examiner fort peu de Monde pense.
Tel se fait Magistrat malgré son ignorance:
D'un sabre bien tranchant tel s'arme le côté,
Qui dans l'occasion fait voir sa lâcheté

Et qu'on eût estimé s'il eût pris la soutane :
Tel quatre fois Abbé, Docteur même, est un Asne.
Un Pere a trois Enfans ; à peine sont-ils nés
Qu'ils sont à quelque Etat aussitôt destinés ;
L'aîné c'est pour Themis, le second pour Bellone ;
A celui qui le suit un Bréviaire l'on donne,
Et contre toutes Loix, & contre le bon-sens,
On fait *Monsieur l'Abbé* d'un Enfant de deux ans.
Que si ce Pere aussi l'est de plus d'une Fille,
La laide ou la Boiteuse est toûjours pour la Grille.
Dez l'enfance on l'y met, qu'elle le veuille ou non ;
On lui fait épouser une sainte Prison.
Contre son gré souvent une autre l'on marie :
L'Epouseur est un Fat ? Elle pleure, Elle crie ;
Quoi ! me donner le fils d'un Reçors de Sergent !
Taisez-vous, lui dit-on, *il a bien de l'argent :*
Mais lors que dans le Cœur la haine a pris naissance
On ne la chasse point à force d'Opulence ;
La Jeune Dame enrage avec un tel Epoux,
Et l'Or ne lui fait point trouver son joug plus doux :
Plûs elle a de Vertu, plus elle a de sagesse,
Plus ce joug est pesant, plus sa douleur la presse.

Que si tout au contraire elle a le Cœur Coquet,
A cet indigne Epoux elle donne son fait ;
Même, faute de mieux, on sçait qu'il en est telle
Qui de son grand Laquais fait son Amant fidele.

De ce désordre, Abbé, vient le malheur fatal
De ce que tant de Gens agissent toûjours mal ;
Ou ne font rien du tout, ou font tout autre chose
Que ce que le Devoir sagement leur impose.
Mais, sans vous offenser, parlez, faites-vous mieux ?
Sentites-vous jamais ces mouvemens pieux
Qui conviennent à ceux de vôtre Caractere ?
Où trouvez-vous le temps de dire le Breviaire ?
Le vôtre se consume en ces amusemens
Qui font l'unique Emploi des hommes faineans.
(8) Vous blamez hautement la conduite des autres,
Laissez-là leurs défauts, & corrigez les vôtres :
Vous en étes tout plein, & je dis hardiment
Que vous mériteriez un rude Châtiment.
Gros Frêlon, vous mangez le travail des Abeilles,
Vos Emplois sont LISON, Cartes, Plats & Bouteilles ;
En chevaux, en gros train des mieux entretenus
Ne dépensez-vous pas tout vôtre revenu ?

Helas ! les Fondateurs de ces gras Bénéfices
Ne croyoient point fonder de quoi nourrir les Vices !
Leur dessein étoit bon, puis qu'ils s'étoient flatés
Qu'on ne changeroit pas des Morts les volontés :
Mais ROME trouva bon de les mettre en *Commande*,
Des Abbés Réguliers la gesne étoit trop grande :
Et depuis cet Abus, en plaisirs Criminels
Ils prodiguent un bien qui leur vient des Autels,
Sans songer qu'un Abbé doit faire grosse aumône.

Vous étes du vieux tems avec tout ce beau Prône,
Vous avez, sans mentir, l'Esprit bien de travers,
(9) Oui, vous extravaguez, ou vous faites des Vers,
Me sçut-il repliquer avec ce trait d'HORACE :
Mais que fais-je, voyons, qu'un riche Abbé ne fasse ?
Ne dois-je point tenir mon rang avec éclat ?
Vivrai-je comme vit un malheureux Prélat
(10) De qui le maigre titre est au fond de l'Asie ?
Qu'un dîner trop frugal jamais ne rassasie ;
Sans train, sans Aumônier, sans marque de grandeur,
Dont le Laquais grison souvent dîne par Cœur ;
Qui tous les jours enfin en simple Prêtre trotte,
Et porte à sa soûtane un demi-pied de crotte.

(11) Je

(11) Je suis trois fois Abbé, mes revenus sont gros,
ai dans mon Ecurie au moins trente Chevaux:
ai nombre de Valets, ma Table est bien servie,
vec ses mets friands le monde elle convie;
2) Aussi, sans me vanter, il est peu de Prélats
e qui les Officiers servent de si bons Plats.
out rit dans ma Maison, tout en est magnifique;
u dîner, au souper, toûjours bonne Musique;
donne un Equipage à ma chere Lison,
le est entretenue en Fille de Maison;
ais qu'elle me tient lieu d'une Epouse fidelle
ui sçait bien élever les Enfans que j'ai d'elle.
Ainsi, voyez combien de pauvres j'entretiens;
u Salut, telle aumône est un des vrais moyens.
est ainsi qu'un Abbé riche & Commendataire,
élivré de tous soins par grace du Saint Pere,
qui n'a que son Ame unique à gouverner,
oit vivre, s'il prétend bon exemple donner.
a mort, il seroit mal qu'on lui trouvât un Double.
faut pour cet effet que son Luxe redouble:
cœur vraiment royal, noble, grand, généreux,
dix sept cens, au moins, mangeant dix sept cens-deux.

Fera que Rome un jour vous canonisera ;
Même qu'en vôtre Nom un Temple on bâtira.
Persévérez, lui dis-je, avec ce zele extrême,
Et vous l'emporterez sur L'ABBE' DE TELEME. *

* *On peut voir au Ch. LII. & suivans du 1. livre des Oeuvres de Rabelais, la description, les statuts & réglemens de l'Abbaïe de Teleme.*

(1) Primores Populi arripuit, Populumque tributim. *Hor. Sat. I. l. 2.*

(2) Difficile est satiram non scribere ; nam quis iniquæ
Tam patiens urbis, tam ferreus ut tenat se ? *Juven. Sat. I.*

(3) Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno. *Pers. Sat. I.*

(4) Si Natura negat, facit indignatio versum.
Qualem cumque potest. —————— *Juven. Sat. I.*

(5) ——— Sed quid damnatio confert
Cum Pansa eripiat quidquid tibi natta reliquit ? *Id. Sat. VIII.*

(6) Indè Dolabella est, atque hinc Antonius, indè
Sacrilegus Verres : referebant navibus altis
Occulta spolia, & plures de Pace Triumphos. *Ibid.*

(7) ——— Damnatus inani
Judicio (quid enim salvis infamiæ nummis)
Exul ab octava Maribus bibit, & fruitur Dis
Iratis. ——————————— *Idem, Sat. I.*

(8) ——— Castigas turpia, cum sis
Inter Socraticos notissima fossa Cinædos.
——— Sed pejores qui talia verbis
Herculis invadunt, & de virtute locuti
Clunem agitant ——————— *Idem. Sat. II.*

(9) Aut insanit homo, aut versus facit —— *Horat. Sat. VII. lib. 2.*

(10) ---Vi-

L'Astre qui me conduit ce sentiment m'inspire,
Ainsi c'est sans raison qu'on y trouve à redire.

Si je veux, direz-vous, la sagesse écouter,
De mon Astre je puis l'ascendant surmonter.
(13) Je le veux ; mais chacun se plait dans sa folie,
A trop d'austérité la Sagesse nous lie.
C'est-là le sentiment des Docteurs plus fameux,
Et vous qui me prêchez, vous le croyez comme eux.
Mon Cœur sçut rebuter cette fâcheuse Hôtesse
Du moment qu'il ouvrit la porte à la Tendresse.
Sage, & tendre à l'Amour, n'ont nulle affinité ;
Ce qu'on dit au contraire est bien mal inventé.
Je vivrois autrement si j'avois charge d'Ames,
Je sçaurois réprimer mes amoureuses flames ;
Même *je souffrirois plûtôt d'être pendu,*
Que de faire un péché que j'aurois défendu.
Un Pasteur au Troupeau doit donner bon Exemple,
Par tout il faut qu'il soit aussi grave qu'au Temple :
Si des traits de l'Amour il a le cœur atteint,
Il profane par-là son Ministére saint.
Aprés tout, dans mes mœurs suis-je donc si coupable ?

Non, vous étes Beat, & vôtre seule Table

Fe-

Fera que Rome un jour vous canonisera ;
Même qu'en vôtre Nom un Temple on bâtira.
Perséverez, lui dis-je, avec ce zele extrême,
Et vous l'emporterez sur L'ABBE' DE TELEME. *

* *On peut voir au Ch.LII. & suivans du 1. Livre des Oeuvres de Rabelais, la description, les statuts & réglemens de l'Abbaïe de Teleme.*

(1) Primores Populi arripuit, Populumque tributim. *Hor. Sat. I. l. 2.*

(2) Difficile est satiram non scribere ; nam quis iniquæ
Tam patiens urbis, tam ferreus ut tenat se ? *Juven. Sat. I.*

(3) Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno. *Pers. Sat. I.*

(4) Si Natura negat, facit indignatio versum.
Qualem cumque potest. ——————— *Juven. Sat. I.*

(5) ——— Sed quid damnatio confert
Cum Pansa eripiat quidquid tibi natta reliquit ? *Id. Sat. VIII.*

(6) Indè Dolabella est, atque hinc Antonius, indè
Sacrilegus Verres : referebant navibus altis
Occulta spolia, & plures de Pace Triumphos. *Ibid.*

(7) ——— Damnatus inani
Judicio (quid enim salvis infamia nummis)
Exul ab octava Maribus bibit, & fruitur Dis
Iratis. ——————————— *Idem, Sat. I.*

(8) ——— Castigas turpia, cum sis
Inter Socraticos notissima fossa Cinædos.
——— Sed pejores qui talia verbis
Herculis invadunt, & de virtute locuti
Clunem agitant ——————— *Idem. Sat. II.*

(9) Aut insanit homo, aut versus facit —— *Horat. Sat. VII. lib. 2.*

(10) ---Vi-

Il ne sert que de nombre à la Société,
Comme inutile à tout, pour rien il est compté.
En ce Siecle brillant il faut de l'Opulence ;
(2) Elle vous donne tout, Mérite, Honneurs, Naissan
Vous êtes écouté, chacun vous applaudit,
Et même auprés des Grands vous avez du Crédit :
(3) Tel qui vous méprisa, pour Parent vous avoüe,
Et vôtre sang épais de Limon & de Boüe,
S'alliant tous les jours avec d'illustre sang,
Vôtre Fille Bourgeoise est Dame du haut rang.
(4) LEONCE, dites moi si ce *Monsieur Didasque*
Qui porta les Couleurs, & qu'on nommoit *Le Basq*
Se verroit honoré plus que tel grand Seigneur,
N'étoit que l'Or a mis sa Maison dans l'honneur ?
Il y voit gros Emplois, il y voit Crosse & Mitre,
On est avec cela Gentilhomme à bon titre.
Des Loüis valent mieux que tous les Parchemins
Ridés, datés du tems des plus vieux Paladins.
LEONCE.
Vous parlez en Esprit qui n'est pas de l'étoffe
Que la Sagesse employe à faire un Philosophe ;
(5) Et vôtre Cœur gâté des maximes du Tems,
Vous fait fouler aux pieds les nobles sentimens.

Vous comptez donc pour rien la Vertu, la Sagesse,
Qui valent beaucoup mieux que toute la Richesse,
Et que ces titres vains dont vous êtes charmé.
CHRYSANTE, quand l'Esprit au bon-sens est fermé,
Il se trompe aisément ; toutes ses Connoissances
Se terminent toûjours aux fausses apparences:
Il juge du bon fruit par sa belle couleur,
Et ne voit point le Ver qui lui gâte le Cœur.
Le faux brillant de l'Or est une douce amorce ;
Mais qui le sonderoit plus avant que l'écorce,
(6) Qu'y découvriroit-il ? Une source de maux,
Un foyer éternel des Vices principaux ;
Une Mer de chagrins, de soins, d'inquiétudes,
Un assemblage enfin des tourmens les plus rudes:
Et l'ardeur de sa soif qui jamais ne s'éteint,
En est un si cruel qu'il ne peut être peint.

CHRYSANTE.

LEONCE, selon vous, voila bien des Miseres:
Je ne vois pas, pourtant, que tant de *Gens d'Affaires*,
Qui sans feu, sans soufflets, trouvent l'invention
De pousser LE GRAND OEUVRE à sa perfection,

Se plaignent de ces maux, ou tourmens que vous di
S'ils en souffrent, sans doute ils sont des Hypocri
Mais leur air si content & leur sérénité
Sont d'assez bons témoins de leur tranquillité.
Ils en ont en effet : cent mille Ecus de Rente
Rendent assurément la Personne contente;
C'est de quoi se donner Charges, Terres, Palais;
C'est ce qui fait venir les Plaisirs en relais;
C'est un Remede sûr au chagrin qui nous mine;
C'est ce qui rend sçavant, bien-fait, de bonne mi
(7) Il faut donc tant qu'on peut, amasser des Tres
Puis qu'ils font le Plaisir de l'Esprit & du Corps;
Et travailler sans cesse, en toute diligence,
A s'attirer de quoi grossir son Opulence.

LEONCE.

Le funeste bonheur! Quoi toûjours desirer!
CHRYSANTE, vôtre Sort est bien à déplorer:
(8) Ne mettre point de borne à l'amas des Richesses,
Et pour en amasser faire mille bassesses!
Ramper comme un Serpent, & fléchir ses genoux
Devant un Opulent né Coquin comme vous!



SATIRE X.

OU

DISCOURS MORAL

SUR LA

MISERE DE L'HOMME.

A M. LE COMTE DE D**.

Quidquid agunt Homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago Libelli. Juv. Sat. I.

1) 'Est le stile commun des plus fameux Auteurs,
Dans leurs Vers empoulés, dans leurs Ecrits flateurs,
bur donner plus de pompe à leurs Panégyriques,
le desirer cent voix, cent termes magnifiques;

LEONCE.

(10) Mais mettez quelque borne à ce desir a
Qui malgré tout vôtre Or, vous laisse le C
Eh ! ne voyez-pas que vos immenses Biens
A vôtre Liberté sont de rudes Liens ?
Des Esclaves d'Alger les plus pesantes ch
Ne leur font point souffrir de plus cruelles
Comment donc pouvez-vous vivre tranqu
Le desir d'amasser n'est-il pas un Tourment ?
(11) A-t-on ce qu'on vouloit, on veut toûj
C'est une horrible faim qui ronge, qui dévo
Quand de l'Ame une fois elle a sçû s'emparer ?
Un Hydropique boit sans se desalterer.

CHRYSANTE.

Ainsi raisonneroit un malheureux Socrate,
Affligé dans son Cœur d'une Fortune ingrate.
Bien loin que l'Or m'ait mis dans la Captivi
Leonce, de lui seul je tiens ma Liberté.
Avant qu'il m'eût charmé d'un regard favora
J'étois, & n'étois rien, j'étois un Miserable,

ètoit l'unique Emploi :
ıe plus dure Loi ?
yrans, Maître, Chagrin, Misere,
, dont l'Or m'a sçû défaire.
quez de beaux Raisonnemens,
eux fait & selon le bon-sens
:t de remplir vôtre Bourse ?
la Richesse est la source ;
sophe aura beau déclamer,
ssans engagent à l'aimer.

ÉONCE.

Liche, & plus que vous peut-être.

RYSANTE.

e moi ! cela ne sçauroit être ;
possede au moins trois Millions,
plus, font vôtre petit fonds,
ıoi, qu'un Sort bien miserable :
uoi paroitre, tenir Table ;
ıoi vivre agréablement,
superbe Ameublement,
Enfans, joüer, faire largesse,
) sent sa pauvre Noblesse.

(13) Ah !

(13) Ah! Qu'il vaudroit bien mieux être franc Rotu[...]
Et six mille Loüis dépenser par Quartier,
Que d'être Gentilhomme avec peu de Finance!
L'on n'estime aujourd'hui que la grosse Opulence,

LEONCE.

(14) C'est en avoir beaucoup quand il ne manque ri[...]
Et n'est-on pas heureux avec un petit Bien,
Quand on sçait se régler, & se faire justice!
Plus que le Nécessaire est l'instrument du Vice,
Les Biens en peu de tems amassés dans l'excès
Accusent l'homme-d'Or, & lui font son Procès.
(15) Le peu que j'ai de Bien est un Bien légitime,
Je le possede en Paix, il ne vient pas du Crime,
C'est la succession d'un Pere, Homme de Bien,
Sage, & ce qui vaut mieux, qui vivoit en Chrétien.

CHRYSANTE.

En paix pareillement mes Tresors je possede,
Et le trouble jamais à ma Paix ne succede,
Contre l'Inquiétude & contre les Ennuis,
C'est un Remede sûr que beaucoup de Loüis:

Remede qui vaut mieux que toute la Morale;

LEONCE.

Vous affranchira-t-il de cette heure fatale
Qui vous enlevera vôtre Or si bien compté,
Sur quoi vous bâtissez vôtre Félicité?

CHRYSANTE.

Tous vos Raisonnemens, répondez-moi, Leonce,
De vos Tourmens d'Esprit rabattront-ils une Once?
Que l'on soit Sage, ou non, chacun en a sa part,
Et le coup de la Mort est un coup du Hazard;
Il frappe également & l'homme qui raisonne,
Et celui qui son Ame à ses Sens abandonne.

LEONCE.

A ce terrible coup le premier préparé,
Le reçoit constamment & d'un cœur assûré;
Des biens qu'il doit quitter il connoit la bassesse:
L'autre, tout au contraire, accablé de tristesse
Abandonnant son Or est en proye aux Bourreaux
Au moment que la Mort paroit avec sa faulx.

CHRY-

CHRYSANTE.

Leonce, ces Bourreaux ne le tourmentent gueré,
Puis qu'en moins d'un moment se termine l'affaire;
Et quand ils ont tous deux receu le coup fatal,
Malgré vos beaux Discours leur Sort paroit égal.
Vraiment, si voūs prêchiez, vous feriez des merveilles;
Mais à de tels discours j'ouvre peu les Oreilles.
Chacun a son Talent, le mien est d'amasser,
Je m'en fais un plaisir, mais sans m'embarasser.
A vôtre Mode heureux, que le Ciel vous maintienne,
Et qu'heureux tout de même il me laisse à la mienne,
Leonce, sur ce pied vivons encor cent ans:
Mais adieu, laissons là tant de Raisonnemens,
Il faut que je me rende où mon Emploi m'appelle,
Et leur Moralité fatigue ma Cervelle;
Mon ignorance fait qu'ils me sont ennuyeux,
Je les crois beaux, pourtant; mais de l'Argent vaût mieux.

LEONCE.

Malheureux, que vôtre Or vous est un méchant Maître!
Vos discours Libertins me font assez connoitre

Qu'ébloüi

Qu'ébloüi de cet Or, vôtre Cœur enchanté
Vous fait parler ainsi contre la Vérité.
Ah! que vôtre bonheur est un bonheur funeste!
De l'Ame des Mortels, Or, vous êtes la Peste!

---

(1) Haud facilè emergunt, quorum virtutibus obstat
Res angusta domi ——— *Juven. Sat. III.*

(2) ——— Omnis enim res,
Virtus, fama, decus, divina, humanaque pulchris
Divitiis parent: quas qui construxerit, ille
Clarus erit, fortis, justus, sapiens etiam, & Rex,
Et quid quid volet ——— *Horat. Sat. III. lib. 2.*

(3) In pretio pretium nunc est, dat Census honores,
Census Amicitias, Pauper ubique jacet. *Ovid. Trist. lib. 1.*

(4) ——— Adde quod hunc, de
Quo loquor, egregium Populus putat atque verendum
Artificem: quippe his crescunt Patrimonia fabris,
Sed crescunt quocunque modo, majoraque fiunt
Incude assiduâ, semperque ardente Camino. *Juven. Sat. XIV.*

(5) Qui metuens vivit; liber mihi non erit unquam,
Perdidit arma, locum virtutis deseruit, qui
Semper in augendâ festinat & obruitur re. *Horat. Ep. XVI. lib. 1.*

(6) Non enim GAZÆ, neque Consularis
Summovet Lictor miseros tumultus
Mentis, & curas laqueata circum
Tecta volanteis. *Idem. Ode XVI. lib. 2.*

(7) Et Pater ergo, animi felices credit avaros
Qui miratur opes, qui nulla exempla beati
Pauperis esse putat: juvenes hortatur, ut illam
Ire viam pergant, & eidem incumbere Sectæ. *Juven. Sat. XIV.*

(8) Et spoliare doces, & circumscribere, & omni
Crimine Divitias acquirere, quarum amor in te est. *Ibid.*

(9) Nam ut quisque insanus nigris medium impediit crus
Pellibus, & latum dimisit pectore clavum,
Audit continuò, quis homo hic est? quo Patre natus? *Hor. Sat. VI. l. 1.*

(10) Denique sit finis quærendi, cumque habeas plus,
Pauperiem metuas minus, & finire laborem
Incipias, parto quod avebas ——— *Idem. Sat. I. lib. 1.*

(11) Creverunt ut opes, & opum furiosa cupido,
Et cum possideant plurima, plura petunt.
Sic quibus intumuit suffusâ venter ab undâ
Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ. *Ovid.*

(12) ——— Meæ, contendere noli,
Stultitiam patiuntur opes; tibi parvula res est. *Hor. Ep. XVIII. lib. 1.*

(13) Aurum atque Ambitio, specimen virtutis utrique est,
Tantum habeas, tantum ipse sies, tantique habearis. *Lucil. Sat. II.*

(14) ——— Mensura tamen quæ
Sufficiat census, si quis me consulat, edam.
In quantum sitis atque fames, & frigora poscunt,
Nunquam aliud Natura, aliud sapientia dicit. *Juven. Sat. XIV.*

(15) Vivitur parvo benè; cui Paternum
Splendet in mensâ tenui salinum,
Nec leves somnos timor aut Cupido,
Sordibus aufert. *Horat. Ode XVI. lib. 2.*



SA-



SATIRE X.

OU

COURS MORAL

SUR LA

ERE DE L'HOMME.

M. LE COMTE DE D**.

id agunt Homines, votum, timor, ira, voluptas,
discursus, nostri est farrago Libelli. Juv. Sat. I.

C'Est le stile commun des plus fameux Auteurs,
Dans leurs Vers empoulés, dans leurs Ecrits flateurs,
er plus de pompe à leurs Panégyriques,
: cent voix, cent termes magnifiques ;

 D'en-

D'enrichir de grands mots leurs sublimes Discours
Afin de leur donner plus de Vogue & de Cours.
Mais pour moi, cher D**, je ne suis point capable
D'un souhait si frivole, ou si peu raisonable ;
Et l'utile discours que je te vais Rimer,
Sans la pompe & le fard sçaura bien s'exprimer.
(2) Toi donc, qui de mes Vers eus jadis les prémices,
COMTE, jette les yeux sur mes derniers Caprices,
Et conviens avec moi qu'il n'est point d'Animal
Qui jamais en misére à l'Homme soit égal.
De tous les animaux il est le plus à plaindre,
Puis que de toutes parts il a beaucoup à craindre :
Cent sortes d'Ennemis, & dedans, & dehors,
L'attaquent sans pitié retranché dans ses Forts.
(3) Colique, Mal-caduc, Gravelle, Apoplexie,
Lors qu'il n'y pense point, attentent à sa vie ;
Et j'aurois plûtôt fait, de compter les Galans
Que la Coquette Isis ruine tous les ans ;
Ou bien ces malheureux que par sa Médecine
L'Empirique T** tous les mois assassine,
Que les cruels tourmens & tous les maux divers
Qui viennent saisir l'Homme, & l'immoler aux Vers.

D'ail-

rs, que de périls lui pendent sur la tête!
n Scelerat à l'égorger s'aprête
sequ'il se croit le plus en sûreté:
ête éclatant le coup précipité
le moment du Carreau de la Foudre
es plaisirs lui met le corps en poudre,
qui vole, & verse rudement,
jambes & bras, le couche au Mon[illegible]
er fond sous lui qui les Os lui disloque;
d'un Platfond l'écrase, le suffoque:
pace enfin dans sa propre Maison,
vent en Ragoût on lui sért du Poison.
même il se fait des Ennemis encore
des Passions que son Cœur vain adore,
la Raison éteignant le flambeau,
ses yeux le vrai bien, le vrai beau.
l'Homme abusé par la belle apparence
Bien qui nourrit toute son Esperance,
eglément & pour lui quitte tout,
nt il rencontre un précipice au bout.
t point de cent fameux Exemples.
ur le Trône? il veut avoir des Temples,

F 5 Et

Et malgré les travaux qu'il lui faut soûtenir,
Dans un Etat tranquile il ne peut se tenir.

Comte, il n'est que trop vrai qu'il a peu de Cervelle,
Il voudroit de ses jours la durée éternelle ;
Ce qu'il fait, cependant, y paroit opposé :
De soins & de chagrins il a l'Esprit usé,
Et comme sur le Corps souvent l'Esprit domine,
Par son trop d'action il l'accable, il le mine ;
Ses plaisirs trop fréquens outrés jusqu'à l'excés,
De maux inopinés lui causent des accés.
(7) Puis dez le moindre trait de douleur qui le pique,
Il prend Séné, Rubarbe ; Il prend drogue Empirique ;
Et le Tâteur de Poulx, loin de le soulager,
Du Monde en peu de tems l'oblige à déloger.

(8) N'avoit-il pas assez d'Ennemis sans en faire ?
Il aspire au Bonheur, & trâme sa Misere.
Il voudroit toûjours vivre, & cherche tous les jours
Ce qui peut de sa vie interrompre le cours.
N'est-il pas attaqué d'un furieux vertige,
Lors que les vrais moyens de ses fins il néglige ?
Il redoute la Mort, son seul nom lui fait peur,
Il l'affronte pourtant dans ces Champs pleins d'horreur,

Où

Où le Plomb & l'Acier, où des Bouches tonnantes,
Avec l'horrible son des Foudres éclatantes,
Vomissant fer & feu, le font en un moment
Sur le noir Acheron voguer funestement.

Tous les jours il s'expose à ces rudes Orages,
Aux périls évidens de ces tristes Naufrages
Dont Neptune en courroux ménace à tous propos
Ces trop hardis Mortels qui vont fendre ses flots.
Il le faut avoüer, son audace est extrême :
Mais n'est-ce pas en Fou se démentir soi-même,
Que d'aimer tant la Vie, & de n'éviter pas
Tant de chemins affreux qui menent au Trépas?

(9) Homme, dans ce discours qu'aujourd'hui je t'adresse,
Je veux de ton Esprit te marquer la foiblesse ;
Dans ton Ambition, dans cette horrible faim
De l'Or qui te charmant te dévore le sein ;
Dans cette folle ardeur qui te pousse & t'anime
A l'amour des Plaisirs qui ne sont point sans Crime ;
Dans ces Projets enfin l'un sur l'autre entassés,
Sur quoi jamais ton cœur ne t'a dit, C'est assez.

(10) Homme trop plein de toi, ta misére est extrême
D'employer tous tes soins à te tromper toi-même !

Incertain du moment de ton Arrêt de Mort ;
Tu prétens t'établir le maitre de ton Sort ;
Tu fondes tes desseins sur ta fausse Prudence,
Comme si l'avenir étoit en ta Puissance.
Et sans jamais borner ton Cœur ambitieux,
Tu veux que l'on te place au rang des Demi-Dieux.
Si le Ciel te tirant de la Masse commune
T'éleve dans l'éclat d'une haute Fortune,
Ingrat, Quoi qu'à lui seul tu doive ta Grandeur,
Tu crois que ton mérite en a fait la splendeur: (mente,
(11) Plus ton pouvoir s'accroit, plus ton bonheur s'aug-
Plus aussi ton Orgüeil te rend l'Ame insolente ;
Et sans jetter les yeux sur ton Etre Mortel,
Tu voudrois t'élever à toi-même un Autel :
Mais tu verras bientôt ta gloire évanoüie ;
La PARQUE en séparant le fil où tient ta vie,
Détruira ce beau plan des desseins que tu fais,
Et le Tombeau sera ton Temple & ton Palais.

Je parle à vous, HEROS, de qui l'Ame est si fiére !
(12) Que serez-vous un jour ? un amas de poussiere ;
C'est ce qui restera des Tîtres fastueux
Qui donnoient de l'éclat à vos Noms si fameux.

Mélez

Mêlez cendre Royale avec cendre Rustique,
Y distinguerez-vous quelque marque Heroïque ?
Non ; le débris du Corps du miserable IRUS*
Est pareil à celui du Corps du grand CYRUS.
(13) Des Poëtes flateurs les Rimes empoulées,
Ces Marbres ciselés, ces riches Mausolées,
Ce pompeux Appareil, ces Ornemens divers
Dont on pare un Cadavre en l'immolant aux Vers,
Feront chez vos Neveux vivre vôtre Mémoire :
Mais que gagnerez-vous à cette fausse Gloire ?
Vos faits si bien écrits par un Historien,
Sont pour les Curieux, & pour vous ne sont rien.
Ce HEROS, dira-t-on, fut l'honneur de son âge,
Il eut de la Valeur, il fut craint, il fut Sage,
Toûjours il vint à bout de ce qu'il résolut ;
Sa gloire cependant a pour tout fruit, IL FUT.
IL FUT ; mais que fut-il ? une Argile vivante,
Pour un tems assez court & chaque jour mourante ;
Des maux les plus aigus le pitoyable Objet,
De l'Inconstance enfin le malheureux Joüet.
(14) Dites-moi si l'Histoire a ranimé les Cendres
De ces fameux CESARS, de ces grands ALEXANDRES ?

* *Gueux célébre dans l'Antiquité.*

Et si depuis le jour que la PARQUE les tient,
De leurs Arcs-Triomphaux leur Esprit se souvient;
Depuis que leur Corps froid sous le Marbre repose,
Goûtent-ils le plaisir de leur Apothéose?
Par Elle ils prétendoient la PARQUE défier,
Et cependant ils n'ont qu'une Vie en Papier.
Ne vous flattez donc point, Vous que *la Gloire appele*,
Vous n'aurez qu'à leur Mode une Vie Immortelle;
Du moment qu'un Heros cesse de voir le jour,
C'est en vain qu'on le loüe, à l'Eloge il est sourd:
Les termes si fleuris des Oraisons funébres
Ne se font point entendre au Séjour des Ténébres.
La folle Vision dont on s'est entêté
D'attendre des Mortels son Immortalité
Qu'il faut pour s'en flater avoir l'Ame Payene!
On ne peut l'esperer que d'une Mort Chrêtiene.
Mais cette Mort n'est pas de vôtre goût, PUISSANS!
Dont les Plaisirs en foule occupent tous les Sens:
(15) Vous que la soif de l'Or si vivement enflame,
Et dont l'Ambition occupe toute l'Ame:
Que vous êtes à plaindre avec tous vos Plaisirs
Qui ne sçauroient remplir vos trop vastes Desirs!

Vous

Vous employez en vain & l'Or, & l'Artifice
Pour faire qu'à souhait vôtre Coeur s'en remplisse:
Il seroit vuide encor, quand de tout l'Univers
Vous auriez assemblé tous les Plaisirs divers;
Ce Coeur trop alteré sans fruit les sollicite,
Pour sa Capacité leur foule est trop petite,
Et tel dont il faisoit son suprême Bonheur
Souvent a moins duré que la plus tendre Fleur.
Mais Vous, qui de Désirs sentez vos Ames pleines,
Ne comptez-vous pour rien les Chagrins & les Peines
Dont vous payez si cher vos Plaisirs Criminels?
Que, malgré leur douceur ils deviennent cruels!
(16) Combien pour en joüir faites-vous d'Injustices!
D'un Vice vous passez presque par tous les Vices,
Et pour vous contenter que ne faites-vous pas?
Violences, Poisons, lâches Assassinats,
De ces honteux Plaisirs sont la suite funeste:
(17) Mais, Hommes sensuels, qu'est-ce qui vous en reste?
Des Regrets éternels, & de cuisans Remords
Qui passent en douleurs les plus cruelles Morts.
(18) Bien que l'on vous dérobe à ce juste Supplice
Dont il faloit punir vôtre noire Malice,

Et qu'un Juge gagné vous sauve injustement,
Vous vous rendez vous-même un autre jugement ;
(19) C'est du Ciel irrité la premiere Vangeance,
Qui des grands Scelerats sçait punir l'Insolence,
Beaucoup plus rudement que sur les Echaffauts,
Puis qu'ils ont dans le sein mille cruels Bourreaux.

Parlez, Vous, de qui l'Or est le DIEU véritable !
Vous, dis-je, dont le Cœur en est insatiable ?
(20) Eh ! n'en avez-vous pas plus qu'il ne vous en faut
Pour porter vôtre Luxe au degré le plus haut ?
L'Abondance est chez vous ; vos Palais magnifiques
N'ont-ils pas épuisé les plus riches Boutiques !
Meubles, Lambris, Platfonds, tout y charme les yeux
Vos Cabinets ornés de Vases précieux,
Vos Jardins enchantés, vôtre horrible Dépense,
Accusent hautement vôtre trop d'Opulence :
Enfin vous avez tout, & tout vous manque encor ;
En vain donc, malheureux, amassez-vous tant d'Or.
(21) Quoi prolongera-t'il le Cours de vos Années ?
Et pourrez-vous tenir les heures enchainées ?
Qui marchant sans retour d'un pas précipité
Vous disent tous les jours, AVARE, Homme enchanté,

(22) Des-

)essille-toi les yeux, voi nôtre diligence,
rapidité marque ta décadence;
use Mort nous suit, se réglant sur nos pas,
pe de sa Faulx, quand on n'y pense pas.
point d'égards, elle est inexorable,
elle est imprévûë, elle est épouvantable:
enses-y, pauvre Fou, songe à t'y préparer,
ta soif de l'Or te laisse respirer.
le tes Desirs la vaine Inquiétude:
'a Goute avec cet Or devient-elle moins rude?
n de meilleur somme, & plus tranquillement?
ouche le dit, ton Cœur sçait qu'elle ment.
Heures, taisez-vous; Quoique vous puissiez dire
ur l'Avare Cœur s'est acquis trop d'Empire,
il est incurable; il n'en veut point guerir,
en le guerissant on le feroit mourir;
ant du Soleil, malgré sa Tyrannie,
r ce Malheureux le charme de la Vie.
Amasse, Homme alteré, sois plus Riche qu'un Roi:
et Or amassé ne sera pas pour Toi;
de la fureur de tes Desirs avides,
t en un moment t'en rendra les mains vuides;

Et

Et lors qu'il te faudra ſuccomber ſous ſes traits,
Que d'inutiles pleurs, & que de vains regrets!
(26) Un Linge ſur ton Corps ſera tout l'Equipage
Qu'on te préparera pour ton dernier Voyage.

Et vous AMBITIEUX, Eſprits toûjours rongés,
Entre mille Deſſeins vainement partagés,
Et dont le Faſte aſpire aux Dignités ſublimes;
Que, pour y parvenir vous commettez de Crimes!
Les orgueilleux projets de vôtre AMBITION
Appellent au ſecours Diſſimulation,
Baſſeſſe, Cruauté, Trahiſon, Injuſtice,
Et vôtre Cœur ſe rend leur malheureux Complice.
(27) Mais qui court aux Honneurs aux dépens de l'Ho(nei
N'en eut jamais un grain de bien vrai dans le Cœur.

D'ailleurs ſi le ſuccès répond à vôtre attente,
Dites moi ſi vôtre Ame eſt pleinement contente?
Oui, me répondrez-vous; Pourquoi dans vôtre Sei
Roulez-vous donc toûjours quelque nouveau Deſſe
Non, vôtre Vanité n'eſt jamais ſatisfaite;
Plus on a de Grandeur, & plus on en ſouhaite;
L'AMBITION du Cœur ne ſe peut meſurer:
Tient-il ce qu'on l'a vû ſi ſouvent déſirer?

Co

Comme s'il n'avoit rien il est toûjours en quête ;
Cette AMBITION croît, & jamais ne s'arrête.
(28) Chacun cherche à son Sort toûjours nouvel Eclat.
L'Abbé le mieux renté veut devenir Prélat ;
Le Prélat au *Chapeau* tout plein d'ardeur aspire ;
Le Marquis au Duché, l'Electeur à l'Empire,
Et (Tant L'AMBITION met l'Esprit à l'envers)
LE PLUS PUISSANT MONARQUE aspire à l'Univers.
L'Ambitieux, enfin, trop plein de son Mérite,
Croit toûjours sa Grandeur encore trop petite :
Et ses vastes Desirs sans bornes, sans milieu,
Seroient Vuides encor quand il deviendroit DIEU,
Mais malgré sa Grandeur la Fortune s'en joüe,
(29) Souvent Elle l'éleve au plus haut de sa Roüe,
Afin de faire voir qu'Elle l'y fit monter
Pour avoir le plaisir de l'en précipiter.
Tu l'adores pourtant cette Aveugle infidele,
Cœur trop enflé d'orgueil, Cœur plus Aveugle qu'Elle!
Et malgré la RAISON & ses sages Discours,
A sa Divinité tu consacre tes jours.

Tout cela, diras-tu, cher D**, ne regarde
Que l'Homme qui n'a plus la RAISON pour sa garde ;

De

De qui l'Esprit s'égare après de faux Brillans,
Et tient les yeux fermés au vrai jour du Bon-sens ;
Mais qu'il faudroit changer d'avis & de langage
Si mon Raisonnement rouloit sur l'Homme Sage.

Je n'en excepte pas SOCRATE, qu'Apollon
Par son fameux Oracle honora de ce Nom.
Et toutes tes Raisons, cher COMTE, seroient vaines.
(30) Des plus sages Mortels les chagrins & les peines
Sont plus rudes cent fois que ceux des Animaux :
(31) LA SAGESSE avec soi traîne bien des Travaux.
Il faut pour l'acquerir une pénible Etude ;
Elle n'est ni sans Soins, ni sans Inquiétude ;
Son Air grave & sévére, & son froid sérieux
Montrent je ne sçai quoi de triste, d'ennuyeux,
Le Repos au Travail abandonne la place ;
Au lieu de ce Chemin uni comme une Glace,
Qui conduit avec joye aux doux amusemens
Dont le Cœur est charmé, qui chatouillent les Sens,
Un Chemin raboteux tristement on enfile,
Un Chemin trop étroit, un Chemin difficile,
Un Chemin épineux ; & de qui la longueur
Rebute enfin le Monde & lui fait perdre Cœur.

Ce combat qu'aux Desirs l'Homme doit toûjours rendre
Si des Vices flateurs il prétend se défendre,
Et les rudes assauts de chaque Passion,
Excitent dans son Ame une Rébellion
A quoi souvent en vain la SAGESSE s'oppose:
Un seul moment détruit le Bien qu'il se propose;
(32) Il l'embrasse, il le quitte, & puis il y revient;
En une même assiete avec peine il se tient.
A son propre Repos ses Desirs le refusent,
Il conçoit le Neant des Objets qui l'abusent;
Mais loin de se résoudre à s'en desabuser
Il gemit dans sa Chaine, & n'ose la briser.
Ainsi toûjours flotante, & toûjours incertaine
Son Ame aime les soins, soûpire après sa peine,
Son Esprit se dissipe en cent voeux differens,
Et renonce au vrai Bien pour des Biens apparens.
Ce qui fait son Bonheur se change en son Dommage,
A cent Objets divers tour à tour il s'engage,
Et de cent, tour à tour, dégageant ses Souhaits,
Ce qui lui plut de loin, le rebute de près.
Dans le Calme flateur on le voit plein d'audace;
Foible dans son Bonheur, foible dans sa Disgrace;

Tan-

Plus tranquille est sa nuit, que n'est celle de l'HOMME,
Jamais aucun souci n'interrompit son Somme;
Et sans les Embarras des Sages & des Foux
La Nature lui file un Destin assez doux.

Pour la troisiéme fois, puisqu'il a tant craindre,
De tous les Animaux l'HOMME est le plus à plaindre.

(1) Vatibus hic mos est, centum sibi poscere voces,
Centum ora, & linguas optare in carmine centum,
Fabula seu mæsto ponatur hianda Tragædo,
Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.
Quorsum hæc? aut quantas robusti Carminis Offas
Ingerere? ———————— *Pers. Sat. V.*

(2) Primâ dicte mihi, summâ dicende Camœnâ
Mæcenas ———————— *Hor. Ep. I. l. 1.*

(3) ———————— Circumsilit agmine facto
Morborum omne genus, quorum si nomina quæras,
Promptius expediam quot amaverit Hippia Mæchos,
Quot Themison ægros Automno occiderit uno. *Juven. Sat. X.*

(4) ———————— Nulla Aconita bibuntur
Fictilibus, tunc illa time, cum pocula sumes
Gemmata, & lato Setinum ardebit in auro. *Ibid.*

(5) Pars hominum vitiis gaudet constanter, & urget
Propositum ———————— *Horat. Sat. VII. lib. 2.*

(6) At bona pars hominum decepta Cupidine falso
Nil satis est, inquit &c. *Id. Sat. I. l. 1.*

(7) Inspice, nescio quid trepidat mihi pectus, & ægris
Faucibus exsuperat gravis halitus: inspice sodes,
Sic dicit Medico; tandemque beatulus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In Portam rigidos calces extendit ———— *Pers. Sat. III.*

(8) Quid

Tantôt il eſt ſuperbe, & tantôt abatu,
Et dans le moindre Orage on le voit ſans Vertu.
(33) Il veut, il ne veut plus, il avance, il recule,
Souvent même à ſa honte il faut qu'il capitule;
Il eſpere, il deſire, il craint, il ſe repent
Cher D** à ce prix la SAGESSE ſe vend.

Je le repete encor, moi qui ne ſçaurois feindre,
De tous les Animaux l'HOMME eſt le plus à plaindre:
C'eſt un Eſclave aux fers, & l'Animal Baſté
Goûte plus de Douceur & de Tranquillité;
Il ne ſe fait jamais des Tourmens volontaires
Comme l'Homme entêté de cent vaines Chimeres,
Qui lui cauſent des Maux mille fois plus cruels
Que les plus affligeans qui lui ſont naturels,
Il n'a point, comme lui, de Monſtre à combattre;
Où le pouſſe l'Inſtinct, il peut s'aller ébattre:
A couvert du Tourment des cuiſans Repentirs,
Sans ſuite de Douleurs il goûte ſes Plaiſirs.
Enfin, ſans regreter *ſa voix du tems d'Eſope*, *
Sans vouloir ſottement faire le *Miſantrope*;
Content de ſes Chardons, & ſans jurer *ſa foi*,
De la Sage Nature il ſuit la douce Loi.

Plus

* *Deſpreaux Satire VIII. ſur la fin.*

Plus tranquille est sa nuit, que n'est celle de l'HOMME,
Jamais aucun souci n'interrompit son Somme;
Et sans les Embarras des Sages & des Foux
La Nature lui file un Destin assez doux.

Pour la troisiéme fois, puisqu'il a tant craindre,
De tous les Animaux l'HOMME est le plus à plaindre.

(1) Vatibus hic mos est, centum sibi poscere voces,
Centum ora, & linguas optare in carmine centum,
Fabula seu mæsto ponatur hianda Tragœdo,
Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.
Quorsum hæc? aut quantas robusti Carminis Offas
Ingerere? ——————— *Pers. Sat. V.*

(2) Primâ dicte mihi, summâ dicende Camœnâ
Mæcenas ——————— *Hor. Ep. I. l. II.*

(3) ——————— Circumsilit agmine facto
Morborum omne genus, quorum si nomina quæras,
Promptius expediam quot amaverit Hippia Mœchos,
Quot Themison ægros Automno occiderit uno. *Juven. Sat. X.*

(4) ——————— Nulla Aconita bibuntur
Fictilibus, tunc illa time, cum pocula sumes
Gemmata, & lato Setinum ardebit in auro. *Ibid.*

(5) Pars hominum vitiis gaudet constanter, & urget
Propositum ——————— *Horat. Sat. VII. lib. 2.*

(6) At bona pars hominum decepta Cupidine falso
Nil satis est, inquit &c. *Id. Sat. I. l. 1.*

(7) Inspice, nescio quid trepidat mihi pectus, & ægris
Faucibus exsuperat gravis halitus: inspice sodes,
Sic dicit Medico; tandemque beatulus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In Portam rigidos calces extendit ——— *Pers. Sat. III.*

(8) Quid tam sollicitis vitam consumimus annis,
Torquemurque metu, cæcâque cupidine rerum?
Æternisque senes curis dum quærimus ævum
Perdimus, & nullo votorum fine beati,
Victuros agimus semper, nec vivimus unquam. *Manil. l. 1. Astron.*

(9) Audire, atque Togam jubeo componere, quisquis
Ambitione malâ, aut argenti pallet amore;
Quisquis Luxuriâ, tristive superstitione,
Aut alio mentis morbo calet. Huc propius me,
Dum doceo insanire omnes, vos ordine adite. *Hor. Sat. III. lib. 2.*

(10) Discite ô miseri! & causas cognoscite rerum,
Quid sumus, & quidnam victuri gignimur, ordo
Quis datus, aut metæ qua mollis flexus, & undè;
Quis modus argento, quid fas optare.
——— Quem te Deus esse
Jussit, & humanâ quâ parte locatus es in re. *Pers. Sat. III.*

(11) Omne animi vitium tantò conspectius in se
Crimen habet, quanto major qui peccat habetur. *Juven. Sat. VIII.*

(12) ——— Cinis & manes, & fabula fies. *Pers. Sat. V.*

(13) ——— Patriam tamen obruit olim,
Gloria paucorum, & laudis Tituliqne Cupido
Hæsuri saxis cinerum custodibus: ad quæ
Discutienda valent sterilis mala robora ficus;
Quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulchris. *Juv. Sa X.*

(14) ——— Curius quid sentit, & ambo
Scipiadæ? quid Fabricius, manesque Camilli?
Quid cremeræ Legio, & Cannis consumpta juventus,
Tot Bellorum animæ? ——— *Idem. Sat. II.*

(15) ——— Quorum
Fervet avaritiâ miseroque cupidine pectus. *Horat. Epist. I. lib. 1.*

(16) Inde ferè scelerum causæ, nec plura venena
Miscuit, aut ferro grassatur sæpius ullum
Humanæ mentis vitium, quam sæva Cupido. *Juven. Sat. XIV.*

(17) ——— Non tamen hos tu
Evasisse putes; quos diri conscia facti
Mens habet attonitos, & surdo verbere cædit
Occultum quatiente animo tortore flagellum. *Idem. Sat. XIII.*

(18) Exem-

(18) Exemplo quodcumque malo committitur, ipsi
Displicet Auctori. Prima est hæc ultio, quod se
Judice, nemo nocens absolvitur, improba quamvis
Gratia fallacis Prætoris vicerit urnam. *Ibid.*

(19) Pœna autem vehemens, ac multo sævior illis
Quas & Ceditus gravis invenit, & Rhadamantus,
Nocte, dieque, suum gestare in Pectore Testem. *Ibid.*

(20) Prima peregrinos obscœna Pecunia mores
Intulit, & turpi fregerunt secula Luxu
Divitiæ molles ——————— *Idem, Sat. VI.*

(21) Scilicet & morbis & debilitate carebis,
Et luctum, & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur?
Si tantum &c. ——————— *Idem. Sat. XIV.*

(22) ——————— Festinat enim decurrere velox
Flosculus angustæ, miseræque brevissima vitæ. *Idem. Sat. IX.*

(23) Vive memor lethi, fugit hora; hoc quod loquor inde est
Pers. Sat. V.

(24) ——————— Tanti tibi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum,
Ut somno careas ——————— *Juven. Sat. II.*

(25) Sed quò Divitias hæc per tormenta coactas?
Cum furor haud dubius, cum sit manifesta Phrenesis
Ut locuplex moriaris, egenti vivere fato. *Idem, Sat. XIV.*

(26) Sed cujus votis modo non suffecerat aurum,
Quod Tagus, & rutilâ volvit pactolus arenâ;
Frigida sufficient velantes inguina panni. *Idem. Ibid.*

(27) Cum prudens scelus ob Titulos admittis inanes,
Stas animo? & purum est, vitio tibi cum timidum est cor.
Horat. Sat. III. lib. 2.

(28) Cui placet alterius, sua nimirum est odio sors,
In culpa est animus, qui se non effugit unquam. *Id. Ep. XIV. l. 1.*

(29) ——————— Numerosa parabat
Excelsæ Turris tabulata, undè altior esset
Casus, & impulsæ præceps immanè ruinæ. *Juven. Sat. X.*
——————— Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant ——————— *Claudian. in Ruf. l. 1.*

(30) --- NE

(30) ———— Nil sine magno
Vita labore dedit Mortalibus ———— *Horat. Sat. IX. lib. I.*

(31) ———— Sapiens, sibi qui imperiosus:
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent.
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, & in se ipso totus teres atque rotondus,
Externi ne quid valeat per læve morari:
In quem manca ruit semper fortuna ———— *Id. Ep. I. lib. I.*

(32) Quod petiit, spernit, repetit quod nuper omisit,
Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto,
Insanire putas ———— *Idem. Ep. I. lib. I.*

(33) O! miseras hominum mentes! O pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi quodcumque est! ———— *Lucret. lib. II.*





SATIRE XI.

OU

DISCOURS SINCERE

A

Mr. DESPREAUX.

Sur son Entreprise d'écrire l'Histoire de Loüis le Grand.

———*Nihil est quod credere de se*
Non possit, cum laudatur Diis æqua Potestas.

Juven. Sat. IV.

(1) ENfin c'est trop long-tems demeurer en balance,
Il faut parler, mon Cœur, & rompre le silence.

Je

Je ne puis plus laiſſer mon Eſprit en ſuſpens ;
(2) DESPREAUX, je viens t'offrir de legers grains d'Encens
Si pour un tel ſujet mon Offrande eſt petite,
D'un Eſprit indigent daigne accepter la *Pite* :
Et diſpenſant mes Vers de ta juſte rigueur,
Regarde ſeulement aux ſentimens du Cœur :
S'ils ſont des plus communs, ils ſont des plus ſincéres,
Je n'ai jamais porté differens Caractéres ;
(3) Je m'explique ſans fard & ne ſçaurois flater :
Sur ce pié ſimplement, voudrois-tu m'écouter ?
Sans ſuivre des Flateurs le langage ordinaire,
Qui diſent en flatant qu'ils n'en veulent rien faire ;
Te loüant je dirai d'un ton toûjours égal,
Tout ce que mon Cœur penſe & de bien & de mal.

Quand ta MUSE naiſſante eut d'une belle audace
Atteint en peu de tems le ſommet du Parnaſſe,
Auſſitôt tu devins la terreur des Bigots,
L'Amour des Gens d'Eſprit, & *la haine des Sots*.
Mon Cœur fut enchanté, mon Ame fut ravie
Des Ouvrages charmans *de ton rare Génie* ;
Où d'un air admirable, en Maître, & ſans façon
Aux plus graves Auteurs tu faiſois la Leçon :

Mais

Mais leçon qui portoit le caractere aimable
D'un Esprit *éclairé, pénétrant, équitable.*
Dans tous tes jugemens on te voyoit graver
L'Infaillibilité qu'on ne sçauroit trouver
(4) Dans la Ville où l'Enfer par ses vapeurs funebres
Sur les yeux les plus saints a jetté ses Ténebres.
Le Public de tes Vers étoit Admirateur,
Même tes Ennemis t'estimoient en leur Cœur.
Animé des Vertus *que la* SAGESSE *inspire*,
Et contre les Abus, du feu de la Satire,
Ta plume dans le miel ne pouvoit se tremper,
Ta Muse prés des GRANDS n'aimoit pas à ramper; (tre,
(5) Dédaignant ceux d'entre eux, quoique de Race Illus-
Qui de leurs Ayeux seuls empruntent tout leur lustre;
Et méprisant par tout d'un Esprit généreux,
Des Courtisans des Rois l'Esclavage pompeux.
Ce célebre Critique * en Prose comme en Rime,
Dans les Combats d'Esprit sçavant maître d'escrime,
Qui sans se relacher mourut au lit d'honneur;
Et Toi, non plus que lui, ne manquant pas d'ardeur,
Pour corriger *les Fats dont la foule te blesse*,
Avez tous deux produit par Art & par adresse,

G Soit

* Moliere.

Soit en joüant les Gens, ou critiquant les Mœurs,
Plus de fruit que n'ont fait tous les Prédicateurs.
Toûjours inexorable à *gourmander le Vice*,
Ami de la Vertu, cherissant la justice,
On te voyoit en tout *garder la pureté*,
Surpasser dans tes Vers VIRGILE en chasteté;
Pour la belle Eloquence être un vrai DEMOSTHENE,
Et sur la flaterie un second CALLISTHENE;
Le fleau des Ignorans, des *fades Traducteurs*
(6) Des Poëtes crotés, & des méchans Auteurs.
De l'Esprit, du Sçavoir, le Cœur grand, l'Ame belle,
Bref, d'un trés Galant homme un achevé Modelle;
Pour tout dire en un mot, sans rien dissimuler,
J'ai cent fois souhaité pouvoir te ressembler.
Mais quelque fort que soit le Motif qui m'excite,
Tout charmé qui je suis de ton rare Mérite,
Je te dirai pourtant que ce qui m'a choqué,
Qui surprit tout le Monde, & dont on s'est moqué;
C'est lors que l'on te vit t'engager pour écrire
L'Histoire de Loüis, & quitter la Satire,
Sans songer qu'*épurée aux rayons du Bon-sens*
Elle guerit l'Esprit des Sottises du Tems;

(7) Qu'el-

: seule *bravant l'Orgüeil & l'Injustice.*
us le Dais faire pâlir le Vice,
sans rien craindre, à l'aide d'un bon Mot
a Raison des attentats d'un Sot.
ule *t'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,*
quinze ans la haine d'un Sot Livre,
nt fameux où tu fus la chercher,
as & t'apprit à marcher.
eule enfin, tu faisois vœu d'écrire:
REAUX, lâchement on t'a vû t'en dédire.
à ce qu'on appelle *Aller du blanc au noir,*
au matin les sentimens du soir:
nent monter au plus haut de la Roue,
r s'y tenir, & tomber dans la bouë.
gout t'a donc pris de ces nobles travaux
ie à la main tu choquois cent Rivaux?
us de COTINS à railler dans le Monde?
en PELETIERS est-elle moins féconde?
n dans Paris de Gens a quéreller?
il au Palais comme il y doit aller?
it-on maintenant nul *Assassin en housse*
t pour guerir *porte la Mort en trousse?*

Mignot ne fait-il plus de ses Ragouts exquis ?
La Cour a-t'-Elle enfin perdu tous ses Marquis ?
Ta Muse a-t'-Elle dit tout ce que l'on doit dire ?
Et ne reste-t'-il rien digne d'une Satire ?
Si tu trouvas jadis ce Métier dangereux, (gneux ;
(10) Les Nevers, les Dangeaux ne sont plus si har-
Les Desordres du Tems fourniront à ta Plume
Dequoi pouvoir sans peine augmenter ton Volume ;
Et quelque soin qu'on prenne à se bien déguiser
Le Vice est un sujet qu'on ne peut épuiser.
La Cour méprise encor l'Esprit & la Science,
Aujourd'hui le Ministre est sans Expérience.
L'on néglige au Palais le Droit & l'Equité.
Le Clergé trop devot manque de Charité.
Jamais les Diafoirus n'ont tué plus de Monde ;
Paris de jour en jour en Charlatans abonde.
Les Fous de toutes parts y viennent en Relais,
Les Marquis sont enfin plus Marquis que jamais.
Mais un Emploi, dis-tu, plus glorieux t'engage,
Et les Vers à present ne sont plus ton Langage.
Quel est donc cet Emploi qui t'éleve si haut,
Que Rimer te paroisse un si honteux défaut ?

N'est-

pas à leurs Vers que VIRGILE & qu'HORACE
ce grand éclat qui jamais ne s'efface ?
tu pas aux tiens toi-même ton bonheur ?
e eût-il, sans eux, fait un *si grand Seigneur* ?
d sans tes Vers trois mille Ecus de Rente,
vie toûjours gueux & Parent, & Parente ?
tes Vers seuls ta Gloire, & tout ton Bien,
les mépriser ; toi qui sans eux n'es rien ?
ite en tous lieux que ta plus grande Gloire
plus grand des Rois de Compiler l'Histoire ?
te répons que cet illustre Emploi
bien quelque jour ne l'être pas pour toi.
lis *qu'on te verra Sage dans tes Caprices*,
te Pinceau qui noircissant les Vices,
le Nom d'Auteurs tant de Sots revêtus :
ter ton Respect, & tracer ses Vertus.
doit se mêler que de ce qu'on sçait faire ;
te bien en Vers, en Prose doit se taire :
sort de sa Sphere il se trouve perdu,
rs dans la foule il se voit confondu.
: indiscret de cent chûtes fut cause,
SERBAUX en Vers, furent COTINS en prose.

G 3 Pour-

Pourquoi t'aller fourrer parmi ces Malheureux ?
Le Danger est pour toi le même que pour eux ;
L'Emploi même si Noble où ta Fortune monte,
N'est qu'un effet des Vers dont ton Orgüeil a honte.

N'as-tu donc tant frondé contre tous les Flateurs,
Que pour te mettre au rang des principaux Acteurs ?
Peux-tu d'un Roi vivant composer la Chronique,
Sans passer pour Flateur, & Flateur autentique ?
Quand un Roi cherche & gage un Auteur dévoüé,
On doit en inférer qu'il veut être loüé :
C'est pour cela qu'il paye une Plume Vénale,
Qui ses moindres Vertus pompeusement étale.

Ce Prince vrai Heros ; *ce magnanime Cœur*,
Qui peut par sa Vertu soûtenir sa Grandeur,
Devroit bien mépriser un vain Panégirique ;
Pour témoin de sa Gloire ayant la voix publique.
Qu'il laisse, sans souffrir jamais d'être flaté,
Le soin de son Histoire à la Postérité.
(11) Lui qui *fait honte aux Rois que le travail étonne,*
Et qui sont accablés du faix de leur Couronne ;
(13) *Qui sçait par sa valeur effrayer l'Univers ;*
Qui campe devant Dole au milieu des Hivers ;

Et

qui doit sur la foi d'un heureux Horoscope
voir en peu de tems seul Maître de l'Europe.
SPREAUX, l'on peut, à moins, être au rang des Heros
ris, qui ne tiroit pas, voyant à ce propos
nt Rimeurs le flattant *de frivoles Sornetes*;
: vouloir point borner ses rapides Conquêtes!
(4) Lui faire, *sur l'Euphrate abattre le Turban*,
couper, en passant, *les Cedres du Liban*;
oûmettre le Persan, le Scythe, le Tartare,
: vaincre en revenant l'Arabe & le Barbare:
(5) Tandis qu'un plus discret vainement se morfond
l'attendre *en deux ans aux bords de l'Hellespont.*
Je ne sçaurois souffrir qu'un insensé Poëte
: mêle, dans ses Vers, de faire le Prophete;
ar, qui peut ici-bas pénétrer l'Avenir,
t les Evénemens connoître, ou prévenir?
elui qui des Mortels a les routes tracées,
ui seul sonde les Cœurs & connoît les pensées,
enverse, à son plaisir, ou soûtient les Etats,
: régle le Destin des plus grands Potentats.
s ne sont devant lui que comme un peu de Cendre;
l les met sur le Trône, il les en fait descendre.

De leur injuste Orgüeil trés juste châtiment,
Et malheureuse fin d'un beau commencement.
C'est de l'Incertitude une preuve bien ample,
Dont l'Europe en nos jours fournit plus d'un Exemple:
Et chaque Siecle a vû d'insolens ATTILAS
Que leurs vastes projets ont fait tomber à bas.

Mais pour nôtre Grand Roi, quoi qu'on en puisse dire,
On ne peut l'accuser d'aspirer à l'Empire;
Ce Heros trop modeste en sa prospérité,
Préfere la douceur à la Sévérité,
Et de ses Alliés écoutant la priere,
Il s'arrête au milieu de sa belle Carriere;
Il cesse de pousser ses foibles Ennemis,
Satisfait de les voir suppliants & soûmis;
Rend, de ce qu'il a pris, la meilleure partie,
Et la Guerre aussitôt de la Paix est suivie.
Exemple rare & beau de Modération,
Trés digne de loüange & d'admiration;

Tel n'étoit point ce Roi * qui sans tirer l'Epée
En Rencontre, en Combat, ou Bataille rangée,
Pour marques de Grandeur violoit les Traités,
Recouroit à la fraude, aux infidélités:

Et

* *Philippe second Roi d'Espagne n'alla* jamais à la Guerre.

Et suivant un Conseil aussi fourbe qu'habile,
Saccageoit un Païs, surprenoit une Ville.
Du fonds d'un Cabinet il faisoit tout trembler;
Il sçavoit par son OR ses Voisins accabler;
Pilloit, tuoit, brûloit, réduisoit tout en Cendre,
Se figurant par là valoir plus qu'ALEXANDRE;
Croyoit qu'auprés de lui les CESARS n'étoient rien;
Et qu'étant redouté dans le Monde Chrétien
Des plus fameux Heros il surpassoit la Gloire.

Tel *, qui de ses Ayeux n'a jamais sçû l'Histoire,
Ce qui fit de leur Tems joüer tant de ressorts,
Comment ils ont vecu, ni comment ils sont morts;
Qui méprisant l'Etude, à peine sçavoit lire,
Qui, même pour signer, ne sçachant point écrire:
S'imaginoit pourtant qu'on devoit l'admirer;
Faisoit en sa Personne une Idole adorer,
Et se croyant enfin le plus puissant des Princes;
Donnoit des Noms pompeux à ses moindres Provinces. †

Tel autre, à qui l'on dit: *qu'à l'exemple des Dieux,*
(16) *Il soûtient tout lui même, & voit tout par ses yeux;*
Qu'on reconnoit par tout sa Sagesse profonde
Capable de régir tout l'Empire du Monde.

G 5 Il

* *Charles II. Roi d'Espagne Prince très ignorant.*
† *En Espagne on nomme chaque Province un* Royaume.

(19) Tous leurs Faits sont gravés *au Livre où sont écri*
Les Noms prédestinés des Rois de Dieu cheris. (somm

Pour grands que soyent les Rois, ils sont ce que no
DESPREAUX, & faits ainsi que le reste des Hommes ;
Ils sont .... *Mais*, diras-tu (j'entens déja ta voix)
Quel est cet Insolent qui parle ainsi des Rois ?
Qui censure leurs mœurs, & qui les examine,
Les faisant, sans façon, passer par l'Etamine ?
Je sçai bien le respect qu'on doit aux Souverains,
Elevés en pouvoir sur les autres Humains ;
J'honore infiniment les Têtes Couronées
Qui sont & de Vertus, & de Mérite ornées :
Quand je peins leurs défauts, ce n'est qu'en général
Je ne taxe personne, & n'en dis point de mal ;
Je ne fais que des Morts, l'odieuse peinture ;
Et ma Muse, aprés tout, en parle à l'avanture.

Mais enfin revenons à nôtre Grand LOÜIS,
A ses coups surprenans, à ses faits inoüis,
Qu'on ne peut oublier, Que ta rare Eloquence
Etalera sans doute avec magnificence,
Pour servir de Modele à tous les plus grands Roi
Peins nous bien le plus grand de ses fameux Expl

Car enfin les endroits les plus beaux de sa Vie
Sont les soins qu'il a pris d'étouffer l'Heresie:
Soins qui suivis d'Effets qu'on n'osoit esperer,
Dans le Monde Chrétien le font presque adorer;
Et qui dignes sujets de Triomphe & de Gloire,
Tiendront le premier rang dans sa fameuse Histoire.
Ah! c'est là ce qui rend ses Ennemis Jaloux!
I's voudroient rabaisser le prix de ses grands coups,
Par un malin silence ou par la Calomnie;
Mais il a si bien fait qu'en dépit de l'Envie,
Ses Sujets Exilés vont par tout l'Univers,
Habiter tristement mille Climats divers,
Où leurs bouches n'étant ni closes, ni muétes,
Pour publier ses Faits sont autant de Trompetes.
Ils ont tort; car enfin *L'on choisit des moyens*
Doux, Charitables, Bons, Honnêtes & Chrétiens;
Et pour les ramener *dans le Sein de leur Mere*
On sçut trouver pour Eux *un Chemin salutaire.*
[20] Un Evêque célébre entre les Orateurs,
Dit *Que c'est un chemin par tout semé de fleurs.*
En effet; l'on quitta tous les détours obliques,
La Chicane couverte, & les sourdes pratiques;

Le

Le Masque fut levé, le grand dessein parut,
Et par divers endroits on alla vîte au but.
On voit tout aussitôt Intendans, Moynerie,
Et des Torrents d'Arrêts fondre sur l'Heresie.
On permet aux Mineurs de quitter leurs Parens,
Et de se convertir à l'âge de sept ans.
On défend, au contraire, au Turc, à l'Infidele,
De se faire Chrétien *de la Secte Nouvelle.*
Ce sont là des Decrets & des Faits inoüis
Trés dignes d'un Monarque aussi grand que Loüis;
Et qui *ne cherche point, mais qui fait des Exemples.*

Tandis qu'en divers Lieux l'on abbatoit les Temples,
On poussoit les Errans de la bonne façon;
Les Juges, les Prévots avoient tous leur leçon;
Les moindres Officiers, les Baillifs de Vilage,
Chacun avoit sa tâche en un si saint Ouvrage;
Et chacun à l'envi faisant à qui mieux mieux,
Pour les faire passer dans le chemin des Cieux,
Sur tout, pour plaire au Prince & témoigner son zéle,
Inventoit tous les jours quelque Route nouvelle.
J'admire entr'eux un Roi (Roi seulement de Nom)
Procureur en la Cour, Baillif de Charanton;

Qu

Qui propre à dissiper les Erreurs, les Fantômes,
Leur défendit à tous *De plus chanter les Pseaumes*,
Montant ou descendant sur la Seine en Batteau;
Vieux abus, scandaleux sur la Terre & sur l'Eau.

Mais lors qu'on révoqua le vain EDIT DE NANTES
On vit de toutes parts, Maîtres, Valets, Servantes;
Nobles, Bourgeois, Manans, tous remplis de frayeur,
D'un vrai sujet de joye en faire un de Douleur.
Dans LE PETIT TROUPEAU tout gémit, tout soûpire,
On en fit à la Cour de bons contes pour rire,
Les voyant refuser dans leurs Cœurs endurcis,
Par un si beau chemin d'aller en Paradis:
Prévenus de leur *voye étroite & Raboteuse*
Il falut leur en faire, au moins, une épineuse;
Et pour mieux ramolir leur dureté de Cœur,
Mettre, enfin, en usage une sainte rigueur.
LE ROY pour achever sa Chrétienne Entreprise
Joignit son grand pouvoir aux travaux de L'EGLISE,
Et suivant l'Evangile *on contraignit d'entrer*
Aveugles & Boiteux, ceux qu'on pût rencontrer.
L'on chargea, neanmoins, LA MISSION DRAGONE,
De ne point Violer, de n'égorger personne,

Si bien qu'en peu de tems la sainte Mission
Parfit l'Ouvrage entier de la Réünion.

Le Roi par ces moyens détruisit l'Heresie ;
Les Nouveaux Convertis, Exempts d'Hypocrisie
Benissent tous les jours le bienheureux moment
Qu'ils ont été tirés de leur Aveuglement,
Et rien, aprés cela ne manquoit à sa gloire :
Il pouvoit en repos achever son Histoire ;
Et ses Peuples contens s'égayer sous l'Ormeau,
Au son du Flageolet, au son du Chalumeau,
Exempts de tous impôts vivre dans l'Abondance ;
Si le Démon Jaloux du bonheur de la France
Inspirant de l'Envie aux autres Souverains,
Ne leur eût fait troubler ses paisibles desseins.
Le succés trop fatal d'une maligne Intrigue
Les a tous réünis dans une même Ligue :
(21) Ligue qui d'une Femme implorant le Secours
Se laisse par le Nez conduire comme un Ours.

Mais Loüis, ce grand Roi qui fuit les Injustices,
Qui hait les Cruautés, les Crimes & les Vices,
Tendre pour ses Sujets, pour les autres Clement,
Rempli de Charité, Pieux, Sage, Prudent,

Ja-

Jaloux de son honneur, qui jamais ne viole,
Ni Treves, ni Traités, non plus que sa Parole,
Voudra bien leur donner UNE SOLIDE PAIX,
Qui sera, pour ce coup, ferme & stable à jamais.
Voila de ses Vertus une Ebauche legére :
Pour traiter dignement cette riche matiére,
Chantez MUSES, chantez aux Siecles à venir ;
Dressez des Monumens d'éternel souvenir ;
Faites bien retentir chez les Peuples Barbares,
Ses Exploits glorieux & ses Vertus si rares :
Etalez de LOUIS *la Royale Splendeur*,
L'invincible Pouvoir, la supreme Grandeur.
Toutefois, moderons l'ardeur qui nous enflame,
Peut-être faudroit-il dans peu changer de gâme,
Si le Ciel se lassoit de répondre à nos Vœux,
Et de le proteger par des Succès heureux.
Mais aussi, trop long-tems, & sans y prendre garde
J'ai quitté mon sujet, DESPREAUX, qui te regarde,
J'ai tort, je le confesse, il faut y revenir,
Te dire nettement mon Avis, & finir.
(22) S'il faut loüer jamais ce Prince en quelque chose,
Toi, ne t'en mêle pas, soit en Vers, soit en Prose ;
Laisse

Laisse à d'autres le soin d'un si digne sujet ;
Tu serois recusé, tu portes ton objet :
Tu receus pour cela de l'argent par avance,
Et c'est ce qui te rend indigne de Creance.
Viens tant que tu voudras, au Public protester.
(23) Que *c'est ton grand défaut de ne pouvoir flater,*
Qu'on ne te verra point d'une veine forcée
Même pour le loüer deguiser ta pensée ;
Que quelque grand que soit son Pouvoir souverain,
Si ton Cœur n'étoit pas d'accord avec ta main,
Qu'il n'est espoir de Biens, ni Raison, ni Maxime,
Qui pût en sa faveur t'arracher une Rime.
Tout cela passera pour des Contes en l'air ;
Le Monde est ainsi fait dans ce Siecle de Fer.
Tu n'as plus ce défaut, tu n'aimes plus ce Vice,
Tu t'en es corrigé, graces à l'Avarice.
(24) L'Argent, *les Pensions où tu n'aspirois pas,*
Ont maintenant pour toi de merveilleux appas.
L'honneur qu'on doit cherir dans un degré suprême,
Tu l'as mis en oubli, tu t'es trahi toi-même.
Pouvois-tu mieux, DESPREAUX, vanger tes Ennemis,
Et plus sensiblement chagriner tes Amis ?

Ils

Ils ont, en un moment, vû dissiper ta Gloire,
Qui t'auroit fait passer pour Heros dans l'Histoire.

Bon ! Heros ! diras-tu. Sans doute ; Et pourquoi non ?
(25) *Heros tel que* TURENNE, *ou tel que* LAMOIGNON.
On peut bien aussi vite, & d'aussi bonne grace,
Qu'on en fait du Palais, en faire du Parnasse ;
L'un & l'autre Heros sont d'un Mérite égal,
Et qui les joint tous deux, ne rencontre pas mal.
On en fait sur le champ lors qu'on n'est point sévére,
On en trouve par tout, au Theatre, en la Chaire ;
Et comme le Parnasse en produit à son tour,
Il s'en rencontre aussi du genre de DANCOUR.
Les Heros du Barreau, les Heros de la Gréce,
Ce sont tous des Heros chacun en leur Espece.
Mais te voila déchû de ce haut point d'honneur
Faisant mal-à-propos le métier de Flateur.
On excuse un Auteur contraint par la Famine
D'aller *chercher son pain de Cuisine en Cuisine* :
Mais non pas un DESPREAUX, qui dez ses jeunes ans
Sçut dauber avec Art d'indignes Courtisans.

Je t'entens recrier ; *O quelle Impertinence !*
Après avoir été vingt ans dans le silence,

S'en

S'en venir relever un fait du tems passé,
Qui doit être prescrit, ou du moins effacé:
Et qui d'ailleurs paroit maintenant sans remede
Aprés un si notable & si long Intermede.
Ecoute-moi pourtant: mon principal dessein
Est d'arrêter ta plume & suspendre ta Main,
Qui depuis ce tems là travaille à la Chronique
De Loüis *l'Immortel, le Grand & l'Heroique.*
Attens que l'on ait vû quel sera le Succés
D'une Ligue si forte & de tous ses Projets.
La Fortune souvent a d'étranges Caprices,
Et ne prend pas toûjours en gré nos Sacrifices.
Si par quelque malheur les choses tournoient mal,
Et que ce grand Monarque eût un revers fatal,
Retouchant ton Ouvrage il en faudroit rabatre,
Et de cinq ou six mots peut être en rayer quatre;
Tant les Evenemens des Armes sont douteux.
Un Roi n'est jamais Grand, quand il est Malheureux
Profite donc Despreaux de mon Avis Sincere
Je le dis bonnement, & sans aucun Mistére;
C'est là le seul sujet qui m'oblige à parler;
Et ne m'a pas permis de rien dissimuler.

Si j'ai mal réussi, je prétens qu'on m'excuse,
(26) C'est le zéle indiscret d'une rustique MUSE,
Qui n'ose s'élever jusqu'au *Ciel le plus haut*,
Contente de *razer la Terre avec* PERRAULT ;
(27) Qui librement *transpose & le Nom & le Verbe*,
Et qui sçait sans façon *mettre en pieces* MALHERBE.
Pour finir ce Discours & sans plus raisonner,
Ecoute un autre Avis que je te vais donner,
Sans doute le meilleur : Le Ciel en sa Clémence
Donne jusqu'à la Mort tems à la Repentance ;
J** pour de l'Argent sçut trahir son Bonheur,
Et toi pour de l'Argent tu trahis ton Honneur ;
Reporte, comme lui, l'Argent qu'on t'a fait prendre,
(28) Mais ne va pas plus loin ; c'est assez de le rendre.

(1) Semper Ego auditor tantum, nunquamne reponam
Vexatus toties ? ——— *Juven. Sat. I.*
(2) Quamvis Scæva satis per te tibi consulis, & scis
Quo tandem pacto deceat Majoribus uti ;
Disce, docendus adhuc, quæ censet Amiculus ; ut si
Cæcus iter monstrare velit. Tamen aspice si quid
Et nos, quod cures proprium fecisse, loquamur. *Hor. Ep. XVII. l. 1.*
[3] ——— Mentiri nescio, librum
Si malus est nequeo laudare ——— *Juven. Sat. III.*
(4) *Vers de Racine dans le Prologue d'Esther, au sujet de Rome & d'Innocent XI.*
(5) *Mr. Despreaux addresse sa cinquiéme Satire à Mr. le Marquis de Dangeau, dans laquelle lui & ses semblables sont bien drapés.*
(6) ——— Et Augusto recitantes mense Poëtas. *Juven. Sat. I.*

(7) ——— *Despreaux Satire IX.*
(8) *Satire VIII.*
(9) *Satire VIII.*
(10) *S'il en faut croire la Chronique Scandaleuse, le Duc de Nevers & le Marquis de Dangeau lui ont fait faire des presens dont il n'a pas eu lieu d'être satisfait.*
(11) *Satire IX. vers la fin.*
(12) *Discours au Roi.*
(13) *I. Epitre au Roi.*
(14) *I. Epitre au Roi.*
(15) *IV. Epitre au Roi.*
Assûré des beaux Vers dont ton bras me répond.
Je t'attens en deux ans aux bords de l'Hellespont.
(16) *Discours au Roi.*
Quum tot sustineas & tanta negotia solus.
(17) *Ibidem.*
(18) *Ibid.*
(19) *Vers de Racine dans le Prologue d'Esther.*
(20) *Mr. l'Evêque de Meaux.*
(21) *La Reine d'Angleterre.*
(22) Sed tamen est operæ pretium cognoscere quales
Æditûos habeat belli spectata domique
Virtus, indigno non committenda Poëtæ.
Gratus Alexandro Regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui Versibus & malè natis
Rettulit acceptos, regale numisma Philippos. *Hor. Ep. I. lib. 2.*
(23) *Discours au Roi.*
(24) *Satire IX.*
(25) *Vers de l'Abbé de Villiers dans son Poëme de l'Art de prêcher. Chant. IV.*
(26) Est mihi diversum vitio vitium propè majus.
Asperitas agrestis, & inconcinua gravisque. *Horat. Ep. XVIII.*
(27) *Despreaux Satire II.*
(28) Dicere plura pudor, nam tu celeberrime acuto
Judicio polles, & me hæc scis rectius ipso. *Idem. Ibid.*



SA-



SATIRE XII.

CONTRE LES MEDISANS DE PROFESSION.

A Mr. DE C****.

——— *Eheu*

Quam temerè in nosmet legem sancimus iniquam!

Nam vitiis nemo sinè nascitur: optimus ille est

Qui minimis urgetur. — Horat. Sat. III. lib. I.

(1) C'En est fait, cher CLEON, j'abandonne la Ville,
Je vais chercher ailleurs un Séjour plus tranquille.
(2) Pour toi, que tes Emplois attachent à LA COUR,
Tu fais bien d'étaler ton Mérite au grand jour.

A

A tous les beaux-Esprits tes Muses y sont cheres ;
Mais les miennes, Cleon, y seroient étrangeres,
J'y vivrois en contrainte, & j'y perdrois mon tems :
Je vais donc pour jamais, me retirer aux Champs.
(3) Moi qui fuyant l'Erreur aujourd'hui si commune,
Ne sçaurois d'un Faquin adorer la Fortune,
Qui n'estime qu'Ariste * & qui respecte en lui
L'Honneur & la Vertu dont il se fait l'Appui ;
Pourrois-je sans chagrin voir ici la Science
Soûmise au jugement d'une crasse Ignorance ?
(4) Et souffrir, sans parler, qu'un Gredin, ou qu'un Fat,
S'érige insolemment en Ministre d'Etat ?
Non, non ; je suis trop las d'y voir regner le Vice,
L'Orgueil, la Vanité, l'Interêt, l'Avarice,
La Medisance outrée, & ce débordement
De cent Crimes divers commis impunément.
Lors que Rome autrefois vit fondre sur sa tête
Du fier Catilina la rage & la tempête ;
Ou lors que le Beaupere & le Gendre, Ennemis,
Vouloient donner des loix à l'Univers soûmis,
Et qu'ils se disputoient l'Empire de la Terre
Par la décision d'une cruelle Guerre ;

Le

* *Le nom d'Ariste est mis là pour tout honnête homme.*

Le Consul qui voyoit ces funestes Malheurs
S'écria justement, *O tems ! O siecle ! O mœurs !* (mes,
Mais, CLEON, quand je voi, dans le Siecle où nous som-
Triompher l'Injustice, & l'Audace des Hommes ;
Tant de gens égarés hurler avec les Loups,
Et mesurer le Sage à la régle des Foux ;
Un Cœur, comme le mien, nourri dans la Droiture,
En a de la douleur, en frémit, en murmure. (vains
(6) Quand je voi, dans ces lieux, les meilleurs Ecri-
Faire humblement la Cour à de riches Faquins,
Sans Biens, & sans Appui, manquer du nécessaire,
Et gémir sous le poids d'une triste Misére ;
Tandis que TRUFALDIN cet insigne Brutal,
Cet arrogant Pied-plat, ce franc Original,
Soi-disant allié des plus nobles Familles,
Obtient des Pensions pour sa Femme & ses Filles.
Quand je voi de ces Gens la sotte Vanité
Se donner hautement des Airs de Qualité ;
L'Epouse, de Joyaux superbement couverte
Tenir Brelan public, & souvent Table-ouverte
Pendant que le Mari, sous un crasseux dehors,
Pour nuire à son Prochain fait souvent ses efforts ;

Censure en vrai Tartuffe, & d'une ardeur outrée,
La Perruque d'HYLAS qu'il trouve trop poudrée,
Et poussant jusqu'au bout sa fausse Humilité,
Condamne de LYSIS l'honnête Propreté:
C'est alors, cher, CLEON, que s'échauffe ma Bile,
Et qu'Ecolier nouveau d'HORACE & de LUCILE,
Je croi qu'il m'est permis, comme à d'autres Censeu
De crier à mon tour, *O tems! O siecle! O mœurs!*
Oui, j'ai droit de blâmer une Conduite infame,
Des Abus si publics, & si dignes de blâme;
(7) Et pour bien redresser tant d'Esprits de travers,
La Colere suffit, & m'inspire des Vers.
Car dans mille sujets de faire une Satire,
Il est bien malaisé de s'empêcher d'écrire.

Quand je voi sur TRONCAR tant de Gens partagés
Dans un Combat d'Ecrits fortement engagés;
Les uns se faire honneur du nom de VARILISTES,
Les autres hautement se dire ASCLERGIBISTES:
Quand je voi ce vieux Fou, ce Docteur ignorant,
Qui se dit INSPIRE'; qu'un Fat nomme un VOYAN

* *Fameuse Querelle, mais ridicule.*
† *L'un de ses plus zélés Partisans l'appelloit le* VOYANT ISRAEL.

qui n'eft, aprés tout, qu'un fougueux Fanatique,
raiter impudemment fon Prochain d'Hérétique;
ire parmi les Sots du fracas & du bruit,
t fuivre aveuglément l'Erreur qui le conduit;
aufer mal-à-propos dans fa Verve brutale *
tous les Gens de bien un odieux Scandale;
i-je tort, cher Cleon, parmi tant de clameurs,
le m'écrier encore, *O tems! O fiecle! O mœurs!*
lon, non; de plus en plus ma Colére s'allume,
) Quand je voi Lycidas digne d'un gros Volume;
t je veux, fi je puis, par quelque nouveau trait,
'un outré Medisant t'ébaucher le Portrait.
'eft le plus grand Faquin qui foit deffus la Terre,
tout le Genre humain il déclare la Guerre;
fouvent agité de bizarres tranfports,
fe plait à choquer, les Vivans & les Morts.
L'autre jour chez Daphné, cette fine Hypocrite,
entendis un Difcours de ce faux Democrite,
ui répandant fa Bile & fon Fiel au hazard,
édifoit hautement & du Tiers, & du Quart:

H 2 *N'ar-*

* *Cet Auteur fit de méchans Vers, mais bien atroces contre fon Antagonifte.*

N'arrêterez-vous point vôtre Langüe insolente?
Lui dit, avec aigreur, la Précieuse ORANTE,
(9) *Elle fait que chacun vous hait dans le Quartier:*
Non, lui répondit-il, faites vôtre Métier,
Pour moi je fais le mien, MEDIRE est mon Capri
Et j'appelle vertu ce que vous nommez Vice.
Contentez vos Amours avec vôtre Blondin,
(10) Je veux parler de tout, & faire le Badin.
Vous dites que je porte une Langue impudente;
Mais toutes ces Chansons que dans Paris on chant
Sur vous, sur DORIMENE & sur AMARILLIS,
Font bien mieux vos Portraits que tout ce que je di
Elles en disent plus que je n'en sçaurois dire,
Quand j'emploirois un an tout entier à MEDIRE.
Eh, pourquoi se fâcher? soit que l'on mette en C
L'intrigue de DORINDE avec plus d'un Galant;
Soit que dans l'Entretien on la débite en Prose;
La Prose, ni les Vers ne font rien à la chose:
Que le bruit s'en répande, ou qu'il soit étouffé,
Son pauvre Epoux n'en est, ni plus, ni moins co
Soyez Femmes de bien, les Langues seront sages
Et l'on ne verra plus de Médisans Ouvrages.

Le moyen d'empêcher qu'on ne parle de vous,
C'est de ne point tromper vos malheureux Epoux;
Mais, que dis-je? Le Monde est un vaste Theatre
Où chacun fait son Rôle en superbe Idolatre?
On se flate, on s'adore, on se croit sans défauts,
Tout roule, cependant, sur des Préjugés faux:
A sa Mode, chacun aime ses Bagatelles;
LYCAS met son plaisir à courir les Ruelles;
Et moi je mets le mien à courir ces Réduits
Où les fins MEDISANS sont toûjours introduits.
Dans ces lieux consacrés à la Fainéantise
Chacun dit, comme il veut, son Mot ou sa Sottise;
Souvent tout d'une voix chacun lance son trait,
Et contre le Prochain en dit plus qu'il n'en sçait:
(11) Il s'y débite encor cent Intrigues secrétes;
On y sçait assortir les Galans, les Coquetes;
On y plante le Bois sur le Front d'un Epoux
Qui n'a lieu, tout au plus, que d'être un peu Jaloux.
Là je voi quantité de Cadets MASCARILLES *
Dont les corps ondoyans sont souples comme Anguilles,
Et qui prennent tout l'air de ces *Fats si parfaits*
Dont MOLIERE autrefois nous traça les Portraits.

* *Marquis Burlesque dans les Précieuses Ridicules* de MOLIERE.

J'y voi ces Etourdis qui veulent que l'on croye
Qu'ils sont favorisés, qu'ils nagent dans la Joye,
De leur Félicité marquant l'heure & le jour,
Même, avant que d'avoir déclaré leur Amour.
Là, je rencontre encor dequoi toûjours Médire,
Et j'y sçai ramasser mille choses pour rire.
Enfin, divertissant les autres à mon tour,
Au Monde MEDISANT je sçai faire ma Cour,
A ce Monde Envieux, qui par Malice noire
De mille faussetés sçait broder une Histoire.

Hier, que n'y dit-on point d'AMARANTE & de moi?
Je n'en fais pas le fin, j'ai langui sous sa Loi;
Elle eut pour mon Amour beaucoup de Complaisance;
Mais étant, comme on sçait, Femme de Conscience,
Malgré tous mes soûpirs & malgré tous mes pleurs,
Elle ne m'a payé qu'en légeres Faveurs.
Oui, malgré mes transports, & mes inquiétudes,
Mon Feu ne s'est nourri que d'amoureux préludes,
Qui flatent doucement d'un plus solide Bien;
Mais qui pour la plûpart n'aboutissent à rien.
N'aimer que pour aimer, sans fruit, sans Esperance,
Tient de la Vision & de l'Extravagance;

Et

Et ce que là dessus la Précieuse dit,
ORANTE, part bien moins du Cœur que de l'Esprit.
Que je vous sçai bon gré de la franche maniere
Dont vous faîtes l'Amour sans être façonniere !
Vous en êtes loüable, & dans la Vérité
Cela s'appelle, *Agir avec Sincérité*.
Mais qu'y gagneriez-vous pour entendre finesse ?
En vain AMARILLIS tranche de la Lucresse,
Chacun sçait son intrigue, & que le beau DAPHNIS
D'une telle Venus est le cher Adonis :
En vain contre l'Amour l'Hypocrite déclame,
En vain sous l'air de Prude elle cache sa Flamme ;
Aussi pour m'expliquer sans nul déguisement,
Vôtre Honneur & le sien pésent également.
Pour revenir à moi ; d'un Esprit indocile,
Je veux toûjours Médire & m'égayer la Bile.

(12) *Fort bien*, lui dit ORANTE ; *mais on se fâchera*,
Et de vos gais Discours vôtre Dos patira ;
C'est ce que tous les jours produit l'Effronterie,
La MEDISANCE, *enfin, met les Gens en furie*,
Et donne tant de force aux Mouvemens du Cœur,
Que le ressentiment suit de prés la fureur :

Ne Médisez donc plus. Je le veux bien ORANTE,
Pourvû que vous quittiez le Rôle de Galante,
Répondit LYCIDAS ; Renoncez aux Amours.
Ah ! reprit elle, *Enfin vous Médirez toûjours.*

Eh bien, CLEON ! Eh bien ! aprés cette Impudence ;
Peut on pousser plus loin la noire MEDISANCE ?
Et peux-tu me blâmer, quand j'entens ces horreurs,
De répeter cent fois, *O tems ! O siecle ! O mœurs !*
C'en est fait pour toûjours ; oui je quitte une Ville
En Foux, en MEDISANS, en Faquins si fertille.

Si je vais quelquefois dans ces Lieux fréquentés
De ceux qui chaque jour cherchent les Nouveautés, *
J'y rencontre d'abord ces plaisans Politiques,
(13) Enchantés, affamés de Nouvelles publiques,
Raisonneurs importuns en Matiéres d'Etat,
Et prêts à réformer Ministre & Potentat.

Souvent j'y trouve encore certain Anatomiste,
Du fameux DU-VERNAY † le Singe & le Copiste,
Qui tout bouffi d'Orgüeil vous parle avec hauteur,
Et voudroit par ses Airs s'ériger en Docteur :

Par

* *Les Caffés.*
† *Célébre Anatomiste à Paris.*

Par de fades raisons il refute les vôtres ;
Ecoute avec mépris ce que disent les autres.
Chez lui les BARTHOLINS * sont de vrais Ignorans ;
Il se croit, sans façon le Phœnix des Sçavans ;
Toûjours d'un air pédant il raisonne ou récite ;
Il décide de tout, du Sçavoir, du Merite.
Enfin s'il en est crû, c'est un Héros d'Esprit :
Mais le Fat, par malheur, est le seul qui le dit.

Là je voi MEZETIN ce Plaisant de Theatre,
Que R*** chérit, que G*** Idolatre ;
Qui pour avoir jadis frequenté le Palais
Vous parle incessamment CUJAS, ou RABELAIS ;
Et par ses Quolibets vous apprêtant à rire,
Souvent trouve en ces Lieux un Benest qui l'admire.

Là paroit DORIDAS, ce petit Solopin,
Qui pour trois mots qu'il sçait de Grec & de Latin,
Se flatte sottement d'être un grand Personnage,
Et croit avoir tout seul la Science en partage.
Il s'admire en vrai Paon, dédaigne ses Egaux ;
Son Esprit n'a pourtant qu'un tas de brillans faux,
Ainsi que LYCIDAS il excelle à Médire ;
Souvent tout son Discours n'est qu'une aigre Satire ;

H 5 Bref,

* *Pere & Fils, & les deux plus fameux Anatomistes du Nord.*

Bref, toûjours arrogant, & toûjours Orgueilleux
Il soûtient ce qu'il dit d'un air présomptueux.

NICANDRE y tient son rang, qui lit *Les Grands Critiques*;
Et faisant l'entendu dans les Mathématiques,
Cite EUCLIDE, OZANAM, DESCARTES, VOSSIUS;
ARCHIMEDE, PRESTET, BLONDEL, SEMPELIUS.
HUYGENS * fut son ami; NIEUTON est son intime;
Et pour lui l'HÔPITAL eut une haute estime;
Qui pourroit en douter? NICANDRE sçait par cœur
Les termes d'*Isoscéle* & de *Générateur*,
D'*Algébre*, de *Sinus*, de *Plan*, de *Périgée*,
D'*Ellipse*, d'*Azimuth*, de *Centre*, d'*Apogée*;
De *Calcul*, d'*Equateur*, & d'*Equilateral*,
De *Nadir*, de *Zénith*, & de *Point-vertical*;
Il parle d'*Horizon*, de *Trigonométrie*,
De *Cube*, de *Compas*, & de *Périphérie*,
De *Parallélograme*, & d'*Almucantara*;
D'*Axe*, de *Parallaxe*, & d'ABRACADABRA:
Il sçait, Qui le croiroit? les grands mots d'*Excentrique*,
D'*Asymptote*, *Ambligone*, *Oxygone*, *Ecliptique*:

Mais

* *Mr. Huygiens, & Mr. le Marquis de l'Hôpital ont été deux de plus fameux Mathématiciens de France. Mr. Nieuton est présentement le plus célébre de toute l'Europe.*

Mais si de tout cela, le Docteur prétendu
En entend quatre Mots, je veux être tondu.
Par quel autre Talent l'illustre Personage
Se fait-il donc valoir dans son *Aréopage*?
Il mitige de C* les Dogmes erronez,
Grimace en vous parlant, & vous vient rire au nez.
Dans un Coin Du V**, I**, & La D....re,
Bien loin de s'occuper d'une utile Matiére,
Passent les jours entiers à joüer aux Echets,
S'applaudissant entre eux des beaux Coups qu'ils ont faits:
L'Amour-Propre, en ce Jeu, plus qu'en aucun s'étale,
Le Chagrin du Perdant en Blasphémes s'exhale;
Il gémit, il se plaint, avec autant d'éclat,
Que s'il voyoit périr & le Prince, & l'Etat.
Là je voi Ligdamon ce Brigueur de Suffrages,
Ce plaisant Griffoneur d'impertinens Ouvrages,
Qui du Grand Balaam voulant être l'Appui,
Médit de Gens-d'honneur qui valent mieux que lui:
Ce Belître Insolent, dans l'Orgueil qui le guide,
Osa par un Libelle attaquer Basilide;
Et par cent traits divers d'un Esprit égaré,
Il fait honte au Harnois dont on le voit paré.

Mais j'oubliois LYCAS * dont jamais on n'aproche
Qu'il ne tire aussi-tôt un Papier de sa poche,
Et qui vient, dans l'Oreille, en dépit qu'on en ait,
D'un Ton extravagant vous ficher un Sonnet,
Un Conte, un Epigramme, un Ode, une Ballade;
Toûjours Admirateur de son Ouvrage fade;
Qui pourtant dans ces lieux trouve des Partisans,
Tous Gens de Bel-Esprit, mais non pas de Bon-Sens:
Bon-Sens & Bel-Esprit ne sont pas trop Confreres,
L'un s'attache au réel, l'autre aux pures Chimères.
Enfin là, MEDISANT, Critique, fade Auteur,
Tout, jusqu'à S*** veut passer pour Docteur.

Doucement, diras-tu; *Tu devîens leur Complice*;
Tu répands dans tes Vers du Fiel, de la Malice;
De quel Droit prétens-tu, sans nous parler du tien,
Reprocher son Défaut à qui ne te dit rien?
Tu te trompes, CLEON, je ne sçai point Médire;
Si je lance, en passant, quelque trait de Satire,
Je dis la Vérité sans Fiel & sans Aigreur,
Et je tâche à tirer Chacun de son Erreur.
Je hais la Vanité, l'Orgueil, les Injustices;
Je n'en veux point aux Gens, mais je blâme leurs Vices.

Je

* *Auteur de plusieurs méchantes pieces.*

Je ne puis plus long-tems vivre ici sans Ennui,
Ni souffrir, sans parler, les Sottises d'Autrui:
(14) Et qui peut s'empêcher d'évaporer sa Bile
Sur les Débordemens de cette infame Ville.
Je pars donc pour jamais, j'abandonne ce Lieu,
Et te dis, cher CLEON, un Eternel Adieu.

---

(1) Scriptorum Chorus omnis amat nemus & fugit urbes. *Hor. Ep. II. l. 2.*

(2) Lætus sorte tua vives sapienter Aristi. —— *Id. Ep. X. lib. 1.*

(3) ———————— Quid oportet
Me facere longo longè latèque remotum?
———— Qui stultus honores
Sæpè dat indignis & famæ servit ineptus —— *Id. Sat. IV. l. 1.*

(4) ———————— Quo tibi Tulli
Sumere depositum clavum, fierique Tribunum? ——— *Id. Ib.*

(6) ——— Cum jam celebres noti qui Poëtæ
Balneolum Gabiis, Romæ conducere furnos
Tentarent, nec fœdum alii, nec turpe putarent
Præcones fieri; cum desertis Aganippes
Vallibus, esuriens migraret in atria Clio. —— *Juv. Sat. VII.*

(7) Si natura negat, facit indignatio versum
Qualemcunque potest. ——— *Idem. Sat. I.*

(8) Ecce iterum Crispinus; & est mihi sæpè vocandus
Ad partes, monstrum nulla virtute redemptum
A vitiis ———— *Idem. Sat. IV.*

(9) Sed videt hunc omnis domus & vicinia tota
Introrsum turpem ——— *Horat. Epist. XVI. lib. 1.*

(10) Quid

——————— *Et mihi dulces*

Ignoscent, si quid peccavero stultus, Amici,

Inque vicem illorum patiar delicta libenter.

Horat. Sat. III. lib. I.

Carmina qui facimus, mittamus Carmina tantum;

Hic Chorus ante alios aptus amare sumus.

Nos facimus placitæ latæ præconia formæ,

Nomen habet Nemesis, Cynthia nomen habet;

Vesper & Eöæ novere Lycorida Terræ;

Et multi, quæ sit nostra Corinna, rogant.

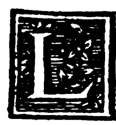
Ovid. Art. Aman. Lib. 3.



EPITRE PREMIERE,

AU ROI,

Sur ces Mots, VIRO IMMORTALI, qui sont au bas de sa Statuë dans la Place des Victoires.


LOUIS, écoute-moi, je parle pour ta Gloire:
Je ne puis voir ici profaner ton Histoire;
Tu triomphes par tout; les Peuples & les Rois
Egalement surpris admirent tes Exploits.
Cette extrême Valeur, où tout paroît Miracle,
A qui l'Homme, le Tems, l'Art, ne sont point d'obstacle;
Tant de Murs, tant de Forts par ton bras renversés;
Les Fleuves les plus grands à nage traversés;
Un Nom toûjours Vainqueur, & dont les puissans charmes
Pour les plus hauts Projets ont le pouvoir des Armes;
Au milieu du Repos sans carnage & sans bruit,
L'Hérésie étouffée & le Schisme détruit:

A ces faits on connoit ton auguste Personne
Ils te distinguent plus que ta propre Couronne ;
Et ces Faits merveilleux jusqu'à nous inoüis,
Rempliront l'Avenir du grand Nom de LOUIS.

Reçois ces vrais Honneurs ; mais fuis la Flatterie,
Prête d'aller pour toi jusqu'à l'Idolatrie ;
Des Attributs Divins fuis l'abus criminel,
Et ne souffre jamais qu'on te nomme IMMORTEL.
Ce Titre qui paroit au pied de ta Figure,
Loin de te faire honneur, Grand Roi, te fait injure,
Et semble te traiter avec ses faussetés,
Comme les vains Heros que la Fable a chantés.
Ta Gloire est toute vraye, & ton illustre Vie
Que ne peut démentir ni l'Erreur, ni l'Envie,
T'ont mérité les Noms les plus grands, les plus hauts
Que puissent sous le Ciel porter de vrais Heros.
Arbitre de la Paix, Arbitre de la Guerre,
La Terreur tout ensemble, & l'Amour de la Terre,
L'Appui de l'Innocence, & l'Esprit de la Foi,
Le zélé Défenseur de la Divine Loi.
Pourquoi donc alterer par une vaine Fable
Un Eloge si grand, si beau, si véritable ?

J

Je fremis quand je vois qu'une exécrable Main
S'échappe à te donner un Titre plus qu Humain.
On peut être ébloui de ta Grandeur suprême,
Mais tu ne dois jamais t'en éblouïr toi-même ;
Et ce Titre Divin qu'un FAT a pû t'offrir,
Ton Cœur Religieux ne doit point le souffrir.
Il terniroit l'éclat dont brille ton Histoire ;
C'est par là qu'ALEXANDRE a corrompu sa Gloire,
Et quoi qu'il eût soûmis & la Terre & la Mer,
Par tout on se moqua du FILS DE JUPITER.
A des Honneurs si vains garde toi de te rendre,
Et par là sois encore au dessus d'ALEXANDRE.
Le Démon Duelliste, & le Blasphémateur,
Cherchent à se vanger par un Démon Flateur ;
Ils voudroient t'abuser sous ombre d'un hommage ;
Du Titre d'IMMORTEL on charge ton Image ;
Mais ton Cœur, là dessus, ne doit point balancer,
Ta main effacera ce qu'il faut effacer :
Un seul Mot effacé fait ton Panégyrique ;
Rien ne marquera mieux ta Sagesse Héroïque,
Ta Force, ta Candeur, ta Pieté, ta Foi,
Que ce Zéle Divin qui te fait plus que Roi.

Périsse donc ce Mot au pied de ta Statuë !
Que jamais de ton Peuple il ne blesse la Vûë ;
Et qu'il ne soit point dit à la Postérité
Que LOUIS prit le Nom de LA DIVINITÉ ;
Non ; mais Regnant encor sur la Race future,
Montre aux Rois tes Neveux ta Vertu toute pure ;
Toûjours GRAND, persevere à te faire admirer ;
Que de toute la Terre on te vienne honorer :
Passe tous les efforts de la GRANDEUR Humaine ;
Mais ne t'enyvre point d'une Gloire trop vaine,
Et rejettant sur tout, un Encens criminel,
Souviens-toi qu'un *grand* Roi n'est qu'un simple
MORTEL.





EPITRE II.

Envoyée pour Etrenes à Mr. le Comte de D**.



FAVORI des neuf Sœurs, dont l'Excellent Génie
Connoit de leurs Accords la parfaite Harmonie ;
Et qui sçais dérober à tes Emplois divers
Des momens consacrés à l'amour des beaux Vers ;
(1) Cher D** aujourd'hui que l'AN se renouvele,
Je te viens par ces Vers renouveler mon zele.
L'interest qui séduit les Cœurs des COURTISANS,
N'a point de son Poison corrompu mon Encens :
Il est pur, & jamais mon Cœur qui te révére
N'offrit à la Vertu d'Hommage plus sincére.
Mais quoi! t'offrir des Vers, quand les Biens de l'esprit
N'ont plus aux yeux des GRANDS d'éclat ni de crédit !
Qu'on n'estime plus rien que Train, ou qu'Equipage ;
Qu'on songe à s'enrichir plus qu'à devenir SAGE ;

(1) ——— Tibi nunc hortante Camenâ
Excutienda damus præcordia : quantaque nostræ
Pars tua sit, Cornute, animæ, tibi dulcis amice
Ostendisse juvat : pulsâ dignoscere cautus
Quid solidum crepet, & pictæ tectoria linguæ. *Perf. Sat. V.*

(2) Huic neque more probo videas, neque voce serena
Ingentes trepidare Titos, cum carmina lumbum
Intrant, & tremulo scalpuntur ubi intima Versu. *Idem, Sat. I.*

(3) ——— ——— Magnum hoc ego duco
Quod placui tibi, qui turpi secernis honestum.
Non Patre præclaro, sed vitâ & pectore puro. *Hor. Sat. VI. lib. I.*



EPI-



EPITRE III. *

A

MADEMOISELLE DE B***

Sur ce qu'Elle m'avoit demandé la Definition d'un Bon-Coeur.



Celimene, un Bon-Coeur est aujourd'hui
bien rare,
Quiconque en possede un, mérite des Autels;
C'est un Tresor sans prix, dont la Nature avare
N'enrichit que peu de Mortels.
» Le Monde est corrompu; l'on n'y voit que Bassesse,
» L'on n'y voit qu'Infidélité;
» L'on craint tout d'un Ami; même d'une Maitresse
» Il n'est point de Sincérité.
» La Bonne-Foi n'est plus que Foiblesse ou Bêtise;
» L'interêt a rendu la Trahison permise:

* *Moeurs du Siecle.*

» L'Honnête Homme, ou l'Homme de Bien,
» Se fait une Vertu facile,
» Il ne sépare plus l'honnête de l'utile,
» Et quand l'Interêt parle, il n'écoute plus rien:
» Si son Crime produit une heureuse Abondance,
» Il n'y trouve rien d'odieux,
» Ou s'il peut voir encor l'horreur de son Offence,
» Le profit qu'il en tire est ce qu'il voit le mieux.
» Qui ne relâche rien de sa Délicatesse,
» Dans tout ce qu'il projéte avance foiblement;
» On n'aquiert pas les Biens à force de Sagesse;
» Qui veut les mériter, les obtient rarement.
» Chacun n'a pour objet qu'une sale Avarice;
» Si vôtre Ami vous sert, il vous vend son Service;
» Ce n'est plus la Vertu qui regne dans les Cœurs,
» L'Usage en est perdu, le Siecle l'a bannie,
» La Charité n'est plus une bonté de Mœurs,
» Et pour nuire au Prochain chacun le Calomnie.
» Enfin, de son Devoir on croit s'être acquité,
» En montrant au dehors un air de Probité.
Le Bon-cœur, au contraire, est droit, franc, & sincére,
Toûjours tendre pour ses Amis;

Malgré ce que lui dicte un Point-d'honneur sévére,
Il pardonne à ses Ennemis.
Un sordide Interêt ne fut jamais son Vice,
Jamais un Sot Orgüeil n'eut de pouvoir sur lui;
Il aime l'Equité, rend à chacun Justice,
Sans vouloir ravaler le Mérite d'autrui.
Par mille beaux endroits il se rend Estimable;
Il est Civil, Affable, Honnête, Officieux;
Sans affectation, Complaisant, Sociable,
A servir tout le Monde, Ardent, Ingénieux.
Envers les Malheureux sa Bonté sans égale,
Suivant l'ordre du Ciel, sans chercher des Témoins,
Leur donne largement d'une main Libérale,
De quoi les soulager dans leurs pressans besoins.
D'une noire Action il n'est jamais Complice,
Jamais d'aucun Remords en secret combatu;
Bref, Ennemi juré des Méchans & du Vice,
Il met toute sa Gloire à suivre la Vertu.
De ces Cœurs Bienfaisans la Nature est avare,
Je n'en connois que trois dans ce vaste Univers;
Vous, Ariste, & Daphnis, Ami parfait & rare,
Dont je veux vous citer un beau trait dans ces Vers.

DAPHNIS prêt à partir pour les sombres Demeures,
Vouloit pour ses Amis vivre encor quelques heures,
Et s'addresse à l'instant aux inflexibles Sœurs,
Dont malgré l'ordre irrévocable,
Qui rend leur coup inévitable,
Par sa Bonté charmante il sçait fléchir les Cœurs.
Pour profiter du têms que lui laissent les PARQUES,
Entre ceux qu'il cherit il partage ses Biens,
Et par ces éclatantes marques,
D'une AMITIE' sincère il serre les liens.
A peine a-t'-il suivi dans son heure dernière
Les nobles mouvemens de son Cœur Généreux,
Qu'il ferme pour jamais les yeux à la Lumière,
Et croit avoir fourni la plus longue Carrière,
Puis qu'il laisse en mourant ses chers Amis heureux.



EPITRE IV.

A

Mr. DE L**.

Pour l'exhorter à quitter la Retraite & l'Etude, & à joüir avec ses Amis des Plaisirs innocens de la Vie.

STANCES.



Ous, dont les rares qualitez
Par un Tribut trop legitime,
Vous gagnent l'Amour & l'Estime
De tous ceux que vous fréquentez ;
Pourquoi dans vôtre Solitude
Parmi les Livres & l'Etude
Vous cachez-vous à vos Amis ?
(1) Cher Ariste, écoutez ma Voix qui vous appelle
Et souffrez qu'aujourd'hui, poussé par un vrai zéle,
J'ose vous donner un Avis.

Au bout d'une Carriére illustre
Vous n'êtes pas loin de toucher,
Et vers vôtre douziéme Lustre
Je vous vois à grands pas marcher ;
A peine dans ce long Espace,
Qu'un triste Souvenir repasse,
Avez-vous Vécu quelques jours :
(2) Peut-être n'avez-vous que peu de tems à vivre,
La NATURE a des Loix que tout Mortel doit suivre,
Rien n'en peut arrêter le Cours.

(3) Redressé par cette pensée
Rendez-vous à la VERITE' ;
D'une Science méprisée
Reconnoissez la Vanité.
Par une loüable Prudence
Prévenez toûjours l'Inconstance
Qui s'oppose à tous nos Desirs :
Toûjours prêt à partir pour les SOMBRES DEMEURES ;
Ne réputez à vous que les Jours & les Heures
Qu'on donne à d'innocens Plaisirs.

(4) Confiderez que cette VIE
N'a presque point de Jours sérains,
Et que sans cesse elle est suivie
D'Amertumes & de Chagrins ;
Les Soins, les Travaux & les Peines
Forment tous ensemble des Chaines
Qui durent autant que nos Ans :
(5) La Joye est à nos yeux une Ombre passagere,
Et le Plaisir s'enfuit d'une Course legere
Porté sur les aîles du TEMS.

※※

(6) Vôtre plus importante Affaire
Doit être de vous divertir ;
Tout passe, & Celui qui differe
N'a de reste qu'un Repentir :
Sans prétendre être vôtre GUIDE,
Faites un usage solide
Des PRECEPTES que j'ai suivis :
Cherchez donc les Plaisirs que demande vôtre Age,
En rompant des Soucis le fâcheux Esclavage,
Suivez mes fidéles Avis.

C'est ce que prêche la SAGESSE
Qui nous montre un si beau chemin
Et qui tient pour une Foiblesse
De compter sur le Lendemain.
Dans l'AVENIR sombre & bizare
Nôtre foible RAISON s'égare,
Il est trop éloigné de nous ;
(7) A joüir du PRESENT mettez donc vôtre Etude,
Et goûtez aujourd'hui quittant la SOLITUDE,
L'Unique Bien qui soit à vous.

(1) Disce, docendus adhuc quæ censet amiculus.--*Hor. Ep. XVII. l. 1.*

(2) ————————— Quam bene notum
Porticus Aggrippæ & via te conspexerit Appi,
Ire tamen restat Numa quò devenit & Ancus. *Idem. Ep. VI. lib. 1.*

(3) Inter cuncta leges, & percunctabere doctos,
Qua ratione queas traducere leniter ævum :
Ne te semper inops agitet, vexetque Cupido. *Idem, Epist. XVIII.*

(4) Inter spem curamque, timores inter & iras,
Omnem crede diem tibi diluxisse supremum. *Idem. Ep. IV. lib. 1.*

(5) Singula de nobis anni prædantur euntes,
Eripuere jocos, venerem, convivia, ludum.

(6) Tu Quamcumque Deus tibi fortunaverit horam
Gratâ sume manu, nec dulcia differ in annum. *Idem. Epist. XI.*

(7) ————————— Ut tibi vivas
Quod superest ævi, si quid superesse volunt Dî. *Idem. Epist. XVIII.*

A MADEMOISELLE DE P***.

Sur ce qu'Elle vouloit me consoler d'une Infidélité qu'on m'avoit faite, & me persuader de ne plus aimer une Personne qui m'avoit trahi.



Essez, aimable Iris, cessez de souhaiter
Que je ne verse plus des Larmes;
Dans de si cruelles Allarmes,
Helas! puis-je vous contenter?
Je ne sçaurois, quoi que je fasse,
Oublier ce bienheureux tems
Où mes Feux tendres & constans
Me rendoient cher à ma Candace;
Et que pour comble de mes Vœux
Elle brûloit des mêmes Feux.
Cet heureux tems n'est plus, excusez ma Foiblesse;
Tout ce que je puis faire en l'état où je suis,
C'est de vous cacher mes Ennuis,
C'est de vous cacher ma Tendresse.

Mon Esprit peu tranquile, & mon Cœur languissant
Ne sçauroient oublier une aimable Infidéle;
Je croi, pour mon malheur, son Cœur trop Innocent,
Et sa Main seule criminéle.





EPITRE V.

A LA MEME.

PAr excès de Bonté, vous voulez que sans cesse

Je tâche de bannir ma cruelle Tristesse,
Et que pour satisfaire à vos justes Desirs,
Je fasse quelque effort pour goûter les Plaisirs:
Vous êtes bonne Amie, ardente, charitable;
Mais pour moi, belle Iris, je suis un Misérable,
Qui bien loin d'approuver vôtre juste Dessein,
S'enfonce plus avant le Poignard dans le Sein.
En vain vôtre Pitié veut venir à mon aide,
Mon Mal trop obstiné ne veut point de Remede;
Contre ce noir Chagrin, ce funeste Poison,
Souvent à mon secours j'appelle ma Raison:

Je fais ce que je puis pour haïr mon ingrate ;
Quelquefois je l'espere, & cet espoir me flate,
Mais helas ! c'est en vain, puisque même en ce jour,
Toute ingrate qu'elle est, Elle a tout mon Amour.
J'ai beau me reprocher cette Persévérance,
Et la nommer moi-même une folle Constance,
Dez que pour la haïr j'écoute le DEPIT,
Mon Cœur, mon foible Cœur, aussi-tôt en gémit.
Jugez si je l'aimai, puisque je l'aime encore ;
Malgré mes vains efforts ce Cœur tendre l'adore ;
Mais je le punirois de cette Trahison,
Si j'étois Maître encore de toute ma RAISON.

Quand je veux écouter vos avis salutaires,
Mon Amour insensé m'en donne de contraires ;
Mon Esprit partagé souffre mille Tourmens,
Conservez, sage IRIS, tous les Maux que je Sens.
Contre ce rude Ecüeil ma RAISON fait Naufrage ;
Je n'ai que les Ennuis, les Chagrins, en partage ;
Ma Constance succombe à mes vives Douleurs ;
Et mon Cœur par mes Yeux se distile en des pleurs.



EPITRE VI.

A LA MESME,

Sur le même Sujet.



Faut-il qu'incessamment une indigne Tendresse,
Etale aux yeux de tous ma honteuse Foiblesse?
Et faut-il que je porte en tout tems, en tous Lieux,
Le Poison dans le Cœur, & la Mort dans les Yeux?
Chacun s'en apperçoit, & chacun en murmure,
Vous sçavez seule, Iris, ma cruelle Avanture;
Mon Chagrin trop visible, & mon Mal trop pressant
Me feront prendre, enfin, pour un Extravagant.
Que mon Malheur est grand! Qu'il est épouventable!
Je sens bien qu'il me tuë, & qu'il est incurable;
Sous son poids accablant, mon Courage abbatu,
Laisse trop lâchement succomber ma Vertu.

Helas! aimable IRIS, Que faut-il que je fasse
Pour chasser de mon cœur l'Infidéle CANDACE?
Vos soins, & vos bontés ne me sçauroient guerir,
Je n'y sçai qu'un remede, helas! c'est de mourir.

Mais quoi! toûjours mourir! toûjours de la foiblesse!
Passer à tout moment de bassesse en bassesse!
Avoir toûjours dans l'Ame un funeste Dessein,
Et fatiguer les Gens de mon trop noir Chagrin!
Non, non, c'est trop souffrir, je veux rompre ma Chaîne,
Je veux briser mes Fers, je veux finir ma Peine,
Mépriser une Ingrate, ou haïr constamment
Ce trop indigne Objet de mon attachement......
C'en est fait, & déja ma RAISON rappellée
Revient à mon secours moins sombre & moins troublée,
Mon Esprit moins confus, mon Cœur moins agité,
Promettent desormais plus de Tranquilité:
Delivré pour toûjours d'un Tourment effroiable,
C'est à vous, sage IRIS, que j'en suis redevable;
Je dois ma Guérison plûtôt à vos Avis,
Qu'à tous les vains Efforts de mes plus chers Amis:
Ah! plût au juste Ciel! qu'il fut en ma puissance
De vous marquer mon zéle & ma Reconnoissance;

Bientôt, riche, content, avec le nom d'Epoux,
Je voudrois; belle IRIS, pour jamais être à vous;
Je voudrois avec vous dans une Paix profonde
Pouvoir conter pour rien tout le reste du Monde.
Non, ce n'est ni par choix, ni par raison d'aimer
Qu'en voiant ce qui plaît, on se laisse enflâmer;
D'un aveugle Penchant le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne, & rend un Cœur sensible,
Et par une Secrete & Tyrannique Loi,
On se livre à l'Amour sans qu'on sçache pourquoi.
Je l'éprouve au malheur dont le Ciel me menace,
Tout me parle pour vous, & tout contre CANDACE....
Mais j'extravague encor, mon Cœur, quoique chargé,
N'ose s'offrir à vous, qu'il ne soit dégagé.
Pardonnez, sage IRIS, pardonnez cette Offense,
A mon peu de RAISON, à mon Extravagance:
Je suis un Malheureux, & je sens que la Mort
Terminera bien-tôt mon déplorable SORT.

STANCES A LA MESME.



'Aimai trop constamment un Objet Infidele,
Et pour m'en dégager je faisois mille vœux ;
Mais contre ma RAISON mon CŒUR toûjours rebele
N'a pû qu'avec le Tems rompre de si doux Nœuds.

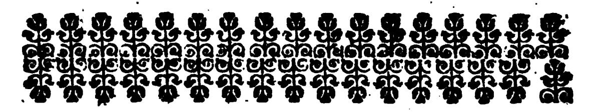
Par les attraits puissans d'une force inconnuë
Souvent de tendre Ami l'on devient tendre Amant ;
Je sens bien, chere IRIS, que je vous ai trop vûë,
Mais helas ! je voudrois vous voir incessamment.

Pour m'accabler d'ennuis le Ciel inexorable,
Refuse de souscrire à mes plus chers Desirs,
Serai-je donc toûjours un Amant miserable,
Et broüillé pour jamais avec tous les plaisirs ?

Tout dort dans l'Univers lorsque je veille encore,
Mon Mal est sans exemple, il n'a point de pareil:
Je vois mourir le Jour, & renaitre l'Aurore,
Sans avoir pû goûter les douceurs du Sommeil.

En vain sous un tel faix ma Constance abatuë
Pour vaincre mon Tourment veut faire un noble Effort;
Je céde à la Douleur qui m'accable & me tuë,
Et rien ne peut borner mon Malheur, que la Mort.





A LA MEME,

Sur le triste état de ma Vie.

SONNET.



Uel Demon favorable, ennuyé de ma Peine
Rompra les durs Liens dont je me sens pressé;
Par quel Vent reviendrai-je au Port que
j'ai laissé,
Suivant trop follement une Esperance vaine?

Le Sort pour assouvir son implacable Haine,
De troubler mon Repos ne s'est jamais lassé;
Et d'un Esclave aux Fers la plus pesante Chaine
N'est rien au prix des Maux que m'a fait le Passé.

Le PRESENT, Belle IRIS, m'eſt encore plus rude ;
Triſteſſe, Ennuy, Chagrin, Douleur, Inquiétude
Pour déchirer mon Cœur ſemblent ſe réünir.

Entrez bien, s'il ſe peut, dans toute ma Miſére ;
Et croyez, chere IRIS, que vôtre Humeur ſévére
Me menace en Secret d'un funeſte AVENIR.



EPIGRAMME

A LA MEME.

Sur ce qu'Elle m'avoit dit, que ſi Elle aimoit jamais, ce ne ſeroit qu'un Homme capable d'avoir pour Elle un Amour parfait.



RIS, vous voulez qu'on vous aime
D'un Amour qui ſoit ſans défaut ;
Si Tirsis ſe connoit lui-même,
Il connoit l'Amant qu'il vous faut.

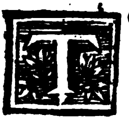


EPITRE VII.

OU

STANCES IRREGULIERES

Envoyées pour Etrénes à la même.



Out passe, belle Iris, & le Tems qui s'envole
Nous entraîne insensiblement;
Rien ne peut l'arrêter, il court incessament,
Et plus vite que la Parole
Il nous échape à tout moment.

Pendant que nous pouvons, profitons du bel âge,
Le Tems qui fuit toûjours nous y doit inviter;
Le plus beau de nos Ans s'enfuit comme une Image,
Nous n'en avons que l'usage,
Belle Iris, c'est à nous d'en sçavoir profiter.

❦

A quoi sert un beau Corps où loge un Cœur de Glace ?
Pour le rendre parfait l'AMOUR doit l'animer :
Tout se détruit enfin, & la Beauté s'efface,
Ce n'est qu'une Fleur qui passe ;
Tandis que l'on peut plaire, IRIS, on doit aimer.

❦

Qu'attendez-vous encor ? c'est trop de Résistence ;
IRIS, aimable IRIS, aimez à vôtre tour ;
Et que ce jour où l'AN finit & recommence,
Soit le dernier de vôtre Indifférence,
Et le premier de vôtre Amour.

❦

Si jusqu'ici pour Vous, mon Ame Infortunée
A gardé sa Tendresse au fort de ses Malheurs ;
Qu'une Ardeur si Constante enfin soit couronnée,
Et qu'en voyant finir l'ANNE'E
Je puisse voir aussi la fin de vos Rigueurs,

Mais

Mais pourquoi me flater dans mon Inquiétude
Que l'AMOUR, de mes Maux, puissent borner le Cours;
Enfin tout est sujet à la Vicissitude,
Vous persistez toûjours dans vôtre Ingratitude,
Et je m'obstine à vous aimer toûjours.

J'ai beau par mille Efforts me combattre moi-même
Le Tems qui change tout n'a pû me dégager;
J'ai tout souffert pour Vous d'une Constance extrême;
Helas ! depuis que je vous aime,
Pourquoi ne changez-vous, si je ne puis changer ?

Ah ! si je tiens à vous par de si fortes Chaînes,
Que le Ciel m'aimeroit, chere IRIS, en ce Jour,
Et qu'il beniroit bien mes Peines
Si je pouvois pour vos ETRENES
Vous donner tant soit peu d'Amour !



STANCES REGULIERES A LA MEME.

Sur ce qu'Elle m'avoit défendu de lui parler de ma Passion.



Ans un Bois solitaire & sombre,
Le Malheureux TIRSIS cherchant la plus noire Ombre
S'abimoit dans l'horreur d'un affreux Souvenir:
Sans cesse il rappelloit ses Disgraces passées,
Et se rongeant l'Esprit de ses tristes Pensées,
Se plaignoit du PRESENT, & craignoit l'AVENIR.

Pressé de sa Douleur extréme,
Son Cœur tyrannisé s'empoisonnant lui-même,
Malgré ses vains Efforts succomboit sous ses Maux:
Et repassant tous ceux qui tourmentent sa Vie,
Ce que lui font souffrir l'INJUSTICE & l'ENVIE,
Ne voyoit que la MORT pour borne à ses Travaux.

Sacré Réfuge du Silence,
Disoit-il; C'est à toi que je fais Confidence
D'un Supplice cruel qui m'accable d'ennuis:
Helas! sombre Forêt, seul Témoin de mes Larmes,
Unique Confident de mes tristes Allarmes,
Apprends mon SORT funeste, & l'état où je suis.

Aprés une erreur de JEUNESSE,
Et touchant presqu'à l'âge où regne la SAGESSE,
Je croyois en repos finir mes tristes Jours:
Mais sous un nouveau Mal mon Ame est abatuë;
Elle sent trop le Coup qui la navre & la tuë,
Elle ne veut plus chercher d'inutiles Secours.

Ce Mal est trop insupportable,
J'en sens toute la force, & qu'il est incurable,
Je le souffre pourtant, sans oser murmurer:
Et nourrissant mon Cœur de ma Mélancolie
D'un Tourment éternel j'empoisonne ma Vie;
Mais la Mort que j'attens sçaura m'en délivrer.



Ah ! si tu connoissois ma Peine ;
Et si je te nommois l'Adorable Inhumaine
Qui voit sans s'émouvoir tout mon affreux Tourment.
Mais non, sombre Forêt, je suis Discret & Sage,
Si je te la nommois, dans cet épais Feüillage
Ton Echo rediroit son Nom à tout moment.

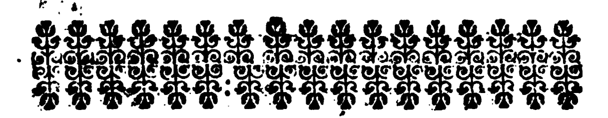
Quand je ne serai plus que Cendre,
Quand, enfin, de Tirsis si fidelle & si tendre
Il ne restera plus qu'un Ombre & qu'un vain Nom ;
Quelque Ami, par pitié, gravera sur ma Tombe
Ces Vers, ces tristes Vers, qui mieux qu'un Hécatombe
D'un Phoenix en Amour m'aquierront le Renom.



EPITAPHE DE TIRSIS.

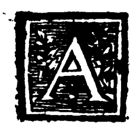
CY gît le Malheureux Tirsis,
Qui par un ordre exprés de l'Adorable Iris,
Et voulant jusqu'au bout plaire à cette Cruelle,
Mourut d'Amour & de Douleur ;
Mais, helas ! son plus grand Malheur
Fut, qu'il mourut éloigné d'Elle.
Passant, ne plains pas trop son déplorable Sort ;
Tirsis dans les bras de la Mort
Des plus parfaits Amans est le parfait Modelle.





A LA MESME

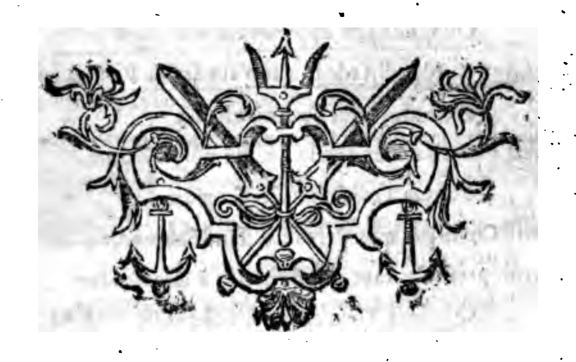
Sur ce qu'Elle m'avoit exhorté, en riant à retourner dans le Bois dont il est parlé dans les Stances précédentes, pour y faire encore d'autres Vers plaintifs.

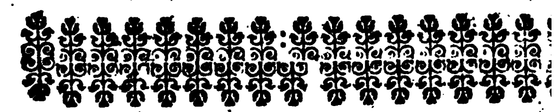


Quoi bon, chere Iris, à quoi bon souhaiter
Que j'aille dans un Bois *faire couler ma Veine*?
Accablé sous le poids d'une trop dure Chaîne,
Le Désolé Tirsis peut-il vous contenter?
Ah! si vous persistez à m'être si Contraire,
Entre les Malheureux je tiens le premier Rang;
Et je pourrai bientôt dans ce Bois solitaire,
Au lieu de Vers plaintifs *faire couler mon Sang*:
J'ai beau chercher la Solitude,
M'y plaindre en Liberté de mes cruels Tourmens;

En ai-je moins d'inquiétude ?
Ce Bois me guerit-il des Peines que je sens ?
Là, tout ce que je vois m'afflige & me chagrine ;
A redoubler mes Maux tout semble y conspirer ;
Tout ce que j'y produis sent la Ronce & l'Epine,
Et la MUSE en ce Bois ne veut point m'inspirer.
Je ne suis plus, quoi que je fasse,
Tel que j'étois jadis dans ce tems bienheureux,
Où CANDACE approuvant mes Feux
M'inspiroit plus d'Ardeur que n'eût fait le PARNASSE :
C'est alors que j'aurois chanté
Tous vos Charmes divers, toute vôtre Beauté.
Sur un Ton si doux & si tendre
Vôtre Cœur par mes Vers se laissant émouvoir,
Auroit presqu'autant pris de plaisir à m'entendre
Que mes Yeux en ont à vous voir.
Mais que dis je ? *émouvoir* ! Vôtre Ame de Lumiere,
Qui connoit toute chose, & sçait tout enflammer,
N'a que le seul Défaut d'être une Ame trop fiere,
Et de ne sçavoir pas aimer.
Si vous en êtes jaloux, GRANDS DIEUX! de vôtre Gloire,
Ne souffrez plus en Elle une tache si noire

Qui gâte de vos mains l'Oeuvre le plus parfait :
Qu'Iris cesse d'être Inhumaine,
Et pour rendre accompli ce que vous avez fait,
Rendez-la sensible à ma Peine.





PORTRAIT D'IRIS,

STANCES IRREGULIERES.

A LA MESME



E l'Objet le plus beau qui soit dans la Natu
De mon incomparable Iris,
Et de ses Charmes qui m'ont pris,
J'entreprens de tracer une vive Peinture ;
Amour, mon aimable Vainqueur
Du plus beau de tes feux viens échauffer ma Veine,
Et dépeins dans mes Vers cette belle Inhumaine
Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon Cœur.



Sa Taille fine, droite, belle,
Et qui n'est point d'une Mortelle,
Sçait se faire admirer & respecter de tous :
Mais de son Air aisé la grace naturelle

A quelque chose de si doux,
Que l'amour aussi-tôt fait ressentir ses coups,
Et se joint au respect que l'on avoit pour Elle.

Ses Cheveux d'un beau noir, luisans & déliez,
Par boucles épandus, & galamment liez,
Ombragent doucement la blancheur de sa Joüe:
Là de Jeux, de Ris, & d'Amours
Un Essaim folâtre se joüe,
Et dans leurs beaux anneaux fait mille jolis tours.
Son Teint n'est que de Lys & de Roses vermeilles,
Où les mêmes Amours ainsi que des Abeilles
Suçent un Miel délicieux
Réservé seulement pour la bouche des Dieux.

Ses Yeux grands, vifs, & doux, ne se peuvent décrire,
Et l'on ne peut les voir que le Cœur n'en soûpire;
Tant que par leur presence ils charment tous mes Sens.
Je cheris les beaux feux qu'en mon cœur ils allument;
Mais, helas! dès qu'ils sont absens,
Que ce pauvre Cœur qu'ils consument
Les ressent cruels & cuisans!

Sa Bouche petite & merveille,
Est d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal ;
Ni les Rubis, ni le Coral,
N'ont point une couleur pareille :
Aussi comme on le peut juger,
La Nature judicieuse
La fit ainsi petite afin de menager
Une Couleur si précieuse.
Mais lors qu'elle s'ouvre en riant,
On voit de beaux filets de Perles d'Orient
Egales, blanches, bien lustrées,
Et dont l'oeil avare est épris :
Elles sont, il est vrai, petites & quarrées,
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre prix.

Pour vous trop injustes Oreilles,
Qui refusez d'oüir le Recit de mes Maux,
Quoi que vous possediez des beautés nompareilles
Sans mélange d'aucuns défauts ;
Puis qu'enfin vos Rigueurs étranges
Sont cause de tous mes Malheurs ;

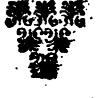
Vous n'entendrez point vos Loüanges,
Que vous n'écoutiez mes Douleurs.

Sa gorge où le desir s'égare,
En deux petits Monts se separe
L'un de l'autre assez éloignés :
Un importun Linge les cache
Qu'ils repoussent fort indignés,
Et semble que cela les fache.
Ses Bras ronds, fermes, & polis,
Font honte à la blancheur des Lys,
Ses Mains sont plus blanches encore,
Si ce n'est toutefois
Qu'un peu de rouge les colore
Vers les extrémités des Doigts.

Pour les autres Beautés dont IRIS est pourvûë,
Et qui composent son beau Corps,
Ce sont de prétieux Tresors
Qu'elle tient cachés à la vûë,
Avec le même soin que sous ses beaux habits
La Terre cache les Rubis,

De toutes les Beautez c'est l'illustre Modele;
Ce Chef-d'Oeuvre accompli de la Terre & des Cieux
Ce beau Corps le plaisir des Yeux
Est le riche Palais d'une Ame encor plus belle;
Mais d'une Ame semblable aux Dieux
Pourvû qu'Elle eût pitié de son Amant fidelle,
Et qu'aimant à son tour Elle le traitât mieux.

Voilà de mon Iris la charmante Peinture,
Mais l'Ouvrage imparfait de mon foible Pinceau,
Puis qu'enfin je lui fais Injure,
Et que l'Original est mille fois plus Beau.



A LA MESME

Sur ce qu'aprés avoir lû les Pieces Précédentes Elle me permit de lui parler à Cœur-ouvert de tout ce que je sentois pour Elle.

APrès un rigoureux Silence
Iris me permet de parler ;
Muse, sans plus dissimuler,
Découvrez-lui ce que je pense :
Faites-lui voir un Cœur soûmis,
Respectueux, sensible & tendre ;
Elle n'est pas toûjours d'humeur à vous entendre,
Parlez presentement qu'Elle vous l'a permis.
Mais pour lui découvrir mon Amour & mon Zéle,
De quels mots vous servirez-vous ?
Tous vos termes sont au dessous
De l'Ardeur que je sens pour Elle.
Oüi de quelque façon que l'on puisse exprimer

Les Transports d'un Amant fidele,
Mon Cœur sçait encor mieux aimer.
Taisez-vous donc sur ma Tendresse ;
Ce que vous en diriez paroîtroit Fabuleux ;
Rien ne peut, qu'un Cœur amoureux,
En concevoir l'excés & la Délicatesse ;
Si vous ne trouvez le moyen
De rendre son Ame sensible,
Tant d'Amour à ses yeux paroîtroit impossible,
Elle n'en croira jamais rien.



Sur un Accident qui la rendit tout d'un coup fort malade.



RIS, ce Chef d'Oeuvre des Cieux,
Est au Lit toute languissante ;
Justes & Pitoïables DIEUX !
Quel Crime a donc commis cette aimable Innocente,
Que d'avoir, par l'effet d'une Beauté charmante,
Sçû prendre mon Coeur par mes yeux ?
Voulez-vous la punir de son indifference,
Et des cruels Tourmens qu'elle m'a fait souffrir ?
Faire qu'elle se rende à ma Perséverance ;
Mais ne la faites pas mourir.
Ou, si pour expier son Crime,
Vous demandez une Victime,
Que ce soit, O GRANDS DIEUX, l'Infortuné TIRSIS ;
Il se croiroit digne d'envie,
S'il pouvoit aux prix de sa Vie
Sauver la Vie à son IRIS.



EPITRE VIII.

A LA MESME

Sur ce qu'aprés m'avoir avoüé qu'elle m'aimoi & aprés avoir vêcu ensemble pendant plı de six Mois dans une parfaite Intelligence Elle s'avisa tout d'un coup de vouloir ron pre avec Moi sans aucun sujet, & refuı plusieurs fois de me voir & de m'enteı dre.



Faut-il qu'un vain Scrupule, une puı
Chimére,
Vous rendant, chere Iris, à mes Vœux
Contraire,
Détruise tout d'un coup dans mon Cœur enflammé
Le sensible Plaisir d'aimer & d'être aimé ?
Quoi ! Vous trouvez mauvais, Cruelle, Inexorable,
Que prêt à succomber au Malheur qui m'accable ;

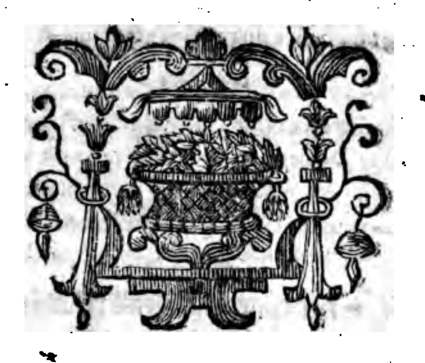
Avec Empressement je tâche d'obtenir
La douce Liberté de vous entretenir !
Je la demande encore ; & quoi que puisse dire
Ce Feu qui malgré moi prend sur moi trop d'Empire,
Vous pouvez sans Scrupule en voir mon cœur atteint,
Quand pour prix de mes Maux je ne veux qu'être plaint.
Vous connoissez l'Amour dont mon Ame est éprise,
Son excez ne doit point vous causer de surprise ;
Et vous ne direz rien que mon Cœur interdit
Pour Vous-même, avant Vous, ne se soit déja dit.
Tant d'Ardeur meritoit que vôtre Ame inflexible
A mes justes Désirs se rendit plus sensible ;
Au lieu de condamner un malheureux Amant
A souffrir, sans parler, sa Peine & son Tourment.
Cette rigueur n'a pû diminuer ma Flâme,
Pour vous voir sans Pitié, je n'ai point changé d'Ame ;
J'ai souffert, j'ai langui, d'Amour tout consumé
Cruelle ! & tout cela dans l'espoir d'être aimé.
Enfin j'en viens à bout, ma Constance vous touche,
Chere IRIS, j'en reçois l'Aveu de vôtre Bouche ;
Mais par un SORT fatal qui me remplit d'horreur,
Aprés ce doux Aveu, Vous m'ôtez vôtre Cœur ;

Vous voulez, par l'excés d'un trop Scrupuleux zéle,
Que j'arrache du mien un Amour si Fidéle,
Que la Haine succede à ma tendre amitié :
Helas ! c'est donc ainsi que je vous fais Pitié !
Je vous l'avouë, PARIS, mon Desespoir redouble,
Je ne puis regarder ce Changement sans trouble,
Quelques Maux où ma Flamme ait dû me préparer,
C'étoit toûjours beaucoup de les voir differer.
Mais de ce foible espoir vôtre Rigueur me prive,
Par elle, de ma Mort l'instant fatal arrive,
Puis qu'un simple entretien si long-tems attendû,
Pour me desesperer m'est enfin défendu.
D'un malheur sans-pareil vous accablez ma Flamme,
Vous me percez le Cœur, & vous m'arrachez l'Ame ;
Peut-être aurai-je encore le Tourment sans égal
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un Rival.
Helas ! lors que ce Cœur si Tendre, si Fidéle
Vous offroit avec Joye une Amour éternelle,
Que ne me disiez-vous que déja d'autres Feux
Vous mettoient hors d'état de répondre à mes Vœux :
J'aurois vû sans fremir, & j'aurois vû sans peine
Une fatale Ardeur dont l'Image me gêne,

Mais si mon triste Cœur à l'Amour s'est rendu,
Vous en êtes la Cause, & vous m'avez perdu;
Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même,
Iris, vous m'avez dit tant de fois, je vous aime;
Et quand d'un Cœur bien né la Gloire est le Secours,
L'avoir dit une fois, c'est le dire toûjours.

N'examinez donc point si vous pouviez sans blâme,
A ce trop juste Amour abandonner vôtre Ame,
A le justifier je pourrois trouver jour;
Mais il entre souvent du Destin dans l'Amour;
Dût-il nous en couter un rigoureux Martyre,
Le Destin l'a voulu, c'est à nous d'y souscrire;
Mais bien loin de vous rendre à cette Verité,
Vous cessez de m'aimer sans l'avoir mérité:
Ce Changement est grand, il est illegitime,
Du moins, cruelle Iris, apprenez-moi mon Crime,
Et pourquoi vous quittez, par une injuste Loi,
Les tendres Sentimens que vous aviez pour moi?
J'ai beau, pour me cacher à l'ennui qui m'accable,
Esperer quelque jour un Sort plus favorable;
Me flatter que mes Soins, & mon parfait Amour
Pourront vous inspirer pour moi quelque Retour,

Et que toûjours Content de souffrir & me taire
J'aurai peut-être encor le Bonheur de vous plaire ;
Helas ! vôtre Fierté vient d'abord m'avertir,
Que vôtre Cœur Ingrat n'y veut point consentir.
Pour prix de tant de Maux dont mon Ame abatuë
Sent le terrible coup qui l'accable & la tuë,
Pour la derniere fois accordez à mes Vœux,
De vous voir, vous parler, & mourir à vos Yeux.



A LA MESME.

Sur ce qu'Elle me manda, pour toute Réponse, qu'Elle partiroit le lendemain pour la Campagne, & qu'Elle ne vouloit pas absolument que je la visse en particulier.

SONNET.

Vous partez, belle Iris; mais pendant vôtre Absence,
Que deviendra Tirsis vôtre Fidele Amant?
Helas! qu'il va souffrir de Peine & de Tourment,
Si Vous ne lui laissez un rayon d'esperance.

Par Pitié, chere Iris, de sa longue Souffrance,
Donnez à sa Douleur quelque Soulagement;
Accordez-lui, du moins un bien-heureux Moment,
Et laissez-vous toucher à sa Perseverance.

L'Amour, le Desespoir, la plus vive Douleur,
Si vous le refusez, vont déchirer son Cœur,
Et finiront bien-tôt sa déplorable Vie.

Mais, adorable Iris, vôtre Cœur genereux
Sans doute aura Pitié d'un Amant malheureux
Dont la Flâme se vit cruellement trahie.



EPITRE IX.

A

MADEMOISELLE DE B***.

Sur l'état present de mon Cœur, & sur celui de ma Fortune presque ruïnée, pour n'avoir pû me résoudre à faire une Lâcheté.



Elas ! Pourquoi faut-il, aimable Celimene,
Que des plus noirs Chagrins mon Esprit soit la Scene ?
Et qu'étant estimé d'un Objet plein d'Appas,
La Joye & les Plaisirs ne suivent point mes pas ?
Il les suivroit par tout, sans la Constante Flamme
Qui malgré mes efforts tyrannise mon Ame.
Sans un cruel Malheur coup sur coup redoublé,
Quels Plaisirs n'eût point eu mon Esprit accablé ?

Pour peu qu'il eût montré de lâche Complaisance,
On m'auroit vû bien-tôt nager dans l'Abondance;
Car de foibles Mortels ont trouvé les moïens
Aux dépens de l'Honneur d'acquerir de grands Biens;
L'Or suit souvent les pas des Ames Criminelles,
Dérobe à la vertu mille Cœurs infidelles;
Et l'on voit aujourd'hui ce Métal dangereux
Corrompre les plus Fiers, & les plus Genereux.
Mais malgré le Débris & le triste Naufrage
D'un Bien dont je devois avoir un gros partage,
Et que cruellement me ravir le Malheur
(1) Au faux brillans de l'Or je préferai l'Honneur,
(2) Et voyant renverser une Fortune heureuse,
Je souffris ce Revers en Ame genereuse;
Avec ces sentimens d'un esprit vraiment Fort,
Malgré tous mes Chagrins je plaignis peu mon Sort:
D'une Ame qui s'éleve au dessus du Vulgaire,
Le principal Bonheur consiste à ne rien faire
Qui ne soit digne d'elle, & de la noble Fin
Où le Ciel toûjours Sage a fixé son Destin:
Elle sçait que la Vie est un simple passage
Pour arriver un jour à ce sublime étage

Où regne pour jamais une Felicité,
Qui vaut mieux que tout l'Or, que toute la Beauté,
Que tous les vains Plaisirs, & que toute la Pompe,
Du Monde corrompu, qui flâte, mais qui trompe.

Souvent l'on porte envie aux funestes Douceurs
De ceux qu'il a comblez de ses fausses Faveurs;
Mais que sont ces Douceurs? une Ombre, une Fumé
Une Fusée éteinte aussi-tôt qu'allumée;
Plus un Cœur se nourrit de tous ces vains Plaisirs,
Plus une ardente soif allume ses Desirs.
On croit qu'aux noirs Chagrins c'est l'unique Rem
(3) Mais la douleur les suit, & toûjours leur succe
On les voit disparoitre au moment qu'on les tient,
Et c'est pour son Tourment que le cœur s'en souvie
Que de Gens aujourd'hui gâtez par l'Opulence!
Le Vice, il est trop vrai, suit de prés l'Affluence,
Et c'est un pur Miracle, & même des plus Grands,
De trouver la Vertu chez les Gens Opulens.

On le sçait, on le sent; mais malgré LA SAGESS
L'Ame insensiblement tombe dans la Foiblesse;
De Chagrins & d'Ennuis un Cœur toûjours battu
Laisse honteusement endormir sa Vertu;

(4) La Mauvaise Fortune abbat, rend Léthargique,
Etouffe dans le Sein ce qu'il a d'Héroïque ;
Le Présent nous afflige, on craint pour l'Avenir,
Contre tous ces Assauts on a peine à tenir ;
Et ce sont des Torrens qui dans leur Violence
Bravent tous les Efforts de nôtre Resistence.
Aujourd'hui, Celimene, ils me troublent le Cœur ;
(5) J'ai beau sans m'étonner de leur brusque Fureur
Vouloir toûjours souffrir en Ame Genereuse,
Et croire que Lycas dans sa Fortune heureuse,
Avec son Bien immense, avec sa Qualité,
A beaucoup plus que moi l'Esprit inquieté ;
Je ne puis rétablir le Repos dans mon Ame,
Je ne puis vaincre, helas ! une fatale Flâme ;
(6) J'ai beau sur la Vertu faire le premier fonds,
Et croire que tout passe avecque les Saisons,
Je sens à tout moment de mortelles Allarmes,
Je soûpire sans cesse, & je verse des Larmes,
Et pour comble de Maux, un triste Souvenir
Ne presente à mes yeux qu'un funeste Avenir.
Je languis, & je céde à mon Impatience,
Si le Ciel en ce jour, redoublant ma Constance,

De

De mon Sort malheureux n'arrête enfin le Cours:
Helas! C'est de lui seul que j'attens du Secours;
C'est par lui seul encor que mon Ame allarmée
Peut trouver du Repos, & peut être calmée.
Mais après ce Discours plein de Regrets Moraux,
Par Pitié, Celimene, entrez bien dans mes Maux;
Ou daignez plaindre, au moins, un Cœur tendre & fidéle,
Dont vous connoissez trop & l'Ardeur & le Zéle.



(1) Vilius Argentum est Auro, Virtutibus Aurum.
Horat. Ep. I, lib. 1.

(2) ——————— Ducimus autem
Hos quoque felices qui ferre incommoda Vitæ
Nec jactare jugum Vitâ didicere magistrâ. *Juven. Sat. XIII.*

(3) ——————— Multo corruptâ dolore Voluptas.
Horat. Sat. II. lib. 1.

(4) Nil habet infelix Paupertas durius in se
Quam quod ridiculos Homines facit. ——— *Juven. Sat. III.*

(5) Is ne mihi melius suadet, qui ut Rem faciam, Rem
Si possim recté; si non, quocumque modo, Rem;
An qui Fortunæ me responsare superbæ
Liberum & erectum presens hortatur & optat.
Horat. Ep. I. lib. 1.

(6) ——————— Semita Certè
Tranquillæ per Virtutem patet unica Vitæ. *Juven. Sat. X.*





EPITRE X.

A MR LE COMTE DE D***.

Qui me reprochoit de m'être amusé à la Bagatelle dans quelques-unes de mes Epîtres.



OY, qui sçais le sujet de ma Douleur extrême,
Qui connois ce qu'on perd, quand on perd ce qu'on aime;
Qui jadis moins Sévére, en diverses Saisons,
De ce Sexe Inconstant connus les Trahisons;
COMTE, si dans l'Erreur de ma folle Jeunesse
Tu vois souvent ces mots d'AMOUR & de TENDRESSE;
Ne me condamne point, mais d'un lugubre accord
Daigne plaindre avec moi les Rigueurs de mon SORT:
Dispense, au moins, mes Vers de ces fâcheux Orages
Qu'excitent les Censeurs contre de vains Ouvrages;

Puisque j'affecte moins dans ces Vers malheureux
Le titre de Sçavant que celui d'Amoureux.
Consulte, au lieu de moi, ces Illustres Poëtes,
Ces Sages Ecrivains, ces divins Interprêtes,
Dont les nobles Ecrits les font par tout vanter,
Et qu'il est mal aisé de pouvoir imiter.
Il me suffit, pour moi, si j'ai bien sçû dépeindre
Le sensible Tourment qui m'oblige à me plaindre:
Un Amant qui se voit en proie à la Douleur,
Ne sçauroit s'empêcher de pleurer son Malheur.
Un jour, lors que le Tems qui change toutes choses,
Et qui fait succeder les Epines aux Roses,
Aura sçû m'inspirer de graves Sentimens
Qui s'accorderont mieux avec mes Cheveux blancs,
Comte, je quitterai l'Esprit de Bagatelle;
A toutes les Iris mon Cœur sera Rebelle.
Alors, pour contenter ton Esprit & tes Yeux,
Je n'écrirai plus rien qui ne soit Sérieux;
Et jettant en Critique un regard sur Moi-même,
Je blâmerai l'erreur de ma Folie extrême.
Je me rirai du Monde, & de sa Vanité,
Qui cherche dans des Riens son Immortalité;
Et franc des Passions où nôtre Cœur se livre,
J'apprendrai, dans mes Vers, aux Hommes à bien vivre.



L'ADIEU AUX MUSES DISCOURS

———————— Jamque pudori.
Sit mihi Musa Lyræ solers, & Cantor Apollo.
Horat. Art. P

(r) MUSES, c'est trop rêver aux bords de vos Fontaines,
Pour un foible Plaisir vous donnez mille Peines ?
Vous n'avez plus pour Moi vos premieres Beautés,
Et je renonce aux Biens que vous me promettez.
Jadis avec honneur vos heureuses Retraites :
Retentissoient des Chants des tranquiles Poëtes

Quand les Maîtres du Monde, aprés de grands Exploits
Concertoient avec eux à l'ombre de vos Bois,
Et qu'un même Laurier cueilli sur le Parnasse
Couronnoit à la fois AUGUSTE & son HORACE :
(2) Mais, Helas ! dans ce Siecle un injuste Mépris
Est de nos tristes Vers & le fruit, & le prix.
Quoi ! lors que sans rien faire il m'est permis de Vivre,
Dois-je, mal-à-propos secher à faire un Livre,
Et n'avoir pour tout fruit des peines que je prens,
Que la haine des Sots, & le mépris des GRANDS ?
(3) Mais quand de vos Appas on a l'Ame ravie,
Qui vous suit une fois, vous suit toute sa Vie ;
On a beau remontrer au Poëte LAGON
Qu'on n'entendit jamais son barbare Jargon ;
En vain, pour le guerir de sa fureur d'écrire,
On méprise ses Vers que lui seul il admire ;
A ses propres dépens il se fait Imprimer,
Et toûjours, malgré vous, il s'obstine à Rimer.
Moi-même mille fois à vos Ardeurs Rebelle,
J'ai tenté vainement de vous être Infidelle ;
Tous les jours, dez que l'Aube annonce le Soleil,
APOLLON, par ces mots, interrompt mon Sommeil :

Quitte, quitte du Lit les délices vulgaires,
Ce n'est point en dormant que se font les HOMERES.
Debout. *Il n'est pas jour ; Que faire si matin ?*
Va d'HORACE & de PERSE éclaircir le Latin,
Lis, & relis encore & TERENCE & VIRGILE,
Et sur leur Stile heureux tâche à former ton Stile.
Je sçai tous ces Auteurs. Les peut-on trop sçavoir ?
Il t'y faut appliquer du Matin jusqu'au Soir,
Te sévrer des Plaisirs où l'âge te convie,
Et me sacrifier les beaux jours de ta Vie.

C'est ainsi, DOCTES SOEURS, que vos chers Nourissons
A leur Tranquillité préferent vos Chansons.
On pourroit de vôtre Art souffrir l'Inquiétude,
Si la Gain balançoit l'ennui de son Etude ;
Mais entre tous les Arts qui demandent des Soins,
Vôtre Art coûte le plus, & profite le moins.
T * * qui tuë un homme avec une Ordonnance,
De son Assassinat reçoit la Récompense ;
Et Toi, qui s'enrichis d'un Argent si mal-dû,
F * * je t'ai payé pour un Procès perdu.
(4) Cependant qui ne sçait la Réponse inhumaine
Que fit à l'ARIOSTE un avare Mécène,

Quand cet Auteur comique autant qu'ingenieux,
Lui dédia, sans fruit, son ROLAND FURIEUX?

De Vers bons ou mauvais, plus d'un Grand trop avide,
Jadis payoit trop cher un Ouvrage insipide,
(5) DESPORTES, en son tems, pour un méchant SONNET
Reçeut avec honneur la Mitre & le Rochet.
(6) CHAPELAIN pour chanter d'une Voix rude & lente,
Toucha pendant vingt ans deux mille Ecus de Rente:
Mais, helas! il n'est plus de ces Cœurs Généreux,
Et hors l'heureux DESPREAUX, tout Poëte est un Gueux.

(7) *La gloire*, direz-vous, *qui nous suit d'ordinaire,*
Doit à nos Favoris tenir lieu de Salaire:
O! le digne Loyer d'un pénible Métier,
Où sans compter le Tems on perd jusqu'au Papier!
Cette Gloire qui dupe & le Sot, & l'Habile,
Qu'est-elle, que du Vent, quand elle est infertile?
D'ailleurs lors qu'aprés elle on court en insensé,
Est-on sûr de l'atteindre aprés s'être lassé?
ARONCE qui se tuë à grimper au Parnasse,
Est d'un tas de Grimauds sifflé de Place en Place:
Et combien voyons-nous d'Auteurs infortunés,
Qu'à d'éternels Affronts vous avez condamnés?

Dans un Siecle où fleurit la pureté parfaite,
(8) Il faut de grands Talens pour former un Poëte ;
Il faut qu'au Berceau même APOLLON nous ait ri,
Que des meilleurs Auteurs nôtre Esprit soit nourri,
Et que par le travail d'une longue Lecture,
L'Art acheve les traits qu'ébaucha la Nature :
Aujourd'hui, que l'on voit d'assez fameux Auteurs
Apauvrir le Libraire, & manquer de Lecteurs ;
Irai-je folement, pour prix de mon Etude,
Des Livres inconnus grossir la multitude ?

En vain vous me flâtez qu'un Succès plus heureux
De mon Ambition contenteroit les Vœux,
Et que D** toûjours à mes Oeuvres Propice,
Forceroit la CRITIQUE à me rendre Justice ;
Quand les Sons de mon Luth presque usé sous mes doigts
D'un Cygne agonizant surpasseroient la Voix,
Et que mes Chants polis par de lassantes Veilles,
Auroient d'APOLLON même enchanté les Oreilles ;
Pourrois-je m'assûrer que le tour de mes Vers
Sçût plaire également à tant d'Esprits divers ?

Mais si fermant les Yeux au peril où s'expose
La Gloire ou le Repos de quiconque compose

Je suivois pour Rimer un aveugle desir ;
Quel genre de Poëme oserois-je choisir ?
Faut-il Auteur nouveau d'une Piece Tragique,
Faire plaindre un Heros sur un ton magnifique,
Et touchant le Succès, Rêveur, Triste, Inquiet,
D'un Chagrin incertain m'affliger en effet ?
Non, mon Ame au Repos constamment attachée,
D'un Sentiment pareil ne peut être touchée.
Dois-je, en Stile Amoureux, pleurant hors de saison,
Me plaindre des Rigueurs d'IRIS, ou de LISON ?
Helas ! les plus beaux Vers d'un Cœur tendre & fidele
Sont un foible Secours pour vaincre une Cruelle.
Si dans une Satire abondante en Bons-mots,
Je censure le Vice, & redresse les Sots,
Toute LA COUR, en cris contre moi déchaînée,
Traite mes Jeux d'Esprit de Licence effrenée ;
Mes Amis les plus chers n'osent qu'avec terreur,
D'un Torrent si rapide arrêter la fureur ;
Et sur le bruit qui court, mes Parens en allarmes,
A ma prochaine Mort donnent déja des Larmes ;
Tandis qu'impunément l'implacable DESPREAUX
Choque des Gens d'honneur jusques dans leurs Tombeaux ;

Déchire les Vivans, sans qu'on lui fasse un Crime
D'avoir de Noms fameux toûjours orné sa Rime.
Mes Parens Ennemis de vos vieilles Chansons,
Me font, à tout moment, d'importunes Leçons;
Quitte, me disent-ils, une Etude inutile.
Et va faire au Palais une Moisson fertile,
S***, tu le connois, chacun parle de lui,
Voi ce qu'il fut jadis, ce qu'il est aujourd'hui;
Tu sçais le peu de Bien qu'il eut pour son partage,
Ses Dettes, de beaucoup, passoient son Heritage;
Cependant qu'il l'a mis au Rang où tu le vois?
C'est le Barreau; voila l'utilité des Loix:
Mets toi devant les Yeux un semblable Modelle,
Des Vers qui te font tort débrouille ta Cervelle,
Ou, si pour t'attirer le Droit manque d'Appas,
Quitte-le; mais au moins Dors, & ne Rime pas.
C'est ainsi qu'opposés au panchant qui m'entraine,
De mon Cœur, contre Vous, ils soulévent la haine;
Il faut leur plaire enfin, & faire un autre Choix;
Adieu, Muses, Adieu, pour la derniere fois.

(1) Quid mihi vobiscum est, O Phœbe novemque sorores?
Ecce nocet Vati Musa jocosa suo. *Martial. Ep. XXII. lib. II.*

(2.) Frange miser calamos, vigilatæque prælia dele,
Qui facis in parvâ sublimia carmina cellâ,
Ut dignus venias hederis & imagine macrâ.
Spes nulla ulterior: didicit jam Dives avarus
Tantum admirari, tantum laudare disertos. *Juven. Sat. VII.*

(3.) Nos tamen hoc agimus, tenuique in pulvere sulcos
Ducimus, & littus sterili versamus Aratro.
Nam si discedas, laqueo tenet ambitiosi
Consuetudo mali; tenet insatiabile multos
Scribendi cacoëthes, & ægro in corde senescit. *Ibidem.*

(4.) *Loüis Arioste, fameux Poëte Italien, ayant dédié son Poëme* d'Orlando furioso *au Cardinal Hippolyte d'Este, en eut pour toute récompense ces paroles mortifiantes.* Messer Lodovico, dove Diavolo havete pigliato tante Coglionerie?

(5.) *Philippe Desportes eut du Duc de Joyeuse, l'un des Favoris de Henri III. Roi de France, une Abbaye de 10000. Ecus de Rente, pour un assez méchant Sonnet; ce qui a fait dire à Balzac, que le* loisir de 10000. Ecus que Desportes se fit par ses Vers, est un Ecüeil contre lequel les Esperances de dix mille Poëtes se sont brisées.

(6) Jean Chapelain *Auteur du Poëme de* la Pucelle, *eut du Duc de Longueville, une Pension de deux mille Ecus par an, pour travailler à ce méchant Ouvrage; & il ne l'acheva qu'au bout de vingt ans.*

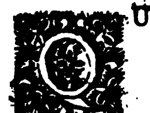
(7) Contentus famâ jacet Lucanus in hortis
Marmoreis; at Serrano, tenuique Saleio
Gloria quantalibet, quid erit, si gloria tantum est. *Juven. Sat. VII.*

(8) Sed vatem egregium, qui non sit publica vena,
Qui nil expositum soleat deducere, nec qui
Communi feriat carmen triviale monetâ;
Hunc qualem nequeo monstrare, & sentio tantum,
Anxietate carens animus facit. ——————— *Ibidem.*



STANCES SATIRIQUES CONTRE LES EXTRAVAGANCES DES POËTES.

——— *Pictoribus atque Poëtis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua Potestas.
Horat. Art. Poët.



Ue c'est un Art Menteur que l'ART DE
POESIE !
Il fait tomber en Frenesie
Ceux qui se mêlent de Rimer ;
Car dans leurs nombreuses Cadences
Tout leur Talent est d'exprimer
Des pures Visions, & des Extravagances.



L'un tout Desesperé va conter aux Echos
Combien l'Amour lui fait de Maux ;
Puis il va le dire aux Fontaines :
Il en instruit les Prez, les Monts,
Et fait Confident de ses Peines,
Tout ce qui vole en l'air jusques aux Papillons.

L'autre au bord d'un Ruisseau, comme un vrai Fanatique
L'Apostrophe d'un ton tragique,
Et lui dit tout baigné de pleurs,
Arrête le cours de ton Onde,
Je te veux conter les Douleurs
Que me fait éprouver la plus Belle du Monde.

Combien de faux Tourmens! combien de faux Soûpirs!
Combien aussi de faux Desirs
Paroissent vrais dans leurs Ouvrages!
Et combien souvent y voit-on
Briller de divines Images,
De qui l'Original est laid comme un Démon!

Ils prodiguent fouvent & l'Albatre & l'Yvoire
En faveur d'une Gorge noire ;
De plus riche Eclat des Rubis
Ils parent une laide Bouche ;
Et touchant la Rofe & Lys
Où la Rofe & le Lys n'eurent jamais de couche.

Combien nous ont-ils peint d'Amarantes, d'Iris,
De Calimenes, de Cloris !
Combien de Calistes parfaites
Qui font naître les doux Tourmens ?
Mais qui ne font que des Parasites
Malgré le vain Eclat de ces Noms de Romans.

Ils font, comme il leur plaît, mille Métamorphofes ;
Ils changent les Soucis en Rofes ;
L'Ebene en Albatre très-fin ;
Et chez cette Race fantafque
Tout eft brillant, tout eft Divin,
Mais fouvent tout eft Laid quand on ôte le Mafque.

Une Laide avec soin consulte son Miroir,
Se flattant sottement d'y voir
Ce qu'une Ode lui represente:
S'il ne le represente pas,
Elle s'écrie, *Il faut qu'il mente*,
Car l'Ode assûrément a bien peint mes Appas.

Ainsi ces Imposteurs avec leurs Hyperboles
Abusent force laides Folles.
Mais que peut-on esperer d'eux
Autre chose que du Mensonge?
Puis qu'APOLLON au Cerveau creux,
PEGAZE & les NEUF-SOEURS sont les Enfans d'un
Songe.



EPITRE ENJOUE'E A Mr. DE C****,

Sur le Sujet qui m'a fait changer la Résolution que j'avois prise de ne plus Ecrire.

O Melibœe ! DEUS nobis hæc otia fecit. Virg. Ecl. I.



ENfin, mon cher CLEON, un mal assez bizare *
Saisissant au Colet mon Oncle trop Avare,
A l'aide d'un GUENAUD, d'un BRAYER, d'un RAINSSANT †
Couvre ses Heritiers d'un Deüil réjoüissant.
Son Ame en descendant au Séjour des Ténébres,
Regrettoit les grands frais des Appareils funébres:

* *Une Equinancie.*
† *Medecins celebres par le grand nombre de Gens qu'ils ont fait mour*

Mais pour moi, cher CLEON, que ne puis-je aujourd'hui
Faire ceux d'enterrer deux Cousins * avec Lui !
Nous mêmes de ses Biens nous faisons l'Inventaire,
Sans nous embarrasser de Clerc, ni de Notaire.
Primò donc, Nous trouvons, visitant ses Papiers,
Que le défunt Barbon n'eut point de Creanciers.
Secundò, Que jamais (chose rare & nouvelle,
De voir qu'un HARPAGON ait vieilli sans Querelle)
Le nôtre, en tout son tems, n'intenta de Procez.
Que de peur de DONNER, il n'a fait aucun Legs.
(1) Puis dans deux Coffres-forts d'une vaste étenduë,
Cent mille bons Ducats s'offrent à nôtre vûë.
Comprens-tu, ce que c'est que cent mille Ducats,
CLEON ? tout ton A**, ma foi, ne les vaut pas ;
Qui, malgré, de ses Vins la fertile Abondance,
Ne sçauroit en deux ans fournir tant de Finance.
Je ne te parle point de Meubles de grand prix,
De Maisons à Plafonds, à superbes Lambris,
De Vaisselle d'Argent, de Porcelaine rare,
Qu'avec peine amassa nôtre défunt AVARE,
(2) Qui pour voir son Tresor sans cesse accumulé,
Avec beaucoup d'ardeur a toûjours travaillé ;

* *Autres Neveux Coheritiers.*

Et pour nous préparer cette heureuse journée,
Tourmenté soixante ans sa Vie infortunée.
Nous voilà donc défaits du Vieillard Catarreux;
Quoi qu'en dise DESPREAUX, je m'en croi plus Heureux.
Ce n'est pas qu'ébloüi d'une grosse Richesse,
J'en vante plus souvent ma Race, & ma Noblesse;
Ou qu'enflé d'un Orgueil & ridicule & vain,
Je produise en tous lieux mes Titres en Vellin.
Aux Caprices du Sort mon Ame accoûtumée,
Ne sçait point se remplir de Vent ni de Fumée:
Mais je tiens qu'ici bas, malgré ce qu'on en dit,
(3) La Vertu sans Argent a fort peu de Crédit.
La Vertu toute nuë, autrefois étoit belle,
Mais le Vice à son aise, est aujourd'hui plus qu'elle;
Et de quelques talens que l'on soit revêtu,
On ne fait point Fortune avec trop de Vertu.

Cependant, cher CLEON, tant de sujets de joie
Ne m'en font point sentir que je ne te revoie;
Afin de t'assûrer que je n'ai point de Bien,
Qui ne te soit aquis tout autant que le tien.

Mais malgré l'embaras d'Affaires si confuses,
Je sens renaître en moi mon Amour pour les MUSES;

Et malgré mon Dépit, & mon dernier ADIEU,
Cet Amour insensé m'accompagne en tout lieu.
(4) J'entens incessamment la Raison qui me crie,
Garde toi d'imiter ARONCE & sa Folie;
Ne va point, comme lui, t'exposer au hazard
De voir siffler tes Vers par le Tiers & le Quart;
Desormais en Repos ne songe plus qu'à Vivre!
Il est vrai, cher CLEON, c'est un Conseil à suivre;
Mais malgré la Raison & ses sages Discours,
Je sens qu'ARONCE & Moi nous Rimerons toûjours.

(1) ———————— Delirus & amens
Qui Nummos Aurumque recondit, nescius uti
Compositis, metuensque velut contingere Sacrum.
Horat. Sat. III. lib. 2.

(2) ———————— Quoad vixit; credidit ingens
Pauperiem vitium, & cavit nihil acrius: ut si
Forte minus locuples uno quadrante periret,
Ipse videretur sibi nequior ———— *Idem. Ibidem.*

(3) ———————— Atqui
Et genus & virtus, nisi cum re, vilior algâ est.
Idem. Sat. V. lib. 2.

(4) Est mihi purgatam crebrò qui personet aurem:
Solve senescentem maturè sanus Equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat. *Idem. Ep. I. lib. 1.*



A

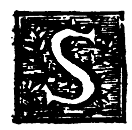
MADAME DE F***.

En lui envoyant un Portrait naïf de moi-même, qu'elle m'avoit fait demander par un de mes Amis.

Nec sum adeò informis, nuper me in Littore vidi.

Virgil. Eclog. II.

MADAME,



I Mr. de C**** m'a dit vrai dans la derniere Lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, vous me demandez si obligeamment mon Portrait, que j'aurois mauvaise grace à vous refuser. Et comme vous souhaitez que le Pinceau de la Naïveté aussi bien que celui de la Verité,

le rende semblable à son Original, j'entreprens avec joye de vous en faire le Crayon sur le Naturel. Je suis si persuadé que personne ne me connoît si bien que moi-même, que quand mon Portrait ne paroîtroit pas ressemblant, je ne sçaurois m'empêcher de m'en juger un trés-fidéle Peintre, & de croire, sans vanité, que si ma bonne Fortune m'a donné un Ami fait comme Mr. de C****, j'avois peut-être en Moi quelques Qualités qui pouvoient le mériter; particulierement de celles que l'on ne communique point d'ordinaire au Public, comme sont les Inclinations Naturelles, & les Sentimens du Cœur.

Je commencerai par mon Esprit, & finirai par mon Humeur, laissant la forme de mon Visage à ceux qui se connoissent mieux que moi en Traits & en Proportions: outre que je n'y ai rien remarqué d'extraordinaire ni en Beau, ni en Laid. Je vous dirai seulement en passant, que ma Taille est droite & assez libre; qu'elle n'est pas de ces Tailles geantes, mais de celles qu'on appelle Riches, & j'ajoûterai pour être d'autant plus Sincere, que je ne crois pas avoir en ma Personne rien de choquant pour la Vûë; cependant j'en laisse la Critique à quiconque la voudra faire.

Mon Esprit est bien-faisant & assez Eclairé pour me conduire sans faire de chûtes périlleuses; s'acommodant aussi aisément à la Necessité des choses presentes, qu'il est Résolu contre celle que la Prudence ne peut éviter; & se bornant sans peine à ma Fortune, bonne ou mauvaise, de même que sans inquiétude il attend ma destinée.

J'aime tous les Exercices du Corps; & j'y aurois eu une assez grande Disposition, sans de certains Contretems qui m'ont empêché d'y faire de grands Progrés dans ma Jeunesse. Je n'aurois peut-être pas été moins propre à ceux de l'Esprit, si la Vie Errante que j'ai presque toûjours menée, ne m'avoit dérobé le loisir de m'y appliquer.

J'ai eu pendant fort long-tems une Memoire des plus heureuses; mais elle commence à me faire souvent faux-bond; je veux esperer que le Jugement aura pris la place de ce que j'en ai perdu : Il m'en est neanmoins resté suffisamment pour apprendre les Langues dont j'ai eu besoin dans mes Voiages; mais non pas assez pour les retenir toutes.

J'aime la Lecture sans y avoir le dernier attachement; sur tout, celle de l'Histoire & de la Poësie. J'écris plus facilement que je ne parle : mon Stile est succint & assez net; ma Parole un peu brusque, & quelquefois embarassée.

Comme je suis fort Reconnoissant d'un Bienfait, je suis fort Sensible à un Outrage, jusqu'à tomber dans des Emportemens: mais les Mouvemens en sont si prompts, qu'ils ne sont pas de durée. Ce Défaut vient de mon Tempérament chaud & bilieux; mais la RAISON le corrige sur le champ, & l'assaisonne de Flegme.

Quant à mon Ame, je sens qu'elle est née avec de belles Inclinations; je l'ai Fidele, Genereuse, & j'ose dire presque Maîtresse absoluë d'une partie de ses Passions. S'il y en a quelqu'une qui domine en moi, c'est assurément la Tendresse : & quoiqu'elle ne paroisse pas avec Eclat, mon Cœur sçait bien que c'est le plus grand Tourment de ma Vie. J'ai pour ce que j'aime une Affection si forte, que je ne suis jamais dans une possession tranquile de son Amitié réciproque, sans qu'elle me laisse quelque Inquiétude de la perdre; mais ces Sentimens si tendres & si vifs qui me rendent capable de bien Aimer, font aussi que je Haïs avec excès. J'ai de la Civilité généralement pour tout le Sexe; mais je haïs les Coquetes qui se plaisent à faire à toute heure de nouvelles Conquêtes, & qui seroient bien fâchées de perdre un Galant, si la place n'étoit remplie par deux autres. J'aime un Esprit réglé, quand même il n'y auroit que de la Médiocrité. La Modestie & la Douceur me charment

autant que la Beauté; je suis pourtant bien aise que l'un & l'autre s'y rencontrent. Pourvû qu'une Personne à qui j'ai dessein de m'attacher, ait assez de Jugement pour se bien conduire, & faire le discernement d'un honnête Homme à un autre, je trouve que c'est assez pour moi. Après avoir donné des preuves d'une Affection tendre & sincere, je demande une preference toute entiere, & ne fais point de cas d'un Cœur partagé: Mais aussi quand je connois qu'on a de la Bonté pour moi seul, je me donne si absolument, que je ne réserve rien. J'aime avec tant d'Empressement & de force, que tout me donne de l'Inquiétude: Il n'y a petit Soin ni Bagatelle qui regarde l'Objet aimé, qui ne me soit une Affaire très-importante, & je croi devoir plus à ma Passion, qu'à tout le Monde ensemble: ainsi, MADAME, si j'aimois mon Repos, je devrois souhaiter de n'aimer jamais rien, ou de n'aimer pas si bien.

Je hais la Médisance, les grossieres me font horreur; mais si l'occasion se presente en Compagnie de dire un bon mot au desavantage de ceux que je n'aime point, le Moment est fatal pour eux, car je ne puis gagner sur moi de le laisser échapper. Cependant je suis Ennemi du Mensonge, à un point, que je ne le souffre pas même dans les Bagatelles: cela fait que je ne crois point legerement le mal qu'on me dit du prochain, particulierement aux dépens des Femmes. Je prens toûjours le parti de plaindre ce qui est blâmable, sans jamais blâmer les actions de personne, si ce n'est de celles que la Bienseance ne peut souffrir sans crime. Que si j'avois l'honneur d'être auprès de vous, vous verriez bien, MADAME, que je pardonne tout aux autres, & que je ne me pardonne presque rien; ne croiant pas qu'il y ait un meilleur Correcteur que SOI-MESME, lors qu'on ne se veut rien déguiser, & que nôtre Amour-propre ne nous jouë point de mauvais tours.

L'Avarice est une de mes plus fortes Aversions, & cu-

je ne puis pas m'imaginer que l'on puisse conserver aucune bonne Qualité en soi, quand on est l'Esclave d'une si pernicieuse Maîtresse. J'ai une Compassion si grande pour les Malheureux, que bien souvent la Pitié qu'ils me causent, me met de leur nombre. Je me sens une si forte pente à la Liberalité, que j'ai cent fois murmuré de n'être pas dans un Rang assez élevé, pour porter jusqu'au de là de ses bornes une Vertu que j'admire, & que ma mauvaise Fortune ne me permet point de pratiquer, comme je le souhaiterois.

Ainsi toûjours touché du Sort des Malheureux,
Je murmure & me plains que le Ciel rigoureux,
En me donnant un Cœur pour eux sensible & tendre,
Mais refusé les Biens que je voudrois répandre.
M'ait peut-être est-ce Orgueil, non Générosité,
Et que selon mes Vœux si le Ciel m'eût traité,
J'aurois, m'enrichissant, tenu mal mes Promesses,
Et trouvé l'Avarice aveeque les Richesses.

Ce n'est pas que je condamne l'œconomie : au contraire je demeure d'accord qu'il est de la Prudence d'épargner, non pas pour amasser des Trésors, mais pour être en Etat de dépenser honorablement quand l'Occasion s'en présente: ainsi je n'aprouve point la Profusion, & je tiens que c'est un vice comme l'Avarice Quelqu'un me dira, peut-être, que je me condamne moi-même, & me reprochera d'avoir été quelquefois un peu Prodigue. A cela je réponds, que je ne prétens pas me faire ressembler à ce que j'étois il y a quelques années : mais à ce que je suis à present

Mon Humeur est franche & fort éloignée de la Fines-

se, ne pouvant souffrir la Dissimulation à moins qu'elle ne produise un bon effet J'aime en toutes sortes de Personnes la Vertu & le Mérite ; & j'ai autant de respect pour celles qui les possedent sous l'habit de Serge, que j'ai de Mépris pour la Condition & le Brocard des autres qui en sont destituées.

Ceux que je ne connois point, & dont l'abord ne me plaît pas, me trouvent assez Sérieux ; mais il n'est pas mal-aisé de faire Connoissance avec moi. Alors, je veux vivre avec Liberté & Franchise. Ainsi ceux qui par leur premier jugement m'auront crû un peu fier, se verront obligés de se dédire bien-tôt.

L'ambition ni l'envie ne me tourmentent jamais ; bien loin de cela, j'ai souvent fait un souhait impossible ; & par conséquent ridicule : C'est, de pouvoir être le seul Malheureux sur la Terre, afin que tout le Monde fût heureux. Mais si mon Ame est en repos de ce côté-là, sa tranquillité est souvent troublée par la tendresse que j'ai pour mes véritables Amis : Pour cela, j'avouë que j'ai une sensibilité qui mérite la Censure des ESPRITS-FORTS, puis que j'ai plus de douleur des Maux qui leur arrivent, qu'ils n'en ressentent peut-être eux-mêmes. Il est vrai que cette Tendresse n'est pas aussi générale qu'elle est forte, car je ne la donne qu'à peu de Gens ; & pour qu'un Homme soit digne d'être mon Ami, il faut que ses Inclinations soient conformes aux miennes : alors j'ose dire que je suis un bon Ami, ne manquant jamais aux devoirs de l'amitié la plus exacte ; mais aussi, quand on y manque, & que je prévois la moindre froideur, je romps un peu brusquement ; il me prend une fierté d'indifference, qui fait que je ne cherche point d'éclaircissement, & que je ne puis m'abaisser à faire des plaintes. Ce défaut est grand, il ôte beaucoup du prix de mon amitié ; je le sens bien moi-même, cependant je n'ai jamais pû m'en corriger ; mon principal but étant de plaire à quelques Gens raisonnables, & de ne me met-

e pas en peine si les autres s'accommodent de moi, u non.

Un autre grand Défaut que je reconnois en Moi; c'est que je suis sujet à des Aversions invincibles, à des Dégoûts bizarres qu'on a pour certaines Gens, & qu'on voudroit vaincre si on le pouvoit : souvent même c'est pour des Personnes de Mérite, mais c'est un Mérite impuissant à mon égard. Je prens neanmoins tous les soins imaginables pour surmonter ce Défaut, parce que je sçai que c'est un sentiment injuste.

Je rends le Devoir à qui il appartient, & je fais pour cela le premier pas; mais si-tôt que je rencontre de ces *Bêtes de Cérémonie*, qui se figurent que tout leur est dû, je deviens en même-tems fort bon ménager de mes Démarches, & je ne le cede que par force.

Je ne suis pas né pour la Cour, car je ne puis m'empêcher de dire ce que je sçai dans la pure Vérité, quand on me permet de parler; aussi me fais-je peu de fête; les Grands veulent tout sçavoir, Moi j'ai peu de Curiosité d'apprendre ce qui se passe; ainsi je leur serois inutile: D'ailleurs j'ignore l'Art de bien pousser une Médisance, & de dauber sur le Prochain pour le détruire, qui est l'exercice le plus ordinaire du Courtisan. Enfin ni les Honneurs, ni les Emplois n'ont rien qui me tente à ce prix-là.

Fort bien, me dira-t-on, *si négligeant l'Eclat*,
Vous sçaviez mettre en œuvre un Art moins scelerat,
Et vous faire un Appui par Brigue & par Adresse,
Qui d'une bon Revenu munît vôtre Paresse;
Mais de ces bons Avis tardif à profiter,
Méprisant les Bienfaits qu'il faut solliciter;

Vous laissez, Orgüeilleux de vôtre Non-chalance ;
Vôtre Mérite obscur languïr dans l'Indolence.

J'abhorre ce Discours, si pour mieux m'exciter
L'on croit qu'il m'est permis de feindre & de flatter ;
Et qu'enfin ébloüi d'une douce Imposture,
J'aille de mes talens oubliant la Mesure,
Dans ce Champ *glorieux* que l'on semble m'ouvrir ;
Sans force & sans haleine essayer de Courir.

Non non, je me connois, & mon foible Mérite
Contraint de se borner au Repos qui l'invite,
Dans son Obscurité sçachant se contenir,
Se refuse à l'Eclat qu'il ne peut soûtenir ;
Et franc des Passions où la *Gloire* nous livre ;
Je veux mettre à profit ce qui me reste à vivre.

Quoi que je sois assez prompt, je n'ai jamais dessein d'offenser personne de gayeté de Cœur ; & si par malheur cela m'arrive, je reviens en un moment, pour peu de disposition que je trouve en ceux qui pourroient se plaindre de moi. Je ne croi pas que ce soit un manque de Cœur de réparer sa Faute en l'avoüant ; pourvû que ce soit sans témoigner de la Foiblesse. Je ne suis point Opiniâtre, je me rends aisément à la Raison, que je cherche le plus qu'il m'est possible, étant ennemi de la Prévention & du Préjugé, ainsi j'aime à rendre Justice, quand ce seroit contre moi-même, & je me condamne volontiers dés que je m'apperçois que j'ai tort.

Ma complaisance est si grande que je tombe presque

toûjours d'accord de ce que les autres disent; même pour éviter d'entrer en contestation, je fais souvent le personnage d'Ecoutant: J'ai encore la prudence de n'interrompre personne dans les Discours: ceux que je fais n'étourdissent point les Gens; & quoi qu'il me prenne quelquefois certains épuisemens d'Esprit où il ne me vient rien de ce que je voudrois dire, je ne tombe jamais dans ces Absences de Raison où l'on rompt en visiere à ses meilleurs Amis. Enfin pour m'imposer une nécessité d'être Secret; je ne pénétre jamais dans ce que l'on dit, pour peu que l'on véüille être Obscur & Délicat.

Comme mon Temperamment me porte un peu à la Mélancolie, je cherche plus les Divertissemens pour les plaisirs d'autrui, que pour le mien propre; étant néanmoins toûjours prêt *à faire le Fou, ou à faire le Sage*, selon que la Compagnie où je me trouve, sera d'humeur sérieuse ou enjoüée: cependant quoi que je ne sois point Ennemi de la Societé, je passerois assez bien mon tems à la Campagne, pour y demeurer toute ma Vie sans Chagrin.

Je suis Timide au dernier point dans de certains cas, & je ne sçaurois me resoudre à rien demander pour moi, non pas même à mes plus Proches.

Insensible aux Honneurs, & peu touché du Bien,
Philosophe en tout tems, je ne desire rien;
Mais sans ces vains Honneurs, & sans cet Or funeste,
Je me crois riche assez, tant que manquant du reste,
Dans un Fidel Ami je possede un Tresor,
Plus digne de mon Cœur, plus précieux que l'Or,
Que je prise bien moins que cet Ami sincere.
Et combien m'est-il doux, réduit au Nécessaire,

Portrait Naïf de Moi-même en Raccourci.

SONNET.

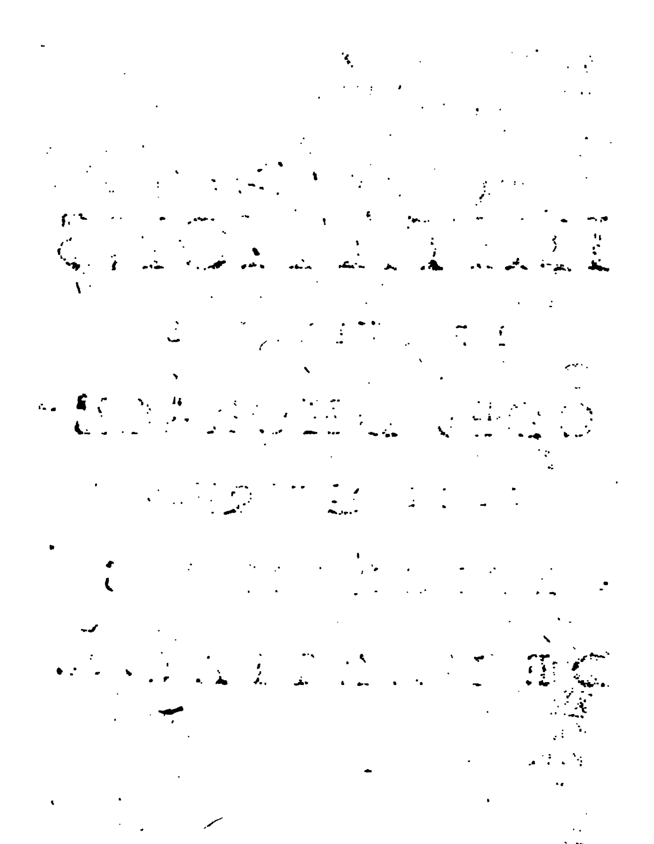
JE suis (sans vous parler des traits de mon Visage)
Assez grand, assez droit, assez jeune, assez fort ;
Selon l'Occasion, tantôt Fou, tantôt Sage ;
J'ai quelquefois raison, & quelquefois j'ai tort.

Plus par Docilité, que faute de Courage,
De tout ce que l'on veut je suis toûjours d'accord ;
Ennemi des Bigots, & du Libertinage,
Je vis sans souhaiter, & sans craindre la Mort.

Pour ceux que je cheris j'ai l'Ame trop constante ;
Jamais de mes Amis je n'ai trompé l'attente,
Ni trahi lâchement des Sermens Amoureux.

Je soûmets mes Desirs à tout Ordre suprême,
Heureux ou malheureux on me trouve le même :
Olympe, apprenez-moi si je puis faire mieux.

IMITATIONS
DE QUELQUES
ODES D'HORACE
ET DE QUELQUES
EPIGRAMMES
DE MARTIAL, &c.





IMITATION

De l'Ode XIX. du III. Livre d'Horace, qui commence, *Quantum distet ab Inacho, &c.*

A Mr. C**.

Cleante, que te sert d'appliquer tous tes soins
A chercher en vain dans l'Histoire
Le Prince qui regna le moins
Ou celui qui vécut le plus long-tems en gloire ?
Pourquoi te fatiguer, & mettre en ta mémoire
Ces noms de tous les Rois qui depuis Inachus
Ont regné tour-à-tour jusqu'aux Anthiochus,
Et le moindre détail de leur moindre Victoire ?
Tu sais combien depuis Belus
Ont coulé d'ans jusqu'à Cyrus,
Et tu peux de nos jours passer pour la merveille :
J'y consens ; mais répons, combien vaut la Bouteille

De ce bon Vin qu'on vante tant ?
CLEANTE, tu te tais; Tu n'es qu'un ignorant ;
La plus belle Science est de savoir bien boire,
Je ne fais du reste aucun cas ;
Ne vante plus CODRUS, & si tu veux m'en croire,
Jette au feu tes Ecrits, brûle tout ton Grimoire,
Et commençons notre Repas.
Ça Laquais, qu'on nous serve, & que chacun s'empresse
A nous verser de ce bon Vin
Car je sens que la soif me presse,
Allons, CLEANTE, & bûvons plein
De ce divin jus de la Treille.
Dans ces neuf Verres que tu vois,
C'est aux Muses à qui je bois :
Une semblable ardeur pour les Graces m'éveille
Ajoûtons-en encore trois :
C'est maintenant que je veux rire ;
CLEANTE, va prendre ta Lyre,
Le Vin & les Chansons s'accordent toûjours bien ;
Je hais les Gens qui ne font rien.
Mais pour mieux célébrer la fête
De Guirlandes, de Fleurs, couronnons-nous la tête ;
Rions, Chantons, Que de nos Chants
Le Voisinage retentisse,
Que l'envieux LYCAS de colere en pâlisse ;
Pour nous, vivons toûjours contents.
Du Vin & de l'Amour faisons notre partage,
Des sévéres Censeurs méprisons les avis ;
La Sagesse des Grecs n'est qu'un pur badinage ;
Qui boit le mieux est le plus sage,
Vivons parmi les Jeux, les Plaisirs & les Ris.
Profitons de la fleur de l'âge
Aime toûjours LISON, j'aimerai mon IRIS.

Epigramme IX. du I. Livre de Martial qui commence, *Quod magni Thraseæ, &c.*

QUe Portus & Caton si fameux dans l'Histoire
Veüillent en se tuant éterniser leur Gloire,
Je ne puis les en avouër ;
Et quand au fort de tes Disgraces
Je te vois éloigné de marcher sur leurs traces ;
Je ne puis assez te loüer.

Tu ne fais pas comme eux consister le Courage
A chercher un ábri contre un cruel Orage
En s'abimant au fond des Eaux ;
C'est choquer la sage Nature,
Et tu prens pour la Gloire une route plus sûre
Que n'ont fait ces foibles Heros.

Recourir au Trépas pour finir sa misere,
C'est sous le faux semblant d'une vertu sevére
La marque d'un cœur abattu :
Mais souffrir tout avec constance,
Sans chercher dans la Mort la fin de sa souffrance ;
C'est le comble de la Vertu.

Epigramme II. du I. Livre qui commence, *Petit Gemellus*, *&c.*

A La Quinteuse AMARILIS
Le Jeune, le Galant TIRSIS
Donne Bals, Cadeaux, Sérénades ;
Ses soins, ses soûpirs, ses œillades
Font foi que cet Amant transi
N'est travaillé d'autre souci
Que de vivre joint avec Elle.
Il faut donc, pour qu'il l'aime ainsi,
Dites-vous, *qu'elle soit bien belle ?*
Belle ! Elle est laide en Cramoisi,
Son Cuir est un Cuir de Roussi,
Son Nez, le Nez d'une Guenuche ;
Son Museau, le bec d'une Autruche ;
Museau, devant qui, par respect,
Pour son parfum & sa dragée
Chacun se tient à la portée
A tout le moins du Pistolet.
Elle est donc d'humeur agreable ?
Elle est commode, gaye, affable ?
Bon, de sa vie elle n'a ri
Elle est acariatre en Diable.
Eh ! par où donc TIRSIS *la trouve-t-il aimable ?*
Elle tousse, & crache pourri.

Epigramme XIV. du I. Livre, qui commence, *Casta suo Gladium*, *&c.*

LOrsque Poetus, l'objet d'une injuste rigueur,
Veut d'un coup de poignard mettre fin à sa vie;
A ce Spectacle affreux la vertueuse Arrie
Veut mourir la premiere & se perce le cœur.
Alors en lui tendant cette lame mortelle.
Non, mon cher Poetus, lui dit-Elle,
Je n'ai point redouté le poignard assassin:
Du coup fatal qui m'a frapée,
Mon ame n'est point occupée,
Je ne sens que celui qui va t'ouvrir le sein.

Epigramme XX. du I. Livre, qui commence, *Qui memini*, *&c.* en stile Marotique.

SI bien il m'en souvient, jadis, Dame Françoise
Quatre Dents on comptoit en ton sale Dentier;
Hors de leurs trous pourris une Toux peu courtoise
De ces quatre les deux fit sauter sans quartier.

Autre Toux survenant, à ce coup de partance
Aux autres deux encore il convint détaler;
Or bien tant que vivras, tousse en toute assurance
Jà n'est plus rien chez toi que Toux puisse rafler.

Epigramme XXX. du I. Livre, qui commence, *Fama refert, &c.*

DAns un nombreux & savant Auditoire
LYCIDAS de mes Vers s'attribuoit la gloire;
Tout indigné j'allois insulter ce voleur,
Et m'en déclarer, moi, le véritable Auteur;
Mais admirez l'effet de sa rare Eloquence,
En gâtant de mes vers le sens & la cadence
Il fit croire à chacun que les vers étoient siens;
Et me fit bien trembler qu'on ne les prît pour miens.

Epigramme XLI. du I. Livre, qui commence, *Qui ducis vultus, &c.*

TOi qui d'un œil fâché, d'un air morne & chagrin
En dépit de l'Auteur lis ce petit Ouvrage,
Et qui ne peux, sans une extrême rage,
Voir les Ecrits qui partent de ma main;
CLITANDRE, puisses-tu pendant toute ta vie
Ne trouver rien que tu n'envie,
Qui ne soit au-dessus de toi:
Sans que jamais de ton rare Génie
Personne ait la sotte manie
D'être plus envieux que moi.

Epigramme XLVIII. du I. Livre qui commence *Numper erat Medicus*, &c.

LYcas, jadis faisoit la Médecine,
Par le métier presentement,
De bon Prieur d'Enterrement
Lycas entretient sa cuisine ;
Lycas n'a point changé de sort,
Et Lycas est toûjours Ministre de la Mort.

Epigramme 58. du premier Livre qui commence *Qualem Flacce velim*.

VOici de quelle humeur je veux une Maîtresse,
Et quelle humeur me déplairoit.
Je n'en veux pas Cleon, qui sans que je la presse,
Sans se faire prier, & sans délicatesse,
A mes premiers transports soudain accorderoit
Tout ce que d'elle exigeroit
Mon impatiente tendresse.
Je n'en veux pas aussi, qui farouche & Tigresse
Par une importune sagesse
Incessamment refuseroit

Epigramme 92. du premier Livre, qui commence, *Quum tua non edas*, &c.

PEndant que tes vers malheureux
Gisent chez toi dans la poussiere,
Et que craignant un sort fâcheux
Tu n'oses les mettre en lumiere;
Lysis, on te voit en Docteur
Exercer ta digne censure
Sur les vers dont je suis Auteur;
Et décidant à l'avanture
Tu fais voir que le jugement
N'est pas ta meilleure partie,
Mais que tu suis aveuglément
L'instinct d'une bizarre envie.
Si tu veux qu'il te soit permis
D'étaler ta docte Critique,
Je veux te donner un avis
Que tu dois suivre sans replique.
Lysis, fais paroître les tiens,
Ou cesse de parler des miens.

Epigramme 3. du Second Livre, qui commence, *Sexte nihil debes*, &c.

TU dois, dis-tu, LINUS, jusques à ta chemise,

Mais, ma foi, tu te trompes bien,
Etant gueux comme un Rat d'Eglise
Je soûtiens que tu ne dois rien.

Epigramme 5. du second Livre qui commence *Ne valeam*, *&c*. En stile Marotique.

AMi DAMON, Que malle Mort me happe
Si prés de toi ne voudrois volontie s
Passer les nuits & les jours tout entiers,
Les dusse-je passer comme on fait à *la Trappe*.
Mais depuis mon manoir jusques à ta Maison
L'on compte mille pas, trés-bien en sais la somme:
Or retournant tout court, ainsi qu'est de raison,
Quand je ne te puis voir, c'est bien tout ainsi comme
Si deux mille en faisois, & sans comparaison
Tout sur mes pieds comme une Oison.
Es-tu chez toi; tantôt c'est une cause
Qui te rend non visible, ou bien c'est autre chose,
Et je me trouve tout honteux
Qu'un Valet peu courtois me dit d'un ton hargneux,
Monsieur veut être seul, ou Monsieur est en Ville.
Aprés tant de chemin, me voilà bien chanceux:
Or bien donc, pour te voir je veux bien faire un mille,
Mais pour ne te point voir, c'est trop d'en faire deux.

Epigramme 26. du second Livre qui commence *Quod Querulum spirat, &c.*

QUand vous voyez votre vieille CLORIS
Par les bruiants efforts d'une Toux inquiete
Faire trembler tout le Logis,
Et puis remplir sa Serviete
De Phlegmes gluants & pourris;
Vous croyez votre affaire faite;
Vous lorgnez déja sa Cassette,
Et pensez tenir ses Ducats:
Détrompez-vous, mon bon LYCAS;
Rengainez la douce esperance
De la voir bien-tôt déceder,
Elle ne fait que minauder
Pour flater votre impatience.

Epigramme 38. du second Livre qui commence *Quid mihi reddat ager, &c.*

TOi, qui fais à chacun la guerre,
Tu demande, DAMON, comme pour m'insulter,
Combien mon petit coin de Terre

Peut tous les ans me rapporter ?
J'y trouve tout en abondance,
Les biens & les plaisirs y croissent à foison,
Puis qu'il sait en toute saison
Me délivrer de ta presence.

Epigramme 53. du livre Second qui commence *Vis fieri Liber, &c.*

VOus voulez, dites-vous, rompre cet esclavage
Qui vous cause tant d'embarras :
J'en suis ravi, LINUS, mais entre nous je gage
Que votre Cœur n'y consent pas.
Si pourtant il est vrai, que devenu plus sage
Vous pensiez à briser vos fers,
Vous pourrez avec avantage
Emploier ces moiens divers.
Contentez-vous toûjours d'un Repas domestique,
Et sans examiner la Qualité du Vin
Bûvez lors que la soif vous pique,
D'un LOUVOIS ou d'un MAZARIN,
Regardez sans desirs le Buffet magnifique ;
Habillez-vous tout comme nous,
Faites l'amour à la Grisette
Pour ne point faire de jaloux :
Songez à vous loger dans une Maisonette
Où vous n'entriez qu'à genoux.
Si sur vos Passions vous avez cet Empire,
Si vous les soûmettez à cette sage loi,
Possedant sans chagrin ce qui vous doit suffire,
Vous vivrez plus heureux & plus libre qu'un Roi.

Epigramme 58. du Second Livre, qui commence *Pexatus pulchre*, &c.

SOus le pompeux ajuſtement
Dont depuis peu tu pares ta figure,
Tu ris aſſez arrogamment
De ma pauvre & vieille Parûre;
Mes habits ſont uſez, LYCAS, mais ils ſont miens;
En peux-tu dire autant des tiens?

Epigramme 63. du Second Livre, qui commence *Cotile Bellus*, &c.

CLEANTE, DAMON.

CLE. SUr le témoignage autentique
Que vous en rend la voix publique,
Vous êtes, je le crois, un Homme du Bel-air;
Mais pour en juger ſans replique,
Donnez-nous dans le plan d'un Portrait énergique
Une juſte idée, un ſens clair
De cet Eloge magnifique.

DAM C'eſt un Homme dont les habits
D'un nuage de Muſc & d'Ambre,
Juſqu'aux recoins les plus petits
Dès l'entrée embaument la Chambre;

Dont

Dont les Cheveux toûjours frisez,
Toûjours galamment essencez,
Par une poudre parfumée
Sur tout son dos pompeusement semée
Incaguent le Jasmin & l'Oeillet pour l'odeur
Et de la neige effacent la blancheur.
C'est un fertile Répertoire
De *Fons-Fons*, de Chansons à boire
Qu'il chante d'un Ton doucereux,
Avec cent nouveautez pareilles
Doux amusements de ses veilles.
Doüé d'un Port avantageux
En Maître il excelle à la Danse,
Juste à marquer des pieds & des mains la cadence
Il ravit tous les Spectateurs:
Par ses airs panchez, ses douceurs,
Il fait rage dans les Ruelles;
Tyran banal de tous les Cœurs
Il n'en connoit point de rebelles:
Pour lui gagner CLIMENE, il suffit d'un soûris,
Par un mot à l'oreille il triomphe d'IRIS.
En tapinois il se retire
Toûjours en quelque coin pour lire
De tendres Vers, des Billets doux.
De crainte de manquer l'heure d'un Rendez-vous
Il consulte à tout coup sa Montre.
Des intrigues du Jeu, de Fortune & d'Amour
Soit de la Ville, ou de la Cour,
Il sait tout le Pour & le Contre:
Adroit sur tout à la rencontre
A faire habilement parade de valeur.
De la Mode à tel point rigide observateur
Qu'il n'est point d'habile Tailleur
Qui n'emprunte de lui ses plus parfaits Modeles.
CLE. Quoi? C'est-là le Portrait d'un Homme du Bel-air?

Quoi ? C'en sont-là les traits fideles !
Ma foi, DAMON, il est tout clair,
Que c'est un franc tissu de pures Bagatelles.

Epigramme X. du III. Livre, qui commence, *Constituit, &c.* En stile Marotique.

TOn Pere en son vivant te donnoit chaque mois
Trente florins pour tout potage :
Je faux, vraiment ton Pere étoit trop sage
Pour te donner le tout en une fois.
Chaque jour donc (car autrement, beau Sire,
Tant follement savois-tu dépenser,
Que le Bon-homme eut eu beau financer,
Tant donner ne pouvoit que plus ne pusses frire.)
Chaque jour un florin par lui te fut compté
Dont peu content tu soulois être ;
Aujourd'hui qu'en mourant, de tout il te fait maître,
C'est à ce coup, LYCAS, qu'il t'a desherité.

Epigramme XIII. du III. Livre, qui commence, *Dum non vis leporem, &c.*

TOut le Monde en convient, LYCIDAS, votre
Table

Abonde en mets exquis, en excellens Ragoûts,
C'est la verité; mais au Diable
S'il s'en entame aucun chez vous.
Un Lievre, sans danger, vient presenter son Rable;
Hors l'aspect, rien n'en est pour nous.
A voir votre main debonnaire
Effleurer un Cochon de lait
Dont nous avions pensé nous bourrer à souhait,
L'on jureroit (soit dit sans vous déplaire)
Que vous craignez de blesser votre Frere:
Ce Respect scrupuleux pour rien n'est violé
A l'exception des Epaules
De votre Cuisinier à grand hate appellé,
Pour être à nos yeux régalé
De vingt ou trente coups de gaules;
La pauvre haire a tout gâté,
La viande qu'il sert est encore toute crue.
Ah! ma foi, LYCIDAS, si cela continuë
Nous ne gagnerons pas chez vous de crudité.

Epigramme XXV. du III. Livre, qui commence, *Si temperari*, &c.

QUand la Canicule brûlante
Nous fait vivre au milieu des feux,
Et vient désoler ces beau lieux
Par une chaleur étouffante;
TIRSIS dans l'état de langueur
Où cet astre malin vous jette
Cherchez-vous contre sa fureur
Une inviolable retraite?

Allez entendre le Sermon
De l'incomparable DAMON :
Là, dés que vous aurez pris place,
Vous vous sentirez soulagé,
Par son Eloquence à la glace
Il vous aura bien-tôt gelé.

Epigramme XXVIII. du III. Livre, qui commence, *Auriculam*, &c.

C'Est une chose surprenante,
Dites-vous combien est puante
L'oreille de LYCIDAMANT.
Le beau sujet d'étonnement,
LYCAS, & la grande merveille !
Quand nous voyons à tout moment
Que vous lui parlez à l'Oreille.

Epigramme XXXIX. du III. Livre, qui commence, *Iliaco similem puerum*, &c.

LE Borgne DORILAS, dit-on, s'est avisé
D'en conter à PHILIS cette aimable Bergere
A qui céde en beauté la Reine de Cythere :
Pour un Borgne, ma foi, ce n'est pas mal visé.

Epigramme LXIV. du III. Livre, qui commence, *Sirenas hilarem*, &c.

LE rusé, le sage Ithaquois, *
Si fameux par ses artifices,
Echapa, dit-on, autrefois.
Aux attraits assassins, aux mortelles délices
Des Sirenes & de leurs voix.
Pour un Chef-d'Oeuvre de Prudence
Ce fait si hautement vanté
Si solemnellement chanté,
N'excede, à mon avis, en rien la vrai-semblance.
De cet Esprit si subtil & si fin
Alors, sans contredit, j'admirerois la force,
Si nous l'avions pû voir résister à l'amorce
Des Entretiens charmans de notre ami R**.

* Ulysse.

Epigramme LXVIII. du Troisiéme Livre, qui commence, *Huc est usque*, &c.

DEpuis long-tems, Isis, ma Muse trop austere
Travaille uniquement pour vous;
Elle veut aujourd'hui quitter ce caractere,
Et s'égaier un peu pour nous.
Mon timide respect, & votre Modestie
M'obligent à vous avertir,
Afin que de ces Lieux, dont la honte est bannie,
Vous aiez le tems de sortir.
Aux trop libres objets qui sont prêts à paroître,
Sans balancer tournez le dos,
Ma Muse, dont déja je ne suis plus le Maître,
Pour se faire mieux voir, va tirer les Rideaux;
Si-tôt qu'un peu de vin l'anime
Sans enveloppe elle s'exprime
Et des plus libres mots fait choix;
Par son nom véritable elle nomme une chose
Qu'une Fille bien sage n'ose
Regarder qu'au travers des Doigts.
Mais je crains fort, Isis, que tout ce préambule
Bien loin de vous jetter dans le moindre scrupule,
Ne vous soit pour tout voir une forte raison:
Pour savoir donc si je me trompe
Ecoutez ma Comparaison.

Quand on n'a pour ſon ordinaire
Que le Potage & le Boüilli,
Sans en manger beaucoup on ſait ſe ſatisfaire
A moins qu'on ne ſoit aſſailli
D'une faim extraordinaire ;
Mais lors qu'un excellent Ragoût
Vient d'un fumet exquis nous réveiller le goût,
Au lieu de ſe borner, on ſe fait une affaire,
Prévenu contre le Dégoût,
De manger juſqu'au bout ſans ſe laiſſer diſtraire.
Voilà comme l'homme eſt bâti,
Et quoique vous ſoiez, Isis, modeſte & ſage,
Vôtre cœur eſt de mon parti ;
Je ne crains point le démenti
Tant que je tiendrai ce langage,
Et je ſuis ſûr que mon Ouvrage
Loin de vous paroître ennuyeux,
Va par mille fins traits d'un piquant Badinage
Vous paroître ſi curieux,
Que vous le lirez tout juſqu'à la moindre page.

Epigramme LXXIX. du III. Livre, qui commence, *Rem peragit nullam, &c.*

DAPHNIS s'empreſſe & ſe fourre par tout,
Tout entreprend, de rien ne vient à bout,
N'acheve rien, ou c'eſt merveille :
Pour moi je croi que des Enfans

Dont sa chere moitié l'enrichit tous les ans,
C'est bien le tout s'il fait l'oreille.

Epigramme XCVIII. du III. Livre, qui commence, *Ne gravis hesterno, &c.*

CRois-tu, pauvre LYCAS, fumant comme un vieux Drille,
Ou, si tu veux, comme un franc Crocheteur,
Déguiser du Tabac l'insuportable odeur
En te servant de Musc & de Pastille,
De Rossolis, ou semblable Liqueur?
Va, ne t'y trompe point, ce mélange effroiable
Rend ton haleine encor cent fois plus détestable
Que ne fait le simple Petun.
Veux-tu fumer? Eh bien! fumes en Diable;
L'on peut encor souffrir cette odeur execrable;
Mais fais-nous grace du Parfum.

Epigramme XLVIII. du IV. Livre, qui commence, *In Papilum, &c.*

LOrsque PHILIS est prés de son Amant
Elle ne sauroit se défendre;
A peine à ses genoux TIRSIS en se pâmant
Lui conte son cruel tourment,

Et la conjure d'un air tendre
De lui donner soulagement ;
La Belle croit que pour devoir se rendre
Il lui sufit de combattre un moment.
Tirsis est-il content, Philis cesse de l'être,
Elle soûpire, elle verse des pleurs ;
Sur son visage on voit paroître
Les traits des plus vives douleurs.
Mais aussi-tôt qu'un retour de tendresse
Fait renaître en Tirsis le même empressement,
Soit amour, soit temperament,
Philis oubliant sa tristesse,
Lui rend caresse pour caresse,
Et lui laisse nonchalamment
Le soin de dissiper le chagrin qui la presse.
Ce tems heureux s'écoule en un instant,
A ces douceurs succedent les allarmes ;
Philis s'afflige & verse encor des larmes
Au souvenir de son contentement.
Pourquoi ce changement, & quel est ce mystere ?
Philis, de grace expliquez-vous ?
Pourquoi faut-il qu'à des momens si doux
Succede une douleur amere ?
Seroit-ce un reste du pudeur
Qui vous fait condamner votre amoureuse ardeur,
Et dont souvent une faute est suivie ?
Ou, si méditant tristement
Sur la briéveté des plaisirs de la vie,
Vous pleurez de les voir passer si promptement ?

Epigramme LXIX. du IV. Livre, qui commence, *Tu setina quidem, &c.*

TU me presses d'aller chez toi
Pour y boire à longs traits de ton vin de Champagne;
Et de croire encore sur ta foi
Qu'aux plus excellens vins du Pays de Cocagne
Ton divin Nectar fait la Loi.
Mais la Chronique scandaleuse
Dit que de Raisin seul il n'est pas composé,
Et qu'une Drogue dangereuse
Du nom de *Brinvilliers* l'a déja baptisé.
Elle nous dit de plus, qu'avec un tel breuvage
Dont tes cheres moitiés tour à tour ont goûté,
Tu viens de parvenir au bonheur souhaité
De ton quatriéme veuvage.
Cependant je te croi, LYCAS, homme d'honneur;
On a beau t'accuser d'être un empoisonneur,
Non, non, je ne sçaurois le croire,
Ni me le figurer, ni boire.

Epigramme LXXXVII. Livre IV. qui commence, *Infantem secum.*

TU voudrois bien savoir pourquoi Dame Camille
Que tu connois, sans doute, mieux que moi
D'une inclination virile,
Porte, ou méne toûjours un Enfant avec soi,
Mais malgré ton impatience
Je ne te dirai point dequoi la Médisance
Ose la soupçonner:
Tu sauras seulement que la Dame est venteuse,
Et de plus tant-soit-peu honteuse,
Je te laisse, Cibon, le reste à deviner.

Epigramme LXXXI. du IV. Livre, qui commence, *Epigramma nostrum, &c.*

DEs que Lise eût lû l'Epigramme
Où je soûtiens qu'aucune Dame
Ne fait à son Amant par d'obstinés refus
Prodiguer sans succès des soûpirs superflus,
Lise prit un air de Tigresse,
Et vous repoussa vertement
Deux ou trois assauts de Tendresse

Que lui livra LICIDAMANT.
Tout beau, LISE, tout beau, tant de délicatesse
Est d'un Exemple dangereux ;
Je ne m'en dédis point ; un Minois dédaigneux,
Un modeste refus ; sont quelquefois d'usage,
Je les tiens d'un puissant secours,
Quand il faut ranimer nos mourantes amours ;
Mais ne présumez pas qu'à la fleur de mon âge
Je puisse être assez fou pour vouloir qu'on soit sage
Jusqu'à nous résister toûjours.

Epigramme IX. Livre V. qui commence, *Languebam*, &c.

TOute ma Machine engourdie
Etoit l'autre jour sans vigueur,
Cependant un peu de langueur
Faisoit toute ma Maladie ;
Mes amis Cerès & Bacchus
Eussent pour me guerir pris la route commune ;
Mais helas ! ce mal de bibus
Est venu pour mon infortune
Aux oreilles de DIAFOIRUS :
Ce Docteur entouré de burlesque cortege
De vingt jeunes PURGONS qui vont à son College
S'est rendu chez moi ce matin :
Pour vous voir, m'a-t-il dit, je brave la froidure ;

Mais des plus noirs frimats je ne crains point l'injure
En qualité de Médecin ;
Par là jugez comme on s'empresse,
Dignes objets de ma Tendresse.
Allons, Messieurs, approchez-vous ;
A notre Ami tâtez le poux
Pour découvrir quel mal le presse.
A ces mots chacun d'eux avec des doigts glacez
Suit l'ordre de son Esculape ;
J'ai beau leur crier, c'est assez,
Pas un ne veut que j'en échape.
Eh ! quel mal t'avois-je donc fait,
DIAFOIRUS, pour venir par un sinistre effet
Troubler ainsi ma Destinée ?
J'étois sans fiévre à ton abord,
Mais tes Gens plus gelez que les glaçons du Nord ;
Me l'ont cruellement donnée.

Epigramme X. du V. Livre, qui commence, *Esse quid hoc dicam, &c.*

ARISTE ; on voit par tout cette fatalité
Qu'aujourd'hui le Monde entêté
Des vivans blâme les Ouvrages,
Et qu'aussi-tôt aprés leur mort
Par un bizarre effet des caprices du sort,
Par tout ils trouvent des suffrages ;
De tous ces Juges prévenus
J'admire l'injustice étrange

D'être avares d'une Loüange
Qu'ils prodiguent quand on n'est plus.
Puis que c'est à ce prix qu'on acquiert de la Gloire,
Et qu'il faut passer l'onde noire
Pour avoir le droit de fleurir,
A ces conditions la Gloire en vain m'appelle
Rien ne peut m'attirer vers elle
Si pour nous faire vivre elle nous fait mourir.

Epigramme XVII. Lib. Spect. qui commence, *Quod pius*, *&c.*

CEt Elephant si furieux,
Si terrible aux Bêtes à cornes
Se tient devant vous dans les bornes
D'un Respect humble & sérieux.
Mais ce qui rend, DAMIS, ses fureurs si traitables,
C'est qu'il voit votre auguste front
Muni d'armes plus redoutables
Que les plus fiers Taureaux n'en ont.



Epigramme XXIX. du V. Livre, qui commence, *Si quando Leporem*, &c.

TOutes les fois que galamment
Vous m'honorez du beau present
D'un Liévre en pompeux équipage ;
Vous y savez joindre toûjours,
Cibimene, l'heureux présage
Que mille appas sur mon visage
Brilleront pendant plusieurs jours.
Si ce n'est point-là quelque fable,
Si c'est un effet véritable
Que d'un Liévre mangé renaissent les attraits ;
Doux objet de mes vœux, il est fort vrai-semblable
Que vous n'en mangeâtes jamais.

Epigramme XXXIII. du V. Livre, qui commence, *Carpere Caussidicus*, &c.

ON dit que certain Avocat
Critique mes Ecrits sans cesse ;
Ah ! si j'apprens le nom du Fat,
Il sera bien-tôt sous la presse.

Epigramme XXXVI. du V. Livre, qui commence, *Laudatus nostro*, &c.

En stile Marotique.

D'Un certain soit-disant illustre Personnage
N'agueres fis l'Eloge en Vers pompeux ;
Et si pourtant encor me trouvai-je aussi gueux
Qu'onques le fus, peut-être davantage
Bien ai perdu mon tems à le priser,
Et bien en vain attendis récompense,
J'eus tort, mais quoi ! plus qu'on ne pense
Aux Gens de bien il en fait imposer.

Epigramme XLIII. du V. Livre qui commence *Thais habet*, &c,

TU demandes d'où vient qu'à la vieille SABINE,
DAMON, l'on voit les Dents plus blanches qu'à sa Brû ?
Celle-ci les a de son crû,
L'autre les tient de CARMELINE *.

* Fameux Operateur à Paris.

Epigramme LII. du V. Livre, qui commence *Quæ mihi præstiteris, &c.*

JE ne saurois jamais, cher LYSIS, oublier
Les Bienfaits que sur moi vous avez sçû répandre ;
Comme je ne puis vous les rendre,
Du moins, me direz-vous, dois-je les publier :
Si j'ai de la reconnoissance
Pourquoi m'opiniâtrai-je à garder un silence,
Qui me fait passer pour ingrat ?
C'est que vous voulez bien m'en épargner la peine,
Et que votre langue un peu vaine
Par tout en parle avec éclat.
Dès que je veux ouvrir la bouche
Sur les Biens dont cent fois votre main m'obligea,
On me rend à l'instant muet comme une souche
Par un *Je le sçavois déja.*
Sachez qu'il est certaine chose
Où deux ne peuvent pas travailler à la fois ;
Je suis prêt à parler, mais avec cette clause
Que touchant les faveurs que de vous je reçois,
Jamais à l'avenir votre langue ne cause.
Vous avez beau LYSIS, prodiguer vos bienfaits,
A les prôner sans cesse on en ternit la gloire,
Et tôt ou tard enfin des Esprits les mieux faits
On en efface la memoire.

Epigramme VIII. du VI. Livre qui commence, *Prætores duo*, &c.

CErtain Vieillard un Tresor possedoit
Qu'en véritable ARGUS le bon homme gardoit;
Ce Tresor étoit une Fille
Pleine d'appas, jeune, gentille,
Pour qui maint Amant soûpiroit;
On en voïoit de tout étage
Du Vieillard briguer le suffrage,
Gens de Cour & Gens de Palais,
Courtisans, Conseillers, Poëtes, Gens d'Epée;
Mais leur attente fut trompée,
Et sur eux par un *Exlaquais*
La Place enfin fut usurpée.
CLEON, si tu te sens surpris
Qu'un Faquin, l'objet du mépris,
L'emporte sur l'Esprit, la Vertu, la Naissance;
Songe qu'aujourd'hui dans PARIS
Un Laquais devenu Commis
Est un homme de conséquence.

Epigramme XII. du Livre VI. qui commence, *Juras capillos*, &c. En stile Marotique.

DE blonds cheveux rangés moult galamment
PERRETTE, un bon tems a que pares ta figure;
Aucuns les disent faux, & que c'est bien parjure
Des sermens que tu fais que tiens ils sont vraiment.

Quant à moi je le croi, le cas est véritable,
Tiens sont-ils voirement, empruntez ne les as,
Jà n'est besoin de t'en donner au Diable,
Car celui me l'a dit chez qui les achettas.

Epigramme XVIII. du VI. Livre, qui commence, *Sancta Salonini.*

CI gît dans une Paix profonde
Qui des Honnêtes-gens fut cherement aimé;
Et dont le Corps fut animé
De la plus belle Ame du Monde.
Vous le pleurez, TIRSIS, vous vous plaignez du sort
Qui par cette funeste Mort
Vous jette dans un deüil extrême:
Mais cessez de pousser des regrets superflus,
Il vit encore en vous, la moitié de lui-même
Qu'il nous laisse en sa place, & qu'il aima le plus.

Epigramme XIX. du VI. Livre, qui commence, *Nec de vi, neque cæde, &c.*

MAître GAUTIER, pourquoi tant de mystere?
De grace au fait, Maître GAUTIER, au fait;
Le Cas me semble clair & net,
Quatre mots en feront l'affaire.
Non, ce n'est point d'assassinat,

De Faux, de Rapt, de Péculat
Dont il s'agit ici, mais bien d'une *Bourrique*
Que je prétens qu'un *Quidam* mien voisin,
Homme depuis long-tems Expert dans le Larcin
Autant ou plus qu'un Homme de Pratique,
Me déroba finement l'autre jour;
C'est-là tout ce qu'il faut exposer à la Cour.
Vous, cependant, d'un ton fort pathétique
D'un geste composé, d'un air majestueux,
Nous contez les hauts faits du Général Punique, *
† Du Roi de Pont les efforts courageux:
Avec chaleur & non moins d'éloquence
Vous conduisez à travers les hazards
Les Marius, les Syllas, les Cesars,
A la souveraine puissance.
Vous n'oubliez aucun de ces fameux Heros
Qui soûmirent jadis la pauvre République
A leur Empire despotique:
Je suis charmé de vos graves propos;
Mais de grace, Gautier, songez à ma *Bourrique*
Du moins, en concluant, touchez-en quatre mots.

Epigramme XXXI. du VI. Livre, qui commence, *Uxorem Charideme*, &c.

PAr son Medecin à son sû,
Et peu s'en faut même à son vû,

* Hannibal.
† Mithridate.

Lucas laisse baiser sa Femme,
Ah ! le fin merle sur mon ame
Il veut devenir vieux Cocu.

Epigramme XLVIII. du VI. Livre qui commence, *Quod tam grande*, &c.

Quand par ses applaudissemens
Une troupe sans cesse à t'oüir occupée,
Te témoigne l'excès de ses contentemens,
Tu la crois de tes Vers sensiblement frappée !
Pour moi qui leur connois le goût un peu plus fin,
Je vois aisement à leur mine
Qu'ils sont charmés de ton bon vin,
Et qu'ils admirent ta cuisine.

Epigramme LI. du VI. Livre, qui commence, *Quod convivaris*, &c.

Souvent sans que j'y sois admis
Vous régalez tous vos Amis,
Mais j'en sçaurai tirer vengeance;
Priez-moi quand il vous plaira,
Conjurez-moi, faites instance,
Vous verrez qu'il arrivera.

Epigramme LXXXVI. du VI. Livre, qui commence, *Setinum Dominæque, &c.*

VIns de Champagne & de Bourgogne;
Quand de vôtre liqueur avalée à longs traits
Pourrai-je enluminer ma trogne
Sans que mon Médecin s'oppose à mes souhaits ?
Qui peut bien renoncer au doux Jus de la vigne
Pour tous les Tresors du Pérou,
Je le regarde comme un fou
Qui d'en boire se rend indigne.
Je verrai sans chagrin tous les vergers heureux
De la fertile Normandie
En partage à mes Envieux;
C'est assez de malheur pour eux
S'ils sont réduits au Cidre ou bien à l'Eau boüillie.*

Epigramme XCIII. du VI. Livre, qui commence, *Tam male Thaïs olet, &c.*

LA Vieille Isis par sa senteur,
Fidéle & prompt avantcoureur
Annonçant au loin sa presence,
Feroit, ma foi, bondir le cœur

A plus

* La Bierre.

A plus de cent pas de distance
Au plus déterminé Cureur
De .... Vous savez ce que je pense,
Elle exhale une aigre vapeur
De son Aisselle pestifere,
Dont, n'étoit le Bouc en chaleur,
L'on ne trouveroit sur la Terre
Point de comparaison à faire :
Son Nez, le fleau de tous les Nez,
Ecrasé, creux à la racine,
Par une Camarade Narrine
Souffle un parfum d'œufs surannez,
Elle peut avec avantage
Faire & soûtenir le pari
Contre un Messager de Village
A qui plus loin d'un pied pourri
Portera l'odeur du fromage :
Cette figure de Guenon
Enfin avec sa mine fiere,
Tant par devant que par derriere
Donne en tous sens du *Galbanom* :
Elle à beau se mettre en dépense,
User de pommade & d'essence,
De Cachou, de Parfums exquis ;
Quoiqu'elle pratique ou machine ,
Toûjours la vieille Isis domine,
Et sent toûjours la vieille Isis.

Epigramme XIII. du VII. Livre, qui commence, *Dum Tiburtinis, &c.*

CLORIS ayant entendu dire
Que l'air qu'à BOURBON l'on respire
A de nom pareilles vertus
Pour remettre sur pied un délabré visage,
Blanchir le Teint, les Dents, & rendre malgré l'âge
Les appas qu'on avoit perdus.
Pour recrepir son antique figure,
Et rendre à sa vieille denture
La blancheur qu'elle n'eut jamais,
Elle y va promener ses surannés attraits;
Mais voyez l'effet admirable
Que produit un lieu si charmant,
CLORIS étoit bise en partant,
Et revient noire comme un Diable.

Epigramme LXV. du VII. Livre, qui commence, *Lis te bis, &c.*

DEpuis vingt-ans la même affaire
Attache SYLVANDRE au Palais,
Plaider vingt-ans! comment le peut-il faire?
Lui défend-on de perdre son Procés?

Epigramme LXVI. du VII. Livre, qui commence, *Heredem Fabius, &c.*

PAr ses presens, ses assiduités,
Ses soins, ses importunités,
LIZANDRE, fin matois, se trouve enfin le Maître
En vertu d'un bon Testament
De tout le bien de feu LICIDAMANT.
Il ne peut, cependant, s'empêcher de paroître
Peu satisfait & peu content
De son chagrin peut-on savoir la cause?
Il dit pour ses raisons, & je le croi vraiment,
Qu'il méritoit bien autre chose.

Epigramme LXXVI. du VII. Livre, qui commence, *Quod te diripiunt, &c.*

LOrsqu'il n'est point de PETIT-MAÎTRE
Qui ne s'empresse à qui t'aura,
Qu'à la Cour, à la Ville, au Cours à l'Opera,
Prés de plus haut hupés sans cesse on te voit être;
Tu te crois LYCIDAS, un fort joli Garçon,
Bien tourne, de belle façon,
Et que l'on est par tout charmé de ton bien dire
Pauvre homme, ne t'y trompe pas;
Ce n'est pas que de toi l'on fasse si grand cas,
C'est seulement qu'on aime à rire.

Epigramme CII. du VII. Livre, qui commence, *Milo domi non est*, &c.

DEpuis long-tems DAMON voyage,
Et depuis son départ ses champs n'ont rien produit,
Cependant sa moitié seule dans son ménage
Tous les neuf mois met au jour nouveau fruit.
De ces deux cas il n'est pas difficile
A mon avis de donner la raison ;
Faute de laboureurs sa Terre est infertile,
Et sa Femme a toûjours maint Ouvrier en ville
Qui fait l'office de DAMON.

Epigramme XII. du VIII. Livre, qui commence, *Uxorem quare locupletem*, &c.

VEût-on savoir pourquoi je ne veux point de Femme
Qui porte par sa Dot l'opulence chez moi ?
C'est qu'elle prétendroit être Maîtresse & Dame,

›i je ne veux pas qu'on me donne la Loi.
t que le Mari soit maître en son ménage,
tout y soit conduit selon sa volonté ;
ainsi seulement que dans le Mariage
urra rencontrer l'heureuse Egalité.

ʒramme XXXV. du Livre VIII.
qui commence, *Cum sitis similes, &c.*

A Femme & toi pareils en toute chose,
Tous deux méchans au dernier point,
Dis-moi DANDIN, quelle est la cause
Que vous ne vous accordez point ?

gramme LXXXV. du Livre VIII.
qui commence, *Quod non insulse, &c.*

TU fais, LYSIS, de passables Rondeaux
uelques Chansons, d'assez bons Madrigaux ;
On les estime dans la Ville,
Moi, j'en suis assez satisfait.
iller quelquefois est chose bien facile,
ce n'est pas ainsi qu'un bon Livre se fait.

IMITATION

De l'Epigramme d'OWEN, qui commence, *Gellia materia*, &c.

L'On peut bien mettre en parallele
La Matiere & PHILIS sans offenser quelqu'un ;
Car si l'une reçoit toutes formes en elle,
PHILIS pour de l'argent reçoit aussi chacun.

EPIGRAMME

Contre une vieille fille qui se croyoit encore belle

URGANDE à vingt-ans étoit belle,
Et veut passer encor pour telle
Quoi qu'elle en ait quarante neuf :
Elle prétend toûjours qu'ainsi chacun l'appelle ;
Il faut la contenter, la pauvre Demoiselle ;
LE PONT-NEUF dans mille ans s'appellera PONT-NEUF.

PORTRAIT D'URGANDE.

SONNET.

AVoir la Taille d'un Fuſeau,
Et l'Embonpoint d'une Allumette ;
Le Teint de couleur de Noiſette
Et l'œil brillant comme un Pruneau.

Le Nez en Beaupré de Vaiſſeau,
Les Dents en touches d'Epinette
La Lévre groſſe & contrefaite,
La Bouche auſſi grande qu'un Sceau.

Les Tettons ſecs, ſans conſiſtence,
Des Bras qui crient *Pénitence*,
Couverts d'une peau de Pigeon.

Une haleine qui ſent l'aiſſelle,
Jamais ſans Dartre ou ſans Bourgeon :
O ! la vilaine Demoiſelle !

Apoſtrophe à la même.

PRinceſſe de Mauritaine,
N'accuſez point de Calomnie
L'homme le plus ſincere & le moins médiſant
Qui ſoit en toute l'A * * * *.
Ma foi, s'il ne reſtoit que nous deux ſur la Terre,
Je laiſſerois rentrer le MONDE en ſon NIANT.

IMITATION

DE

L'ODE XI. DU I. LIVRE D'HORACE,

Qui commence, *Tu ne quæsieris scire*, &c.

A MADEMOISELLE DE M***.

A Quoi bon, aimable SYLVIE,
Vouloir te donner le tourment
De savoir inutilement
Le jour triste & fatal qui doit borner ta vie?
Au lieu d'en prendre du chagrin,
De nos Ans, de notre Destin
Attendons en repos & le cours & la suite;
Ils dépendent toûjours du Maître des Humains;
Et c'est à sa sage conduite
Que doit s'abandonner l'ouvrage de ses mains.

Moquons-nous de l'Astrologie,
Et de ses folles Visions;
Prenons pour des Illusions
Les prétendus effets de la NOIRE MAGIE:
Crois-moi, ne les consulte pas
Sur le moment de ton Trépas;
C'est contre les Chagrins une foible ressource;
Et laisse au Souverain qui régle l'Univers
D'étendre ou de borner ta Course
D'un Eté seulement, ou de plusieurs Hyvers.
Beuvons sans songer au GRIMOIRE,

Chassons des Soucis curieux ;
Bornons nos desirs & nos vœux
A nous bien divertir, rire, chanter, & boire.
Ne comptons point sur de longs jours,
Le Tems en finira le cours
Par une promptitude & barbare, & soudaine ;
Pendant que nous parlons, il s'échape sans bruit,
Bref ne nous mettons point en peine
Si ce n'est du Present qui s'écoule & s'enfuit.

IMITATION

DE L'EPIGRAMME LXX. DE CATULLE,

Qui commence, *Noli admirari*, &c.

A Mr. Br. **.

EN vain tu crois que Dorimene
Doit répondre à ton sale Amour ;
En vain pour soulager ta peine
Tu l'importunes nuit & jour ;
En vain tu lui fais cent Promesses,
En vain tu t'épuise en Largesses,
Daphnis, c'est inutilement :
Un Bouc sale & puant loge sous tes Aisselles,
Et c'est un Animal avec qui rarement
Veulent coucher les Demoiselles.

IMITATION

DE L'EPIGRAMME D'OWEN,

Qui commence, *Non furtum facies &c.*

TU *ne feras point de Larcins.*
Ce Précepte s'adresse aux Leveurs de Subsides:
Mais *Ne commets point d'Homicides.*
Celui-ci, cher CLEON, est pour les Médecins.

Fin du premier Tome.



TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE TOME I.

ŒUVRES
DIVERSES
DU S^r. D***.
AUGMENTÉES
DE ROME, PARIS, ET MADRID, RIDICULES.
AVEC

des Remarques Historiques, & un Recueil de Poësies choisies.

PAR MR DE B***.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez FRITSCH ET BOHM, Marchands Libraires.
M. DCC. XIV.

Fin de la Table du second Tome.

L'ART D'AIMER,

POEME IMITE' D'OVIDE.

Militat omnis Amans, & habet sua Castra CUPIDO:

ATTICE, *crede mihi, militat omnis Amans.*

OVID. Amorum lib. I. Eleg. IX.



L'ART D'AIMER.

CHANT PREMIER.



AITRE de tous les DIEUX, dont les subtiles Flâmes
Ne brûlent point les Cœurs sans éclairer les Ames ;
AMOUR, c'est à toi seul que consacrant mes Vers,
Je vais de tes secrets instruire l'Univers.
Ainsi dans mes Ecrits revelant ta SCIENCE,
De tes droits sur les Cœurs j'étendrai la Puissance ;
Et ma MUSE à ton Temple appellant les Mortels,
Fera de toutes parts encenser tes Autels.
Ces Vers dont je te fais un heureux Sacrifice,
A m'en récompenser engagent ta Justice :
Quoi ! pourrois-tu me voir Esclave rebuté,
D'une Ingrate Maîtresse essuier la Fierté,

Moi, qui par des Avis aussi sûrs que fidelles,
Montre l'Art de toucher les Maîtresses Cruelles ;
Non, Amour, tu le vois, il est de ton Honneur
D'emploier tous tes soins au soin de mon Bonheur.
Je ne demande pas qu'à mes Vœux favorable,
A toutes les Beautez tu me rendes Aimable ;
Je n'étens pas si loin mes Projets amoureux,
Ce n'est que mon Iris que demandent mes Vœux :
Iris que j'aime en vain, & dont l'Indifference
Par de longues froideurs éprouve ma Constance :
Mais cette Ame insensible aux preuves de ma Foi,
Le sera t-elle encor, si tu combats pour moi ?
Si mon Cœur sur le sien remporte la Victoire,
J'en aurai tout le Fruit, & Toi toute la Gloire.
Autant que Moi, du Moins, sois Jaloux de tes droits ;
Aux Cœurs indifférens fais révérer tes Loix ;
Et soûmettant l'Orgüeil d'une Beauté Rebelle,
Fais lui sentir pour moi ce que je sens pour elle.
Pendant que je poussois ces Regrets amoureux,
L'Amour vint me promettre un Destin plus heureux.
Toi qu'un zéle si fort attache à mon Service,
Espere tout, dit-il, quand je te suis propice ;

Tu me fais une Offrande à n'oublier jamais,
Et mes graces pour toi préviendront tes Souhaits.
Des Dieux, pour les Mortels, la Bonté sans mesure
D'un peu d'Encens brûlé les paie avec usure;
Mais en est-il aucun de ces Dieux bien-faisans
Qui puisse par ses dons égaler mes presens?
Helene de Paris fut le digne Salaire,
Dès qu'on l'eût vû juger en faveur de ma Mere.
Julie aux Yeux de Rome, au milieu de la Cour,
D'Ovide, par mes soins, favorisa l'Amour.
Crois-tu que maintenant à tes Vœux moins propice,
Je manque de Puissance, ou manque de Justice?
Moi qui toûjours & Juste, & Puissant en tous Lieux
Au rang de mes Sujets conte même les Dieux.
Ainsi, que ton Iris s'arme d'Indifference,
Elle doit sa Tendresse à ta Perséverance;
Ne crains rien, & Fidele aux Yeux qui t'ont charmé,
Aime, le Dieu d'Amour t'assure d'être aimé.
Il est trop satisfait du titre de ton Livre;
Enfin c'est aujourd'hui que son Art va revivre,
Et qu'un nouveau Poëte instruit de ses Secrets
Va tirer du Tombeau tous les Amours Coquets.

Tu te trompes AMOUR, ma Muse est trop modeste
Pour former un Dessein à mon Repos funeste.
Je n'irai point, par elle, au bout de l'Univers
Expier dans l'Exil le Crime de mes Vers.
Les Loix, les Sages Loix qu'a dicté la Prudence,
Des Mœurs & des Ecrits ont banni la Licence ;
On ne la connoît plus : Jadis peu retenu,
Sans honte aux yeux de tous tu paroissois tout nu :
Les Vices des ROMAINS appuiez par l'Usage,
Autorisoient l'excès de ton Libertinage ;
Nos differentes Mœurs demandent d'autres Loix ;
Je veux te rendre Honnête & Galant à la fois,
Et par d'heureux Avis arrêtant tes Caprices,
En nouveaux Agrémens changer tes premiers Vices.
L'AMOUR promit dès-lors, content de mon dessein,
D'échauffer mon Esprit, de conduire ma Main ;
Il l'a fait. . Loin d'ici Censeur Mélancolique !
Il n'est rien dans ces Vers digne de ta Critique ;
On n'y peut découvrir que des Jeux innocens
Qui charment plus l'Esprit, qu'ils ne touchent les Sens.
La Pudeur, sans rougir, peut lire cet Ouvrage ;
La pure Honnêteté s'y voit à chaque page ;

Le Respect à l'Amour s'y trouve par tout joint ;
Bref, j'instruis la Jeunesse & ne la corromps point.
O Toi, qui de l'Amour ignores la Science !
Lis ces Vers, ils pourront t'en donner Connoissance.
C'est par l'Art qu'aujourd'hui nos hardis Matelots
S'ouvrent, d'un Pole, à l'autre, un Chemin sur les Flots.
C'est par l'Art qu'un Cocher instruit dès sa jeunesse,
D'un Char impétueux modere la Vitesse :
Et c'est aussi par l'Art que je vais mettre au jour,
Qu'on doit s'étudier à conduire l'Amour.
Il est vrai que souvent ce petit Dieu rebelle,
Fait le sourd à la voix du Maître qui l'apelle :
Mais comme il est Enfant, on peut le gouverner,
Et son Cœur encor tendre est facile à tourner.
Quelque fier que paroisse un Coursier intrépide,
Il obéït enfin à la Main qui le guide :
Et quoi que de l'Amour je reçoive la loi,
L'Amour même aujourd'hui la recevra de Moi.
Muses, n'attendez pas que je vous sollicite
D'exciter mon Esprit qu'une autre Ardeur excite ;
Vous ne me dictez point les Leçons de cet Art,
Et dans ce qu'il contient vous n'avez nulle part :

L'Usage est mon seul Maître, & mon Experience
Mérite du Lecteur l'entiere Confiance.
Toi donc, qui n'aimes rien, & qui prétens aimer,
Cherche, & trouve un Sujet digne de t'enflamer:
Tâche après à gagner le Cœur de ta Maîtresse:
Enfin à le garder mets toute ton addresse.
Ces trois Points sont ici comme les fondemens
Sur qui je vais tracer des Leçons aux Amans.
Si tu sens qu'à l'Amour ton Cœur ait quelque pente,
Choisis une Beauté pour t'en faire une Amante;
N'attens pas qu'à tes pieds elle tombe des Cieux,
Le droit de la choisir appartient à tes Yeux.
Garde dans les Transports d'une Ardeur insensée,
De prendre, pour modelle, ou Pâris ou Persée;
Et de courir, comme eux, parmi tant de Dangers,
Chercher une Maîtresse aux Climats étrangers:
PARIS a plus d'objets capables de te plaire,
Que n'en ont tous les Lieux que le Soleil éclaire.
Veux-tu d'une autre AGNES devenir Amoureux?
Cherche, & tu trouveras bien-tôt ce que tu veux.
Si ton Cœur à tes Yeux demande une Maîtresse
A qui l'âge ait volé sa premiere Jeunesse,

Mille & mille à tes Yeux s'offrant tout à la fois,
A ton Cœur en balance interdiront le choix.
Si tu veux une Amante & plus meure & plus Sage,
Il est encor bien plus d'Amantes de cet âge,
Entre un nombre si grand c'est à toi de choisir,
Je ne prescrirai point de régle à ton Desir.
De CALISTE & d'IRIS fréquente les Ruelles,
Et ces charmans Réduits où s'assemblent les Belles;
C'est là qu'on voit briller leur Esprit, leurs Appas,
Les plus Indifferens ne s'en défendent pas;
Et l'on sent dans son Cœur l'émotion charmante,
Qui toûjours accompagne une Flâme naissante.
Le Bal encôr propice aux Désirs d'un Amant,
Lui fournit les moiens d'un tendre Engagement;
C'est en ces Lieux qu'AMOUR établit son Empire,
Enflâme de ses feux l'air que l'on y respire;
Par les Yeux dans les Cœurs répand un doux Poison;
D'un HYPOLITE, enfin, il fait un CELADON:
Mais, pourquoi m'amuser à te faire connoître
Tous les Lieux differens où ton Amour peut naître?
Les Belles ont par-tout le pouvoir de charmer;
Et quelquefois aussi le Hazard fait aimer.

Souvent, sans qu'on y pense, une aimable Inconnuë
Vient frapper, à la fois, nôtre Ame & nôtre Vûë:
En vain contre l'AMOUR on veut se révolter,
Lors qu'il nous cherche, helas! le peut-on éviter?
Des Spectacles pompeux désertent les Ruelles,
On y voit, de par-tout, courir toutes les Belles;
Une foule d'AMOURS accompagne leurs pas,
Leur riche Ajustement rehausse leurs Appas:
Et fieres des Attraits dont elles sont pourvûës,
Elles viennent pour voir, comme pour être vûës.
Toi qui veux que ton Cœur s'engage pour toûjours,
Cours où vont tant d'Objets conduits par les AMOURS.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que des Fêtes semblables
Aux Desirs des Amants ont été favorables:
C'est par là qu'autrefois le Pere des Romains
ROMULUS, accomplit ses amoureux desseins.
Cet Auteur immortel d'une Race vaillante,
D'Hommes seuls ramassez peupla Rome naissante;
Et pour éterniser son Nom & ses Destins,
Résolut d'enlever les Filles des Sabins.
Il invente des Jeux, à ces Jeux les appelle:
Elles viennent en voir la Pompe encor nouvelle;

Il est vrai que pour lors chez ces Hommes guerriers,
Le Spectacle étoit simple, & les Acteurs grossiers;
Des Rameaux mal rangez embellissoient la Scene,
Et le Theatre étoit au milieu d'une Plaine.
Tandis qu'un Bâteleur danse sous ces Rameaux,
Et gesticule au son de quelques Chalumeaux,
Le Romain transporté d'une secrette joie,
Choisit, marque des yeux, & dévore sa Proie:
On attend le Signal, & le Signal donné,
Chacun fond sur l'Objet qu'il s'étoit destiné;
Ces Belles en fureur, du moins en apparence,
En repoussent d'abord la douce Violence;
Opposent leurs Efforts aux Efforts des Romains;
Mais que pouvoient contre eux leurs délicates Mains?
Chacune à son Vainqueur rendit enfin les Armes;
Leurs Vainqueurs eurent soin de calmer leurs Allarmes.
ROMULUS, c'est ainsi qu'aprés quelques Combats,
Tu payas les Travaux de tes heureux Soldats:
Si d'un pareil Bonheur la Guerre étoit suivie,
Je me ferois Soldat le reste de ma Vie.
Mais c'est sur ces Avis m'arrêter trop long-tems,
Il faut enfin passer à de plus importans.

Tiens pour grande Maxime autant qu'indubitable,
Qu'il n'est point en Amour de Belle inexorable.
Oüi, les plus fiers Objets s'humanisent enfin,
Et l'AMOUR est écrit au Livre du DESTIN :
Ce Dieu brûle leurs Cœurs aussi-bien que les nôtres,
Et triomphe à la fois, & des uns & des autres.
Mais ce Sexe accessible aux amoureux soûpirs,
Prend plus de soin, que nous, à trahir ses Desirs ;
S'étudie avec Art à sauver l'apparence,
Et de tous ses Transports cache l'Impatience.
Car enfin, puisqu'il faut l'avoüer entre nous,
Si vos Cœurs n'aimoient pas, BELLES, que feriez-vous ?
Un jeune Homme entraîné par son boüillant Courage,
Va du Métier de Mars faire l'Apprentissage ;
La Chasse, les Chevaux, & mille autres Emplois,
De l'AMOUR sur son Cœur affoiblissent les droits ;
Mais à de tels Emplois vôtre Sexe est contraire,
Aimez, BELLES, c'est tout ce que vous pouvez faire ;
Vôtre Ame d'elle-même encline à la Douceur,
S'ouvre plus aisément à l'amoureuse Ardeur ;
Vôtre Tempérament produit vôtre Tendresse,
Et vous réglez vos Mœurs sur sa Délicatesse.

Ainsi donc, Toi qui veux être heureux en Amour,
Aime, & sois assûré d'être aimé quelque jour :
Agis, parle, poursuis ; même les plus Cruelles
Se plaisent à nous voir nous empresser pour Elles.
Je veux que ton Amour n'en soit pas écouté,
Quel Mal t'en revient-il aprés l'avoir Tenté ?
Toutefois ne crains point de Disgrace semblable ;
Il n'est point, t'ai-je dit, de Belle inexorable.

Mais si cette Maxime est si sûre en Amour,
D'où vient que le contraire arrive chaque jour ?
Pour Lisimene en vain Alcimedon soûpire ;
Des peines de Damon, Isis ne fait que rire ;
Et mille autres enfin, vainement enflâmez,
Aiment si Constamment, & ne sont point aimez.
Les raisons n'en sont pas difficiles à rendre ;
Tu n'as qu'à m'écouter, je vais te les apprendre.

Il est certains Esprits si discordans entre eux,
Qu'Amour pour les unir manque même de Nœuds ;
Ce Dieu, de ses Faveurs leur fût toûjours Avare,
Et leur Antipatie à jamais les sépare.
On voit d'autres Amans qu'un Sort plein de rigueur,
N'orne d'aucun talent propre à gagner un Cœur ;

Leur Abord déplaisant, leurs choquantes Manieres,
Les rendent le rebut des Ames les moins fieres;
Le dédain est le prix de leurs Soins assidus,
Et leurs tendres Soûpirs, sont des Soûpirs perdus.
D'autres ont, au contraire, un beau Corps en partage;
Mais leur Esprit grossier en détruit l'avantage;
De la Galanterie ignore les détours,
Ne sçait point captiver l'Ame par les Discours;
Et l'ART par où l'AMOUR dans un Cœur s'insinuë,
Fut de tout tems aux SOTS une chose inconnuë.

Ce sont-là les raisons qui peuvent justement
Mettre un puissant Obstacle au Bonheur d'un Amant;
Mais le plus grand de tous est souvent l'AMOUR même:
N'attens point d'être aimé, si déja ta Belle aime;
Par avance engagée à quelque autre que Toi,
Par de longues froideurs elle payera ta Foi;
Et ton empressement à courir aprés Elle,
Au lieu de l'adoucir, la rendra plus Cruelle.
Cherche donc un Cœur neuf, exempt de Passion,
Qui puisse de tes Feux prendre l'Impression;
Et quelque Indifferent, quelque Fier qu'il puisse être,
Sois sûr qu'avec le tems tu t'en rendras le Maître.

Pour faire en peu de tems des progrés sur ce Cœur,
Engage la Suivante à servir ton ardeur.
Fais pour te l'aquerir tout ce que l'on peut faire,
Auprés de sa Maîtresse elle t'est necessaire.
Le Medecin adroit sçait choisir la Saison,
Qu'il croit selon son Art propre à la Guerison.
De même, Elle prendra ces Momens favorables
Où l'Amour attendrit les plus Impitoïables ;
Ou plûtôt en quels lieux, à quelle heure du Jour,
Ne lui peut-elle point parler de ton Amour ?
Elle peut enhardir sa Tendresse craintive ;
Lui faire de ta Peine une Image naïve ;
Lui vanter ton Mérite, exagerer ta Foi,
Elle peut faire enfin toute chose pour Toi.
Mais, *dois-je*, diras-tu, *cajoler la Suivante* ?
Non, un dessein si bas offense ton Amante ;
Brûle de plus beaux Feux, & Sage en tes Desirs,
A la Maîtresse seule addresse tes Soûpirs.
Quand donc de la Suivante & les soins & l'adresse,
T'ont frayé le chemin du Cœur de ta Maîtresse ;
Va lui parler Toi-méme, & découvre ton Feu,
Mais choisis bien ton tems pour un pareil aveu :

Imite le Nocher qui craignant le Naufrage,
Ne va pas en tout tems s'exposer à l'Orage.
Il est de certains Jours tristes, infortunés,
Qu'au Malheur des Amants l'Amour a destinés;
Une Belle souvent pleine d'Inquietude,
Pour rêver à son aise, aime la Solitude;
Que le Tems en soit cause, ou son Tempérament,
Ce Moment est funeste, évite ce Moment.
Si tu veux t'obstiner à lui conter ta Peine,
L'aveu de ton Amour attirera sa Haine;
Ce Début à jamais pourra te faire tort,
On aime rarement ce qu'on haït d'abord.
Toi donc qui veut avoir le Bonheur de lui plaire,
Au Tems que je t'ai dit, prens un Tems tout contraire;
Quand tu vois que sonCœur s'ouvre entier aux Plaisirs,
Alors tu peux du tien expliquer les Desirs;
C'est dans ces doux Momens que l'Ame se déploye,
Et l'Amour, en un mot, est l'Enfant de la Joye.
Le tems du Carnaval, tems des Ris & des Jeux,
Est propice aux Amans, & n'est fait que pour Eux;
Profites-en; Au Bal acoompagne ta Belle;
Redis lui mille fois ce que tu sens pour elle;

Le tems, le lieu, l'AMOUR, tout parle en ta faveur,
Et tout la sollicite à te donner son Cœur.

Quand ce Cœur ébranlé se dispose à se rendre,
Presse, & par un Billet acheve de le prendre :
O qu'un Billet galant & tendrement écrit,
Est un rare Secret pour charmer un Esprit !
Rempli-le des douceurs que l'AMOUR nous inspire,
Et qu'un Amant sent mieux que je ne puis le dire.
Mais ne t'avise point de faire l'Orateur ;
Ecris en Cavalier, & non pas en Auteur.
Loin de toi ces grands mots de SOLEIL, DE MERVEILLES ;
Ne l'étourdis jamais de Sottises pareilles.
Qu'aussi-bien que ton Cœur, ton style soit sans fard :
Tout l'Art d'un Billet-doux est de n'avoir point d'Art.
Si sans vouloir le lire elle te le renvoye,
D'un Chagrin dévorant ne devient point la proye ;
Et sans t'éfaroucher de ce premier rebut,
Poursuis, & tu pourras arriver à ton but.
Elle lit tes Billets, & ne veut point t'écrire ?
N'importe ; seulement fais qu'Elle aime à les lire ;

Elle les lit toûjours ? Triomphe, tout va bien;
Dans peu ton Billet tendre attirera le sien:
Enfin elle t'écrit & son Billet peut-être
T'ordonne d'étouffer l'ardeur qu'elle a fait naître?
Sa main trahit son Cœur, n'en doute nullement,
Donne un Sens tout contraire à ce Commandement;
Elle veut irriter tes Feux par sa défense,
Et tu la punirois par ton Obéissance.

Quand d'un amour honnête on se sent enflammer,
Qui cache cet amour, est indigne d'aimer;
De ses Yeux sur ton Cœur étale la Victoire,
Une Amante en public veut joüir de sa Gloire;
Un Conquerant en Guerre, une Belle en Amour,
Pour témoin de ses faits demande le grand jour;
L'un veut être applaudi du succès de tes Armes,
L'autre veut l'être aussi du pouvoir de ses Charmes.

Sois propre, sois bien mis, mais sans être affecté,
Et ne te pique point d'une molle Beauté;
Elle veut l'être en Nous négligemment ornée;
Trop d'ajustement marque une ame efféminée:

ous ces jeunes Blondins, dont l'unique Métier
ſt de ſe promener de Quartier en Quartier,
e ſont ni plus aimés, ni même plus aimables;
force d'agrémens, ils ſont déſagréables.
i dans les Champs de Mars tu ſemble t'enlaidir,
oin de t'en affliger, il faut t'en applaudir;
e hâle, noble effet d'une plus noble cauſe,
fface d'un Blondin & le Lys & la Roſe.
Prens garde, toutefois, de te trop négliger,
t ne refuſe point quelque appas étranger.
omme trop d'art déplaît, trop peu d'art peut déplaire;
arde un Tempéramment en tout ſi néceſſaire,
la bizarre MODE aſſervis ta RAISON,
'rop de raiſonnement ſeroit hors de Saiſon;
ux Manieres d'autrui conforme tes Manieres,
t n'en affecte point qui te ſoient Singulieres:
herche dans tes Habits la ſeule Propreté,
t ſuis ce Faſte vain par le Luxe inventé.
es Dents furent toûjours l'Ornement du Viſage;
ets pour blanchir tes Dents toute choſe en Uſage:

Ajuste, j'y consens, tes Cheveux avec Art;
Mais que cet Art paroisse un effet du Hazard.
Les autres Ornemens, laisse-les pour les Belles,
Ou pour ces Damoiseaux qui sont plus Femmes qu'elles.

Mais Bachus, dont l'ardeur est propice aux Amours,
De mes Instructions vient suspendre le cours.





L'ART D'AIMER.

CHANT II.



SUr le bord de la Mer, dans un Isle inconnuë
L'insensée ARIANE erroit à demi nuë,
Les Yeux noyés de Pleurs, le Cœur plein de Sanglots,
le appelloit Thesée & s'en plaignoit aux flots.
le crie, Elle pleure, & ses Cris & ses Larmes
mblent à sa Beauté donner de nouveaux Charmes.
ne quitte, l'Ingrat! où sera mon secours!
it-elle, *c'est ici la demeure des Ours.*
! perfide Thesée! as-tu la barbarie
me laisser en proye à toute leur furie?
ais non, leur Cruauté s'humanise pour Moi,
je trouve les Ours moins barbares que Toi.
Tandis qu'Elle meurtrit son Sein & son Visage,
le entend d'un grand bruit retentir le Rivage;

C'est Bacchus ; il paroit de Pampres couronné ;
Son Char comme sa Tête, en est environné ;
Les Bacchantes, Silene, en composent la Suite ;
ARIANE à l'instant tâche à prendre la Fuite,
Mais la Peur la retient, & lui fait un moment
Oublier & sa Peine, & son perfide Amant.

BACCHUS s'en apperçoit : *Dissipez vôtre Crainte*,
Lui dit-il, *& cessez une inutile Plainte ;*
Un Destin plus heureux vous attend en ce Lieu,
Vous perdez un Mortel, & vous trouvez un Dieu ;
Ne craignez pas encor de vous voir abusée,
BACCHUS *sera pour vous plus Constant que Thesée.*

ARIANE à ces mots moderant ses Douleurs,
Au Dieu passionné laisse sécher ses Pleurs :
Son Cœur s'ouvre à l'appas d'une Flamme nouvelle,
Et le fidelle Amant en chasse l'infidelle ;
Enfin l'heureux Hymen au gré, de leurs Desirs,
Aux douceurs de l'Amour ajoûte ses Plaisirs.

De-là vient que BACCHUS aux Amans favorable,
Fait toûjours prés de soi placer l'AMOUR à table ;
Et même sans ce Dieu qui préside aux Festins,
L'AMOUR triste & rêveur languit dans les Chagrins.

Si tu t'y trouves donc avecque ta Maîtresse,
Tu peux en cent façons lui prouver ta Tendresse ;
Prens du mets qu'elle touche, & le prens à dessein
Que ta Main en passant puisse baiser sa Main.
D'abord qu'Elle aura bû, saisi-toi de sa Tasse,
Et bois, où de sa Bouche on voit encore la trace.
Si ton Rival par tout prompt à suivre ses pas,
Se rencontre avec Toi dans le même Repas ;
Livre lui si souvent le doux Combat du Verre,
Que sa foible Raison succombe à cette Guerre :
Pour toi, ne tombe point dans ce déréglement,
Garde un Esprit rassis, un libre Jugement ;
Et ne passe jamais les étroites Limites,
Que la sage RAISON à Bacchus a prescrites.
Ne querelle jamais, sois Paisible, sois Doux,
.es Jeux dans un Festin sont les meilleurs Ragouts.
Lors qu'aprés le Repas tu vois que l'Assemblée
rête à se séparer est confuse & mêlée,
ins aussi-tôt ta Belle, & sans plus reculer
écouvre lui le Feu dont tu te sens brûler.
in d'ici Sot Amant qu'une Peur ridicule
pêche de parler de l'ardeur qui le brûle ;

Oui la Crainte sied mal aux Cœurs biens amoureux ;
Il faut être hardi quand on veut être heureux.
Je ne veux pas ici regler ton Eloquence,
Ton amour fera plus que toute ma Science ;
Dis tout ce que tu sens, ce que tu ne sens pas ;
Vante lui ton amour, vante lui ses appas.
Tu seras bien-tôt crû ; Les Laides & les Belles
Se flattent aisément qu'on soûpire pour Elles.
La plus Prude aime à voir encenser sa Beauté,
Et tout Amant qui louë, est enfin écouté.
Trois Déesses jadis pour l'honneur de la Pomme
Voulurent bien subir le Jugement d'un Homme ;
Et la fiere Junon qui ne pût l'obtenir,
Garda de cet affront l'éternel Souvenir.
Promets lui que toûjours tu vivras dans ses Chaînes ;
Et même, s'il le faut, faits des promesses vaines.
Toutefois si la Belle où s'addressent tes Vœux
D'un veritable amour recompense tes Feux ;
Si son Cœur pour toi seul capable de Foiblesse,
T'aime sincérement, & t'aime avec Tendresse ;
Ne trompe point, & Tendre & Sincere à ton tour,
Par un amour tout pur répons à son amour

Mais

Mais si pour ton Rival secretement atteinte,
Son ame n'a pour toi qu'une Tendresse feinte;
Alors impunément sois Perfide & Menteur,
Et sans Scrupule aucun trompe un Objet trompeur.
Il est du droit commun, il est de la Justice,
Que l'Auteur d'un Tourment souffre un même Suplice.
Ainsi quand ta Maîtresse est Parjure envers Toi,
Imite cette Ingrate en lui manquant de Foi.
Qu'à l'infidélité sa Trahison t'entraine,
Et que de son Exemple Elle souffre la peine.
Les Pleurs sçavent toucher les moins sensibles Cœurs;
Veux tu toucher le sien ? sois prodigue de Pleurs:
Pour recüeillir le fruit que tu peux en attendre,
Si tu n'en répans point, feins au moins d'en répandre.
A ces Pleurs, soit qu'ils soient veritables ou feins,
Mêle des Mouvemens où tes Feux soient dépeins.
Si tu lis dans ses Yeux le trouble de son Ame,
Profite de ce trouble où la jette ta Flamme;
Enhardis ta Tendresse à des Transports plus doux;
Elle s'irrite ? croi qu'il est de feints Courroux,
Que l'audace en Amour est un crime excusable,
Et qu'un Coupable aimé n'est pas long-tems Coupable.

Ce qu'on écrit d'ACHILLE en l'Isle de Scyros,
Est propre à mon sujet, apprens-le en peu de mots.
VENUS fiere du Prix gagné sur ses Rivales,
N'avoit que trop tenu ses promesses fatales,
Et PARIS prés d'HELENE au gré de ses Desirs,
Goûtoit à Troye, enfin, de tranquiles Plaisirs.
Les Grecs impatiens de vanger cet Outrage,
Du superbe Ilion menaçoient le Rivage;
Et pour servir un Roi, plusieurs Rois conjurés,
Y courroient Moissonner des Lauriers assurés;
Lors qu'ACHILLE à sa Mere immolant sa Vangeance,
Sous un habit de Fille étouffoit sa Vaillance.
Que fais-tu grand Heros? tu files: cet emploi
Est indigne d'un Homme, & plus encor d'un Roi;
La laine est pour ta Main une vile Matiere,
Quitte cette Pallas & cherche la Guerriere;
Cette Main, qui d'HECTOR doit creuser le Tombeau,
Est plus propre au Combat, qu'à tourner un Fuseau.
Prens la Lance, & plus fier que le Dieu des Batailles,
Cours, vole des Troyens hâter les Funérailles.
Ah! je voi le lien qui l'attache à la Cour,
C'étoit tantôt sa Mere, à present c'est l'AMOUR;

l languit dans les bras de sa DEÏDAMIE,
:t sent par son amour sa Valeur endormie.
Mais la Princesse enfin voit son déguisement,
Dans ACHILLE, crû Fille, elle trouve un Amant.
e croi qu'abandonnée à toute sa Colere,
Elle n'épargna point cet Amant temeraire;
Et que son Cœur honteux d'avoir été surpris,
Pour lui, malgré soi-même, affecta des Mépris:
Mais trouvant trop de peine enfin à se défendre,
Elle donna ce Cœur, du moins le laissa prendre.
La Cruelle tantôt songeoit à le punir,
Son but n'est maintenant que de le retenir:
Et lors que pour partir ACHILLE prend les Armes;
Combien pour l'arrêter, verse-t'-elle de Larmes?
C'est ainsi qu'une BELLE oubliant sa Rigueur,
S'accoûtume à souffrir l'Empire d'un Vainqueur.
Mais un Homme sur soi prend trop de confiance,
S'il veut d'un bel Objet attendre quelque avance.
xplique le premier tes Desirs amoureux,
s Vœux seront bien-tôt d'accord avec tes Vœux;
lle attend seulement que soigneux de lui plaire,
u demandes un Don qu'elle est prête à te faire:

Mais si malgré tes Soins on ne sent rien pour Toi,
Quitte qui te méprise, & porte ailleurs ta Foi.
Si son Ame s'obstine à faire la Cruelle,
Garde de t'obstiner à soûpirer pour Elle:
Ne pousse pas toûjours des Regrets superflus,
Et cesse de l'aimer, quand tu n'espere plus.
Ce Conseil, je le voi, te donne de la peine:
Ce n'est pas tout d'un coup qu'on quitte une Inhumaine,
Dis-tu, *lors que* l'AMOUR *a triomphé d'un Cœur,*
Il faut de grands Combats pour vaincre ce Vainqueur.
Il est vrai; mais crois-moi, l'Amour est volontaire,
On n'a qu'à le vouloir, & l'on peut s'en défaire:
Oui, quel que soit le Feu qui nous puisse enflammer,
Sçache qu'on n'aime point si l'on ne veut aimer.
Cherche ta Guerison dans une longue absence,
Et laisse avec le tems ralentir ta Constance.
Mais si pour te guerir ces Remedes sont vains,
Apprens un grand Secret pour vaincre ses Dédains.
Déguise adroitement ton ardeur violente;
D'un œil indifferent voi ton Indifferente;
Feins de l'avoir quittée, & quittée à jamais;
Et d'un autre, à ses yeux, adore les attraits:

Elle, qui rebuta ta passion offerte,
Croyant t'avoir perdu, regretera ta perte ;
A ton nouvel Amour brûlant de t'arracher,
Humble par vaine gloire elle ira te chercher,
Et réparer, par là, l'injurieux Outrage
Que fait à ses appas un Amant crû Volage.

D'où vient, me diras-tu, *ce bizare Retour* ?
C'est un aveugle effet du pouvoir de l'AMOUR.
Au défaut de la Force il se sert de l'addresse,
Fait aimer par Caprice ainsi que par Tendresse.
Pour entrer dans un Cœur il a plus d'un Chemin,
Et par mille moyens il arrive à sa fin.

Sous le nom d'Amitié souvent il se déguise,
Et par là tous les jours la Fierté s'humanise.
Dans son Indifference un Objet affermi,
Ne veut point d'un Amant, & reçoit un Ami.
On s'ouvre sous ce nom un accés auprés d'Elle,
Par mille petits Soins on lui prouve son zéle :
On prépare son Cœur à quelque Engagement ;
Avec le tems, enfin, l'Ami s'avouë Amant :
Sa Maîtresse pour lui secretement touchée,
D'un aveu qu'elle attend n'est plus effarouchée :

Cet aveu déplait-il, lors que son Auteur plaît ?
L'Amour leve le Masque, & paroit ce qu'il est.
Sers toi de cet avis que l'Usage autorise,
De tout tems en amour la ruse fut permise.

Dois-je t'en avertir, ou m'en plaindre avec Toi ?
Il n'est plus aujourd'hui d'amitié ni de Foi.
Ah ! qu'il est dangereux de loüer ce qu'on aime
A nos meilleurs amis, à nôtre Frere même :
Charmés de la Beauté qu'ils t'entendent vanter,
Et le Frere & l'Ami voudront te supplanter.
L'impérieux Amour a d'étranges Maximes,
Il confond, à son gré, les Vertus & les Crimes ;
Maître de nos Desirs, & jaloux de ses droits,
De la foible Nature il étouffe la Voix :
Enfin, en un moment, l'Amour fait disparoître
Une longue amitié que l'Estime fit naître :
Ne va point en loüant jusques à ses Défauts
De tes meilleurs Amis te faire des Rivaux.

Avant que je finisse apprend que chaque Belle
Nous donne par son foible une ascendant sur elle ;
Et quand par cet endroit on attaque son Cœur,
D'un Cœur mal défendu l'on est bien-tôt Vainqueur.

Il est diverses Mœurs, comme divers Visages,
Tâche à les bien connoître, & prens tes avantages;
De cent sortes d'Objets tu peux te faire aimer,
Si toûjours Complaisans tu sçais t'y conformer,
Car enfin, ne croi pas qu'une même Methode
Te puisse également être utile & commode.
Une Amante à qui l'âge a donné du bons sens,
Découvrira de loin les Pieges que tu tends.
Si tu fais trop l'Habile auprés d'une Ignorante,
Ton bel Esprit suspect la rendra défiante;
Toûjours dans tes desseins tu te verras déceu,
Un Fat même à tes yeux, en sera mieux receu.

O vous tous qui vivez sous l'amoureux Empire!
Pratiquez ces avis, l'AMOUR me les inspire;
Pour parler aux Amans il se sert de ma Voix,
Et veut que je leur donne encore d'autres Loix.

Que de Mirthe amoureux l'on couronne ma Tête,
Et qu'un Chant de Triomphe honore ma Conquête;
L'Objet qui m'a charmé, l'est lui-même à son tour,
Et déja sa Tendresse égale mon Amour,
Dira quelqu'un; PARIS *avoit bien moins de joye,*
Lors qu'avec son HELENE *il navigeoit vers Troye.*

Ne te hâte point tant, modére ce Transport,
Jeune Homme! ton Navire est éloigné du Port.
C'est peu d'avoir trouvé la Beauté qui t'enflamme,
Et d'avoir sçû t'ouvrir le chemin de son ame;
Il faut encore, il faut causer seul ses Soûpirs,
Et lui faire en Toi seul fixer tous ses Desirs.
C'est là l'unique but où ton Amour doit tendre,
Et c'est l'heureux Secret que je te vais apprendre.
Ecoute des avis recherchés avec soin,
Mon Art, tout grand qu'il est, ne peut aller plus loin.
J'entreprens d'arrêter par des Leçons nouvelles,
Un jeune Enfant volage & qui porte des aîles;
L'entreprise est pénible; on sçait bien que ce Dieu
Ne se plaît pas longtems d'être en un même Lieu.
Minos avoit fermé tout chemin à Dedale
Pour l'empêcher de fuïr d'une Prison fatale;
Cependant, malgré lui, ce Grec ingénieux,
Trouva l'Art d'échaper par le chemin des Cieux.



ART D'AIMER.

CHANT III.

DEDALE avoit fini ce travail admirable,
Que cent & cent détours rendoient inimitable;
ui fut la Prison d'un Monstre tout nouveau,
nstre qui par Nature étoit Homme & Taureau.
and MINOS pour tout prix d'un si rare artifice,
crime de sa Femme enferma le Complice.
ALE gémissant dans sa Captivité,
on Persécuteur implore la bonté;
ets, dit-il, *Grand Roi, qu'au gré de mon envie,*
le finir mes Jours où j'ai reçû la Vie:
ue si je n'ai pû par la rigueur du Sort
e dans mon Païs, j'y reçoive la Mort.
crois ma Vieillesse indigne de tes graces,
re, au moins, que mon Fils échape à tes Menaces:

Ou si ce même Fils ne peut rien sur ton Cœur;
En faveur de son Pere appaise ta Fureur.

C'est ainsi qu'il se plaint, mais ses plaintes sont vaines;
Il le voit, & brûlant de sortir de ses Chaînes;
C'est aujourd'hui, dit-il, que je dois faire voir
Jusqu'où peut de mon Art s'étendre le pouvoir.
Minos à qui la Terre & l'Eau rendent homage,
Dans ces deux Elemens m'interdit le passage:
Il ne me reste plus que la route des Cieux,
Il me la faut tenter pour sortir de ces Lieux.
Mon audace, Grands Dieux, mérite quelque grace;
Ce n'est point en Titan que je prens cette audace;
Je cherche à fuïr les coups d'un Tyran inhumain,
Et le Ciel seulement m'en offre le Chemin.
Qu'on m'ouvre le séjour des Ombres infernales,
J'irai franchir le Styx & les Ondes fatales;
Ici de la Nature il faut forcer les droits,
Et pour ma Liberté faire changer les Loix.
Le danger nous inspire une addresse inconnuë,
Qui l'eût crû qu'un Mortel eût pû fendre la Nuë?
Ce Grec, de son Esprit rappellant la vigueur,
Prend des Plumes d'Oiseaux, d'inégale longueur;

Il les range avec art, avec art il les lie,
Et les enduit de Cire à la flamme amollie.
Son Fils, de son travail embarrassant Témoin,
Défait, en badinant, ce qu'il fait avec soin.
De ce hardi projet il ignore la suite,
Et quand il le recule, il retarde sa fuite.
Mais ayant mis à l'Oeuvre une derniere Main,
DEDALE par ces mots l'instruit de son Dessein.
Ces aîles, lui dit-il, sont l'unique Navire
Qui nous doit éloigner de ce cruel Empire;
Minos ferme à nos pas & la Terre & la Mer;
L'air est encore libre, il faut fendre cet air.
Mais ne te guide pas vers le Flambeau du Monde,
Et n'approche point trop de la vapeur de l'Onde;
Garde un juste Milieu pour ne hazarder rien,
Et que toûjours mon Vol soit la regle du tien.
A ces mots, à son Dos, au Dos du jeune ICARE,
Il ajuste en tremblant un Plumage si rare;
Et prenent leur Essor, aussi prompt qu'un Eclair,
Et le Pere & le Fils se balancent dans l'air.
Leur Vol étoit heureux: mais le Fils téméraire
Ne suit point le Chemin qu'il voit tenir au Pere:

La chaleur du Soleil qu'il brave fiérement,
De ses Aîles bien-tôt fait fondre le Ciment.
Il agite ses bras, mais leur secousse est vaine;
De son Corps sans appui la pesanteur l'entraîne:
Il tombe dans la Mer, que nos sages Ayeux
Appellerent du nom de cét Audacieux.
  Le févére Minos, quelque Grand qu'il pût être,
Du sort de son Captif ne put être le Maître.
Et moi simple Mortel, sans nul appui que Moi,
Au plus puissant des Dieux je veux donner la Loi.
  Toi donc que dans ces Vers j'instruis ou je Conseille,
Prête à ce que je dis une attentive Oreille.
Rejette le secours des Philtres impuissans;
Sans donner de l'amour, ils déreglent les Sens;
Déteste d'un tel Art le Crime abominable;
Et pour te faire aimer, tâche à te rendre aimable.
Veux-tu de ta Maîtresse être aimé constamment?
Joins aux charmes du Corps un Esprit plus charmant.
Ces Fleurs qu'on voit éclorre en la Saison nouvelle,
Ne gardent pas long-tems leur fraicheur naturelle.
Ainsi la Beauté passe: Helas! de jour en jour
Soi-même elle se mine, & s'arrache à l'Amour.

Acquiere une Beauté, dont la solide Gloire
Des Ombres de la Mort défende ta Mémoire;
Cheris également les Armes & les Arts,
Et rends-toi Favori de Minerve & de Mars.
Sois Doux, sois Complaisant auprés d'une Maîtresse;
Joins à beaucoup d'Amour beaucoup de Politesse:
L'Esprit est un grand charme, & d'un superbe Cœur
Un Esprit délicat est bien-tôt le Vainqueur.
Fuis sur tout des Pédans le bourru Caractere,
Qui traitent sans respect la Langue de leur Père.
RICHE, qui veux aimer, je n'écris point pour Toi;
Celui qui peut donner est plus Sçavant que Moi;
Mon ART céde à son OR, & le plus Fat des Hommes
N'est jamais sans Esprit avec de grandes Sommes.
Il a pour éblouïr des Charmes infinis;
Quelque laid qu'il puisse être, il vaut un ADONIS:
Il sçait rendre l'AMOUR Esclave, ou Tributaire;
Et plaît enfin, sans peine, à quiconque il veut plaire.
Toi qui n'as point l'Eclat dont il est revêtu,
Et qui n'as pour appui que ta seule Vertu;
Il faut qu'avec plus d'Art; avec plus de Souplesse
Tu tâches de gagner le Cœur de ta Maîtresse;

Il faut lui consacrer tous tes Soins, tous tes Vœux ;
Et par un long Amour mériter d'être Heureux.
Sans cesse à la servir montre une ame empressée ;
Céde lui doucement lors qu'elle est courroucée.
Condamne aveuglément ce qu'elle a condamné ;
Donne un Suffrage prompt dès qu'elle l'a donné.
Hais tout ce qu'elle haït, aime tout ce qu'elle aime ;
Elle nie, elle avoue ; hé bien, fais-en de même :
Ris de toute ta force ainsi qu'elle rira ;
Souviens-toi de pleurer lors qu'elle pleurera ;
Compose sur son air celui de ton Visage ;
En tout, par tout enfin, tâche à lui rendre Homage.
T'assigne-t-elle un Lieu pour aller l'y trouver ?
Avant l'heure en ce lieu hâte-toi d'arriver ;
Quelque Obstacle en allant qui s'oppose à ton zéle,
Cours, ou vole plûtôt où ton Desir t'appelle.
Une affaire autre part te demande en ce jour ;
Immole-la sans peine aux soins de ton Amour.
Ta Belle au Rendez-vous tarde trop à se rendre ;
N'importe, jusqu'au soir ne sois point las d'attendre.
Toi qui veux que le Tems respecte ton ardeur,
Tu dois te dépoüiller de toute ta Grandeur ;

t'enorgueillis point d'une vaine Noblesse ;
ne parle jamais en Maître à ta Maîtresse :
ûjours humble & soûmis, suis, révere sa Loi,
elqueGrand que tu sois, croi qu'elle est plus que Toi;
tout tems, en tout lieu t'empressant pour lui plaire,
s tout ce que feroit l'Amant le plus vulgaire ;
a lui mille Devoirs de ta Flâme témoins ;
aisse-toi pour elle à mille petits Soins.
ces abaissemens une Amante tient conte,
par un long amour paie une courte Honte.

alue, & sans rougir appelle par son Nom
qu'au moindre Valet qu'elle a dans sa Maison:
uche la Main à tous, & pour faveur nouvelle
n honnête Présent récompense leur zéle.
gne leur amitié, tu t'en trouveras bien,
esse tout enfin jusques au petit Chien.
x-tu d'un Serviteur paier le long service ?
s toûjours qu'à ta Belle il doive cet office.
faire quelque grace es-tu sollicité ?
t'y sens-tu déja de toi-même porté ?

N'importe, pour la faire attens que ton Amante
Pour le Suppliant même agisse en Suppliante.
C'est par là que son cœur, toûjours content du rien,
Croira te devoir tout quand il ne te doit rien.
Prens garde toutefois que ta Ruse connuë
Ne dissipe l'erreur dont elle est prévenuë;
L'Art caché sert beaucoup, mais s'il est découvert,
Il devient inutile, ou nuit plus qu'il ne sert.
  Souvent lors que l'Automne amenant la Vandange
Fait du froid & du chaud un importun mélange;
Aux combats des Saisons le Corps assujeti,
D'une molle Langueur se sent appesanti:
Souhaite que le Ciel dérobe ton Amante
Aux Fiévres que fait naître une Saison changeante:
Mais si malgré tes Vœux, son Corps foible & mal-sain
L'oblige à recourir à l'Art du Médecin;
Prens à ses Maux la part qu'un Amant y doit prendre;
Et rens lui tous les Soins que tu pourras lui rendre.
Ne te rebute point pour la longueur du Mal;
Témoigne à la servir un soin toûjours égal;

Qu'au chevet de son lit elle te voie en Larmes,
Et lise dans tes Yeux tes secretes allarmes.
Fais des Vœux, qu'à loisir tu pourras acquiter ;
Feins des Songes heureux pour les lui raconter :
Un jour l'Amante saine, ainsi que tu souhaites,
De l'Amante malade acquittera les Dettes.
Une BELLE, il est vrai, n'aime pas tout à coup ;
JE VOUS AIME, est un mot qui lui coûte beaucoup.
Son Amour est timide, & foible en son Enfance ;
Il se fortifiera par ta Perséverance.
Ainsi ce haut Sapin fut un humble Arbrisseau,
Et ce Fleuve, en naissant, n'est qu'un petit Ruisseau.

Toutefois, par un trait de fine Politique,
Lors qu'à plaire à toi seul tout son amour s'applique,
Que tu peux ardamment t'en faire souhaiter ;
Prétexte quelque affaire afin de t'absenter :
Mais la plus courte absence est la moins ennuieuse,
Quand elle dure trop, elle est trop dangereuse :
L'Amant le plus Fidele, après un long Amour,
Perd souvent sa Maîtresse en changeant de Séjour.

Mais si quelque Procés, quelque fâcheuse affaire,
Rend malgré toi l'absence & longue & nécessaire;
Garde un Amour fidele aux Yeux qui t'ont charmé,
Et sur tout, si tu peux te croire encore aimé,
Que ton ame à ses Vœux constamment attachée,
D'aucune autre Beauté ne soit jamais touchée.
Montre avec un Cœur ferme un Visage changé,
Et sois toûjours Rêveur & toûjours négligé.
Voilà d'un tendre Amant le parfait Caractere,
Mais un Amant pareil ne se rencontre guere.

Le Beau Sexe en Amour est fier, impérieux;
Et quand on le trahit, il devient Furieux:
Une Belle s'emporte, & croit qu'on la ravale;
Quand on ose à ses Yeux regarder sa Rivale:
Elle veut sur un cœur regner absolument,
Et n'être point aimée, ou l'être uniquement.

Que faire ici! dois-tu content d'une Maîtresse,
Dans les bornes d'un cœur renfermer ta Tendresse?
Oüi, je te le conseille; un Amant divisé
Est toûjours Malheureux & souvent méprisé:

Il aime ſon Tranſport, il eſt aimé de même ;
Ne ſent point, en aimant, ce qu'on ſent quand on aim
Lui-même en les formant, il détruit ſes Deſirs,
Et s'il a peu d'Ennuis, il a peu de Plaiſirs.

Toutefois ſi ton ame & volage & coquette
Au véritable Amour préfere l'Amourette ;
Egare, j'y conſens, & tes Vœux & tes pas,
Mais cache le du moins, & n'en triomphe pas :
En brûlant pour pluſieurs, feins de n'en aimer qu'une
Vante ſéparément ta Conſtance à chacune ;
Oſte leur tout ſonpçon, tout ombrage de toi,
Et Leger & Trompeur parois de Bonne-foi.
Car enfin ſi ta Ruſe eſt jamais éventée,
N'attens qu'emportement d'une Amante irritée ;
Qui t'arrachant un cœur que tu viens de trahir,
Forcera malgré lui ce cœur à te haïr ;
Et vangeant le Mépris que tu fais de ſa Flamme,
A quelqu'autre, à tes Yeux, engagera ſon Ame.

Quelque preuve pourtant qu'elle ait de tes Amours
A les deſavoüer obſtine-toi toûjours.

Garde bien d'affecter cette crainte flâteuse

Qui d'un Esprit coupable est la marque honteuse;

Mais prens cet air hardi, cette heureuse fierté,

Dont contre un Imposteur s'arme la Vérité.





L'ART D'AIMER.

CHANT IV.

MOi qui viens d'exhorter un Amant à se taire,
Je lui vai maintenant ordonner le contraire.
Il est de ces Objets fiers, superbes, hautains,
Dont nôtre Patience endurcit les Dédains,
Et dont jamais l'ardeur ne devient empressée,
Si par quelque Rivale elle n'est traversée.
Tu ne peux, si ta Belle est marquée à ce coin,
Pour la rendre Jalouse apporter trop de soin.
D'un Soupçon éternel cause lui les allarmes ;
Au mépris de ses Yeux vante lui d'autres Charmes ;
Et par des mouvemens de Crainte & de Dépit,
Rallume sous la Cendre un Feu qui s'assoupit.
Heureux, heureux l'Amant, dont l'Amante timide
Craint ; même sans raison, qu'il ne lui soit Perfide,

Et joint à cette Crainte un tendre Emportement !
Que ne suis-je l'Objet d'un pareil mouvement !
Et que n'est-ce sur moi qu'une Belle en furie
Assouvît à son gré sa douce barbarie !
Que n'est-ce contre moi qu'elle arme tour à tour
es Yeux étincelans & de haine & d'amour !
lais où l'on voit pourtant, quelque soin qu'elle prenne,
ue ce n'est que l'amour qui fait naître la haine.
Prens garde toutefois de la pousser à bout ;
ors qu'on croit tout gagner, bien souvent on perd tout.
uand tu vois que trop loin sa colére l'emporte,
érobe lui le tems de devenir plus forte :
assure son Esprit, appaise ses Douleurs,
prête-lui tes Mains pour essuier ses Pleurs :
ses pieds prosterné demande-lui ta grace ;
t-il Crime en Amour qu'un Repentir n'efface ?
Pardon qui le suit cause tant de Plaisir,
ue de faillir encore il donne le desir ;
rend même à nos yeux le crime tout aimable,
fait qu'on s'applaudit d'avoir été Coupable.
Pendant que je chantois ces Préceptes divers,
OLLON couronné de Lauriers toûjours verds,

CHANT IV.

: pinçant doctement les cordes de sa Lyre,
l'apparu , & me dit ce que je te vais dire.
Folâtre Précepteur des folâtres AMOURS,
our m'écouter, dit-il, interromps ton Discours.
léne au Temple célebre, où m'adoroit la Gréce,
es Disciples heureux qu'instruit ta Politesse :
ur son grand Frontipisce ils trouveront tracez
rois Mots dignes du Dieu qui les a prononcés.
es voici ces trois mots. CONNOISSEZ-VOUS VOU
MESME.
'oilà pour les Amans un Oracle suprême :
elui qui se connoît aime seul sagement ;
révoit de ses Projets le juste évenement,
sans être leurré par de fausses amorces,
mesure toûjours ses Desseins à ses Forces.
ui que la Nature a doüé d'un beau Corps,
t à plaire par-là borner tous ses Efforts.
i dont une Belle estime l'Eloquence,
, sur toute autre chose, éviter le Silence.
, enfin, dont la Voix a le don de charmer,
tte même Voix doivent se faire aimer.
Amant qui veut suivre une route contraire,
e du Chemin, & ne peut jamais plaire.

C'est ainsi qu'APOLLON a daigné m'avertir ;
Profitez de l'avis ; un Dieu ne peut mentir.

Ne vous flâtez point trop, Amans encor Novices ;
L'Amour a des Plaisirs, mais il a des Supplices :
Lors qu'à son rude Joug vous venez vous offrir,
Préparez vos Esprits & vos cœurs à souffrir.
Il est vrai qu'il sçait l'Art d'assaisonner les Peines ;
La Liberté plaît moins que ne plaisent ses Chaînes ;
On souffre sans regret ce qu'on souffre pour lui,
Et la moindre Douceur paye un siecle d'Ennui.

Ainsi donc, jeune Amant, que rien ne t'épouvente ;
Si lors que tu vas voir ton aimable Indolente,
Un Laquais trop instruit à mentir hardiment,
Te dit qu'elle est sortie, & le dit faussement ;
Croi que son faux rapport est un rapport fidelle,
Et quand tu la verrois, croi que ce n'est pas elle.
Respecte ses Mépris, adore son Courroux ;
Quand tu pourras la voir, embrasse ses Genoux ;
L'effort de ton amour, celui de ta Constance,
Arrachera son ame à son Indifference.
Eh ! qui peut, après tout, se défendre d'aimer ?
Et quel Cœur à l'Amour peut long-tems se fermer ?

L'Hom

Homme au Berceau du Monde erroit à l'avanture;
:üille étoit son Lit, le fruit sa Nourriture;
voit sans Tendresse aussi-bien que sans Loix,
avoit pour Maison que les antres des Bois.
l'Amour, qui domptant la fierté de son ame,
n Lit solitaire associa la Femme :
est du même Dieu dont tous les Animaux
ent également & les biens & les maux.
Iouton qui bondit sur la verte Campagne,
.es longs bêlements appelle sa Compagne.
Cerf brame d'Amour, le Lyon en rugit,
in de son Taureau la Génisse mugit.
seau brûle dans l'Air, & le Poisson dans l'Onde :
a le Dieu d'AMOUR regne sur tout le Monde.
eut-on concevoir, quand tout aime ici-bas,
ne Belle ait un Cœur, & qu'elle n'aime pas ?
our arriver au but où tes Desirs prétendent,
sans bruit tous les soins que tes Rivaux lui rendent;
'arme pas contre eux d'un médisant courroux,
our tout dire, enfin, ne parois point Jaloux.

Ecrit-elle à quelqu'un ? Souffre-le sans rien dire,
Rit-elle avec un autre ? Hé bien laisse-la rire.
Ne pese point ses Mots, ne conte point ses pas:
Quoi qu'elle ait dit, ou fait, ne la censure pas;
Et gardant en tous lieux un Flegme politique,
Sois toûjours son Amant, & jamais son Critique.
Sans cesse dans ton Cœur renferme tes Soupçons,
Pour les desavoüer invente des raisons.
Tu croi que ton Rival a le bonheur de plaire;
N'importe, ne va point pénétrer ce Mystére.
Ne cherche pas à voir ce qu'on veut te cacher,
Ta Curiosité pourroit te coûter cher.
Il est bon quelquefois d'ignorer bien des choses;
Pour ton bien à toi-même il faut que tu t'imposes.
Ne conspire donc pas, toi-même à te trahir,
Et ne travaille point à te faire haïr.
L'on fait à ce propos un Conte profitable,
Qui fut de tous les Dieux la risée & la Fable;
Lors que par des Secrets jusqu'alors inconnus
Vulcain prit le Dieu Mars dans les bras de Venus.

LE DIEU MARS respirant des guerrieres allarmes,
a belle VENUS avoit rendu les Armes ;
a belle VENUS favorable au DIEU MARS,
fit bien-tôt courir de plus charmans hazards :
sçait que la Déesse , entre les Immortelles ,
ût jamais le Renom d'être des plus Cruelles.
r Passion naissante évitoit avec soin
ionte qu'on reçoit des regards d'un Témoin ;
itefois le Soleil découvrant le Mystere,
faire à Vulcain un recit trop sincère.
! qu'un pareil rapport, ô bel Astre du jour,
s a rendu suspect aux Sujets de l'Amour,
craignant pour eux-mêmes une telle Infortune,
ent de vos feux la Lumiere importune !
CAIN autour du Lit de sa Femme & de Mars,
d des Rets si subtils qu'ils trompent les regards,
int de s'absenter, & nos Amans sans crainte,
p prompts à profiter de son absence feinte,
rennent dans les nœuds du perfide Reseau,
qu'en des filets s'embarasse un Oiseau.

L'Epoux mal-avisé croiant faire Miracle,
Appelle TOUS LES DIEUX pour voir ce beau Spectacle;
Le Guerrier fut honteux d'en être ainsi surpris:
Mais qui n'acheteroit même Honte à ce prix?
Et VENUS de colere en versa quelques larmes,
Qui d'un attrait nouveau rehausserent ses charmes.
VULCAIN, que t'a servi ton Sot Emportement?
S'il t'a servi, ce n'est que pour ton châtiment:
Leur amour découvert garde moins de mesure;
Comme ils ne craignent plus, leur joie en est plus pure;
Et délivrez du soin de se cacher à Toi,
De leurs libres Desirs ils reçoivent la Loi.

Toi donc qui veux avoir la Déesse propice,
N'emprunte point l'appui d'un indigne artifice;
A ton heureux Rival ne tend point de filets,
Ne dresse point d'embuche à ses tendres Billets:
Laisse ces lâches tours à ces Epoux sauvages
Que le sort de Vulcain devroit rendre plus sages.

Retire-toi d'ici Babillard indiscret,
La Mere des Amours ordonne le Secret;

ne un ſacré Dépôt elle nous le confie ;
s le divulguer veut qu'on lui ſacrifie.
helas ! aujourd'hui quel déſordre en Amour ?
t-il de ſi caché qu'on n'expoſe au grand Jour ?
: tout ce qu'on fait, & même on l'exagére ;
me preſque autant le dire que le faire.
lus, on dit ſouvent ce qu'on n'a jamais fait ;
iomphe en Idée, & non pas en Effet :
UNE EVAPORE' célébrant ſes Proüeſſes,
u rang des LAÏS les plus chaſtes LUCRESSES ;
vanter d'un Bien dont il ne peut joüir ;
chire un Honneur qu'il ne ſçauroit ravir.
tendre parler, il n'eſt Fille ni Femme
e brûle pour lui d'une ſecréte Flamme :
s Prude, un ſeul jour, ne lui réſiſte pas,
Palmes en nombre égalent ſes combats.
de ces Indiſcrets la Sotte Extravagance ;
re tous tes Larcins du voile du Silence,
ur te faire aimer, affecte également
re d'honnête Homme & de diſcret Amant.

Jamais, jamais sur tout, n'objecte à ta Maîtresse
Certains petits Défauts que cache son adresse:
Si quelqu'un, à l'abord te blesse, & te déplaît,
Vois-le souvent, bien-tôt il n'est plus ce qu'il est.
L'habitude de voir adoucit un Visage,
D'un Pinceau plus flâteur elle en trace l'Image;
Et lui substituant de plus nobles appas,
En fait évanoüir ce qui ne nous plût pas.
Quand l'Amour dans un Cœur vient seulement de naître,
Il n'est point de Défaut qu'il ne sçache connoître;
Mais dès qu'à soûpirer on s'est accoûtumé,
On ne voit que Vertus dans un Objet aimé:
Ou du moins un Amant s'imposant à lui-même,
Paroît ingénieux à flâter ce qu'il aime;
Et chatoüillant son cœur par des Eloges faux,
Sous des noms adoucis colore ses Défauts.

L'âge est pour une Belle un mot triste & sauvage;
Evite de toucher le Chapitre de l'âge;
Tu serois le plus Sot de tous les Courtisans,
Si tu lui demandois le nombre de ses ans;

Sur-tout lors que perdant la fleur de sa Jeunesse,
Elle voit tous les jours approcher la Vieillesse.
Cet âge toutefois n'est pas à rejetter,
Et les plus Délicats peuvent s'en contenter:
Car enfin il est vrai que ces meures Amantes
Ont dans leur Entretien des Manieres touchantes;
Leur Esprit leur tient lieu de Graces & d'attraits,
Elles sçavent d'un Cœur irriter les Souhaits.
Leur mourante Beauté par d'heureux artifices
En cent & cent façons rafine les Délices,
Et ne s'occupe plus qu'à retenir l'Amour
Qui voudroit les quitter sans espoir de Retour.

Quelque Eloge, pourtant, que ma Muse leur donne,
Choisis, choisis plûtôt, une jeune Personne;
La Jeunesse est l'Amour de la Terre & des Cieux,
Elle sert le Nectar à la Table des Dieux:
Sans Elle rien ne plaît, & tout plaît avec Elle;
Sans la Jeunesse enfin, la Beauté n'est point belle.
La Science en amour n'est pas le fruit des ans,
Et la plus franche AGNES n'est pas AGNES long-tems.

Voilà par quels moiens, voilà par quelle adresse,
Tu pourras devenir Maître de ta Maîtresse.
Je finis : mais pour prix de mes Travaux heureux,
AMANS, couronnez-moi de Myrtes amoureux.





L'ART D'AIMER.

CHANT V.



OTRE SEXE est armé, je vais armer le vôtre,
BELLES, sans avantage ils combattront l'un l'autre;
Et comme à force égale ils auront combatu,
La Palme en sera dûë à la seule Vertu.
Etoit-il juste aussi qu'au mépris de vos Charmes,
Contre des Gens armez on vous laissât sans armes?
Et quelle Gloire à nous de triompher des Cœurs
Dont même sans combat nous serions les Vainqueurs?
Mais pourquoi, dira-t-on, à toi-même contraire,
Ajoûter du Venin aux dents d'une Vipere?
Et de ton mouvement te liguant contre Nous,
Livrer ta Bergerie à la merci des Loups?

Qu'un si bas Sentiment n'offense point les Belles ;
Il est, mais il est peu de Femmes criminelles :
Jadis la belle Helene, & sa barbare Sœur,
Pousserent jusqu'au bout le Crime & la Fureur :
Il est vrai ; mais je sçai que l'Epouse d'Ulysse
De ses Maux à l'Honneur fit un long Sacrifice :
Je sçai, & tous les jours le Theatre en fait foi,
Qu'Alceste pour Admete expira sans effroi.
D'Exemples si fameux l'Histoire est toute pleine,
De les citer ici je m'épargne la peine.

Ce Sexe a vers le bien plus de panchant que Nous ;
Aussi-bien que son air, son Naturel est doux :
Il aime la Vertu, comme la Vertu l'aime ;
Sous l'habit d'une Femme on a peint la Vertu même.
Est-ce donc un sujet digne d'étonnement,
Que pour son propre Sexe elle ait tant d'agrément ?

Oüi, Belles, aimez-la cette Vertu charmante,
Que cet Amour en Vous jamais ne se démente ;
Qu'elle régle vos Mœurs, qu'elle guide vos Pas ;
Avec moins de Vertu vous auriez moins d'appas.
Mais que cette Vertu trop sombre & trop sévére
N'étouffe point en Vous le desir de nous plaire ;

L'Amour & la Vertu ne sont point Ennemis ;
Il est certain Amour par le Devoir permis ;
Qui n'a dans ses Projets qu'une fin légitime ,
Et qui ne connoit pas l'Ombre même du Crime.
Vous pouvez sans blesser les Loix de la Pudeur ,
De cet honnête amour reconnoître l'ardeur ;
Vous le faites ; ce Dieu tout-puissant sur vos ames ,
Vous fait ainsi qu'à nous sentir toutes ses flâmes ;
Et même constamment soûmises à sa Loi ,
Vous avez plus que nous de Tendresse & de Foi.
Le perfide JASON abandonna ME'DE'E ;
ARIANE pleura la fuite de THE'SE'E ;
PHILIS, ô DEMOPHÔN ! t'attendit vainement ,
Elle n'eut que la Mort pour finir son Tourment ;
Et le pieux ENE'E ingrat à son Hôtesse ,
Contre son propre Sein arma cette Princesse.
Malheureuses , je voi d'où vos Maux sont venus ;
Les Secrets de mon ART vous étoient inconnus ;
Ils le seroient encore aux Beautez de nôtre âge ,
Si la Mere d'Amour n'eût hâté cet Ouvrage ,
Lors que m'apparoissant avec tous les amours ,
La Déesse soûrit , & me tint ce Discours.

En quoi t'ont pû choquer tant d'innocentes Belles,
Pour armer dans tes Vers tout un Peuple contre elles ?
Déja de tes Ecrits les longs Enseignemens
Ont rafiné l'Esprit des plus simples Amans ;
Donne-leur à leur tour des avis salutaires,
Et combats tes Leçons par des Leçons contraires.
Ton cœur est, je le sçai, sensible à leurs appas,
Croi moi, pour ton Profit ne les offense pas.

A ces mots je reçûs de sa Main fortunée,
Du Myrte dont sa Tête étoit pour lors ornée ;
L'air qui m'environnoit redoubla sa Clarté,
Et je me sentis plein de sa Divinité.

Tandis que mon ardeur est si forte & si vive,
Prêtez à mes Conseils une Oreille attentive,
Belles, pour profiter de la fleur de vos ans,
Songez qu'ainsi que l'Onde on voit couler le Tems ;
L'Eau qui vient de passer est en vain attenduë,
Et l'heure que l'on perd, pour toûjours est perduë.
Etant Jeunes, n'aiez que de jeunes Desirs,
Et quand vous le pouvez, joüissez des Plaisirs.
Le Tems, le Tems viendra, qu'Amantes surannées
Vous pleurerez en vain vos premieres années ;

Et quelque jour, helas! ceux que vous méprisez,
N'auront que du mépris pour vos charmes usez.
Ce terme n'est pas long : Le plus charmant Visage,
Des ans injurieux ressent bien-tôt l'Outrage.
Le Cerf qu'un long Pennache accable sous son poids,
Nous paroît rajeunir quand il quitte son bois;
Et le Serpent que glace une extrême Vieillesse,
En dépoüillant sa Peau recouvre sa Jeunesse;
Mais quand l'âge une fois a flêtri vos attraits,
Ces attraits si charmans ne reviennent jamais.
L'Aurore eut de l'Amour pour l'aimable CEPHALE;
Pour un Berger * DIANE eut une ardeur égale.
Que dirai-je de toi, favorable VENUS?
Tes pleurs pour ADONIS ne sont que trop connus.
Mortelles, imitez l'Exemple des Déesses,
Et ne rougissez-pas d'en avoir les Foiblesses.

Voyez par quels Moyens vous pouvez Nous dompter,
L'ajustement nous plaît, il faut vous ajuster.
La Beauté parmi vous est un Tresor bien rare,
Le Ciel qui vous la donne en est lui-même avare:
Ayez recours à l'Art; lui seul a le pouvoir
De cacher les Défauts que vous pouvez avoir:

* Endimion.

A la Mere d'Amour fussiez-vous comparables,
En vous négligeant trop vous cessez d'être aimables;
Si les Belles jadis, ainsi que leurs Amans
Négligerent le soin de leurs ajustemens,
Faut-il s'en étonner? Nos Peres étoient rudes;
A l'étude de Mars ils bornoient leurs études;
De la Galanterie ils ignoroient les Loix,
Et pour tout dire enfin, c'étoient de Bons Gaulois.
Mais aujourd'hui La France est beaucoup plus polie
Que ne furent jamais La Grece & l'Italie;
Et l'on voit dans son sein, en ce Siecle fameux,
Fleurir tous les beaux Arts qu'ignoroient nos Ayeux.
Ne chargez pourtant pas vos Oreilles captives,
De ses Pierres de prix que l'Inde a sur ses Rives,
Ne vous accablez point de ses pesans Habits,
Où l'Or, de toutes-parts, brille avec les Rubis:
Quelle horrible Fureur, quelle Rage effrenée,
De mettre en un Habit les Rentes d'une année?
Evitez cet Excés si commun aujourd'hui;
Il traîne bien souvent de grands Maux aprés lui.
La simple Propreté d'une Juppe ordinaire,
[Pl]us que cet attirail est capable de plaire.

...ngez bien vos Cheveux, & ne dédaignez pas
...donner à vos doigts le soin de leurs appas.
...ficieuse Mode invente pour les Belles
...diverses façons de Coiffures nouvelles ;
...chacune en croyant le rapport de ses Yeux ;
...ande à son Miroir celle qui lui sied mieux.
...os propres Cheveux déplaisent à la vûë,
...ien si vôtre Tête en est trop dépourvûë,
...e Tresse étrangere empruntez le Secours :
...s ! que cet emprunt est commun en nos Jours !
...emede est honteux, mais il est nécessaire ;
...lui vous déplairiez, par lui vous pouvez plaire ;
...appliquez si bien ces Cheveux adoptifs,
...du front qui les porte ils paroissent Natifs.
...quoi bon vous donner des avis inutiles
...un Point où déja vous êtes trop Habiles ;
...instruits pas ici de barbares Beautés
...L'Irlande a vû naître en ses Monts écartés,
...ui nous la plus simple & la plus Innocente
...ait d'ajustement est adroite & sçavante ;
...sçait mieux que moi tout le fin de cet Art,
...sçait, au besoin, avoir recours au Fard ;

Et du Rouge & du Blanc ménagent l'avantage,
A nos regards trompés offre un nouveau Visage.
Le Secret de peupler un Sourcil clair & nu,
N'a rien de si caché qui ne lui soit connu ;
Et souvent on la voit dans son humeur fantasque,
Porter même en son Lit & les Gans & le Masque.
Mais gardez qu'un Amant vous surprenne jamais,
Et qu'au fond d'une Boëte il trouve vos attraits.
Pourroit-il, sans dégoût, cet Amant Idolâtre,
Voir un Visage enduit de Pomade & de Plâtre ?
Quand vous vous l'appliquez, évitez son abord,
Ce qui vous embellit pourroit vous faire tort.
Sans le rendre témoin de vôtre heureuse peine,
Faites que tout d'un coup vôtre éclat le surprenne :
On couvre le Theatre aprés qu'il est orné,
Et que de mille feux il est illuminé.
Voulez-vous de nos Cœurs toûjours être adorées ?
Ne frappez nos regards qu'aprés être parées.
Ces Leçons ne sont point pour Celles qui des Dieux
Reçûrent en naissant un beau Teint, de beaux Yeux ;
Je ne m'adresse point à nos Belles d'élite,
Mon Art respectueux cherche un moindre Mérite :
Vous, à qui le Ciel a donné peu d'attraits,
Lisez ces Vers, c'est pour Vous qu'ils sont faits.



L'ART D'AIMER.

CHANT VI.



OUS, qui de nous charmer vous faites une Etude,
De la Danse avec soin contractez l'habitude;
Elle donne à la Taille un certain agrément
Sans quoi le plus beau Corps ne plaît que rarement.
C'est d'elle encor que vient cette Démarche aimable,
Cet air, de la Beauté toûjours inséparable.
Que j'aime à voir en Vous cette Grace, ce Port,
Qui frappe, plaît, enchante, & surprend à l'abord!
Car follement charmé dez la premiere Vûë,
Un Galant, quelquefois, adore une Inconnuë.
La Voix est un Tresor qui tient lieu de Beauté,
Et le Cœur par l'Oreille est souvent enchanté;

Sur tout dans nôtre Siecle, où l'Estime publique
A par des OPERA consacré la Musique,
Apprenez à Chanter, & joignez quelquefois
A la douceur d'un Luth la douceur de la Voix ;
C'est un Charme puissant, & le Cœur le moins Tendre
Ou s'y livre soi-même, ou s'en laisse surprendre.
Faites plus ; comme Nous, polissez de beaux Vers,
PHOEBUS pour vous aussi tient ses Tresorts ouverts,
En Esprit, en Science, enfin en Politesse,
La FRANCE a des SAPHOS aussi-bien que la GRECE:
Elle eut des VILLES-DIEUX : elle eut des SCUDERIS ;
VENUS, moins que leurs Vers, a de Jeux & de Ris.
Peut-on lire les tiens Charmante DE LA SUSE,
Et ne les croire pas ceux même d'une MUSE ?
Feuilletez leurs Ecrits & la nuit & le jour,
Ces Ecrits qu'ont dictés les GRACES & l'AMOUR.
Et Toi, de qui le Nom est si cher au Parnasse,
DES-HOULIERES, peut-on te refuser ta Place ?
Que tes Vers sont aisés ! que le tour en est beau !
Tes petits Moutons * seuls valent un grand Troupeau ;
Quel Bonheur, si du Ciel ta Muse si cherie,
Vouloit nous en remplir toute une Bergerie !

* *Idylle de Madame Des-Houlieres.*

VIRGILE, parmi nous, cessant d'être Etranger,
Ne refuseroit pas d'en être le Berger:
Et le grand APOLLON reprenant la Houlette,
Feroit encor pour Toi ce qu'il fit pour ADMETE.
Croissez petits Moutons, dont le sort est si doux,
Même Bonheur attend ceux qui naîtront de vous.

Que dirai-je de Toi, Jeune & docte LA VIGNE!
De quels fameux Lauriers ton Front n'est-il pas digne?
Mais helas! du Destin les barbares Arrêts
Ont changé ces Lauriers en funestes Ciprés;
Tu n'es plus: Toutefois tu n'es pas Morte entiere,
Tes Odes dureront autant que la Lumiere.

Aspirez à leur Rang: mais pour y parvenir
Voici le vrai Chemin que vous devez tenir:
Lisez ces grands Auteurs dont la FRANCE est fertile,
Qui charment tous les jours & la Cour & la Ville;
Et ceux que leurs Ecrits, encor cheris de Tous,
Font aprés le Trépas revivre parmi Nous.
Etudiez chez Eux la beauté du Langage,
Et par Eux apprenez à polir un Ouvrage.

L'AMOUR aime à joüer, il faut parler des Jeux;
Souvent même en joüant on devient amoureux.

N'attendez pas de Moi qu'en Joüeur fort habile
Je vous en fasse ici le Détail inutile.
L'Hombre, l'Homme, la Prime, & mille Jeux divers,
Ne doivent point avoir de place dans mes Vers:
Leur Science est facile & n'est point ignorée;
La peine est d'y garder une Ame moderée;
On suit, sans y penser, ses naturels Transports,
Et les Défauts cachés s'y montrent au dehors.
Le sale Amour du Gain fait naître des Querelles;
Ce Vice n'est que trop commun parmi les BELLES.
Joüez sans Passion, ne vous emportez pas;
Un tel Emportement fait tort à vos appas,
Nous inspire pour Vous un Mépris légitime,
Et l'AMOUR dans un Cœur n'entre qu'aprés l'Estime.
Vous dirai-je d'aller aux Bals, aux autres Lieux
Où vous pouvez frapper & nos Cœurs & nos Yeux?
Car enfin le Moyen d'être jamais aimées
Si sans cesse chez Vous vous êtes enfermées?
La Beauté solitaire est un Tresor caché,
Qui périt tristement sans être recherché.
Sortez, & si l'AMOUR soigneux de vôtre Gloire,
Vous fait sur quelque Amant remporter la Victoire;

Etudiez le Cœur de ce nouvel Amant,
Sur tout, si Vous voulez l'aimer Fidélement.
Fuyez ces Vagabonds, dont l'Amour trop fertile
Ne vous proteste rien qu'il ne proteste à Mille;
Et dont l'ame trop prompte à ce laisser charmer,
N'aime rien en effet, & feint de tout aimer.
Il est d'autres Amans dont le Cœur sans Tendresse,
Brigue par Interêt celui d'une Maîtresse.
Ils font de leur Amour un Commerce honteux,
Et vôtre Or, plus que Vous, a des Charmes pour Eux.
Ainsi donc armez-vous d'un peu de défiance;
Sur le choix d'un Amant consultez la Prudence.
Mais enfin si celui qui brigue vôtre Cœur,
Au seul soin de vous plaire attache son Bonheur;
S'il est toûjours pour vous également Sincére,
Aimez-le, son amour mérite ce Salaire.
Pour vous; qui de sa Flamme avez moins de garans;
Il faut prendre avec lui des Chemins differens.
Faites, s'il vous écrit, que quelque Main fidelle
Reçoive le Billet qui vous prouve son zéle:
Tâchez, en le lisant, d'y voir son cœur à nu,
Et jugez s'il est Fourbe, ou s'il est Ingénu.

Faites-lui d'un Rival craindre la Préference;
Menacez ſon Amour de vôtre Indifference;
Laiſſez-le vainement ſoûpirer à vos Yeux;
Je vous le dis encore; il en aimera mieux.
Mais que vôtre Rigueur ait de juſtes Meſures;
S'il en murmure trop, appaiſez ſes Murmures,
Craignez le deſeſpoir que fait naître l'AMOUR;
S'il échape une fois, il n'eſt plus de Retour.

Il n'eſt point en Amour d'Ami franc & ſincere;
Parmi nous, parmi Vous ce Vice eſt ordinaire.
Telle qui vous chérit, & feint de vous ſervir,
Vous envie un Amant, tâche à vous le ravir.
Sur tout n'ayez jamais d'aimable Confidente,
Elle prend quelquefois la place de l'Amante:
Ayant parlé pour Vous, elle parle pour Soi,
Et d'un fidelle Amant, fait un Amant ſans Foi:
Mais, pourtant, de Soupçons ſoyez peu ſuſceptible,
La pâle Jalouſie a des ſuites terribles;
Pour ne lui point donner d'entrée en vos Eſprits,
Ecoutez ſeulement le Malheur de PROCRIS.

Auprés du Mont Hyméte une claire Fontaine
Sur un lit de Gazon ſerpente dans la Plaine:

ıge touffu la défend du Soleil,
convier les Bergers au Sommeil.
ıi les Ramaux le Zéphire se joüe,
ı air serain sur l'Herbe qu'il secoüe ;
accompagné du murmure des Eaux,
heureusement aux Concerts des Oiseaux.
ALE, tous les jours, dans un Lieu si paisible
lélasser d'une Chasse pénible ;
Tant de chaud, il appelloit souvent
que parmi nous on appelle le Vent.
n se reposant dans le même Boccage,
par malheur cet innocent Langage ;
ırete en mal, & trop Officieux,
ı son Epouse un recit odieux.
à la Douleur livre toute son ame,
ue le nom d'AURE est le nom d'une Femme ;
la Parole ; Elle tombe en Langueur ;
iens, enfin, ne reprend la Vigueur
ensanglanter les Lys de son Visage,
, de CE'PHALE elle vange l'Outrage ;
Impatiente, Elle va sur les Lieux,
Crime feint veut convaincre ses Yeux.

PROCRIS ! dans cet état quelle noire Pensée
Entretient la Fureur de ton ame insensée ?
Tu la crois voir venir vers ton perfide Epoux
Cette AURE, vain Objet de tes Transports Jaloux.
Tu veux, tu ne veux point surprendre ton Coupable ;
Mais le Lieu, le Raport, tout paroît Véritable ;
Et de plus, un Esprit d'un pareil Trouble atteint,
Craint tout ce qu'il peut croire, & croit tout ce qu'il
craint.

Déja l'Ombre étoit moindre, & l'œil de la Lumiere
Entre l'Aube & le Soir partageoit sa carriere ;
Quand, tout las & brûlant, nôtre jeune Chasseur
Du Bois & du Ruisseau vient chercher la fraîcheur.
Tu te caches, PROCRIS ! & ton faux Infidelle
Se couchant mollement sur l'herbe encor nouvelle,
Appelle à haute voix & l'AURE & le Zéphir :
Ce mot bien entendu la trompe avec plaisir ;
Elle voit que l'AMOUR est un DIEU bien crédule ;
La Rage la brûloit, un plus beau Feu la brûle ;
Contente elle se leve, & trouble en se levant.
Le silence du Bois tranquile auparavant.
D'une Bête, à ce bruit, apprehendant l'approche,
CEPHALE prend son arc, le tend, & le décoche.

Arrête Malheureux ! c'eſt ta chere PROCRIS,
Elle eſt déja bleſſée, helas ! j'entens ſes Cris.
Ah ! tu viens de percer le Cœur de ton Amante,
Dit-elle ; *mais pourtant ta Main eſt Innocente.*
*Ce Cœur, depuis qu'*AMOUR *me rangea ſous ta Loi,*
A ſans ceſſe reçû des Bleſſûres de Toi.
Je meurs avant le tems, & par Toi, cher CE'PHALE ;
Mais je meurs ſans Regret en mourant ſans Rivale :
Ce charmant Souvenir ſçaura, dans mon Tombeau,
De la Terre ſur Moi ſoulager le Fardeau :
La Force m'abandonne, & je ſens que mon Ame
S'envole dans le vent, nom ſuſpect à ma Flamme.
Je meurs ; ferme mes Yeux. Son Epoux, à ces Mots,
Recueille ſon Eſprit qu'exhalent ſes Sanglots ;
Il ſoûtient ſur ſon Sein ſon Epouſe mourante,
Et lave de ſes Pleurs ſa Bleſſûre ſanglante.

Arrête-toi ma MUSE, & ne va pas ſi loin ;
D'un Précepte nouveau les Belles ont beſoin.

En quelque lieu de Fête où vous deviez vous rendre,
Rendez-vous-y bien tard, & faites-vous attendre ;
En ſe faiſant attendre, on ſe fait ſouhaiter,
Et d'un pareil Souhait vous pouvez profiter.

Si c'est en un Festin, arrivez des dernieres ;
Vos Charmes terniront les Charmes des premieres.
Mangez de bonne grace, & ne vous pressez pas ;
L'Art de Plaire s'étend même jusqu'au Repas :
Une Belle à nos Yeux perd ce qu'elle a d'aimable
Quand son Avidité deshonore la Table.
Vous pouvez voir Bacchus d'un regard plus humain ;
Vous n'en plaisez pas moins aiant le Verre en Main ;
Il est vrai ; mais jamais ne passez la Mesure
u'au Sexe délicat a prescrit la Nature.
lle est plus indulgente & Moins rude pour nous,
ais Elle fut toûjours rigoureuse pour vous.
a Pudeur a des Loix, fieres, inexorables,
lles doivent, par-tout, vous être inviolables.
Nos Yeux mêmes, nos Yeux n'aiment point à vous voir
Par d'indignes Excés braver vôtre Devoir :
Nous aimons, quoi qu'on dise, en Vous la Retenuë,
Et si vous la perdez, nôtre Amour diminuë.
Je viens de vous fournir des Armes contre Nous ;
Helas ! tout le premier j'en ai senti les Coups :
N'importe, si mes Vers ont le don de vous plaire,
Il suffit : ce Bonheur me tient lieu de Salaire.

LE REMEDE D'AMOUR D'OVIDE,

TRADUIT EN VERS FRANÇOIS.

A S O legendus erat tunc cum didicistis amare;
dem nunc vobis N A S O *legendus erit.*
uis male fert indignæ regna Puellæ,
ereat, nostra sentiet Artis opem.

OVID. de Remed. Amor. lib. I.



LE REMEDE D'AMOUR

CHANT I.

Legerat hujus Amor titulum nomenque Libelli,
Bella mihi, video, bella parantur, ait.

DE's que l'AMOUR eût lû le tître d'un Ouvrage,
Qu'il croit un attentat, qu'il prend pour un Outrage,
Quoi ! dit-il, *Temeraire ! oses-tu m'attaquer,*
Et contre mon Pouvoir un Remede indiquer ?
Follement entêté d'une vaine Chimére,
Crains mon juste Courroux, crains celui de ma Mere!
Non, non, Divin Enfant, ne vous offensez pas,
Vôtre Esclave soûtient l'honneur de vos appas ;
Il a porté trop loin vôtre Gloire immortelle,
Pour cesser lâchement de vous être Fidelle.

Je ne suis point celui dont le Bras furieux
Par des coups insolens tira du sang des Dieux *;
Qui blessa vôtre Mere, & dont la fiere audace
La fit aller au Ciel déplorer sa Disgrace.
La Jeunesse se fait un plaisir de changer,
Mais quand on est Volage; à quoi bon s'engager?
Ce que j'aimai toûjours je veux l'aimer encore,
On ne peut enseigner un Art que l'on ignore;
J'ai donné des Leçons pour gagner vos Faveurs;
Et la Raison n'a point ralenti mes ardeurs:
Bien loin de vous trahir puissant Dieu des Delices,
Ma Muse vous promet de nouveaux Sacrifices.
Si quelqu'un est content du Bonheur de ses Feux,
Qu'un Repos éternel favorise ses Vœux;
Mais si quelqu'Amoureux, par un Destin contraire,
Eprouve les Rigueurs d'une Beauté sévére;
Qu'il vienne apprendre ici le Moien de guérir,
C'est mon Art seulement qui le peut secourir.
Suivant un pauvre Amant dans le Sort qui l'accable,
Se fait d'un bois honteux le fardeau pitoyable:
Souvent dans sa Douleur un autre aussi cruel
A son cœur affligé porte le Coup mortel;

* DIOMEDE *qui blessa* MARS & VENUS *au Siege de Troye.*

Lors que du Desespoir il s'est fait la Victime,
On vous accuse seul de l'horreur de son Crime ;
Et dès qu'un trouble affreux est Maître de son Cœur,
Quelque Mal qu'il produise, on vous en croit l'Auteur:
Mais s'il peut arrêter le torrent qui l'entraine,
La Raison sçait vous mettre à l'abri de la Haine ;
On ne fait plus d'injure à vos Divines Loix,
Et l'Esclave affranchi n'ôte rien à vos droits.
Les Jeux & les plaisirs sont vôtre heureux Partage,
Au loisir d'un Enfant que faut-il davantage ?
Que Mars d'Honneur avide, & de Sang alteré,
Triomphe des Mortels sous un Acier doré ;
Mais Vous, qui dans les bras d'une Mere tranquile,
Pouvez rendre aisément vôtre loisir utile,
Profitez, comme Nous, de ses douces Leçons,
Leurs Fleurs sont sans Serpens, & leurs fruits sans Poisons :
Elle n'a jamais fait de Meres Malheureuses,
Et ses Loix aux Amans ne sont pas Rigoureuses.
Permettez qu'une Nuit quelque trouble indiscret
D'un Commerce amoureux découvre le Secret ;
Souffrez, en même-tems, une Porte enfoncée,
Et l'autre de Festons proprement tapissée.
Que de jeunes Amans dans leur boüillante ardeur
De timides Beautés allarment la Pudeur ;

Qu'ils trompent tous les soins qu'on prend pour les surprendre ;
Que les plus éclairés n'y puissent rien comprendre.
Qu'un Amant exilé, conduit par son Transport,
Chez l'Objet adoré tente un nouvel Effort ;
Qu'inspire seulement du Chagrin qui l'emporte ;
Il mêle le Reproche & les Pleurs, à sa Porte ;
Si quelque Ordre nouveau confirme son Malheur ;
Prêtez de tristes Chants à sa juste Douleur :
Qu'il blâme hautement son ingrate Maîtresse ;
Et que pour ses Discours sa Pitié s'intéresse :
Mais content de ses Pleurs ; faites vôtre Devoir ;
N'allez pas à la Mort offrir vôtre Pouvoir ;
Vôtre divin Flambeau sur des rivages sombres
Ne doit point se mêler à ses funestes Ombres.

A ces justes Raisons l'Amour, comme un Eclair,
Bâtit ses aîles d'Or dans le milieu de l'air ;
Et me dit d'une Voix qui charma mon courage,
Je suis content, Ovide, achève ton Ouvrage.

Vous, que j'ai disposé à vous laisser charmer,
Amans qui de moi seul aprîtes l'Art d'Aimer ;
Si vous vous effraiez du Mal qui vous possede,
Celui qui l'a causé vous offre le Remede.

La Terre, tous les ans, dans les mêmes Saisons
Produit également des Fleurs & des Poisons:
La Rose assez souvent vient auprès de l'Ortie;
Le Fer cause des Maux qu'il soulage en partie;
Et la Lance d'ACHILLE eut la même Vertu
Pour guerir l'Ennemi * qu'il avoit abatu.
Ces utiles Leçons que ma MUSE vous donne,
Cœurs qui pouvez aimer, ne distinguent personne;
Ainsi qu'à la Valeur j'en veux à la Beauté:
Heureux tous les Amans qui m'auront écouté.
Quel Plaisir d'étouffer un Feu qui vous dévore!
Si PHYLLIS ¶ l'avoit fait, Elle vivroit encore;
Elle eût, loin de céder à son Sort trop amer,
Eté plus de cent fois sur le bord de la Mer.
DIDON n'eût pas du haut d'une Tour élevée,
Vû par un Etranger † sa Tendresse enlevée.
Une Mére, en Fureur contre son propre Sang, §
De son malheureux Fils n'eût point percé le flanc.

D 6

* TELEPHE, *Roi de Mysie fut gueri de la blessure qu'*ACHILLE *lui avoit faite en y remettant le fer de sa Lance qui l'avoit blessé.*

¶ *Fille de* LYCURGUE *Roi de Thrace, qui se pendit de desespoir voiant que son Amant* DEMOPHOON, *fils de* THESE'E *ne revenoit point vers elle au tems qu'il lui avoit promis.*

† ENE'E.

§ PROGNE' *Femme de* TERE'E, *qui tua son propre fils, & le fit manger à son Mari.*

Le Tyran * qui suivit une ardeur insensée,
N'eût pas réduit aux pleurs PHILOMELE offensée ;
Et son Corps criminel, par le pouvoir des Dieux,
N'eût point été couvert d'un Plumage odieux.
Ah ! si PASIPHAE' ¶ pouvoit encor m'entendre,
A mes sages avis on la verroit se rendre.
PHEDRE † renonceroit à son fatal Amour ;
PARIS, le beau PARIS se vaincroit à son tour ;
HELENE à MENELAS n'eût point été ravie ;
SCYLLA § du vieux NISUS n'eût point troublé la Vie :
Il fût de son Poil roux demeuré Possesseur,
Et le Grec du Troyen n'eût point été Vainqueur.

* TERE'E *Roi de Thrace, qui viola* PHILOMELE *Sœur de sa femme* PROGNE', *& fut changé en Oiseau.*

¶ *Femme de* MINOS, *Roi de Crete.*

† *Fille de* MINOS *& de* PASIPHAE', *elle devint amoureuse d'*HYPPOLITE, *Fils de son Mari* THESE'E *Roi d'Athenes.*

§ *Fille de* NISUS, *Roi de Mégare, qui trahit son Pere en lui arrachant le poil fatal dont dépendoit sa conservation.*



LE REMEDE D'AMOUR.

CHANT II.

Me duce damnosas homines compescite curas
Rectaque cum sociis, me Duce, Navis eat, &c.



B'Anissez loin de Vous les noires Habitudes;
Chassez les soins fâcheux & les Inquiétudes.
Que je sois vôtre Guide, & vous fasse en ce jour
Eviter les Périls où vous conduit l'AMOUR.
Contre un Art dangereux que j'ai sçû vous apprendre;
Mes dernieres Leçons pourront bien vous défendre:
Si quelqu'un croit qu'OVIDE est son Persecuteur,
Qu'il le nomme aujourd'hui son cher Liberateur.
Accorde, Dieu des Vers, à l'ardeur qui m'anime,
Quelque trait éclatant de ton Esprit sublime;
De tes Lauriers sacrés favorise mes Mains,
Et fais heureusement réussir mes Desseins.

Pendant que vous n'avez qu'une legere atteinte,
Si la Raison chez vous n'est pas encore éteinte,
Si quelque Repentir blâme vos premiers pas,
Arrêtez vôtre Course & ne l'achevez pas :
Craignez d'un Feu couvert la Flamme dangereuse ;
Le Tems qui la nourrit la rend Contagieuse,
On voit naître & mourir les fleurs dans leurs Saisons :
Lors qu'un Arbrisseau rampe au milieu des Buissons,
On peut facilement le tirer de la Terre ;
Mais lors que ses Rameaux au Soleil font la guerre,
Que ses bras étendus semblent l'aller chercher ,
Quelles puissantes Mains le pourroient arracher ?
Connoissez promptement l'Objet qui vous enchaîne ;
D'un fâcheux Esclavage épargnez-vous la peine ;
Quand le Mal est formé , les Remedes sont vains ;
Dès que vous languissez , combattez vos Chagrins ;
Ne differez jamais ; un Amant qui s'abuse
Pour flâter sa Foiblesse a toûjours quelque Excuse ;
Mais le Moment heureux qui rend la Liberté ,
Par trop d'Empressement ne peut être acheté.
Ne voit-on pas souvent , d'une vaste Riviere
Plusieurs petits Ruisseaux composer la Matiere ;

S'accroître avec le tems par des Chemins divers,
Et former un grand Fleuve au bout de l'Univers :
MYRRHA, * si ta Raison eût pû prévoir ta Honte,
Si de la prévenir elle eût été plus prompte ;
Ton Visage charmant ne seroit point couvert
D'une Ecorce funeste en un triste Désert.
J'ai vû souvent des Maux d'une grande importance,
Faciles à guerir au point de leur Naissance ;
Devenir incurables & sans aucun Espoir,
Pour être du Matin négligés jusqu'au Soir.
On aime les Plaisirs ; leur agreable Usage
Contre son Interêt fait manquer le plus Sage :
Et cependant l'AMOUR, par des Charmes puissans,
Prend toûjours, malgré nous, l'Empire de nos Sens.
Un Arbre dangereux s'enracine sans peine ;
D'un Cœur abandonné la défaite est certaine :
Mais un bon Médecin, quoi que tard appellé,
Ne néglige jamais un Esprit desolé.
Moi-même, qui tantôt brûlois d'impatience
D'éteindre heureusement les Maux dans leur Naissance,

* *Fille de* CINYRAS, *Roi de Chipre, qui devint amoureuse de son propre Pere, & fut changée en un Arbre qui distille de la Gomme nommée Myrrhe.*

Je suis lent à le faire, & m'en apperçois bien.
Si vous voïez d'abord que vos Soins ne font rien,
Attendez que d'un Cœur les Flammes languissantes
Par leur propre Malheur deviennent moins ardantes;
Ne vous opposez point au Torrent allumé,
Jamais un Insensé ne paroît allarmé;
Quand il doit éviter un Péril manifeste.
Son Imbécillité rend son Destin funeste;
Un Esprit turbulent que rien ne peut dompter
Méprise un bon Conseil sans vouloir l'écouter;
Il faut le réserver pour le temps favorable
Où la RAISON pourra le rendre plus traitable.
Qui voudroit d'une Mere aller tarir les Pleurs
Quand la Mort de son Fils fait naître ses Douleurs,
Feroit d'un homme Fou l'indiscret Personnage:
Quand la Foudre est en l'Air, peut-on calmer l'Orage?
Lors qu'on a bien gémi, que les Pleurs ont coulé,
Un Cœur dans cet état peut être consolé:
Le Remede à propos rend sa Vertu certaine;
Du Vin à contre-tems la pratique est mal-saine:
Quand on veut corriger l'Erreur hors de Saison,
Le Soin que l'on en prend n'est qu'un nouveau Poison.

De ces premiers avis chargez vôtre Mémoire,
Fuiez l'oisiveté funeste à vôtre Gloire;
C'est elle qui vous livre à vôtre Passion,
Et vos Feux sont nourris sous sa Protection:
VENUS se plaît toûjours dans la molle Paresse;
Mais si vous agissez vôtre Martyre cesse;
L'AMOUR cede au Travail, ne le négligez pas;
Le Sommeil excessif, les charmes du Repas,
Du Jeu réïteré la Pratique emportée,
D'un Corps sans mouvement la Langueur affectée;
Desarment un Esprit de force & de vigueur;
Et c'est dans cet état que l'Amour prend un Cœur.

Ne laissez donc jamais vôtre Esprit inutile,
Contre vôtre Paresse il est plus d'un azile:
Allez dans le Barreau faire valoir les Loix,
Défendez vos Amis & conservez leurs Droits:
Voulez-vous obtenir quelque Charge éclatante?
Ménagez les Moiens de remplir vôtre attente:
Ou si quelque Interest de Gloire & de Valeur
Aux fatigues de Mars appelle vôtre ardeur;
Vous verrez vôtre Amour mourir au bruit des Armes,
Ou porter loin de vous ses inutiles Charmes.

Le Parthe infortuné qui combat & qui fuit,
D'un Triomphe à CESAR promet déja le fruit ;
Remportez dans ses Champs une double Victoire,
Que le Parthe & l'Amour servent à vôtre Gloire ;
Que les Dieux des Romains en ressentent l'Honneur,
Et que vôtre Patrie ait part à ce Bonheur.

On ne s'informe point du Charme inévitable,
Qui rendit autrefois ÆGISTE si Coupable,
Quel étrange motif le fit si Criminel ;
Ce Prince joüissoit d'un Loisir éternel.
Ses pareils contre TROYE alloient servir la GRECE,
La Paix dans son Païs nourrissoit sa Foiblesse ;
Sans Procès, sans Chagrins, Paisible dans ARGOS,
Il voulut de son Cœur occuper le Repos ;
L'Oisiveté fit naître une Flamme adultere ;
Et l'Amour vient ainsi, quand on n'a rien à faire.

La Campagne a des Soins où l'on peut s'arrêter ;
Mettez des Bœufs au Joug afin de les dompter ;
Labourez les Guerets, jettez-y la Semence ;
D'une Moisson fertile attendez l'abondance ;
Considerez vos Fruits aux bords de vos Ruisseaux ;
Comtez de vos Brebis les innocens Troupeaux.

Et d'un jeune Berger le champêtre équipage ;
Fait voir de son Métier le tranquile avantage ;
Des Roseaux differens sous ses doigts disposez,
Vous apprendront les Chants qu'il aura composez :
Ses Chiens prés du Troupeau ne l'abandonnent guere ;
Vous entendrez aussi quelque Vache en colere,
Pour la perte d'un Veau, par d'éclatans Regrets,
Faire plaindre son sort aux Echos des Forêts.
Le Printems gracieux, de pompeuses Guirlandes
Au Soleil tous les Ans presente les Offrandes :
L'Automne a ses Raisins, & l'Eté ses Moissons :
L'Hyver contre un bon feu soûtient mal ses Glaçons.
Mais si vous n'aimez point la grosse Agriculture,
Emaillez vos Jardins d'une vive Peinture ;
Greffez un Arbre à l'autre, & si ce doux Plaisir
Sçait en quelque façon flâter vôtre Desir,
L'Amour desesperé, d'une aîle languissante,
Portera loin de vous le Mal qui vous tourmente.
La Chasse offre à son tour des Divertissemens,
Venus plus d'une fois y donna des momens ;
Souvent d'une Forêt Elle sort irritée
De se voir par DIANE en Bonheur surmontée.

Contre un Liévre emploiez la vîtesse des Chiens,
De faire un Coup heureux tentez tous les Moiens;
De Toiles, de Filets remplissez les Montagnes;
Intimidez le Cerf dans les vastes Campagnes;
Qu'un Sanglier percé par un fer dangereux,
Tombe mort à vos pieds dans un Chemin poudreux;
Et la Nuit finissant ces rudes Exercices,
Un doux Sommeil viendra vous offrir ses Délices;
Au lieu de ces Soucis cruels à digérer
Qu'une Maîtresse Ingrate eût pû vous inspirer.
Si cet Amusement vous paroît un peu rude,
D'un autre plus aisé faites-vous l'Habitude;
Attrapez des Oiseaux par un moien adroit,
Pour placer vôtre Glu choisissez quelque Endroit;
Servez-vous du Filet; qu'un Hameçon habile
Enleve les Poissons de leur plus sûr azile;
Pratiquez ces Plaisirs, tant que vous n'aiez plus
De Désirs inquiets, ni de Soins superflus.
Enfin, si tout cela ne pouvoit pas suffire
Pour tirer vôtre Cœur d'un rigoureux Empire,
Empruntez de l'Absence un Secours plus certain;
Destinez tous vos Pas pour un Païs Lointain.

résolument le dessein d'un Voyage,
les Pleurs voudront troubler vôtre Courage;
uel objet que vous voudrez quitter,
souvenir se viendra presenter,
ous retenir; mais songez de bonne heure
a la Passion vous prêche la Demeure,
us devez courir vers vôtre Liberté,
r la Douleur qui vous tient agité.
pas souhaiter que le Ciel pitoyable
e de ses Eaux un Déluge effroyable;
conter les Pas de vôtre Eloignement,
qu'il faut encor penser bien seulement;
s dites jamais *La Distance est petite*
obe à mes Yeux le Charme que j'évite;
mme en soûpirant n'allez pas les porter,
mme le Parthe & sans vous arrêter.
qu'un pourra trouver mes Ordres trop sévéres;
ur vous affranchir ces Maux sont nécessaires.
s tems dangereux, pour chercher ma Santé
vent pris un Jus d'Amertume infecté;
je voulois manger on m'en ôtoit l'Usage:
pour guérir le Corps on force son Courage;

On s'expose aux Rigueurs & du Fer & du Feu ;
Dans une ardente Soif on n'ose boire un peu ;
Et pour guerir l'Esprit, pour briser une Chaîne,
Un Cœur ne voudroit pas souffrir la moindre Peine.
Cependant il s'agit de Biens tous differens,
Et les Esprits, des Corps sont toûjours les Tyrans.
Je veux bien avoüer que mon Remede est rude,
Mais la Peine finit par un peu d'Habitude ;
Tous les Commencemens ont leurs Difficultez ;
Les Taureaux sous le Joug sont-ils d'abord domptez ?
Contre tous les Chagrins d'une assez longue Absence
Faites que vôtre Cœur prépare sa Constance,
Et ne revenez pas, que par vôtre Raison
Ce trop sensible Cœur ne soit hors de Prison ;
S'il étoit pris encor, l'Amour Fier & Rebelle
Voudroit vous déclarer une Guerre nouvelle ;
Vous seriez moins Heureux qu'avant vôtre Départ ;
Et vous regretteriez l'absence un peu trop tard.



LE REMEDE D'AMOUR.

CHANT III.

Viderit Hæmoniæ si quis mala pabula Terræ,
Et magicas Artes posse juvare putat, &c.



CELUI qui croit tirer d'une noire Science
Pour ses Feux trop ardens quelque heureuse assistance,
Se trompe en ses Projets ; la Thessalie en vain
De ses Sucs dangereux offriroit le Venin.
APOLLON nous inspire avec plus d'innocence ;
Si l'on croit mes Leçons, la magique Puissance,
Ni la vieille Sorciere en quelque Endroit affreux,
Ne feront point paroître un Spectre ténébreux :
Quelque Charme inconnu n'ouvrira pas la Terre ;
Les Ombres au Soleil ne feront point la Guerre,

Et le Tibre, au travers de ses frêles Roseaux,
A la Mer sans obstacle ira porter ses Eaux.
La Lune sur son Char paisible & nonchalante
Verra de ses Chevaux la blancheur éclatante.
Par la force des Vers, & d'un Sens criminel,
L'Amour ne perdra point son Empire éternel;
Non; les Enchantemens, les Herbes de Médée,
N'ont sur le Dieu d'Amour qu'un Pouvoir en idée;
Si sur nos Volontez agissoit ce Poison,
Cette même Médée eût retenu Jason.
Et vous fiere Circé, lors que l'adroit Ulysse
S'éloigna de vos Ports malgré vôtre artifice;
Vous fites vos efforts afin de l'arrêter;
Mais inutilement on vous le vit tenter:
L'Amour vous demeura quand l'Amant prit la Fuite;
A quelle Extrémité fûtes-vous lors réduite?
Vôtre Pouvoir si grand, si redouté par tout,
D'un Feu trop allumé ne pût venir à bout.
Quand le Prince d'Ithaque eut fait hausser ses Voiles,
Qu'il vous eut annoncé ses Volontés cruelles;
Puis qu'on vous prie en vain, Prince, lui dites-vous,
D'accepter ma Fortune & d'être mon Epoux,

Qui

Que le sang précieux du Dieu qui nous éclaire,
N'est pas digne de Vous ; & ne sçauroit vous plaire ;
Au moins, Cruel Amant, pour prix de mes Faveurs,
Accordez quelques Jours à mes tendres Ardeurs.
Vous voiez de la Mer l'Onde si dangereuse,
Exciter contre Vous sa Colere Orageuse ;
Craignez-en les Effets ; peut-être que les Vents
Dans quelque tems d'Ici, seront moins Violents.
Pourquoi me fuyez-vous ? une nouvelle Troye
Ne viendra point ici traverser nôtre Joye :
La Paix regne en ces Lieux, tout est doux sous sa Loi,
Si quelque Trouble y regne, il n'agit que sur Moi ;
Tout vous demande ici pour son Roi légitime.
Pendant que de Circé la Tendresse s'anime,
L'Impitoyable Ulysse obstinément la fuit ;
Et de tous ses Discours Elle n'eut aucun fruit :
Si son Art ne pût rien pour soulager sa Peine,
Quel Secours auriez-vous d'une Science vaine ?
C'est vouloir se tromper par une Illusion,
Et d'un Remede en l'air flatter sa Passion.

Mais Vous, qui ne pouvez sans de rudes contraintes,
Des Maux que vous souffrez surmonter les atteintes,
C'est à vous que je parle ; écoutez mon Esprit,
Et soyez Attentifs à tout ce qu'il vous dit.

Rappellez avec soin les Insultes cruelles
Dont on a mal payé vos Ardeurs trop fidelles :
Mettez devant vos Yeux vos Soûpirs assidus,
Souvenez-vous des Biens que vous avez perdus :
Cherchez vôtre Fierté, dites-vous en Colere,
J'ai tout Sacrifié pour un Objet sévère ;
Ma Fortune, mes Soins : ma tendre Passion,
N'a pû rien refuser à son Ambition :
Ses Sermens affectés ont abusé ma Flamme :
Un indigne Rival est Maître de son Ame,
L'Ingrate, tous les jours, en me manquant de Foi ;
Lui prodigue des Biens qui n'étoient dûs qu'à Moi.
Dans tous ses Souvenirs vous trouverez sans peine
Dequoi vous inspirer des mouvemens de Haine :
Plût au Ciel que fidelle à vous les rapporter
De vos propres Discours vous pussiez profiter !
Si le dépit chez Vous une fois s'enracine,
Vous n'aurez pas besoin d'une autre Medecine.
Un jour, étant épris d'un Objet plein d'appas,
Injuste pour mon Cœur, & qui ne m'aimoit pas,
Je voulus me guerir, mais malgré ma Science,
Je soûpirai long-tems avec persévérance :

Enfin un faux Amas d'Imaginations
Offrant à mon chagrin des Imperfections,
Je me difois fouvent *Ma Maîtreffe eft Mal-faite* :
Son Teint eft fans Beauté, fa Taille eft Contrefaite ;
Que fon Corps eft petit ! à quoi bon la loüer ?
(Cela n'étoit pas Vrai, je le dois avoüer)
Que d'un Amant foûmis elle éxige de Zéle !
Son avare Interêt amaffe tout pour Elle.
Je me gueris ainfi : Ne contez donc jamais
De ce que vous aimez les dangereux Attraits ;
Faites tout le Contraire, appellez-la Farouche ;
Apetiffez fes Yeux, élargiffez fa Bouche ;
Trompez vôtre RAISON ; à l'Embonpoint charmant
Donnez le trifte Nom d'Enflûre feulement :
Pour Brune, dites Noire, & Maigre pour Menuë :
Figurez-vous encor la Modefte, Ingénuë ;
Si fa Gorge eft trop platte, & ne fe fait pas voir :
Ne permettez jamais qu'elle y mette un Mouchoir,
Voyez-la le Matin fans qu'elle foit parée ;
L'Art féduit quelquefois la RAISON égarée,
Et fouvent au milieu de tous fes vains Appas,
En cherchant ce qu'on aime on ne le trouve pas.

Vous la verrez alors dans un ſimple Equipage,
Avec tous ſes Défauts, ſans aucun Avantage:
Cependant à cela n'allez pas vous fier;
Une Beauté ſans Art pourroit vous défier;
Prenez plûtôt le tems qu'avec d'indignes Armes
Elle prétend donner plus d'Eclat à ſes Charmes;
Que l'Huile & la Pommade offriront à vos Yeux
D'une gluante humeur le Mélange odieux:
De ſes ſales Onguents l'Odeur empoiſonnée.
Reſſemble à tes Feſtins, miſérable PHINE'E!*
Souvent dans mes Amours mes Sens l'ont éprouvé;
Et plus de mille fois mon Cœur s'eſt ſoulevé.

Je dirois maintenant, comment les Plaiſirs même
Fourniſſent du Secours contre un Amour extrême;
Mais la Honte m'arrête, & s'oppoſe à mes Vers.
Faites-vous-en plûtôt des Portraits tous divers.
Auſſi bien trop de Gens ont blâmé mes Ouvrages,
Pour faire à la pudeur quelques petits Outrages:
Mais pourvû qu'on les liſe, & qu'ils plaiſent toûjou
Qu'un Cenſeur Envieux les blâme tous les jours,

* PHINE'E *Roi de Thrace ayant fait crever les Yeux à ſes Enfa les Dieux le rendirent Aveugle lui même, & lui envoyerent les Har qui raviſſoient une partie des Viandes, qu'on lui ſervoit, rendan reſte ſi puant qu'il n'en pouvoit manger.*

Il m'importe bien peu ; la Médisance noire
A bien du grand HOMERE attaqué la Mémoire :
ZOÏLE, cependant, à sa Fertilité
Ton nom doit aujourd'hui son Immortalité !
Ces admirables Vers qui chanterent ENE'E,
N'ont-ils pas vû contre eux la Rage déchaînée !
Aux sujets glorieux toûjours elle se prend ;
Les endroits élevés sont battus par le Vent ;
JUPITER fait tomber sa foudre redoutable
Sur les plus hauts Rochers qu'il brise & qu'il accable.
Mais Toi, qui que tu sois, qui te trouve offensé
D'un Vers que librement ma Muse aura tracé,
Sache que tout Auteur doit prendre ses Mesures,
Et du sujet qu'il traite achever les Peintures.
Pour les Exploits de Guerre il faut des Vers pompeux ;
La Tendresse jamais ne se trouve avec eux :
Et Tragique en grands Mots fertilement abonde ;
La Colere au Cothurne enchante tout le Monde ;
Le Comique paroit d'un air moins élevé ;
Et du Vers Iambique un Critique est bravé.
De l'Elegie en Pleurs l'AMOUR fait ses Délices ;
Elle marche toûjours sous ses tendres Auspices ;

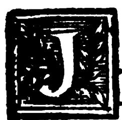
On célébreroit mal ACHILLE & sa Valeur
Avec les Vers rampans d'un miserable Auteur;
Si ceux de CALLIMAQUE en régloient la Mesure,
HOMERE, à ta grandeur ils feroient trop d'Injure;
Et THAÏS est mal propre à nous representer
ANDROMAQUE au moment qu'HECTOR la veut quitter;
ANDROMAQUE, à son tour, auroit peu d'avantage
A faire de THAÏS le galant Personnage;
THAÏS dans l'ART d'AIMER a jusqu'au moindre trait
De l'AMOUR libertin dont je fais le Portrait.
Je n'ai point prétendu parler de la Sagesse;
Si ma Muse répond à ma Délicatesse,
La Victoire est à Moi, & la Critique en vain
Sur mes Vers approuvés répandra son Venin;
Qu'un Dépit emporté fasse crever l'Envie,
Pour peu que le Destin prolonge encor ma Vie;
Par le nombre des Vers que je lui veux offrir,
Je vais lui préparer d'autres Maux à souffrir.
Le desir de Rimer augmente avec ma Gloire,
Les Siecles à venir cheriront ma Mémoire;
Autant que doit l'Epique à VIRGILE en ce jour,
Autant me doit le Vers propre à chanter l'AMOUR.



LE REMEDE D'AMOUR.

CHANT IV.

Hactenus Invidiæ respondimus, attrahe lora
Fortius, & gyro curre Poëta tuo, &c.



JUsqu'ici tout va bien, l'Envie est terrassée;
Courage, poursuivons la Course commencée,
Quand vous irez chercher quelques tendres Plaisirs,
D'un Amour trop ardent corrigez vos desirs:
Avant que d'aller voir celle qui vous enflamme,
Cherchez un autre Objet pour partager vôtre Ame;
Et malgré vôtre ardeur, le premier Soin fini,
Vôtre Amour incommode est à moitié banni.
Quand un parfait Bonheur couronne la Tendresse,
Il est doux de joüir d'une aimable Maîtresse;

Mais quand vôtre Oeil avide aura bien apperçû
Le nombre des Défauts dans son Corps est pourvû ;
Ne les oubliez pas, vous changerez sans doute ;
Rien ne sert mieux le Cœur que ce qu'il le dégoûte.
Te sers-tu, dira-t-on, de ses foibles moyens ?
Oüi ; plusieurs assemblés produiront de grands Biens.
La Vipere fait voir du Taureau qu'elle tuë,
Sous un petit effort la grandeur abattuë.
Un Chien, sans être grand, peut d'un Sanglier affreux,
Arrêter quelquefois le Choc impétueux.
Mais comme les Humeurs ne se ressemblent guere,
Ne me croyez pas seul, consultez vôtre Affaire ;
A ce qui vous plairoit d'Autres sont opposés,
Et sur chaque Conseil les goûts sont divisés.
Tel Amant quelquefois a perdu sa Tendresse,
Pour avoir vû sans Art le Corps de sa Maîtresse ;
Et tel autre a trouvé dans de moindres Secours
De quoi finir ses Feux dont il craignoit le Cours.
Quand de foibles Ardeurs ne feront que de naître,
L'Amour d'un coup de Trait deviendra vôtre Maître.
Plus vous serez d'Amans, plus vous aurez besoin
Qu'à vos Necessités, il donne quelque Soin.

Je vous exhorte encore à vous faire deux Chaînes ;
De l'une, assûrément, l'autre adoucit les Peines ;
Aimez en deux endroits, ou plus si vous pouvez,
Et partagez ainsi l'Amour que vous avez.
Quand un Fleuve profond en Ruisseaux se sépare,
Il perd, se divisant, la grandeur qui le pare.
Si d'un Feu bien ardent les Tisons sont ôtés,
La Flamme qui s'éteint dissipe ses clartés.
Une Ancre suffit-elle à sauver un Navire ?
Un simple Hameçon aux Poissons peut-il nuire ?
Celui qui dés long-tems par un Esprit soigneux,
Au lieu d'un seul secours en a ménagé deux,
Se peut dire Vainqueur ; mais si vôtre Foiblesse
S'attache à la Beauté d'une seule Maîtresse,
Vous verrez malgré vous vos Vœux assujétis :
Minos prit de l'Amour dans les Yeux de Prognis.
On vit Pasiphae' qui régnoit dans son Ame
Ceder tout au pouvoir d'une nouvelle Flamme.
Alcmæon * d'Alphesibe adoroit les Appas,
Mais à Callirhoe' ne se rendit-il pas ?
Et Paris qui d'Enone avoit porté la Chaîne,
En voulut avoir deux, & prit celle d'Helene.

* *Fils du Devin* AMPHIARAUS *qui fut engloutì tout vivant par la Terre au Siege de* THEBES.

La Beauté dont THE'RE'E étoit le possesseur,
Ne le put empêcher d'aimer encor sa Sœur.
Tant d'Exemples fameux ne font-ils pas conclure
Que l'Amour se guerit par une autre Blessure ?
Suivez donc cet avis, vous n'aurez pas besoin
Que ma MUSE pour vous prenne le moindre soin;
Je n'ai point fait ces Loix, d'autres en ont la Gloire;
Le sort d'AGAMEMNON vous en offre l'Histoire :
Ce Roi de tous les Grecs le Chef imperieux,
Possedoit CHRYSEÏS & brûloit pour ses Yeux.
L'aimable CRYSEÏS d'un vieux & triste Pere
Faisoit couler les Pleurs, & causoit la Misere.
Pourquoi soûpirez-vous, Vieillard trop indiscret,
Verrez-vous couronner vôtre Fille à regret ?
Ne vous opposez point au Bonheur qui l'appelle:
Aussi-tôt que CALCHAS eut prononcé pour Elle,
Que de l'avis d'ACHILLE on le vit protegé,
Le fier AGAMEMNON voulut être vangé.
Puis qu'on m'ôte, dit-il, *cette Esclave si rare,*
Qu'à me céder la sienne ACHILLE *se prépare ;*
S'il a de la Sagesse, il doit me l'accorder,
On ne refuse rien à qui peut commander ;

Et s'il est quelque Grec qui blâme ma conduite,
De ma juste colere il doit craindre la suite.
A ces Mots il la prit, & par ce nouveau Feu;
L'Amour de CHRYSEÏS se ralentit un peu.
Renouvellez ainsi vos Flammes trop fidéles.
Si vous me demandez des Maîtresses nouvelles;
L'ART D'AIMER, que j'ai fait, vous en indiquera;
Et par un beau chemin cet ART vous conduira:
Eussiez-vous tous les feux que l'ETNA fait paroître,
Vous deviendrez glacé dez que vous voudrez l'être;
Vôtre Maîtresse en vain redoublera ses Coups,
Et l'AMOUR sans pouvoir paroîtra devant vous.
Cachez soigneusement le feu qui vous devore;
Feignez d'être guéri si vous souffrez encore;
Affectez d'être Gay quand il faudra pleurer;
Mais prenez un moment pour vous y préparer.
Pour m'empêcher de voir, me faisant violence,
J'ai souvent du sommeil emprunté l'assistance;
Et je me suis mocqué de ces Amans trompés,
Qui feignant de l'Amour sont souvent attrapés.
L'Oiseleur dans ses lacs tombe sans qu'il y pense;
L'AMOUR, par l'Habitude, avec le temps s'avance;

Par la même Habitude, & par un autre tour,
On pourroit en feignant se guerir de l'AMOUR.
Si fléchissant un jour vôtre fiere Maîtresse,
L'espoir d'un Rendez-vous flatte vôtre Tendresse,
Allez y sans tarder, cherchez vôtre Entretien,
Mais ne murmurez pas si vous n'y trouvez rien.
Souffrez paisiblement que la Porte fermée,
Fasse un cruel Outrage à vôtre Ame enflammée;
Ne lui reprochez pas vos Chagrins & vos Maux;
Regagnez vôtre Lit lassé de vos Travaux;
Supportez sagement cette triste Avanture,
Sans choisir en ces Lieux une Couche trop dure.
Quand le Soleil viendra recommencer son tour,
Prenez un air content en dépit de l'AMOUR:
Si jusques à ce point vous pouvez vous contraindre,
Sa Fierté finira, vous n'aurez rien à craindre.
Voila quel est le bien que mon Art vous produit,
Mais ce n'est pas assez pour le Dieu qui vous suit;
Prenez garde à ses Pas, sa dangereuse adresse
Pourroit encore s'entendre avec vôtre Foiblesse.
Un Cheval plein de feu, difficile à dompter,
Souvent résiste au Frein qu'on lui va presenter.

Oubliez les Faveurs que l'on a pû vous faire ;
De la Discretion l'Usage est nécessaire.
Quand un Filet grossier se presente à l'Oiseau ;
La Frayeur lui fait prendre un Essor tout nouveau.
Laissez craindre toûjours que vôtre Cœur ne change ;
Ne poussez pas trop loin l'excés d'une Loüange ;
Peut-être vous vaincrez, la Porte s'ouvrira ;
Si vous vous éloignez, on vous rappellera.
Voila ce qu'il faut faire ; armez-vous de Constance ;
Vous aurez de vous-même une heureuse assistance.

Aprés ces doux moyens, pourra-t-on m'accuser
De donner des Conseils dont on ne peut user ?
Puis qu'on change de Goût, divisons nos Maximes ;
Elles offrent toûjours des Secours légitimes :
S'il est plus d'un Amour fertile en Cruauté,
Il est plus d'un Chemin pour trouver sa Santé.
Le Rasoir pour un Corps est souvent inutile ;
Une Herbe sert un autre à guerir plus facile.
Lâches qui foiblement vous laissez captiver,
L'Amour se rit de Vous, & cherche à vous braver.
Et bien ! suivez son vol ; faites tourner vos Voiles
Vers l'Ecüeil decevant où l'emportent ses Ailes ;

Etanchez vôtre Soif, j'y consens aujourd'hui,
Beuvez plus qu'il ne faut, ne respirez que lui;
Soulez-vous de ses Biens, dégoûtez-en votre ame,
Que leurs propres Douceurs éteignent vôtre Flamme;
Mettez-vous en état de quitter sans Douleur
Les Lieux où vous alliez chercher vôtre Bonheur.
Un Feu ne s'éteint pas tant qu'on craint de l'éteindre.
Pour étouffer l'ardeur qui vous force à vous plaindre,
D'un Rival dangereux ne craignés pas les Soins,
A ces vaines Frayeurs abandonnez-vous moins.
La Mere de deux Fils sent de tendres Allarmes
Pour celui que le sort donne au Métier des Armes;
Dans le fonds de son Cœur c'est le plus Cher des deux
Lors qu'elle craint pour lui quelque coup dangereux.





LE REMEDE D'AMOUR.

CHANT V.

Est prope Collinam Templum venerabile Portam ;
Imposuit Templo nomina celsus Eryx, &c.



Rés la Porte Colline un Temple vene-
rable,
Qui prit son nom d'Erix montagne formi-
dable
Dont l'Isle de Sicile admire la hauteur,
Offre ses Murs sacrés au Peuple adorateur.
Là demeure l'Amour qui soulage les Peines,
Qui calme les Douleurs, qui sçait briser les Chaînes ;
Qui fait tout oublier ; & peut guerir les Cœurs
Que les autres Amours accablent de Langueurs :
L'Eau froide à ses Flambeaux donne un pouvoir con-
traire.
Si quelque jeune Amant brûle & se desespere,

Qu'il courre à ses Autels demander de l'Oubli,
Il voit en un moment son Supplice affoibli.
Si quelque Amante aussi se trouve Méprisée,
De son heureux Secours Elle est favorisée.
Dans un profond Sommeil il me sembla qu'un jour
Mes Yeux, quoi que fermés, virent ce même AMOUR;
Ovide, me dit-il, qui peins un Amour tendre,
Et qui contre ses Traits enseigne à se défendre,
Ajoûte à tes Leçons ce Précepte important,
Quand on connoit son Mal, on ne souffre pas tant.
L'AMOUR évite un Cœur que le Chagrin consume;
Les Hommes ont toûjours cent Sujets d'Amertume
Ils sont par divers Maux touchés diversement,
Et tous les Cœurs n'ont pas un semblable tourment;
L'un craint avec excés le retour des Calendes,
Et pour l'Argent qu'il doit sent des Frayeurs trop grandes,
L'autre est plus Malheureux, qui dans la Pauvreté
A pour tout Bien certain sa Femme a son côté,
Et croit que de ses Maux cette Femme est la Source:
Un autre a-t-il sur Mer un Navire en Course?
Il croit qu'à tout moment les Vents & les Ecüeils
...ens qu'il conduit sont autant de Cercüeils.

Qui se voit sans sujets de chagrin ou de crainte ?
PARIS, n'avois-tu pas trop de raisons de plainte ?
Pour détester ta Femme, il faloit seulement
A tes Freres meurtris songer incessamment.....
Le DIEU que j'écoutois m'en eût dit davantage,
Mais un Reveil trop prompt dissipa son Image ;
Que faire ? PALINURE a quitté mon Vaisseau,
Il faut m'abandonner au Caprice de l'Eau :
Quelquefois dans l'Abîme, & tantôt dans les Nuës
Je suis aveuglément des Routes inconnuës.

Enfin, qui que tu sois que l'AMOUR a dompté,
Garde toi de chercher un endroit écarté :
Ne fuis point tes Amis, l'affreuse Solitude
Nourriroit de Poisons ta tendre Inquiétude ;
Ta Maîtresse, à tes Yeux presente incessamment,
Te diroit dans ces Lieux *Tu me fuis vainement*.
Le Jour à ton Chagrin sera plus favorable
Que la triste noirceur d'une Nuit effroyable.
N'évite pas non plus les Conversations,
Cherche pour ton loisir des Occupations :
Laisse ta porte ouverte, & qu'un Ami sincere
Te serve d'un PYLADE aux Amans nécessaire :

Qu'à son fidéle ORESTE il soit bien attaché ;
Une étroite amitié soulage un cœur touché.

Helas ! belle PHYLIS, quelle raison funeste
De vos Jours peu nombreux fit terminer le reste ?
Vous alliez trop souvent dans les lieux écartés.
Plaindre de vôtre SORT les dures Cruautés.
Seule dans les Forêts, sa Douleur trop profonde
S'alloit ensevelir, & fuyoit tout le Monde :
Là comme une Bacchante elle couroit souvent,
Ses beux Cheveux épars voloient au gré du Vent ;
Quelquefois de la Mer découvrant le Rivage,
Sa tendresse à sa bouche inspiroit ce Langage,
Cruel DEMOPHOON ! *perfide qui me fuis.....*
Les Pleurs en même tems formés par ses Ennuis
Finissoient son Discours ? Par une Route obscure
Elle alloit à la Mer conter son Avanture.

Pour la neuviéme fois ses pénibles Efforts
L'avoient par ce Chemin conduite sur ses Bords ;
Que ne peut-il sçavoir le sujet qui m'améne,
Dit-elle, *& voir la fin de ma derniere Peine !*
A ces mots le teint pâle & les Sens égarés,
Portant sur un Cordeau ses Yeux mal assurés :

A leurs tristes regards des branches presentées
Flattent de leur secours ses Douleurs emportées ;
Elle voudroit se vaincre, & son Cœur allarmé
Rejette le Dessein que l'AMOUR a formé ;
Mais son Destin l'emporte, & sa Fureur l'immole ;
Elle perd pour jamais les Sens & la Parole.
Pauvre Amante ! le Sort vous eût été plus doux,
Si vous aviez souffert quelqu'un auprés de Vous ;
Et l'arbre qui finit vôtre funeste Rage,
Seroit encor paré de son riant Feüillage.
Cœurs trompés par l'Amour, Amans trop maltraités ;
L'Exemple de PHYLIS fera vos sûretés :
Puisque le Choix est libre, & le Pas volontaire,
Ne le tournez jamais vers un Lieu solitaire.

Un Amant bien instruit des Leçons que je fais,
Qui se croyoit au Port dans les bras de la Paix,
Ne craignant plus d'Ecüeils, à l'abri du Naufrage,
Se trouvant, au retour de son tendre Voyage,
Justement au milieu d'une Troupe d'Amans,
Vit renaître ses Feux & ses premiers Tourmens :
L'Amour reprit ses Traits avec plus de Colere,
Si l'on veut remporter une Victoire entiere,

On doit fuir les Objets qui parlent de l'Amour,
Et parmi les Amans ne faire aucun Séjour.
A voir un Oeil blessé souvent on se hazarde,
L'Oeil sain souffre le Mal de celui qu'il regarde;
Et l'Amour bien caché dans un Cœur amoureux,
Sçait passer dans un autre, & le rend Malheureux.
Un jour, de la Santé goûtant tout l'Avantage,
Je vis ce Mal caché devenir mon Partage,
Pour m'être rencontré proche de la Beauté
Que devoit redouter ma chere Liberté:
Mon Courage ébranlé mourut en sa Presence:
L'Abcès qu'on guérit mal s'ouvre avec Violence;
Et je dois avoüer, que contre ce Malheur
Mon Art d'un bon Succès n'eut jamais le Bonheur.
Ainsi fuyez les lieux où l'on voit d'ordinaire
Celle dont les Appas avoient trop sçû vous plaire.
Gardez de retomber dans ces Soins assidus;
Qu'avec trop de Respect vôtre Amour a rendus;
Soyez ferme en ce point: & si jamais la Glace
De vos Feux étouffés vient occuper la place,
Ne les rallumez pas; allez plûtôt chercher
Quelque Monde nouveau pour vous en empêcher;

Comment quitteriez-vous dans une Faim pressante
Les mets délicieux d'une Table charmante ?
On est pris de la Soif quand on voit un Ruisseau;
Il est bien malaisé d'arrêter un Taureau
Si tôt qu'il apperçoit la Genisse agréable :
Les autres Animaux ont un Penchant semblable;
Souvenez-vous encor de ne pas approcher
La Mere ni la Sœur de qui pût vous toucher ;
Evitez ses Amis, ses Valets & ses Femmes :
Qu'un Silence discret puisse éteindre vos Flammes ;
Ne vous informez point de tout ce qu'elle dit,
Et cachez vôtre Cœur à vôtre propre Esprit.
Ne dites pas, ce Cœur n'aime plus la Cruelle,
Mais pour mieux l'oublier ne parlez jamais d'Elle ;
On est plus amoureux qu'on n'a jamais été,
Quand on dit si souvent qu'on est en Liberté.
Il faut tout doucement panser une Blessure :
Lors qu'on va pas à pas la Démarche est plus sûre;
Un Torrent nous fait voir plus de rapidité,
Qu'un Fleuve dont le Cours est toûjours limité ;
Mais ce Torrent s'épuise, & l'autre moins rapide
Garde la Profondeur de son Cristal liquide.

Ainsi quand vôtre Amour s'éloigne doucement,
Sa plus pressante ardeur meurt insensiblement.

Mais quiconque se sert des secours de la Haine,
N'a pas besoin, pour lui, que j'épuise ma Veine:
C'est un prodige affreux de voir deux tendres Cœurs,
Rompre leur Union pour de folles Erreurs:
VENUS n'approuve point cette Rupture prompte;
L'AMOUR y peut trouver mille sujets de Honte,
Si ceux qu'il a blessés, sans s'être pû trahir,
Par Dégoût seulement viennent à se haïr.

L'autre jour un Amant alloit chez sa Maîtresse;
Il la vit qu'il sortoit avec trop de Vitesse,
Plein de ressentiment, & prompt à s'emparer,
Sa Colére d'abord la voulut arrêter:
Sortez, lui disoit-il, *du Char qui vous entraîne*:
Dés qu'il vit ses beaux Yeux, sa Colére fut vaine,
Et le bras qu'il levoit avec emportement,
Vers la terre aussi-tôt retomba foiblement:
Il s'approcha plus prés, baisa sa belle Bouche
Qui calma le Transport de son Honneur farouche,
Et lui dit d'un air doux, content & desarmé,
Vos Charmes ont vaincu mon Courroux animé,

Ainsi, vous le voyez, il vaut mieux être Sage,
Que de vouloir chasser l'AMOUR par un Outrage,
Quand vous avez donné, ne redemandez rien;
Les Pertes quelquefois arrivent pour un Bien.

Si vous la rencontrez, recourez à mes Armes,
Vous en aurez besoin pour combattre ses Charmes;
Rappellez aussi-tôt dans vôtre Souvenir
Les plus fortes raisons qui pourront l'en bannir:
Pensez incessamment à son Indifference,
Ramenez d'un Rival l'injuste Préférence,
Lors qu'ardent à la Porte on vous voyoit sans fruit
Consumer en Soûpirs les longueurs d'une Nuit.
Songez à ces Sermens que vous lui vîtes faire
De n'aspirer jamais qu'au Plaisir de vous plaire,
Où des Dieux appellés l'auguste Majesté
Sembloit contre le Tems vous mettre en Sûreté.
Nous avons en aimant une Erreur bien étrange,
C'est le plus tard qu'il peut, qu'un Cœur amoureux change;
Nous nous flattons de plaire, & d'être encor aimés,
Et c'est l'Espoir qui tient tous nos Feux allumés.

Croyez-moi, n'écoûtez ni Regards ni Parole,
C'est un Ombre qui trompe, un Soûpir qui s'envole;
Et les DIEUX IMMORTELS sont sans Autorité
Pour un Cœur qui se donne à la Legereté.



LE



LE REMEDE D'AMOUR.

CHANT VI.

Neve Puellarum Lacrymis moveare caveto :
Ut flerent, oculos erudiere suos.



NE soyez point émû par des Larmes flatteuses ;
D'en répandre à foison les Femmes sont soigneuses ;
Et l'on peut dire encor que les Cœurs des Amans
Sont toûjours combattus par les Flots & les Vents.
Ne dites-point tout haut le Mal qui vous possede,
Vôtre Ingrate y pourroit apporter du Remede :
A de nouveaux Liens n'allez pas presenter
Vos Bras libres de ceux qu'on vient de leur ôter.
Je n'écris rien d'Obscur, mes Conseils sont faciles ;
On pourra s'en servir si l'on les trouve Utiles :

Mais puissant APOLLON qui pouvez tout guerir,
De vos sacrés avis venez me secourir.

Tâchez de comparer vos Maîtresses cruelles
Avec d'autres Beautés qui sont au-dessus d'Elles ;
Vous rougirez alors d'avoir porté leurs Fers,
Et vous aurez regret à tant de Maux soufferts ;
Ne vous arrêtez point seulement au Visage,
Comparez bien l'Humeur, l'Esprit & le Langage,
Afin que la Raison ne s'oppose jamais
A ce qui peut chez Vous faire régner la Paix.

Il ne me reste plus que deux Mots à vous dire ;
Mais ils sont importans pour un Cœur qui soûpire ;
De ces derniers avis plusieurs ont profité,
Et souvent leur Secours m'a rendu la Santé.
Ne relisez jamais ces Lettres dangereuses
Qui ne sont qu'un amas de Promesses flatteuses ;
La fermeté s'ébranle en y portant les Yeux,
Quand vous les éloignez, c'est toûjours pour le mieux ;
Déclarez donc la Guerre à vôtre Répugnance ;
Pour les jetter au Feu faites-vous Violence,
Et dites, *Que ce Feu puisse bien consumer*
Tout celui qu'une Ingrate a sçû trop allumer !

Ecoutant contre vous des Craintes trop timides,
N'allez pas conserver des Paroles perfides.
A vos faciles Yeux cachez tous ses Portraits,
Une Image muette a souvent trop d'attraits;
Par ce Charme fatal périt LAODAMIE;
Il faut en éviter la Puissance ennemie.
Conduisez bien vos Pas, n'allez point dans les Lieux
Où l'AMOUR autrefois la montroit à vos Yeux;
Ne vous dites jamais, *Ah! Qu'Elle étoit charmante*
Quand Elle me tendoit une Main caressante!
Ce sont autant d'Ecüeils où vous pourriez périr,
Et qu'il faut éviter si vous voulez guerir.
Lors que l'adroit Pilote a franchi le Passage
De l'affreuse Scylla, que veut-il davantage?
Et vous, fuyez les Lieux où vous avez goûté
Dans vos tendres Amours trop de Félicité:
Ce sont pour vôtre Cœur des *Syrtes* formidables,
Tels que l'amas nombreux de Rochers effroyables,
Où *Charybde* vomit par des Torrens affreux
Un Déluge étonnant de Flots impétueux.
Il est d'autres Conseils, mais on ne s'en sert guere:
La Richesse en Amour est toûjours nécessaire,

L'AMOUR aime l'éclat, le Luxe le nourrit,
Et la Néceſſité quelquefois le guérit:
Lors qu'un Amant eſt Pauvre, helas! eſt-il capable
De combler d'aucuns Biens l'Amour Inſatiable?
Cependant j'aurois peine à croire abſolument
Qu'on voulût être Gueux plûtôt que d'être Amant.
N'allez point dans les Lieux où le Plaiſir appelle,
Que vous n'ayez vaincu vôtre Flamme rebelle:
Le Théatre fournit des Armes à l'AMOUR;
La Muſique touchante eſt à craindre à ſon tour:
La Dance a ſes perils, & les ames ſe rendent
Aux Pieges dangereux que ces Plaiſirs leur tendent!
Ce que de vôtre Cœur vous tâchez de bannir,
Un excellent Acteur viendra l'entretenir.
Je le dis malgré moi, des Livres de Tendreſſe
Eloignez avec ſoin toute vôtre Foibleſſe;
Ce que mon ART D'AIMER a de tendre & de doux
Sous un appas trompeur eſt un Poiſon pour vous.
Et ſi j'ai pû toucher le Cœur d'une Maîtreſſe,
Dans les Vers de SAPHO je trouvai cette Adreſſe;
Le tendre ANACREON a formé mon humeur;
TIBULLE! de tes Vers qui ſoûtient la Douceur?

Et les Charmes de ceux où l'on chante CYNTHIE, *
Ont des attraits puissans pour une ame endurcie :
Ma Muse, de la sienne a souvent quelques traits,
Et trace de l'AMOUR les plus tendres Portraits.

Peut-être, direz-vous, plein de Fougue & de Rage
Qu'un Rival trop heureux vous brave & vous outrage :
Mais en eussiez-vous vingt ; tous plus aimés que Vous,
Ne vous donnez pas tant à des Transports jaloux :
Calmez cette Fureur, tâchez de voir sans peine
Passer vôtre Maîtresse avec un peu de Haine ;
Pressez vos Mouvemens, éteignez vôtre Feu,
Faites un noble Effort, contraignez-vous un peu ;
Ajoutez, s'il le faut, les Voiles à la Rame ;
Mettez-vous au-dessus des attraits d'une Femme.
Je voudrois en ce jour que pour tout autre Mal,
Vous ne pussiez avoir d'Ennemi qu'un Rival ;
Si vous le regardez sans Chagrin, sans Colére,
Croyez-moi, vôtre Mal ne durera plus guere.

AMANS, de mes avis tâchez à profiter,
Se voir Libre est un bien que l'on doit souhaiter :

* *Maîtresse de* PROPERCE.

Je finis : mon Vaiſſeau fatigué de l'Orage,
Eſt entré dans le Port garanti du Naufrage.
Vous ferez deſormais des Vœux en ma faveur
Cœurs gueris, dont mes Vers ont cauſé le Bonheur.



FABLES ET CONTES EN VERS

Parva mei mihi sint cordi Monumenta Laboris.

At Populus tumido gaudeat Antimacho.

CATULL.



L'HORLOGE DE SABLE, OU LE MARI JALOUX.

FABLE I.

DEz que VENUS parut aux Cieux,
Un nombre de Rivaux se déclara pour elle:
Et les premiers d'entre les Dieux
Voulurent s'aquerir une Epouse si belle.
MARS, le SOLEIL, VULCAIN, étoient les plus ardens;
Et le reste des Prétendans
Leur eut bien-tôt cédé la Place.
Le SOLEIL étoit beau, dançoit de bonne grace;
Faisoit de jolis Vers, joüoit des Instrumens,
Avoit enfin mille agrémens.
MARS avoit une noble Audace,
L'Oeil vif, la Mine haute, & l'air de Qualité;

L'Esprit aisé, galant, nullement affecté,
Aimoit le Jeu, le Bal, & la belle Dépense;
Mais tout son Bien étoit l'Epée & l'Esperance.
Au contraire VULCAIN n'avoit rien de charmant,
Il étoit Laid, Boiteux, & de méchante Mine;
Il avoit le Cœur bas, l'Esprit à la Lézine;
Rien ne pouvoit toucher dans un pareil Amant.
Au reste il possedoit une Forge en Sicile.
Dont il faisoit son Domicile:
Là, forgeant nuit & jour, ce Dieu Laborieux
Faisoit des Armes pour les Dieux;
Et comme il passoit pour Habile,
Souvent pour les mortels il travailloit encor;
Il le fit pour ENE'E, & pour le Grand ACHILLE
Sa Forge valoit un Tresor,
On l'estimoit Commode en fait de Mariage,
C'est le point décisif, VULCAIN fut préferé,
Etre Auteur ou Guerrier est un foible avantage;
Pareil Mérite est peu considéré.
Quand l'Esprit, la Valeur, entrent en Concurrence
Avec les Biens & la Finance,
Toujours le Choix est pour l'ASNE DORE':

Ainsi VULCAIN obtint la préference ;
Non pas par les Vœux de VENUS,
Son Cœur étoit pour MARS, mais qu'eût-Elle sçû
Ses Parens étoient prévenus,
Le CYCLOPE, à leur sens étoit mieux son affair
Aux raisons de Famille il fallut s'ajuster.
Quand l'Interêt décide en pareille Matiere,
Le Galant rarément manque d'en profiter ;
Aussi fit MARS : pour avancer la chose,
Le Mari s'avisa de faire le Jaloux :
Des affronts effectifs que reçoit un Epoux,
Ses Soupçons mal-fondés sont bien souvent la Cause
Amour fait tout valoir pour venir à ses fins ;
Il oppose la Complaisance
A la Brutalité des bizarres Chagrins ;
Il observe la difference
Du Galant Tendre & du Mari Jaloux ;
Pour en tirer ensuite aux Dépens de l'Epoux
Une fâcheuse Consequence.
ULCAIN rude & farouche, & MARS tendre & soûmis,
irent bien-tôt à bout la Vertu de la Belle ;
l'gré les Loix d'Hymen, Elle se crût permis

De répondre à l'ardeur d'un Amant plein de zéle;
Sa Bouche l'engageoit à demeurer Fidelle,
    Mais ſon Cœur n'avoit rien promis:
Le Devoir, en ce cas, n'eſt qu'une Bagatelle.
    Force Rendez-vous furent pris;
On y fit des Sermens d'une ardeur éternelle,
  Et l'AMOUR ſeul fut Témoin des Sermens;
On trompe les Maris, mais jamais les Amans:
Le SOLEIL, comme MARS viſoit à la Conquête:
Ses ſoins n'obtenant rien, il ſe mit dans la Tête
Que VULCAIN n'étant point un Rival dangereux,
Sa Femme n'étoit pas de Vertu ſi rebelle,
Qu'un Epoux mal tourné pût borner tous ſes Vœux;
Qu'il faloit qu'en ſecret quelque Amant plus heureux
A ſes tendres Deſirs la trouvât moins Cruelle.
Il obſerva ſi bien tous les pas de la Belle,
Qu'il découvrit bien-tôt la ſource de ſon Mal;
    Il vit l'Intrigue & le Myſtère.
Et les Plaiſirs ſecrets de ſon heureux Rival.
Son Amour mépriſé fit place à la Colére;
Chez le Mari Jaloux il courut de ce pas,
    Et lui conta toute l'Hiſtoire.

Tels avis à donner sont un peu délicats,
Un Epoux quelquefois s'obstine à ne rien croire ;
Et le donneur d'avis en est dans l'Embarras :
Le SOLEIL le sçavoit, & ne balança pas,
Il se fit fort de tout, il donna sa Parole
De faire au bon VULCAIN toucher la chose au doigt ;
C'étoit beaucoup risquer, MARS étoit un adroit
Qui joüoit finement son Role,
Et Routier à conduire un Commerce amoureux,
Prévenoit finement les accidens fâcheux.
Certain jeune Soldat instruit au Badinage,
Faisoit exactement le guet ;
Et quand MARS, chez VENUS introduit en secret,
Se délassoit des Soins de son nouveau Ménage ;
La vigilance de GALLUS
(C'étoit le nom du Personnage)
Trompoit tous les Yeux des Argus.
Le SOLEIL vainement tâcha de les surprendre ;
Toûjours par l'Espion ils étoient avertis,
Et lors qu'il croyoit de les prendre,
Les Oiseaux se trouvoient partis.
Enfin cent fois GALLUS fit, par sa Vigilance

Avorter les Desseins du Galant irrité ;
Mais toute sa fidellité
Ne pût du Dieu cruel arrêter la Vengeance.
Dans le fort d'un brûlant Eté,
MARS auprés de VENUS dormant en sûreté,
Le fidelle Espion veilloit à l'ordinaire ;
Et lassé de veiller pestoit contre l'AMOUR:
Le sommeil l'accabloit, il ne sçavoit que faire,
Depuis long-tems il attendoit le jour.
En vain pour s'en défendre il faisoit son possible,
Il baailloit, il dormoit debout ;
Un Vent assoupissant régnoit alors par tout,
La Nuit lui paroissoit d'une longueur horrible :
Il ne se trompoit pas, le SOLEIL arrêté
Chez THETIS, à dessein, nous cachoit sa Clarté :
Il arrêta si long-tems dessous nôtre Hémispéhre,
Que GALLUS fatigué se rendit au Sommeil ;
A peine eut-il fermé sa pesante Paupiere
Qu'on vit arriver le SOLEIL.
Il avoit pris VULCAIN en passant en Sicile ;
Tous deux entrerent chez VENUS
Pendant le repos de GALLUS,

Il n'étoit pas fort difficile
A l'aide du SOLEIL, VULCAIN trouva l'Amant
Qui dans un sombre appartement
Dormoit entre les bras de sa Femme Infidelle.
Les Criminels étoient de nature Immortelle.
Leur qualité les sauva du Trépas ;
Sans la Divinité, VULCAIN dans sa Colere
Apparemment ne les épargnoit pas :
Mais enfin ne pouvant pis faire,
D'un Filet, dés long tems tissu pour ce dessein,
Il les embarrassa d'une telle maniere.
Que pour s'en dégager tout effort étoit vain.
La longueur de la Nuit, peut-être une autre Cause,
Les tenoit, par malheur, fortement assoupis.
Dés que le SOLEIL les vit pris
Il alla divulguer la Chose,
Tous les DIEUX furent avertis :
Il mena chez VENUS toute la Cour Céleste.
Pour la Chaste DIANE & la fiere PALLAS.
Le Spectacle étoit peu modeste ;
Mais pour JUNON & tout le reste,
Sa Nudité ne les offensa pas.

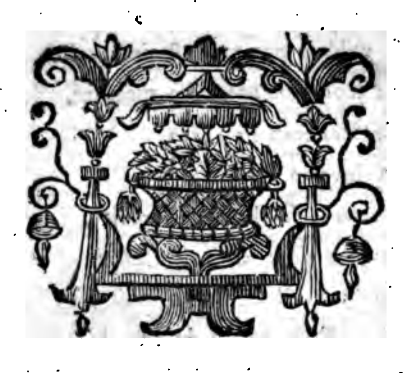
Quand tout fut assemblé, VULCAIN en leur présence
Réveilla les pauvres Amans.
Jugez de leur Surprise, & de leur Contenance:
Se voyant exposés aux Yeux de tant de Gens,
MARS tâcha vainement de rompre la Tirasse;
Les Filets en étoient trop forts;
Il falut malgré ses Efforts
Avaler toute la Disgrace.
Le Ris piquant des DIEUX augmentoit son Chagrin;
Mais tous au fond du Cœur envioient son Destin:
La belle Reine d'AMATHONTE
Etaloit à leurs Yeux de si charmans Appas,
Que tous auroient voulu se voir entre ses Bras
Au prix d'une pareille Honte.
Le Mari même en fut touché,
Il fit promettre à MARS de ne plus voir la Belle;
Et VENUS de sa part jurant d'être Fidelle
L'un & l'autre fut relâché.
Pareils Sermens ne tiennent gueres;
Tous deux au fonds du Cœur en faisoient de contraires,
Et juroient d'effacer leur Honte & leur Chagrin
Par de nouveaux Plaisirs aux Dépens de VULCAIN.

GALLUS fut cependant leur premiere Victime,
Le Sommeil l'accablant, il ne put résister;
Cette foiblesse fut un Crime
On l'en punit sans l'écouter.
Le Malheur, prés des Grands, passe pour une Offense;
C'est être Criminel que de les irriter:
GALLUS, malgré son Innocence,
En Coq par le Dieu MARS fut métamorphosé;
Sur tes Soins, lui dit-il, *Je m'étois reposé*,
Cependant par ta Négligence
Aux Affronts du SOLEIL *je me vois exposé*:
Malgré lui tu vivras pour me servir encore
Contre son noir chagrin qui nuit à mon Amour:
Et ton Chant prévenant l'Aurore
M'avertira de son retour.
MARS par ce changement se crut en assûrance,
Et dés le lendemain retourna chez VENUS;
Son Rival soupçonneux eut bien-tôt connoissance
Que le Coq remplissoit l'office de GALLUS:
Il résolut de s'en défaire;

MARS bravoit sa Puissance, & sembloit l'insulter,
En se flattant de pouvoir éviter
Les Traits perçants de sa Lumiere.
Un jour le Coq chantoit, perché sur un Perron;
Le SOLEIL au milieu de sa vaste Carriere
Partageoit alors l'Horison;
Lors que ce Chant fatal réveillant sa Colere,
Il lança sur le Chantre un foudroyant Rayon;
Un de ces Traits brûlants, dont le Serpent PYTHON
Fut accablé comme d'un coup de foudre:
Le Coq fut consumé; son Corps fut mis en poudre.
L'AMOUR en fut touché; l'Amant fier & Jaloux
Etendoit trop loin son Courroux.
Comment! dit CUPIDON, *Que prétend-il donc faire*
Ce Galant furieux, qui fait tant de Fracas,
Et qui persécute ma Mere
Parce qu'un Autre a sçû lui plaire?
Non, non, dit-il, à MARS *qu'affligeoit ce trépas,*
Le SOLEIL *croit vous faire une injure nouvelle,*
Mais il ne satisfera pas

Son humeur Jalouse & Cruelle :
Et je ferai voir en ce jour
*Qu'un Rival emporté ne peut nuire à l'*AMOUR.
Alors du Coq brûlé les Cendres dispersées
Furent par le Dieu ramassées ;
Ensuite ayant sçû joindre, & coller proprement
Deux Pommes de Cristal qu'il trouva chez sa Mere ;
Il mit la Cendre en l'une, & le fit de maniere
Que par un petit trou s'écoulant doucement
D'une Chûte toûjours égale,
Le Verre se vuidoit par un juste intervalle,
Qui ne trompoit pas d'un moment.
Ainsi de l'HORLOGE DE SABLE
AMOUR inventa le Secret ;
MARS trouva la chose admirable,
Et prit jour pour en voir l'Effet.
Il fit l'Epreuve, il en fut satisfait,
Tout se passa le mieux du Monde :
Avant que LE SOLEIL se fit voir hors de l'Onde
L'Heure fut écoulée, & l'Amant eut quitté.

.rs content de l'Horloge, & sûr de sa justesse,
Vit dés-lors l'aimable Déesse
ec plûs de Plaisir & de Tranquillité:
ıeure en heure avec soin l'Horloge étoit tournée,
l'on régloit son tems sur celui des Jaloux.
ıfi Mars triompha depuis cette Journée
Et du Rival & de l'Epoux.





LA CIGALE ET LE HANNETON OU LA FEMME JALOUSE.

FABLE II.

LA Cigale & le Hanneton
Contracterent jadis un Mariage ensemb
Et comme pour un jour, dit-on,
Tout Hymen à l'Amour ressembl
Le leur eut d'abord la beauté,
Qui suit toûjours la Nouveauté.
L'Epoux trouvoit l'Epouse belle
Comme elle le trouvoit Charmant,
Ce n'étoit que Transport, & que Ravissement,
Ils se juroient une ardeur éternelle,
Et croyoient tenir leur Serment:
Mais tels Sermens se tiennent rarement.

Ce premier jour, qu'un long Usage
A fait nommer communément
Le seul heureux du Mariage,
Etoit à peine encor passé,
Que le nouveau Couple lassé
De si longue Paix Domestique,
En interrompit la Pratique.
Le HANNETON alloit souvent
Voir une GUESPE sa Voisine ;
Dame CIGALE en eut le Vent ;
Pour moins Epouse se mutine :
Elle entre en féminin Courroux,
Accuse son fidelle Epoux
De fausser la Foi conjugale ;
nnETON de s'enfuir aux cris de la CIGALE ;
Elle, de redoubler ses cris,
Lui, de l'accuser de Manie :
Adieu l'Amour & tous les Ris,
Au triste Hymen ils faussent compagnie.
Le HANNETON morne & transi,
noissant, mais trop tard, les Chagrins du Ménage
Va Consulter sur son souci
Un ESCARBOT du Voisinage :
Cet *Animal* n'avoit point son pareil,

décidoit de tout en Auditeur de Rote,
Et toute la Gent Escarbote
N'agissoit que par son Conseil.
COMPERE, dit-il au Mari,
Ce sont suites de l'Hyménée;
Vous n'êtes pas le seul Epoux marri
Qui déplore sa destinée:
Nous autres petits ESCARBOTS,
En de pareilles Conjonctures,
Entendons dire de bons Mots
A Mesdames les Créatures.
Quand pour divertir son Chagrin,
Un Homme vient à son Voisin
Faire, en se promenant, secrete Confidence,
Lui conter ses Douleurs, & ses soupçons jaloux;
Dieu sçait, si pour avoir des Témoins tels que nous,
Il en dit moins ce qu'il en pense.
Ecoutez ce que l'autre jour
J'entendois raconter à Seigneur d'Importance.
J'épousai, disoit-il, Fille de Consequence
Et des premieres de la Cour:
Soit que pour témoigner un Amour plus parfait,
Elle crût à propos de paroître Jalouse,
Ou qu'*Elle le* fût en effet,

Toûjours quelque ſoupçon tourmentoit mon Epoux;
Je n'avois plus un moment de Repos:
Sous la moindre Viſite ou le moindre Propos,
Nôtre Jalouſe avoit un reproche à me faire;
Un Amant me tira d'affaire;
Il naquit certaine amitié
Dans le Cœur de nôtre Moitié
Plus fine d'un Carrat que l'Eſtime ordinaire.
Depuis ce jour tout fut calme chez Moi;
Je fus reſpecté comme un Roi;
On ne ſongeoit plus qu'à me plaire.
Compere HANNETON, pourſuivit l'ESCARBOT,
Si tu ſçais le Secret d'entendre à demi-mot,
Fais ton profit de l'avis ſalutaire;
Laiſſe gronder ta Femme tout le jour:
Ou ſi tu veux la faire taire,
Permets lui de faire l'Amour.
Dame trop Prude, & beaucoup de Raiſon,
Eſt un aſſortiment fort difficile à faire;
Et pour la Paix de la Maiſon
Un peu d'Ingratitude eſt un Mal néceſſaire.



LA TOURTERELLE OU L'Inconstance des Femmes.

FABLE III.

A MADe. DES B**.

*Qu'on ne me parle plus d'*AMOUR *ni de Plaisirs,*
(Disoit un jour la triste TOURTERELLE)
Consacrez-vous, mon Ame, à d'éternels Soupirs,
J'ai perdu mon Amant Fidelle:
Arbres, Ruisseaux Gazons Délicieux,
Vous n'avez plus de Charmes pour mes Yeux,
Mon Amant a cessé de Vivre;
Qu'attendons-nous, mon Cœur? hâtons-nous de le suivre

Comme on l'eût dit autrefois on l'est fait :
Quand nos Peres vouloient peindre un Amour parfait,
La Tourterelle en étoit le Symbole;
Elle suivoit toûjours son Amant au Trépas.
Mais la Mode change ici bas
De cette Constance frivole.
Le Desespoir a perdu son Crédit,
Et Tourterelle se console,
S'il faut tenir pour vrai ce que ma Fable en dit;
Elle prétend que cette Désolée
A sa juste Douleur voulant être immolée,
Choisit un vieux Palais, vrai Séjour des Hyboux;
Où sans chercher aucune Nourriture,
Un prompt Trépas étoit son Espoir le plus doux.
Mais, qui ne sçait qu'en toute Conjoncture
La Providence est plus Sage que nous?
Dans cette demeure sauvage
Habitoit un jeune Ramier
Hupé, paru, de beau plumage,
Et quoique jeune, vieux Routier
Dans l'Art de soulager les Douleurs du Veuvage.
Pour nôtre Tourterelle il mit courtoisement

Ses plus beaux Secrets en usage.
La Pauvrete au commencement
Loin de prêter l'Oreille à son langage,
Ne vouloit pas se montrer seulement ;
Mais le RAMIER parlant de son défunt Amant,
Insensiblement il l'engage
A recevoir son Compliment ;
Ce Compliment fut d'une grande force,
Il disoit du Défunt toute sorte de bien,
Ne blâmoit la Veuve de rien ;
Bref c'étoit une douce Amorce
Pour attirer un plus long Entretien,
Voilà donc la belle affligée
En tendres propos engagée,
Elle tombe sur le Discours
De l'Histoire de ses Amours,
Dépeint, non sans Cris & sans Larmes ;
Du pauvre Trépassé les Vertus & les Charmes ;
Et ne croyant par là que flatter sa Douleur,
Elle apprit au RAMIER le chemin de son Cœur ;
Parce que le Défunt avoit fait pour lui plaire
Il comprit ce qu'il faloit faire,

Il étoit Copiste entendu :
Il sçût si dextrement imiter son Modelle,
Que dans peu nôtre TOURTERELLE
Crût retrouver en lui ce qu'elle avoit perdu.





LA COLOMBE, LE PIGEC ET L'OISEAU DE PASSAGE OU Les Filles infatuées des Plumets.

FABLE IV.

A MADEMOISELLE D**.



Ne jeune Colombe, au Plumage châtain,
Sur le couvert d'une Maison champêtre
Libre du soin de se repaître,
Se promenoit un bon matin.
Quoi qu'elle fût encore Jeunette,
Elle cherchoit à faire une Conquête,
Et vouloit soumettre à ses Loix
Quelque Pigeon dont la Tendresse,

Le plumage, l'air & l'adresse
Se trouvât digne de son Choix.
Dans le même instant qu'elle y pense,
Un Oiseau de cette Maison,
Un honnête & joli Pigeon
Pour lui parler d'amour s'avance:
Elle l'écoute, il étale ses Feux,
Sans user d'aucune artifice;
Un Pigeon n'a point de Malice
Quand il dit qu'il est Amoureux;
Ce seroit lui faire Injustice
Que de douter de l'ardeur de ses Vœux.
Elle l'engage, elle l'attire,
Elle souffre, en un mot, que ce Pigeon soûpire
Sans vouloir toutefois soulager sa Langueur:
Précaution peu nécessaire,
Quand on est assûré d'un Cœur.
Cependant Elle fait justement le contraire
De ce qu'il auroit falu faire
Pour entretenir son ardeur.
Le Pigeon n'a pour Récompense
De la Sincérité de ses Feux, de sa Foi,

Que quelque trompeuse appârence
De Bienveillance,
La Belle tient toûjours son *Quant à moi.*
Il a beau presser sa Maîtresse;
Pas une marque de Tendresse,
Il n'obtient rien par ses Empressemens;
Il perd sa peine, il perd son tems;
Et las d'adorer une Ingrate,
N'ayant point d'Espoir qu'il le flatte,
Il songe à se guerir de son ardent Amour;
Il la quitte pour un seul jour,
Se flattant qu'une courte Absence
Ou tout-à-fait le gueriroit,
Ou vaincroit
De sa Belle la Résistence.
Pendant le jour qu'il fut absent,
Certain Oiseau hupé, voit en passant
Nôtre jeune Colombe: & cet Oiseau sauvage
Franc Aigrefin, dont le plumage
Ressembloit à celui d'un beau Pigeon Ramier,
S'arrête sur le Colombier;
Lui dit qu'il l'aime, en son Langage;

Et le lui dit d'un air fort Cavalier.
Sa Hupe plût, la Colombe peu Sage
Qui n'avoit jamais vû de semblable Gibier,
Lasse d'un Amant de sa sorte ;
Donne d'abord dans le Panneau
Que lui tend le subtil Oiseau ;
Et loin de lui fermer la Porte,
Elle l'écoute avec plaisir.
Ce Passager, au gré de son desir,
S'empare du Cœur de la Belle ·
Qui pour lui ne fut pas rebelle ;
Il le prend, sans pourtant lui donner rien du sien,
Car le Galant sçavoit trés-bien
Qu'en Amour comme en autre chose,
Il vaut mieux prendre que donner,
Je ne sçaurois le condamner,
La Colombe en étoit la cause.
Pourquoi n'attendoit-elle à connoître un peu mieux
Celui qui d'un Amant empruntoit le Langage
Les Maniéres, & le Visage ?
Pourquoi croire si-tôt ses Yeux ?
Je soûtiens qu'il faudroit connoître,

Avant que de donner son Cœur ;
Il se trouve plus d'un Trompeur,
Plus d'un Infidelle & d'un Traitre.
Nôtre jeune Colombo aprés un foible Effort,
Consent à recevoir les Soûpirs du parjure,
Qui lui proteste, qui lui jure
Qu'il l'aimera jusqu'à la Mort.
Elle lui laisse tout attendre,
Elle lui fait tout esperer ;
Et ce nouvel Amant a sujet de prétendre
De ne sçavoir jamais ce que c'est d'endurer
Prés d'une Maîtresse si tendre.
Tout se passe à souhait, d'un & d'autre côté,
L'une se plaît à faire une Dupe ;
L'autre que l'Amour préocupe,
Ne peut se repentir d'avoir si bien traité
Cet Amant qu'elle croit Fidelle.
Et qui lui promet tout pour ne lui rien tenir ;
Sans penser qu'une Ardeur si prompte & si nouvelle
Est la Mere du Repentir.
Quand pendant quelque tems il eut joüé son Rôle,
Et fait le faux semblant d'avoir bien de l'Amour,

Nôtre perfide Oiseau se retire, & s'envole;
Promettant que bien-tôt il sera de retour.
La Colombe l'attend avec impatience;
Trois mois se passent, six, sans qu'on puisse le voir:
La Colombe est au Desespoir,
Elle se plaint de son absence,
Elle l'accuse d'Inconstance;
Point de nouvelle. Helas! le moyen d'en avoir?
L'Ingrat ne se souvient plus d'Elle:
Il trouve par hazard certaine Tourterelle,
Qui se laisse attraper comme le jeune Oiseau;
Il fait un Amour tout nouveau,
Il laisse la pauvre Colombe:
Elle s'en plaint en vain, il faut passer par là,
C'est peu de chose que cela,
Tel sort attend toûjours jeune Oiseau qui succombe.
Qu'arrive-t-il, enfin, dans cette Extrémité?
On pleure, on est inconsolable,
On voudroit bien pouvoir se vanger du Coupable;
Mais comment le punir comme il a merité?
La chose n'est pas trop faisable,
Et puis où le trouver cet Oiseau Vagabond?

Il faut tout doucement avaler cet Affront
Et revenir à son Amant fidelle ;
Mais celui-ci n'a plus aucune ardeur pour Elle ;
Et bien loin d'accepter un si joli retour,
Cherche une Maîtresse à son tour :
Il en rencontre plus de mille,
Telle chose, à present, n'est pas fort difficile.
La Colombe à la fin se trouve sans-Amant,
Elle s'en plaint à tout moment,
Mais qu'y faire ? la faute étoit irréparable,
Elle seule étoit la blâmable.
Telles sont certaines Beautés
Qui n'exercent leurs Cruautés
Qu'avec les Gens qui sont tous les jours à leur Porte;
Mais si quelque PLUMET qui les vient accoster,
Veut quelquefois leur en conter,
Sans beaucoup de peine il l'emporte.
Il part pourtant, enfin, & ne revient jamais,
Alors il faut à nouveaux frais
Rappeller les Amans qu'on venoit de proscrire ;
Et malgré l'Amour des absens,
On veut revenir aux Présens :

Mais ceux-là, s'ils sont fins, se le sont souvent dits;
Ou ne reviennent du tout plus,
Et rendent tous les soins des Belles superflus.





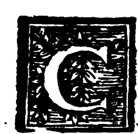
SYLVANDRE ET CLORIS;

OU

LA CRUAUTÉ PUNIE.

FABLE V.

A MADEMOISELLE DE P***.



'Est un terrible Enfant que l'AMOUR en colére,
Si vous le connoissiez, IRIS,
Peut-être seriez-vous plus tendre ou moins sévére,
Du moins m'écririez-vous, lorsque je vous écrits.
Ecoutez : Un Berger, je l'appelle SYLVANDRE,
Aima jadis une jeune Beauté ;
Jamais Berger ne fut plus tendre ;
Mais aussi d'un autre côté,

Jamais Bergere sauvage
N'eut plus de sévérité.
Son nom étoit CLORIS, à peu prés de vôtre âge;
Peu grande, Attrait encor; car IRIS, entre nous,
Ces Tailles, Riches, que l'on vante,
Ne sont pas si Riches qu'on chante;
Quant à moi, franchement, (car chacun a ses goûts)
Je n'aime past une Géante:
CLORIS avoit enfin la Taille comme vous;
Une démarche nonchalante,
De l'embonpoint passablement,
Mille attraits dans les Yeux, paroissoit Complaisante;
Parloit peu, rioit aisément;
Plaisoit à tout le Monde, étoit Insinuante,
Avoit la Réponse presente,
Et railloit agreablement.
En un mot, comme vous, la Bergere charmante
Avoit beaucoup d'Esprit, & beaucoup de Beauté;
Mais, comme vous aussi, beaucoup de Cruauté,
S'entend, pour son Amant, car pour les autres Hommes
Elle s'humanisoit assez:
Cela se fait, IRIS, dans le Siécle où nous sommes,

Pourquoi l'eût-on pas fait dans les Siécles passés ?
Qu'y faire ; du Berger c'étoit la destinée ;
Six Mois se passent, une Année,
Sans que de sa Cloris le Berger n'obtint rien ;
Lorsqu'il lui disoit des Tendresses,
L'Ingrate changeoit d'Entretien ;
Loin de répondre à ses Caresses
L'Ingrate s'emportoit, lui faisoit cent rudesses ;
Le Berger prenoit tout en bien.
Franchement, vous autres Maîtresses,
Vous prenez certain airs, que je ne sçai comment
Nous vous aimons un seul moment :
Qu'y faire encor ? c'est nôtre Etoile ;
Nous avons sur les Yeux un Voile,
Sylvandre persista toûjours,
L'Ingrate fut toûjours Ingrate ;
Mais comme tout Amant se flatte ;
Sylvandre se flatta, qu'à la fin ses Amours
Prendroient peut-être un meilleur Cours ;
Il faut, s'écria-t-il, que pour fléchir ma Belle,
Je m'absente pour quelque jour ;
Si ma Maîtresse m'est Cruelle,

C'est qu'elle me voit trop souvent.
Il part ; ce ne fut pas pourtant
Sans faire sur son Cœur un Effort qui l'accable ;
Le Remede souvent est pire que le Mal ;
Mais, IRIS, que peut faire un Amant miserable ?
Qu'il soit prés, qu'il soit loin, pour lui tout est égal,
Quand sa Bergere est inhumaine.
Revenons au Berger, cet Amant malheureux ;
Ajouta d'un ton Langoureux ;
Si CLORIS connoissoit ma Peine ;
Peut-être que son Cœur répondroit à mes Vœux ;
Apprenons-lui ce que j'endure,
Peut-être aussi qu'Elle ne le sçait point ;
Elle ne m'a jamais écouté sur ce point ;
Si l'Ingrate le sçait, seroit-elle si dure ;
Que de laisser mourir son trop fidelle Amant ?
Ecrivons. Le Berger prend alors des Tablettes ;
En Vers lugubres peint son amoureux Tourment ;
Les envoye à CLORIS : Tel parti, cependant,
De l'humeur dont vous êtes faites ;
N'est pas toûjours trop sûr, Ingrates que vous êtes,
Helas ! j'en ai fait tout autant ;

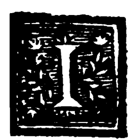
Mais vous n'en êtes pas plus tendre ;
Autant en emporte le Vent ;
Autant en prit-il à SYLVANDRE.
La Bergere toûjours eut un Cœur de rocher ;
Elle ne daigna point répondre à l'Elegie ;
Et l'Amant malheureux, (ceci vous doit toucher)
S'abandonna si fort à sa Mélancolie,
Que quelques jours aprés il en perdit la Vie.
Ce n'est pas tout, IRIS ;
Il arriva bien pis ;
Et la Catastrophe est terrible :
AMOUR, en ce moment, se vangea de CLORIS :
Elle n'a pas plûtôt appris,
Que le Berger n'est plus, qu'Elle devient sensible ;
Toute éperduë en ce moment
Elle veut courir aprés l'Ombre
De ce tendre & parfait Amant
Qu'elle a mis dans le Monument :
Oüi, j'irai dans le Tombeau sombre,
Dit-elle, *où t'ont réduit mes injustes Rigueurs* ;
Si je n'ai pû forcer les dures Destinées,
Et t'aimer sur la terre, ah Berger ! si je meurs,
Du moins je t'aimerai dans les Champs Elizées.
Dans ce moment fondant en Pleurs,

On s'apperçoit qu'elle se pâme
Et qu'elle est prête à rendre l'Ame.
Conclusion, CLORIS mourut ;
CHARON lui fit traverser l'Onde noire ;
Tout l'Enfer, pour la voir, aussi-tôt accourut ;
Et dés que SYLVANDRE parut,
Cher SYLVANDRE, dit-elle, *Ecoute mon Histoire,*
De toutes mes Rigueurs oublie la Mémoire......
Elle alloit faire un long recit ;
Mais SYLVANDRE l'interrompit ;
Dans le Fleuve d'Oubli, dit-il, je viens de boire ;
Si j'aimois avant mon Trépas,
C'est ce que j'aurois peine à croire ;
Mais je sçais bien, CLORIS, qu'au moins je n'aime pas.
Maux & Chagrins ici finissent ;
Sur tout, du DIEU d'AMOUR nous ignorons les Loix ;
Et si dans ces bas Lieux nous aimons quelquefois,
C'est lors que les Dieux nous punissent.



L'ESPRIT FORT.

CONTE I.



L est des Cœurs bien-faits que rien ne décourage,
Qui choisissant toûjours le parti le plus sage,
Desarment la rigueur des Destins Ennemis ;
Et par des sentimens qu'un Esprit-Fort suggére,
S'élevent noblement au dessus de la Sphére
Où leur Planette les a mis.
Lise étoit jeune & belle ; & son Epoux Damis
Cachoit sous sa Perruque un Crane à Cheveux gris :
Lise avoit cent Vertus, Damis *étoit bon Prince* ;
Leur parfaite Union passoit dans la Province
Pour un Miracle de nos jours :
Jamais tant d'agrémens, jamais tant de Sagesse

Ne firent honneur à LUCRECE ;
Et jamais tant de Soins & de tendres Amours
N'accompagnerent la Vieilleſſe.
Rien ne manquoit à leur Félicité.
Barbe griſe & jeune Beauté
Font ordinairement un mauvais Attelage ;
Cependant tout rouloit ſi bien dans le Ménage,
Qu'au bout de l'An le bon Seigneur
Vit arriver un Succeſſeur.
Tandis qu'avec Plaiſir il éleve l'Enfance
De cet aimable Rejetton,
Un JUBILE' revint en France ;
On ſçait qu'en ce tems d'Indulgence
Chacun demande à Dieu pardon ;
Le Pécheur prend la Diſcipline ;
D'un zéle tout dévot les Chrétiens ſont touchés ;
On reſſaſſe le vieux Pechés ;
Les gros & les petits paſſent par l'Etamine.
Aux pieds d'un Directeur, la Dame un beau matin,
Avec un Repentir ſincere,
Déclara nettement que le petit COLIN
N'étoit pas le vrai Fils de ſon prétendu Pere......

'Alte-là, dit le Confesseur,
Pour un CONFITEOR vous n'en serez pas quitte,
Il en faut deux, au moins ; ce Crime fait Horreur ;
Faut-il qu'injustement vôtre Enfant desherite
Un légitime Successeur ?
Il faut, s'il vous plaît, vous résoudre
A confesser le fait à vôtre Epoux.
Sans quoi je ne puis vous absoudre,
C'est m'exposer, dit-elle, à son juste Courroux ;
Le beau Compliment à lui faire !
Je m'en suis accusée à bien d'autres qu'à Vous,
Qui n'ont jamais trouvé cet aveu necessaire.
Telle Condescendance a damné bien des Gens,
Replique le PATER, Confesseurs obligeans
Passent legerement aux Belles
Des Péchés dont ils sont aussi Coupables qu'Elles,
Quand à les pardonner ils sont trop Indulgens :
Pour moi je ne sai point flatter les infidelles,
LISE se leve, part, & fut dés ce moment
De Honte & de Douleur saisie :
La Pauvrette n'avoit qu'une fois seulement
Cessé d'aimer fidelment,

Et s'en étoit, dit-on, mille fois repentie.
La voilà dans un embarras
Qu'on ne peut exprimer. D'un côté l'avanture
Etoit à digérer trop dure
Pour le Seigneur DAMIS; on craignoit les éclats,
D'autres par le Salut, l'Enfer & le Trépas,
Et du Confesseur l'Ordonnance,
Requeroit telle Pénitence.
Il falut succomber, & d'un mortel Chagrin
Tomber dans une Maladie
Qui lui pensa coûter la Vie.
Sur le rapport d'un Medecin,
Son Epoux connoissant que la Mélancolie
Alloit couper la trâme de ses Jours,
La pria d'en dire la cause.
Elle veut l'en instruire, & jamais elle n'ose;
Ose-tout, dit-il; *mes Amours*,
Rien ne me déplaira pourvû que tu guerisse:
Quoi! faut-il qu'un Secret te donne la Jaunisse,
Et qu'une Femme meure à faute de parler?
Cela seroit nouveau. Je vai tout réveler
Puis qu'aussi-bien, dit-elle, un Trépas favorable
Doit bien-tôt terminer mon Destin déplorable,
J'étois à la Maison des Champs

Où je faisois la Ménagere ;
Quand la Voisine Alix par des discours
Auxquels on ne résiste guére,
Me prouva qu'avoir des Enfans
Etoit à vous chose impossible ;
Me prôna les malheurs de la Sterilité,
Qui chez les Juifs passoit pour un Défaut terrible ;
Et puis dans tout son jour me fit voir la beauté
D'une heureuse Fécondité.
Je me rendis, helas ! à cette douce amorce,
Et Lucas le Valet de nôtre Messager
Avec Moi se trouvant un jour dans le Grenier,
Je me souvins d'Alix & je manquai de force.
Il est (cela soit dit sans vous mettre en Courroux)
A faire des Enfans plus Habile que Vous.
Je lui parlai d'Amour, il comprit mon Langage,
Et sur un Sac de Bled, Sac funeste & maudit.....
Faut-il en dire davantage ?
De ce malheureux Sac nôtre Colin sortit.
A Lucas je donnai, je pense,
Quelques Boisseaux de Bled pour toute récompense ;
Si je vous ai trahi, je meurs, pardonnez-moi,
A cela prés toûjours je vous gardai la Foi.
N'est-ce pas de mon Bled que tu payas l'Ouvrage ?

Lui répondit DAMIS ; nullement effrayé,
Cet Enfant est à moi puis que je l'ai payé,
Ne m'en parle pas davantage.
LISE, en très-peu de tems, reprit sa belle Humeur,
Son Embonpoint, ses Lys, ses Roses ;
COLIN fut élevé comme un petit Seigneur,
A la Maison des Champs on parla d'autre choses ;
Enfin pour s'épargner d'inutils Ennuis,
Ces Epoux ont vécu depuis
Comme si du Sac l'Avanture
Etoit Chimére toute pure.
Bel Exemple pour les Maris
Dont le Chagrin jaloux mérite une Apostrophe ;
DAMIS prit en tel cas le meilleur des Partis,
Et soûtint cet assaut comme un vrai Philosophe :
Des Sentimens communs sa Raison triompha.
Ce trait fait plus d'honneur à l'humaine Sagesse,
Que tout ce qu'on nous dit des SEPT SAGES DE GRECE ;
Et je croi que celui dont l'Oracle parla *
Auroit voulu, sçachant cela,
Passer pour SOT à ce prix-là

* SOCRATE.

LES



LES FRAYEURS.

CONTE II.



L est assez d'Amans Constans,
Il n'en est guere de Fidelles ;
Cela s'est vû dans tous les tems,
Fort fréquemment chez Nous, un peu moins chez les Belles.
On ne résiste guere à la Tentation
D'une agréable Occasion :
Tromper est en Amour chose délicieuse,
C'est un charmant Ragoût que la Varieté ;
Mais je crois voir de l'Infidélité
Une Source plus vicieuse :
C'est la mauvaise Opinion,
C'est cette défiance extréme
Que l'on a de ce que l'on aime.
Pourquoi, dit un Amant, *par quelle Illusion*.

Refuser les Douceurs qui m'offre la Fortune ?
Pour faire mon Devoir : mais qui m'assurera
Qu'en pareil cas ma Belle aura
Ma Délicatesse importune ?
Qui sçait même, qui sçait, si dans ce même instant
Elle ne trahit point un Amour si Constant ?

Ainsi souvent, plus que toute autre chose,
Des Infidélités la Défiance est cause :
On doit peu s'assûrer sur la foi des Sermens ;
Ce ne sont en Amour que vains Amusemens,
Ceux du Sexe, sur tout ; j'en parle avec Science
Même en dussai-je être haï ;
Deux fois mon tendre Amour en fit l'Expérience,
Malgré mille Sermens cet Amour fut trahi.
Enfin si vous voulez vous voir toûjours Fidelles,
Amans, ne quittez point vos Belles,
Belles soyez toûjours avec vos Amans.
Mais une suite dangereuse
Est attaché à cette Extrémité ;
Un peu d'Absence anime une Flamme amoureuse,
Le Dégout suit de près trop d'assiduité ;
Et je crains qu'en voulant fuir l'Infidélité,

Vous ne rencontriez l'Inconstance.
Que faire donc ? plus on y pense,
Plus on se sent embarrasser.
En attendant que vôtre Cœur choisisse
Lequel des deux Partis il vaut mieux embrasser,
Je vais ici vous retracer
D'une Infidélité le plaisant Artifice ;
Peut-être ce recit pourra vous délasser.
Dans une Maison importante
Etoit une jeune Suivante,
Son nom est Isabeau, la Scene est à Paris,
De tout tems aux Amours Séjour des plus chéris.
Cette Galante Chambriere
Sensible à la tendre Priere,
D'un jeune Homme, d'Amour pour elle pénétré,
L'avoit dans son Lit retiré :
Ensemble ils se donnoient Carrière,
Enchantés, Dieu le sçait ; vous le sçavez aussi
Vous qu'Amour a traités ainsi !
Quand soudain survint un Tonnerre,
Tel qu'autrefois on l'entendit,
Lors que Jupiter confondit

L'Orgueil des Enfans de la Terre.
A ce bruit la pauvre Isabeau,
Quoi que d'ailleurs fortement occupée,
De Frayeur se sentit frappée;
Et craignit dans son Lit de trouver son Tombeau.
Elle crut que déja la Céleste Vengeance
S'armoit pour punir son Offense;
Car ce Sexe dévotieux
Même dans le Desordre, est Craintif & Pieux.
Quoi qu'il en soit, enfin, nôtre belle Peureuse
Malgré l'Amour, malgré la Nuit affreuse,
Se jette en bas du Lit, & seule va chercher
Une Cave pour se cacher.
Le Galant veut en vain la suivre;
Non, lui dit-elle en l'embrassant,
Ne me suis point, c'est toi dont l'Amour trop pressant
A ce cruel Danger me livre:
Je vais prier les Dieux qu'il leur plaise arrêter
Leur foudroyant Courroux, leur Fureur vangeresse.
Lindor! si tu me suis, je connois ma Foiblesse,
J'irai peut-être encor les irriter.
Enfin le voila seul, non sans Inquiétude;

Mais il fut peu de tems dans cette Solitude.
Auprés de-là couchoit la Fille du Logis ;
Si je m'en souviens bien, son Nom étoit Lysis ;
Charmante, ayant encor sa premiere Innocence,
Et si pourtant déja quinze ans elle comptoit :
Peau, Taille, Gorge, Bras, tout beau par excellence,
Le Friand Morceau que c'étoit !
Le Tonnerre l'éveille, ou le Malin peut-être ;
Car il se sert de tout pour nous faire pecher :
Tremblante, elle s'alla prés du Galant cacher,
Qui craignant que Lysis ne vint à le connoître,
Tourne le dos, s'écarte, & n'ose la toucher.
Mais Lysis s'approchant, Isabeau, lui dit-elle,
Je sens une Fraieur *mortelle,*
Pour me rassurer tourne-toi :
Tourne-toi, je te prie, & t'approche de Moi.
Le Moyen de pouvoir refuser cette grace ?
Il se tourne, Lysis l'embrasse :
Cependant le fracas redouble dans les Cieux,
Et plus elle entend le Tonnerre,
Plus fortement elle le serre ;
L'Amour n'auroit pû faire mieux.

Combien difficile il doit être,
Qu'un jeune Homme long-tems puisse Fille paroître
Dans la Posture où le voila ?
Aussi le vif LINDOR n'en fut pas long-tems Maître.
Juste Ciel ! qu'est-ce que cela
S'écria LYSIS étonnée,
De quelle figure est-tu née ?
N'est-tu pas un Monstre ISABEAU ?
Je m'en souviens encor, un jour qu'il faisoit beau,
Etant avec ma Mere au bord de la Riviere ;
Je crûs voir une Femme ayant je ne sçai quoi
D'une forme particuliere
Et faite à peu prés comme toi.
Qu'est-ce que je vois là ? demandai-je à ma Mere :
Ne le regardez-pas, c'est un Monstre Odieux,
Me dit-elle d'un air sévére ;
Ce Monstre, toutefois ne me déplaisoit guere,
Et j'eus quelque regret d'en détourner mes Yeux.
N'es-tu point Monstre aussi? Non dit d'une Voix feinte
Nôtre fausse ISABEAU, mais cela m'est venu
Des FRAYEURS dont j'ai l'Ame atteinte :
C'est chose étrange que la Crainte ;

Tel eſt, de peur, un Liévre devenu;
Tel autre s'eſt trouvé Cornu.
Enfin n'en doutez point, c'eſt la FRAYEUR, vous dis-je.
LYSIS croit cette Fable, & ne ſe peut laſſer
De paſſer, & de repaſſer,
La Main ſur ce nouveau Prodige.
Mais voici les éclairs qui reviennent encor,
Et LYSIS de ſerrer tout de nouveau LINDOR,
Même plus fortement alors elle l'embraſſe,
Pour l'étreindre mieux, elle paſſe
Une jambe ſur lui: le Drôle prend ce tems,
Et voilà ſes Deſirs contens.
Où te mets-tu dit l'Innocente,
Vraiment la rencontre eſt plaiſante;
Qui ne croiroit qu'exprés..... au milieu du diſcours
La Parole lui manque, & l'Amour eut ſon cours.
Ainſi pluſieurs fois le Tonnerre
Par ſon bruit étonna la Terre;
Pluſieurs fois de LINDOR, plein d'Amour & de Feu,
Les FRAYEURS joüerent leur Jeu.
Mais enfin ſes craintes paſſerent,
Ou pour en parler mieux, ſes Ardeurs ſe laſſerent.

C'est le Sort des Mortels, ils seroient trop heureux
Si rien n'affoiblissoit leurs Transports amoureux ;
Et c'est ce qui des Dieux fait le Bonheur suprême,
Leur pouvoir en Amour passe leur desir même.
ISABEAU, lui disoit LYSIS,
Quoi ! d'aucune FRAIEUR tes Sens ne sont saisis ?
Pour moi je n'en puis plus, n'entens-tu pas la Foudre ?
Elle va nous réduire en poudre ;
Crains, ma chère ISABEAU, crains, je te prie, encor ;
C'en est fait, répondit LINDOR,
Au bruit mon Ame accoûtumée
Ne sçauroit plus être allarmée:
LYSIS ayant sur lui tenté ce vain Effort,
De dépit se tait & s'endort.
L'autre eût eu de dormir une aussi forte envie,
Mais malgré son abattement,
Le soin de s'en aller sur ce besoin l'emporte.
C'est là coûtume d'un Amant
Quand il est content d'une Belle,
Il a, de la quitter, le même Empressement
Qu'il eût de venir auprès d'Elle.
Ainsi suivant ce Sentiment,

LINDOR ſe leve ſans mot dire,
S'habille en hâte & ſe retire.
A peine eut-il quitté ces Lieux,
Que la Pieuſe Chambriere,
Croyant avoir par ſa Priere
Calmé la Colere des Dieux;
(Car pour lors tout étoit tranquille)
Oſe ſortir de ſon azile;
Et vient d'un pas précipité
Chercher ce qu'à regret ſon Cœur avoit quitté.
Il me ſemble voir cette Amante
S'approcher de LYSIS dormante,
L'embraſſer amoureuſement,
LINDOR, lui dit-elle à l'Oreille,
Peux-tu dormir tranquillement,
Tandis que ma FRAIEUR.... à ce Mot, bruſquement
La belle Dormeuſe s'éveille.
Ta FRAIEUR *! Dieux l'entens-je bien ?*
Se récria-t-elle éperduë;
Quel Bonheur te l'auroit renduë ?
Mais quoi ! tu ne l'as point, & je ne trouve rien.
Jugez combien ISABEAU fut ſurpriſe

Quand de LYSIS elle entendit la Voix,
Elle croyoit s'être méprise,
Et le croiroit encor, si sa main plusieurs fois
Ne se fût appliquée à dissiper ses doutes.
Enfin, pour faire court, Elle apprit tout le fait,
LYSIS le découvroit par d'innocentes routes.
Son Cœur en fut mal satisfait;
Chaque Mot lui portoit une atteinte mortelle:
Mais fut-ce avec raison; jugeons de bonne foi.
Des Fidelles Amans je suis le plus Fidelle,
Mais je répondrois peu de Moi
Dans une Occasion si belle.
En quand j'aurois dû voir tout Commerce rompu,
J'en aurois fait autant, s'entend, si j'avois pû.

FIN.

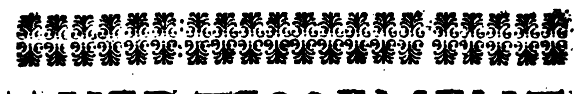
by Saint-Amant
Blainville &
Le Petit.

LA ROME RIDICULE,

CAPRICE.

Par Mr. de St. Amant.

Avec des Remarques Historiques.



AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

LA perte que le Public fait de quantité de Pieces d'Esprit, est toûjours une fâcheuse perte : Elle arrive, ou par des Incendies qui détruisent des Editions entieres, ou par la négligence & le mauvais goût de plusieurs Libraires, qui s'amusent plûtôt à imprimer un tas de fadaises, pourvû qu'elles ayent un air de nouveauté, qu'à faire revivre un nombre infini de bons Livres qui manquent : l'Epicier & la Beurriere contribuent même, aussi-bien que le Tems, à détruire les Editions des bons Ouvrages, comme des mauvais.

Je ne prétens pas insinuer par ce raisonnement, que la Rome & le Paris Ridicules, qu'on trouvera dans ce Recueil, soient des Pieces excellentes ; mais, du moins, je dirai qu'elles ont été regardées comme les Chefs-d'Oeuvres de deux Poëtes, qui de l'aveu des

Connoiſſeurs avoient beaucoup de feu & de génie : le premier de ces deux Poëmes eſt devenu extrémément rare ; l'autre manque abſolument. Le Hazard m'en a fait recouvrer deux exemplaires corrigés exactement, & enrichis de Remarques Hiſtoriques fort néceſſaires pour l'intelligence de ces deux Ouvrages. Celui qui a bien voulu me les communiquer y a joint le *Madrid Ridicule*, Poëme de ſa façon, de même nature que les deux autres, & qui n'avoit jamais été imprimé. Il le fit à Madrid il y a 15. ou 16. ans, lorſqu'il y étoit Secretaire d'une Ambaſſade conſiderable. C'eſt encore à lui que je dois les Remarques ſur les deux autres Ouvrages, c'eſt-à-dire, ſur la Rome & le Paris Ridicules. Comme ces deux Villes lui ſont fort connuës, pour y avoir fait un aſſez long ſéjour, j'oſe me flatter que ſes Remarques ſur les trois Poëmes, ne déplairont pas au Public, & qu'il me ſçaura gré de les lui avoir données.



LA ROM
RIDICULE,
CAPRICE
Par M^r. de S^t. AMANT.

Avec des Remarques Historique

I.

IL vous sied bien Monsieur le * Tibre
De faire ainsi tant de façon,
Vous dans qui le moindre Poisson
A peine a le mouvement libre :
Il vous sied bien de vous vanter
D'avoir dequoi le disputer
A tous les Fleuves de la terre ;
Vous, qui comblé de trois moulins,

* Riviere qui passe à Rome.

N'oseriez défier en guerre
La Riviere des Gobelins *.

II.

Vraiment ce monstre qu'on habille
D'oreilles, de langues & d'yeux,
Cet Oiseau qui vole en tous lieux
Et de tout à son gré babille,
Le Renom qui se paît de vent
M'en avoit donné bien souvent
Chantant l'état de vôtre Empire:
Je vous tenois plus grand cent fois,
Et croyois qu'en vous un Navire
Ne fût qu'une coque de Noix.

III.

Je m'étois figuré le Gange †
Plus gueux qu'un rat auprés de vous;
Diamans m'étoient vos caillous,
Et pur gravier d'or votre fange:
Le sucre emplissoit vos roseaux,
Le Saumon brilloit dans vos eaux
Avec des écailles de nacre:
L'Ambre se trouvoit en vos bors,
Et tout ce qu'à Flore on consacre
Vous couronnoit de ses Tresors.

IV.

Vous aviez deux Cornes superbes
Comme le Mouton précieux *.

* Petite Riviere ou Ruisseau à Paris qui coule par le Fauxbourg S. Marceau.

† Fleuve fameux aux Indes dont le sable est mêlé de Paillettes d'or.

* Toison d'or ou Bélier sur lequel Phryxus traversa l'Hellespont & se sauva chez Aetes Roi de la Colchide.

Dans un beau gîte ſpacieux
Vous fouliez les plus molles herbes ;
Votre long poil étoit ondé ,
Vous me ſembliez être accoudé
Sur un vaſe de Porcelaine ;
Et ce qui de ſon creux natal
Sortoit pour arroſer la plaine
Etoit pour le moins de Criſtal.

V.

Rien que Nimphes jeunes & belles
N'en fendoit l'agreable cours ,
Sinon par fois quand les Amours
S'y venoient baigner avec elles :
Votre gloire au Ciel s'élevoit ,
* Amphitrite vous recevoit
Moins dans ſon ſein que dans ſon Ame ;
Bref imbu de maints faux plaiſirs,
Votre onde étoit toute ma flame
Et votre aſpect tout mon deſir.

VI.

Cependant, rien de plus ſauvage
Ne ſe montra jamais à moi ,
Jamais mortel n'eut plus d'effroi
Que m'en donna votre rivage ;
En venant à vous aborder ,
Je fus tout prêt de demander
Où vous étiez , voire à vous-même ;
Je crûs qu'au lit , couché ſans draps
Vous languiſſiez malade & blême ,
Et pris vôtre corps pour un bras.

* Déeſſe de la Mer

Et l'Italien clos & coi,
Soit de courte ou de longue robe,
L'idolâtre, Dieu sait pourquoi. *

XII.

† Colomnes en vain magnifiques,
Sots prodiges des Anciens,
* Pointus Fastes Egyptiens
Tous griffonnés d'Hieroglifiques;
Amusoirs de foux curieux;
Travaux qu'on tient victorieux
D'un si puissant nombre de lustres;
Faut-il que nous voyons par tout
Trebucher tant d'hommes Illustres,
Et que vous demeuriez debout?

XIII.

† Pietre & Barbare Colisée
Execrable reste des Gots,
Nid de Lézards & d'Escargots,
Digne d'une amere risée:
Pourquoi ne vous raze-t-on pas?
Peut-on trouver quelques appas
En vos ruines criminelles*?
Et veut-on à l'Eternité.
Laisser des marques solemnelles,
D'horreur & d'inhumanité!

* Pour la Nonconformité.
† Colomnes Trajane & Antonine,
* Les Obelisques que divers Empereurs firent apporter d'Egypte à Rome
† L'Amphitheatre de Vespasien qu'on a démoli en partie pour en bâtir le Palais Farnese & celui de la Chancellerie.
* Par rapport à tant de sang qu'on y a versé, soit de Gladiateurs, soit de Martyrs Chrétiens.

XIV.

Parbieu, ce n'est plus raillerie,
Je m'estomaque tout à bon:
Mes doigts, conduisons le charbon,
Avec un peu moins de furie,
Il m'est permis de lanterner,
Il m'est permis de badiner,
Jusqu'à faire peter de rire;
Mais je serois pis que Bouequin
De dégainer l'aigre Satire
A la barbe du grand Pasquin *.

XV.

Ma Muse, rendons quelque hommage
A ce bon museau vermoulu;
Hurlons sur l'air de Lanturlu †
Un Hymne aux pieds de son Image;
Hé! comment elle n'en a point,
Le Goinfre est réduit à tel point,
Qu'il ne sauroit danser ni courre;
Et que son bras crû si puissant
Ne peut ni joüer à la Mourre *.
Ni faire la figue au passant.

XVI.

Il est bien vrai qu'en récompense
Il ne manque point de caquet;
Il cause comme un Perroquet,

* Statuë de pierre, mutilées, où l'on affiche toutes les Satires qu'on fait à Rome.

† Vaudeville fameux en France dans ce tems-là.

* Jeu fort commun en Italie.

Et dit ſans peur tout ce qu'il penſe:
Auſſi, quoi qu'il fut brave & fort,
On conte que depuis ſa mort,
Habile en matiere de bayes
Sa langue qu'en poivre il confit,
A fait de plus cuiſantes playes
Que jamais ſon glaive ne fit.

XVII.

Cher Brocardeur, piquant Monarque
Des muets qui ſavent parler;
Marbre, à qui je dois immoler
Pour le voyage où je m'embarque:
Gentil * Mome pêtrifié;
En toi je me ſuis confié
Dès le début de ces fornettes;
Remets-moi dans le beau chemin,
Et fait que pour des Chanſonnettes
On les revende en parchemin.

XVIII.

Thermes, où lavoit ſa Carcaſſe
Riche de gratelle & de cloux,
† Ce vieux fat qui pour quatre choux
Laiſſa le Trône, & la Cuiraſſe:
Qui n'entrageroit dans ſa peau,
De voir du fond juſqu'au coupeau
Vos voûtes entieres & ſaines?
Tandis que peut-être en maints lieux
Celles des caves toutes pleines *
Font le plongeon devant les yeux.

* Mome étoit le Dieu de la raillerie.

† L'Empereur Diocletien, qui ſe démit de l'Empire pour ſe retirer à Sologne ville de ſa naiſſance, où il s'occupoit à cultiver ſon jardin.

* S. Amant aimoit extrémement le vin.

XIX.

* Pantheon jadis l'habitacle,
De tous les Marmousets sacrez ;
Où cent pauvres veaux massacrez
Etoient tous les jours en spectacle :
Sous ombre que par un seul trou
Vous guignez ce Dieu du Perou,
Qui luit en ses carrieres amples,
Et pour ce beau nom prétendu
D'un Polyphême entre les Temples
Faut-il tant faire l'Entendu ?

XX.

† Motte qui tranchiez de l'Olympe,
Et n'avez pas six pieds de haut ;
Butte, où je crois voir à l'assaut
Encore le Gaulois qui grimpe ;
Capitole, où le faut Jupin *
Se faisoit baiser l'Escarpin,
Et délier la fleur des proyes,
Vous ne devez pour cent raisons,
Si vous futes cheri des oyes †,
Etre loüé que des Oisons.

* Temple de tous les Dieux & aujourd'hui de tous les Saints, qui ne reçoit le jour que par une ouverture qui est au haut de la voûte. On le nomme aujourd'hui, *La Rotonda*; il fut bâti par Agrippa gendre d'Auguste.

† *Rupes Tarpeia.*

* Jupiter Capitolin.

† Les Gaulois ayant assiegé le Capitole après la prise de Rome, l'eussent pris par Escalade pendant la nuit, sans les Oyes sacrées qu'on y nourissoit, qui se mettant toutes à crier, éveillerent les Romains qui repousserent les Gaulois.

XXI.

Mais encore, ô Cité de neffles,
Si faut-il chanter votre Auteur *,
Votre célébre Fondateur
Ajusté comme un Roi de treffles.
Si faut-il, dis-je, mettre au jour,
En mots triez quelque bon tour
De ce Galand bouffi d'audace,
Qui la dague hors de l'étui,
Jetta roide mort sur la place
† Son Cadet aussi vieux que lui.

XXII.

Déja plus fier qu'un pet-en-coque,
Ce cœur de Chien, cet œil de Chat,
Avoit de bouë & de crachat
Fagoté vos murs de Bicoque;
Déja dans les proches Hameaux *,
Ses gens au son des chalumeaux
Avoient été chercher des Femmes,
Et déja ces culs embrasés,
Comme des visages infames,
En avoient été refusés.

XXIII.

Quand ce rusé tetteur de Louve, †

Afin

* Romulus.

† Romulus tua son frere Remus pour avoir, par dérision, sauté par-dessus les fossés de sa nouvelle ville.

* C'est-à-dire chez les Ceniniens, Crustumeniens, Antemnates, & autres Communautés des Sabins.

† Romulus & Remus prétendus fils de Mars & de la Vestale Rhea; furent allaités par une Louve, ou par une Femme à laquelle on avoit donné ce nom à cause de son impudicité.

Afin d'en avoir à choisir,
Pour souler le paillard desir
Qui dans leur sein velu se couve,
Se met à faire le dolent,
Feint que d'un accès violent
La migraine lui fend la tête,
Se plaint du ventre & du côté,
Et fait à certain jour de fête
Voüer des jeux pour sa santé.

XXIV.

Enfin l'aurore safranée
Qui pleure je ne sçai quel fils ¶,
Ayant de ce terme préfis
Ouvert la fraîche matinée;
L'on voit fondre de toutes parts,
Où sont à present vos remparts,
Gens de tout sexe, & de tout âge,
Et ceux † qui vouloient s'abstenir
D'entrer en vôtre parentage
Sont si bênets que d'y venir.

XXV.

Démon des passe-tems rustiques,
Plaisant Lutin, Diable ragot,
Apporte-moi ton larigot
Pour flûter ces contes antiques:
Brouillasse en rime par mes mains
Les exercices des Romains
Au grotesque rapt des Sabines,
Et dis comme des chauds Teigneux
Torcher leur ordes babines.

¶ Memnon qui fut tué par Achille devant Troye.
† Les Sabins.

Contre ces Muses dédaigneux §.

XXVI.

Ici dans la Palestre unie,
De bras, de jambes, & de corps,
Les Lutteurs font tous les efforts
Que peut suggerer la Manie:
Tantôt on les attend souffler,
Tantôt d'ahan on voit s'enfler
Leurs muscles, leurs nerfs, & leurs veir
Ils bavent, ils grincent les dents,
Et plus leurs secousses sont vaines
Plus à la prise ils sont ardents.

XXVII.

L'adresse à la vigueur mêlée,
Les noue & pousse à se presser,
Mais leurs mains ne font que glisser
Sur leur peau qui luit d'être huilée †:
Flanc contre flanc, sein contre sein
Ils tentent dessein sur dessein
Pour culbuter la résistance;
Leurs os sont contrains d'en fremir,
Et malgré leur roide prestance,
L'oppression les fait gémir.

XXVIII.

Jamais les Arénes de Pise *
N'en virent de plus obstinez,

§ Dédaigneux, parce que les Sabins avoient déja refusé leur Alliance.

† Les Lutteurs se mettoient tout nuds, & se frottoient d'huile. *V. Pet. Faber in Agonistico.*

* Ville du Peloponese autrefois trés-fameuse pour les Athletes qui y luttoient.

Ils font du moins cent pieds de nez
A tous ceux dont l'Isthme § se prise;
† Morlais, ni Quimpercorentin
N'ont rien connu de si mutin
Dans le métier de Croc en jambe,
Et depuis qu'en l'azur des Cieux
Le Roi des falots trote & flambe
Nuls Athletes ne firent mieux.

XXIX.

Leur sueur humecte le sable;
Se peuple béant à l'entour
Fait ici la gueule de four,
Et là, se contourne le rable:
Il lutte comme eux en son cœur,
Il en souhaitte l'un vainqueur
Engagé dans la sympathie,
Et quand l'un vient à succomber,
Selon qu'il est de la partie,
Il triomphe, ou se sent tomber.

XXX.

J'en voi d'autres qui s'entr'abordent
L'œil bigle d'ire & plein de feu:
Mais enfin s'encharnant au jeu
Ils s'égratignent & se mordent:
Là, les uns à beaux coups de poin *
S'écachent le nez & le groin;
Ou se pochent les luminaires;
Et là, les autres écartés

§ L'isthme de Corinthe fameux par les Jeux qu'on y célébroit.
† Deux Villes de la basse Bretagne fameuses pour les Lutteurs.
* Le combat du Ceste.

De ces horions ſanguinaires,
Sautent comme Singes fouëtés.

XXXI.

Ici, l'on fait rouler la boule
Et la ſuit à pas de balet,
Là, l'autre jette le palet
Que de loin on regarde en foule.
Là les uns pour quelque ruban,
Mettant bas roupille ¶ & caban,
Font une courſe entretaillée;
Là, ceux-ci tirent au bâton;
Et deſſous la verte feüillée
Ceux-là s'excriment du menton.

XXXII.

Ici pour inſtrument de dance,
L'on oit la Cimbale tinter,
Les Oſſets drus à cliqueter †
En accompagnent la cadance;
Un aveugle expert vielleur,
Joint ſa ſymphonie à la leur
Sous l'orme droit comme une gaule,
Il grimaſſe en mille façons,
Il tort ſon minois ſur l'épaule
Et fait peur aux petits garçons.

XXXIII.

A ce beau ſon, vingt Dodeluës

¶ Vieilles ſortes d'Habillemens.

† Les Oſſets ſont des petits os plats faits de côtes de bœuf, qu'on met entre les doigts de la main droite, & qui étant frolés avec les doigts de la gauche, rendent un ſon pareil à celui des Caſtagnettes.

Serre la patte à vingt lourdauts,
Qui mêlent cent gestes badauts
A cent postures dissoluës:
L'un va sottement de travers,
L'autre étourdi tombe à l'envers
Quilles à mont sur la pelouze,
Celle qu'il traine en fait autant,
On lui voit jusqu'à la belouze
Et l'on en rit en s'éclatant.

XXXIV.

Proche de-là, bien que l'histoire
N'en fasse point de mention,
Par songe ou par tradition
Je sçai qu'il se tint une foire:
O! que de nippes à Porchers,
Que de fatras aux filles chers,
Que d'enfantines bagatelles,
Je n'aurois pas fini demain;
Il ne s'en vit jamais de telles
A la foire de Saint Germain. ¶

XXXV.

Là, s'apperçoit une nourrice.
Donner pour mets, & pour joüet
A son magot tendre & floüet,
Un joli Dieu de pain d'épice;
Là, maints sifflets aux tons aigus,
Bâtards de celui qui d'Argus †
Ferma les paupieres trompées,
Pénétrans oreille & cerveau,

¶ Fameuse à Paris.
† La flute dont Mercure assoupit les cent yeux d'Argus.

Animent les gossès poupées
Qui là s'étalent au niveau.

XXXVI.

Là, d'un côté les ânes brayent,
De l'autre grognent les cochons,
Ici, l'on oit sous les bouchons
Les cris des beuveurs qui s'éguayent:
Mainte masette en hannissant
Répont au bouveau mugissant
Auprés de l'oüaille qui bêle;
Et de ces bruits il s'en fait un
Dans qui se confond pêle-mêle
L'Echo plaisamment importun.

XXXVII.

Là, mille robustes Carites †
Folâtrent sur l'émail d'un pré
Agréablement diapré
De Jaunets & de Marguerites,
L'une en amasse un gros pacquet,
Puis assise en forme un boucquet
Dégoisant un vieil air champêtre,
Et l'autre en son cœur prie aux Cieux,
Que quand ses vaches iront paître
Tel herbage s'offrent à leurs yeux.

XXXVIII.

Là-dessus arrive Romule,
Qui se quarant en Jacquemart,
Le front orné d'un haut plumart
Affourche une quinteuse Mule:

† C'est le nom qu'on donnoit aux trois Graces compagnes
Venus.

Lors à certain signal donné,
Des plus ribaux environné,
Chacun empoigne sa chacune :
Ils font un Diable de sabat,
L'un pousse en courant sa fortune,
Et l'autre l'étreint & l'abat.

XXXIX.

A celles-ci, mes bons Apôtres
Disent pourquoi verser des pleurs,
Si vous avez cueilli nos fleurs
Devons-nous pas cueillir les vôtres ?
A celles-là, sans caqueter,
Ils tâchent d'en faire tâter.
Malgré leur résistance feinte ;
En ce beau jeu tout est confus,
Le plaisir gît en la contrainte,
Et l'accueil est dans le refus.

XL.

En vain s'oppose là le frere
Au honnissement de la sœur,
En vain, par force ou par douceur,
Pour la fille intervient le Pere,
En vain l'Amoureux tout surpris,
De sa pitaude oyant les cris,
Se rend la trogne furibonde,
Tout secours y perd son latin,
La brune, la rousse & la blonde
Passent par un même destin.

XLI.

Les Meres seules forcenées
De voir embrocher leurs enfans,

Comme Tygresses pour leurs Fans,
Au choq se montrent obstinées :
Coups de pieds, longs éclats de voix,
Ongles & dents tout à la fois
Sont employez à leur défense;
Mais la colere n'y fait rien,
Il faut ceder, puis que l'offense
En tel cas se prend pour un bien.

XLII.

Les Sabins voyant sans lunettes
Qu'il y faisoit mauvais pour eux,
S'estimerent assez heureux
D'en être sorti gregues nettes:
Ils furent fins de s'esquiver,
Il auroit pû leur arriver
Quelque accident en ce grabuges,
On perce tout dans la roideur,
En la fin de tout mets on gruge.
Et toute eau se trinque en l'ardeur.

XLIII.

Nombre de vaisselle de terre
Qui dans la foire se trouva,
Parmi ce desordre éprouva
Quels sont les malheurs de la guerre;
Au lieu d'armes on s'en servit,
Si bien qu'enfin elle se vit
Réduite à l'extrême disgrace,
Et de ses morceaux entassez.
Est provenu le Mont Testace ¶
Id est le Mont des Pots cassez.

¶ Petite Colline près de la Porte d'Ostie; on y à creusé des Caves l'on rafraîchit le vin en Eté.

XLIV.

Villace qui dans chaque ruë
Avez des niches à Hiboux,
Il se voit des choses en vous
Dont l'origine est bien bourruë ;
¶ Témoin cette Isle au bord mangé,
Que l'ire du peuple outragé
Fait naître dans vôtre Riviere
Du blé de ce rogue Tarquin,
Qui méritoit qu'une étriviere
Passementât son marroquin.

XLV.

Quelques ordures échoüées,
Qu'il n'est pas seant de nommer,
Aiderent bien à la former
Dessus ces Ondes tant loüées :
On la prendroit pour un bâteau
Où s'embarqueroit un Château
Sous les magiques loix d'Urgande †,
Qui pour visiter Amadis,
Voudroit vers Albion § la grande
Voguer ainsi qu'au tems jadis.

XLVI.

Quelle piramide funeste ?

I 5

¶ Les Romains ayant chassé Tarquin le superbe dernier Roi de Rome, jetterent dans le Tibre une grande quantité de bleds qui appartenoit à ce Prince, & dont il se forma une Isle qu'on nomme l'Isle du Tibre.

† Fameuse Enchanteresse amie d'Amadis de Gaule & de tous ses descendans.

§ Albion est le nom qu'on donnoit autrefois à la Grande Bretagne à cause de la blancheur de ses Côtes.

Quel sepulcre en ce mur douteux,
Contrefait là bas le honteux ?
Ha ! C'est celui du pauvre Ceste ; ¶
Qu'il se déclare aux regardans,
Est-il dehors, est-il dedans †,
Ce goulu, digne de l'histoire ?
Et veut-il en matois accort,
Pipant les yeux, jouër sans boire
Des Gobelets aprés sa mort ?

XLVII.

Son Monument devoit s'élire
Sur ce Mont § noble & reculé,
Où de vin rouge congelé
Brille un tombeau crû de Porphire.
Ce Cocq des beuveurs invaincus,
Devoit aussi-bien que Bacchus
Tirer ses guêtres d'une ville,
Où par tant de secrets conduits *,
Cent ruisseaux l'objet de ma bile ¶
En traitres s'étoient introduits.

XLVIII.

De ces ruisseaux, mille fontaines
Regnent encore dans ce lieu,

¶ Cajus Cestius fût en son tems le plus determiné beuveur d'Italie.

† Cette Pyramide est moitié dans la Ville & moitié dehors prés de la Porte d'Ostie.

§ Le Mont Viminal dont une partie s'étend hors de la Ville. On y voit l'ancien Temple de Bacchus avec un beau vase de Porphyre qu'on appelle le Tombeau de ce Dieu.

* Les Aquéducs.

¶ L'Auteur haïssoit l'eau mortellement, & il aimoit passionnément le vin.

Leur seul aspect à ce bon Dieu *
Donneroit les fiévres quartaines :
Vous les voyez, d'un saut bruyant, †
Se poursuivant, & se fuyant,
Sortir de quelque laide trogne,
Ou de quelque horrible museau
Qui se boursouffle, ou se refrogne
Sous le caprice du ciseau.

XLIX.

Là des Animaux les vomissent,
Ici, les cornes des Tritons §;
Ici, nichez par les cantons,
D'autres les pleurent, ou les pissent :
Là, d'un gosier audacieux,
Les Dragons les crachent aux Cieux
Avec une roideur extrême ;
Mais aussi-tôt se reprenant,
Cette eau retombe sur soi-même
Et fume presqu'en bruïnant ¶.

L.

Quand je contemple ces mysteres,
Je m'imagine en leur dessein,
Que l'air de Rome étant mal-sain
On lui donne aussi des Clysteres :

I 6

* Bacchus.

† Il parle du grand nombre de fontaines jaillissantes qu'on voit à Rome dans tous les divers quartiers de la ville.

§ Espece de Dieux marins qu'on represente avec une Conque à la main.

¶ L'eau qui sort de ces jets se dissipe en mille particules qui remplissent l'air comme la fumée, & humecte les environs comme la bruine.

Ou voyant * Iris au travers
Piaffre d'un lustre divers
Composé de rayons humides,
Je croi que l'arc vert, rouge, & bleu
Décoche des flêches liquides
Pour blesser l'Element du feu.

L I.

Mais drapons un peu les Statuës
Qui parent ce large bassin,
Il semble à voir que le farcin
Les ait de galles revétuës:
N'en déplaise aux Restaurateurs,
Leurs bras nouveaux, leurs pieds menteurs
Meritent bien un coup de berne,
Ils l'auront, & sans nul répit,
En dût la Sculpture moderne
Crever de honte & de dépit.

L I I.

Je sai bien ce que pour sa gloire
Ses Partisans m'allegueront;
Je sai bien qu'ils se targueront
D'une infame & nouvelle Histoire
Ils voudront ramener au jour,
De l'Espagnol outré d'amour †
La bizarre & lubrique flame,
Qui par de violens efforts
N'en brûla pas seulement l'ame,
Mais en fit consumer le corps.

* L'Arc-en-ciel formé par la reflexion du Sôleil sur ces particules [illegible]

† Conte que l'on fait à Rome d'un Espagnol Amoureux d'une [illegible]ue qui est à côté du Tombeau de Paul III. dans l'Eglise de Saint [illegible] & que la modestie ne permet pas de rapporter ici.

LIII.

Toutefois pour une figure
Elle ne s'en ſauvera pas,
Encore que par ſes appas
L'Art ait ſuborné la Nature :
Et puis avec ſa nudité,
Ce marbre étoit trop afferté
Pour le remettre en évidence ;
Il fut aux regards trop fatal,
C'eſt pourquoi l'honnête prudence
L'a fait enfroquer de métal *.

LIV.

Employons donc la Caſtelogne
Sans épargner Latin ni Grec ;
Et les ayant bernés du bec,
Mettons les griffes en beſogne :
Qu'ils s'apprêtent à gambader,
Ces miracles du Bel-veder, †
Qui font les Dieux entre les marbres.
Et que ces malotrus badins
Qui font les hommes ſous ces arbres,
Paſſent comme eux pour baladins.

LV.

Que ſi leur peſanteur les garde
Du ſaut en l'air à cette fois,
Me duſſai-je rompre les doigts

* On a couvert la nudité de cette Statue d'une chemiſe de Bronze.

† Les Statuës du Jardin du Vatican entre leſquelles le Laocoon, l'Apollon, l'Antinous, la Vénus, la Cleopatre, le Nil, le Tibre &c. paſſent *pour des chefs-d'œuvres.*

Si faut-il que je les nazarde :
Vieux simulachres effacez,
Pauvres haires rapetassez
O que votre morgue est flêtrie !
Et qu'à bon droit on peut encor
Taxer Rome d'Idolatrie
De vous priser au poids de l'or §.

LVI.

Je huë aussi tous vos semblables,
Bien que principaux ornemens
De ces monstrueux bâtimens
Dont l'on raconte tant de fables :
Je fouëtte sans compassion
Ces Coursiers d'émulation †
Où l'œil expert trouve à redire ;
Le hagard Taureau ¶ me déplait,
Et je tiens, quiconque l'admire,
Plus grosse bête qu'il ne l'est.

LVII.

Vestiges d'orgueilleux trophées,
Sous qui les sanglantes fureurs
De tant de cruels Empereurs *
Ne sont pas encore étouffées :
Murs démolis, Arcs triomphaux,

§ Les Antiquaires Italiens qui montrent toutes ces choses aux Etrangers, ont accoûtumé de se servir de cette expression hyperbolique QUESTO VAL UN TESORO.

† Les Chevaux de Monte-Cavallo.

¶ Le Taureau Farnese.

* Parce que la plûpart étoient ennemis jurés des Chrêtiens qu'ils faisoient périr par toutes sortes de supplices.

Theatres, Cirques, Echafaux
Monumens de pompes funestes,
Ma Muse à la fin du souper
Fait un ragoût de tous vos restes
Qu'elle baille autant à friper.

LVIII.

C'est trop parlé de choses mortes;
Clion prend des objets vivans,
Et fai voir aux âges suivans
Quelle est la verve où tu t'emportes.
Ce Cours * vaut bien le chapitrer,
Tu ne pouvois mieux rencontrer
Dans ton humeur de pesterie,
Ni faire de plus digne choix
Pour dresser une batterie
De sarbatanes & de pois.

LIX.

Que voi-je-là dans ce Carosse?
Quoi, Moines vous venez ici?
Et quoi? vous saluez aussi.
Ces Chiennes qu'il faut que je rosse?
Ha! c'est trop, vous en abusez,
Nous sommes tout scandalisez
De vos œillades libertines;
Retirez-vous, Péres en Dieu,
Ni les Vêpres, ni les Matines
Ne se chantent point en ce lieu.

* *Il Corso*, c'est où commençoit la *Via Flaminia*: on y fait dés courses au Carnaval, & en été on s'y promene en Carosse vers le soir. Il s'étend depuis la Place del Popolo jusqu'au Palais de S. Marc.

LX.

O que ces Guenuches coiffées, *
Avec leur poil fauve par art,
Leur taille de vache, & leur fart,
Sont à mes yeux d'étranges Fées!
Qu'après ce plat de Jacobins,
Le sot garbe de ces Zerbins
A ma ratte donne de joye!
Et qu'ils se font bien remarquer,
Ces faux Galans en bas de soye,
Dessus des selles à piquer † !

LXI.

D'un serviteur & moi le vôtre ¶
Qu'ils se dardent en grimassant,
Ils semblent vouloir en passant
Jetter leur tête l'un à l'autre:
Le bord flottant & rabatu †
Du feutre mince, & sans vertu
Qui couvre leur vaine cervelle,
Pour être ainsi qu'eux lâche & mol,
Ondoye au trot & bat de l'aile
Comme un Choucas qui prend son vol.

* Quantité de fenêtres des Maisons de cette Ruë sont garnies de Courtisanes à qui il n'est pas permis de paroître au Cours en Carosse, à moins que quelque Cardinal ou Prince ne leur prête le leur, autrement le Barigel les fait mener en Prison.

† De grande selles de manége dont les Italiens se servent, parce qu'ils sont fort mauvais écuyers.

¶ Les Italiens affectent une très-grande Civilité, & se baissent beaucoup en se saluant; mais ils le font de très-mauvaise grace.

† Ils portoient dans ce temps-là des chapeaux qui n'étoient pas retroussés.

LXII.

† Ferme Cocher, de peur du Crime
Qui provient d'incivilité ;
Nous devons toute humilité
A la pourpre Eminentissime,
O ! quel Régiment d'Estafiers !
Que ces Chevaux sont gais & fiers
D'avoir des houpes cramoisies !
Rome étincelle sous leurs pas,
Et devant eux les jalousies
Font éclatter tous leurs appas.

LXIII.

Maint trait d'œil glissant en fusée
De bas en haut est décoché,
¶ Afin de couvrir un peché
Dont l'humeur noire est accusée ;
Mais en vain par cette action
A l'orde réputation
Veut-on apporter des remedes ;
Les sens, par les sens sont trahis ;
Et l'on sait que les Ganymedes
Supplantent ici les Laïs. †

† *Ferma Cochiere*, c'est-à-dire, arrête Cocher. Lors qu'on rencontre quelque Cardinal, Ambassadeur, ou Prince Romain *con gli fiocci*, c'est-à-dire, avec des houpes à leurs Chevaux, on fait arrêter le Carosse jusqu'à ce que l'autre soit passé. Ils font ôter ces houpes quand ils veulent être *incognito*, & alors on n'est plus obligé d'observer le cérémoniel.

¶ Les Grands à Rome font semblant d'aimer les femmes pour mieux couvrir leur vilaine Nonconformité.

† Fameuse Courtisane de Corinthe, qui demanda dix milles dragmes à Demosthene pour une nuit. Ce grand Orateur lui répondit, *Tanti pœnitere non emo*, c'est-à-dire, je n'achete pas si cher un repentir.

LXIV.

La preuve n'en est que trop claire ;
On a beau le dissimuler,
L'effet ne cesse d'en parler,
Lors que la bouche le veut taire :
Même je puis dire à ce coup,
Qu'on ne s'en cache pas beaucoup
Du voisin, ni de la voisine ;
Tout y vise au sale guichet,
Témoin la chaise Borghezine †
Qui prend les culs au trebuchet.

LXV.

Que ces sotanes de Castille
Dans qui s'enfoncent ces Magots,
Plus mal bâtis que des fagots
Bouffent d'une audace gentille :
Qu'il fait bon voir ces Capelans §
Trencher à pié des Fiolans
Sous une gueuserie énorme,
Et qu'on voit bien à leur façon,
Que de Lazarille de Torme *
Ils ont autrefois pris leçon.

† Dans la Villa Borghese hors la Porte Pinciane, il y a une espece de fauteüil dans lequel on ne peut s'asseoir qu'aussi-tôt il ne sorte de chaque côté des Crampons de fer qui vous serrent les cuisses sans qu'on puisse se remuer.

§ *Gli Signori Abbati.*

* Célébre Gueux Espagnol.

LXVI.

Retournons à l'Hôtellerie,
Ou dans l'enfer pour dire mieux,
Enfer dont un Ours * grands & vieux
Est le Cerbere en sa furie:
Il est tems de se retirer,
Il est plûtôt tems de pleurer
Puisque la nuit est revenuë,
Je crains & la table & le lit,
Et dans une horreur continuë
Ma volupté s'ensevelit.

LXVII.

Moi qui me plais, sur toute chose,
A briffer bien & promptement,
Moi qui suis dans mon Element
Quand je chiffle † ou quand je repose;
Faut-il me voir ici réduit,
A n'avoir rien, ni cru, ni cuit §
Que la méneftre & la salade;
Et qui pis est que du vin noir,
Ou du vin jaune, doux & fade,
Qui fait rechigner l'entonnoir?

* Il y a apparence que l'Auteur logeoit *all'Orso*, qui est une Hôtellerie assez connuë & qui a donné son nom à la ruë qui va de celle de Condotti au Pont S. Ange. Présentement il n'y loge que des Voituriers, & l'on y louë des voitures *per toto il mondo*, comme dit son écriteau.

† S. Amant étoit un vrai goinfre qui aimoit bien le Piot. C'est pour cela que Mr. de Caillieres Auteur de *l'Histoire poëtique de la Guerre nouvellement déclarée entre les Anciens & les Modernes*, lui donne assez plaisamment la charge de garder les Chariots de Bouteilles de Vin.

§ L'Auteur avoit bien raison de se plaindre, car on fait trés-mauvaise chere en Italie, & la plûpart des vins y sont d'un débouïr fâcheux.

LXVIII.

Faut-il aprés, que pour litiere
A boyau vuide & piteux train,
Je m'en aille ronger mon frain
Dans un vrai Grabat de l'hostiere ? ¶
Les Matelas en sont pourris ?
Maints Grisons secs & mal-nourris †
M'y font la guerre à toute outrance,
J'en gronde comme un vieux limier ;
Bref je gîte en melon de France.
Sur une couche de fumier.

LXIX.

Quels Tyrans de leurs propres aises,
Quels assez rudes Champions
Y soûtiendroient les Scorpions,
Les fiers Cousins & les Punaises ?
Qui pourroit s'y parer des maux
Causez par certains animaux ¶
Qui font vraiement mourir de rire ?
Je meurs de peur en y pensant ;
Mais je ressuscite pour dire
Que l'on en guérit en dansant.

¶ Les Lits y sont aussi très-mauvais.

† Les poux.

¶ La Tarentule, espece de grosse araignée, dont la morsure ne se guérit qu'en sautant & dansant jusqu'à ce que l'on sue bien. Cependant je n'en ai point vû à Rome, ni même à Naples, mais seulement dans la Pouille & dans la Calabre. Cet insecte étoit inconnu aux Anciens Romains.

LXX.

A tel Chanfreneau tel Emplâtre ;
Si tôt que vous êtes mordu,
Et qu'on voit qu'à groin pourfendu,
Vous riez en Verrat qu'on châtre ;
On fait danser avecques vous
Des gens qui trépignent en foux
Pour chasser ce tourment risible ;
Si bien qu'à voir remede & mal,
On diroit d'un Sabat visible,
Où le Diable donne le bal.

LXXI.

Portiere à bas, voici la Grange
Où le bon Destin m'a hutté ;
Bon soir, Patron, bonne santé,
C'est-à-dire un Cancre vous mange :
Laquais, le souper est-il prest ?
Apporte vîte tel qu'il est,
Soit ¶ Cavial, Boutargue, ou Sardine.
Courage, Enfans, nous voilà bien,
Donnons dessus à la sourdine,
Grand appetit n'épargne rien.

¶ Méchante drogue composée d'œufs d'Eturgeon.

LXXII.

Ouais ! l'hôte se met en dépence ;
Une fritate d'œufs couvez,
Et d'huile puante abrevez,
Se vient offrir à notre pance :
Un morceau de serpent * rôti,
De menthe & d'hyssope assorti,
L'accompagne avec une rave ;
Et barrette sur le genouil
Battiste, d'un pas lent & grave,
Fait marcher trois brins de fenoüil. †

LXXIII.

Quels jolis racleurs de Guitterre §
Entens-je passer là dehors ?
Sans mentir voilà des accords
A mener la musique en terre :
Aux lamentables hurlemens,
Aux syncopes, aux roulemens
Dont leur gorge est si bien munie,
Sauf l'honneur de G-re-sol-ut,
Imaginez-vous l'harmonie
D'un Concert de Matous en rut.

* D'Anguille.

† Les Italiens ne croient pas avoir bien dîné s'ils n'ont du fenoüil à la fin du repas.

§ Les Italiens ne font autre métier aprés soupé, que de courir les ruës en raclant leurs Guittares. Les Espagnols font aussi la même chose ; mais il en jouent tous trés-mal.

LXXIV.

Allons faire une promenade,
Tyrsis ¶ des Cieux le favori,
Et laissons ce Charivari
Qui contrefait la sérénade ;
Nous verrons des plus hauts hupez
Travestis & mal équipez,
En tapinois gagner la poste ;
Et rirons d'oüir en voix d'ours,
Les Rimeurs prompt à la rispotte
Improviser § aux Carrefours.

LXXV.

Quant à des Lesbins ¶ miserables ;
Nous n'en découvrirons que trop,
Ces maraux vont le grand galop,
A l'Hôpital des Incurables § :
C'est du gibier à ladres verts,
On les voit marcher entr'ouverts,
Sans qu'en rien leur jeu se pallie ?
O creve-Cœur ! ô marisson !
Priape greffe en Italie
Moins en fente qu'en écusson. ¶

¶ Quelque Ami que S. Amant avoit à Rome ou qui avoit fait le voyage avec lui.

§ Il y a quantité de gens à Rome qui se piquent de répondre en vers impromptus à toutes les questions qu'un Antagoniste leur fait aussi en vers, mais ce sont ordinairement des questions qui ne contiennent que des fornettes.

¶ Bardaches,

§ S. Jacques des Incurables est un Hôpital célébre dans la ruë du Cours, où ces miserables sont traités.

¶ Nonconformité.

LXXVI.

Nous rencontrerons quelque garce
En équipage masculin,
Qui suivant quelque Prestolin,
Nous donnera sujet de farce:
Ils seront possible attrapez,
Faisant les chevaux échapez,
Par les Sbirres de la Patrouille;
Et la Jument, & l'Etalon
Verront si c'est à la Citroüille
A vouloir faire le Melon.

LXXVII.

Nous ferons un tour chez la Grecque,*
Qui nous dira quelqu'un des siens;
A son hôtel vont les Ruffiens
Comme les Turcs vont à la Mecque,
Nous passerons de mieux en mieux,
Chez la Dorothée aux beaux yeux,†
Qui fut revendeuse de trippes;
Et sçaurons en jaugeant le mui,
S'il est vrai que dessous ses nippes
Elle en vende encore aujourd'hui.

LXXVIII

* Fameuse Maquerelle.

† Fameuse Courtisane.

LXXVIII.

De-là, nous nous en irons boire,
(Ayant pris Nicandre en chemin)
L'aigre de Cedre & de Jasmin, *
Où la fraîcheur est en sa gloire.
Ha ! que dira le Roi des pots †
Quand il entendra ces propos ?
Et moi de même que dirai je ?
Ma raison a bien un bandeau
De suivre des plaisirs de neige,
Et d'aimer des breuvages d'eau.

LXXIX.

Qu'y feroit-on ? c'est la coûtume ;
On est forcé de vivre ainsi ;
Le plus sain se corrompt ici,
Et tout s'y change en apostume.
Mais sortons sans tant deviser ;
Si je voulois moraliser ;
Je n'aurois pas besogne faite ;
Jamais l'objet ne manqueroit,
Et dans une si longue traite
Pegaze enfin s'y lasseroit.

* Liqueurs rafraîchissantes ordinaires en Italie. L'aigre de Cedre composé du jus de Citrons confits, batu avec de l'eau de chic[illegible] & du sucre.

† Bacchus.

LXXX.

Toutefois puisqu'il a des aîles
Il peut bien aller plus avant,
Et de ses plumes écrivant,
J'en puis bien conter de plus belles.
Mettons-en donc une à la main.
Adieu Thyrsis jusqu'à demain,
Il faut obéïr au Caprice;
Il faut qu'à ce Démon folet,
Clion faite en grosse Nourrice,
Donne de l'encre au lieu de lait.

LXXXI.

Ces gens-ci n'ont point l'humeur franche;
A tout gain leur arc est bandé;
Souvent pour m'avoir regardé
J'ai vû me demander la manche; ¶
L'Honneur qui fait le Quant-à-moi,
Ni la bonne femme de Foi,
N'ont point de siege en leurs Boutiques;
Et leurs sordides actions
Les font nommer des moins Critiques
La Chiasse des Nations.

¶ *La Mancia*, c'est-à-dire, pour boire.

LXXXII.

Encore ne seroit-ce gueres,
Si cet avide soin d'argent,
Qui riche est toûjours indigent,
N'obsedoit que les cœurs vulgaires:
Mais chez les plus grands il fait voir
De tels effets de mon pouvoir,
Que les Juifs même en ont honte:
Et là dessus ma liberté
Veut versifier un bon conte
Qu'autrefois on m'a debité.

LXXXIII.

§ Lubin venant ici de Bresse †
Fut prié par frere Zenon
D'en apporter grace en son nom
Pour avoit sanglé son Anesse;
Lubin l'obtint, & de retour,
Et bien, dit l'autre, en mon amour
As-tu fait quelque tripotage?
Oüi, dit Lubin, & sans gloser
Pour peu de Jules § davantage
On t'eut permis de l'épouser.

Frere Lubin est un sobriquet que les Protestans ont donné aux
nes: Marot dit dans une de ses Epigrammes:

Pour faire plûtôt mal que bien
Frere Lubin le fera bien:
Mais si c'est quelque bonne affaire,
Frere Lubin ne la peut faire.

Bresse est une Ville de la Lombardie sous la domination des Veni-
s.

Jules, Monnoye de Rome, qui vaut environ sept sols de France.

LXXXIV.

D'impertinentes ſimagrées
Ils fardent la dévotion ;
Par leur gauche inclination
Les bonnes mœurs ſont dénigrées ,
Pourvû qu'un Autel ſoit orné ,
De maint , *ex voto* * griffonné ,
Un Saint leur en doit bien de reſte ;
Et cependant à ces Tableaux
La Pieté la plus modeſte
Rit ſous cape & dit mots nouveaux.

LXXXV.

Ils donnent tout aux apparences ;
Et l'amitié qui régne entr'eux
N'eſt qu'un fantôme vain & creux
Que l'on repaît de reverences :
Leur courtoiſie à l'Etranger
Ne gît qu'en l'éclat menſonger
De quelque grimace bouffonne :
Et leurs diſcours faits au compas
Montrent qu'en la Place Navonne †
Tous les Charlatans ne ſont pas.

* Vœux faits à quelque Saint dans un preſſant danger : toutes murailles des Egliſes en ſont couvertes en Italie.

† Fameuſe, & l'une des plus belles de Rome : il y a trois font[aines] dont celle du milieu paſſe pour un chef-d'œuvre du Cavalier [Ber]nin.

LXXXVI.

L'Assassin de glaive ou de balle
Ici se louë à peu de frais :
Le Bouccon traître en ses apprêts,
S'y vend comme herbe en pleine halle;
Le Jaque-de-maille fringant,
Avec la secrette & le gant,
Y sont haut étalez sans crime;
Le Masque de fer s'y produit,
Et l'on n'y pratique l'escrime
Que pour quelque bon coup de nuit.

LXXXVII.

Toutefois hors de leurs querelles
Qui durent à l'Eternité,
L'on y peut vivre en seureté,
Et voir putains & maquerelles :
Car l'entretien chaste & benin
Du gentil sexe feminin
Ne s'y permet en nulle sorte;
Et les hommes sots & jaloux,
Sous l'avertin qui les transporte,
Y sont autant de loups garoux.

LXXXVIII.

D'un Brayer § que Martel-en-tête
De ses proprés mains a forgé,
Leurs femmes ont le bas chargé
De peur qu'il ne fasse la Bête:
Au moins on sait qu'en la plûpart
Les Maris usent de cet art,
Tant l'âpre soupçon les devore!
Mais ce fer à deux fins servant,
Les fait voir plus jaloux encore
Du derriere que du devant.

LXXXIX.

En cette contrainte inhumaine
Du Penil & du Croupion,
Un pauvre & chetif Morpion
Ne sauroit respirer qu'à peine.
Toutes les raisons furetant,
Je ne m'étonne pas pourtant,
Dônes aux démarches si graves,
Qu'en ces lieux qui sont vos Enfers,
Puis qu'on vous y tient comme esclaves
On vous fasse porter des fers.

§ Effet ridicule de la ja[lou]sie outrée de Italiens. Les Floren[tins] ont l'honneur d'avoir inventé cette impertinente machine.

XC.

Mais jusques aux dernieres bornes
Je m'ébahis lorsque je voi
Ces Signors qui vous font la loi
Avoir tant de crainte des Cornes:
Votre gros visage plâtré §,
Votre corps si mal accoûtré,
Votre esprit sot & miserable †,
Bref en trois mots & sans mentir,
Votre laideur incomparable
Les en devroit bien garantir.

XCI.

Et d'ailleurs pour ce qui regarde
Votre ardente lasciveté,
L'ombre du morceau redouté §
Leur est une assez sûre garde:
Ce n'est pas qu'en dépit de tout
Vous ne veniez par fois à bout
De vos secrettes entreprises,
Et que vous ne montriez fort bien †
Qu'à femelles d'amour éprises
Les hanicroches ne font rien.

§ Généralement parlant toutes les femmes sont tellement fardées en Italie, que l'on peut dire que leur visage en est incrusté, ce qui les rend fort dégoutantes.
† L'Auteur se trompe, elles ne manque pas d'esprit pour parvenir à leurs fins.
§ *Il bacone di Lombardia.*
† L'Auteur qui dans la Stance précédente leur donne un esprit sot se contredit en ceci.

XCII.

Changeons de note & de langage,
C'eſt être ſur vous trop long-tems ;
L'heure veut qu'au havre où je tens
J'aille finir mon navigage :
Mais avant que d'entrer au port,
Où je me voi rire du bord
La Palme de la moquerie,
Je chanterai qu'en cette Cour
La maudite Chicanerie
Fait ſon plus éminent ſéjour.

XCIII.

Je dirai que hors de la Banque,
Et d'autres moyens d'en avoir,
Qu'on cherche ici quelque ſçavoir
On rencontrera toûjours blanque.
Je gronderai qu'en ce Pourpris
Par l'ignorance & le mépris
La doctrine eſt ſi ravalée,
Que ces deux Miracles divers,
Et Campanelle, & Galilée,*
N'y ſont lorgnez que de travers.

* Le premier étoit un grand Politique, l'autre un grand Ma[illegible] maticien. Campanelle fut accuſé d'Hereſie & mis à l'Inquiſi[illegible] où il reſta pendant 25. ans ; mais à la fin il en ſortit & ſe retira à [illegible]ris, où il mourut. Galilée fut auſſi 5. ans dans les Priſons de l[illegible] quiſition pour avoir ſoûtenu le Syſtême de Copernic, & il fut [illegible]gé de ſe rétracter de ſon opinion pour en ſortir.

XCIV.

Dans une plaisante Maxime
Que nul Auteur ne nous apprend
Pour éviter un mal plus grand *
Le Bordel s'y croit legitime :
On l'y souffre en tous les Quartiers,
Il a rang parmi les Métiers
De qui l'utilité s'approuve ;
Et pour les communs Braquemars,
Le vrai Champ de Venus se trouve
Où fut jadis le Champ de Mars †.

XCV.

Peuple, l'excrément de la terre,
Romains, qu'aujourd'hui nous voions
Si vitieux & si coyons,
Vous diffamez ce lieu de Guerre :
Aussi le Prince des combats,
Trouvant chez vous son Sceptre à bas
L'emporta-t-il en nos Armées,
Où dans les tragiques emplois,
Nos larmes de gloire animées
Ont fait mille fameux exploits,

K 5

* La Nonconformité.

† Cette grande Place autrefois destinée pour les Exercices des Romains ; est à présent l'endroit de Rome le plus habité.

XCVI.

Les Goitres & les Ecroüelles §,
Aprés que des Anglois quoiiez
Nos Corbeaux furent engoüez,
Ont été mises par roüelles:
Ces Bufles d'yvrognes du Nort
Ont connu que sur nôtre sort
Il faut que l'Europe se regle;
La France est sans rebellion,
Et ses Cocqs ayant bourré l'Aigle
Redoublent la févre au Lion.

XCVII.

Les Triquebilles d'Austrasie *
Dont les trois faisoient le Boisseau,
Se mettroient toutes dans un seau
En l'effroi dont elle est saisie §.
Bref notre Tonnerre enflamé
D'un seul éclair a consumé
Le tiers de l'orgueil de Bysance;
Et l'ardeur qu'en tant de beaux faits
A témoigné notre vaillance,
Grace de crainte Alger & Fez.

§ Les Savoyars & les Espagnols taillés en pieces au Pas de Suse à la levée du siege de Cazal.

* C'est la Lorraine. Un Duc de cette Maison qui avoit la reputation d'être aussi bien partagé que le Guidon de Mr. de Montmorenci, dont parle Brantome, avoit fait mettre dans ses Drapeaux ces trois Lettres, C. D. L. *Carolus Dux Lotharingiæ*, ses soldats expliquoient ces trois Lettres comme Panurge, C** de Lorraine.

§ Aprés que Loüis XIII. eut pris Nanci en 1633.

XCVIII.

D'entonner toutes nos victoires ;
Ce seroit un trop haut projet ;
Elles fourniront de sujet,
A de plus sages Ecritoires :
De jaser davantage aussi
Sur toutes ces Fadaises-ci ;
Ma langue en seroit érenée :
Que si quelque Esprit curieux
Veut voir cette matiere ornée
D'un vêtement plus sérieux :

XCIX.

Je le renvoye aux doctes veilles
Du Toscan & de l'Angevin §.
Leur Enthousiasme divin
A là-dessus prôné merveilles.
Et bien que de deux grands Sonnets †,
L'Amant de Laure § aux vers si nets
Ait été châtré dans son livre,
De rien cela ne peut guerir,
C'est doublement les faire vivre,
Que de les faire ainsi mourir.

§ Petrarque Toscan & Du Bellay Poëte Angevin.

† Il en manque trois.

§ Petrarque, Laure étoit une belle fille de Vaucluse prés d'Avignon, dont ce Poëte étoit amoureux, & qu'il a tant célébrée dans ses Ecrits.

C.

En marbre, en airain on les grave,
Quand on les efface en papier;
Et jusqu'au Merle d'un fripier,
Il les siffle alors, & s'en brave.
Qu'on me défende on me lira,
Par cœur un chacun me saura,
Si le Conclave me censure;
Le jeûne est un jour de banquet;
La Chasteté fait la Luxure,
Et le silence le caquet.*

CI.

Pour achever en galand-homme,
Je dis que je fais plus d'état
Des vignes de notre Ciotat †
Que de toutes celles de Rome:
Et d'ailleurs je ne pense point
Qu'elle s'échauffe en son pourpoint,
Sur ce titre de Ridicule,
Puis qu'on voit encore en ce lieu,
Qu'au pair d'un Mars ou d'un Hercule,
Elle en fit autrefois un Dieu.

Fin de la Rome ridicule.

* Il entend l'*Index expurgatorius* pour lequel on défend à Rome les Livres qu'on croit tant soit peu dangereux.

† Petite ville de Provence prés de laquelle il croît d'excellent vin.

PARIS RIDICULE.

Par Mr. PETIT *.

Corrigé sur un veritable Manuscrit de l'Auteur trouvé parmi ses Papiers aprés sa mort.

Avec des Remarques Historiques.

* Cet Auteur a été brûlé en Greve pour avoir fait des Vers abominables contre la sainte Vierge.



PARIS RIDICULE.

I.



Jadis Saint Amant par Caprice
Mit Rome en son plus vilain jour ;
J'en veux à Paris à mon tour,
Muse ne fais point la Novice :
Mettons-nous dans un bon endroit,
Ouvrons les yeux à gauche, à droit,
Que tout passe par l'Etamine :
N'epargnons ni Places ni Lieux,
N'épargnons Palais ni Cuisine
N'épargnons ni Diables * ni Dieux †.

* Les Partisans, Maltotiers & gens de Loi.

† Le Roi, les Ministres, & autres grands Seigneurs.

II.

Je veux commencer par la Boüe,
Faisons commémoration
De l'auguste fondation †
Du Village que je bafoüe ;
Ce fut avec ce beau mortier
Que tous les Experts du métier
L'ont fait unique en son espéce :
Il a beau faire le coquet,
Son nom de Bâtême est *Lutece*
Et PARIS n'est qu'un Sobriquet.

Fondation de Paris.

III.

N'en tirons point de Conjectures
Pour cela contre sa vertu,
Les plus fameux Heros n'ont eu
Que des Naissances trés-obscures :
Que sçait-on si peut-être aussi
Dieu ne l'a pas permis ainsi
Par sa providence profonde,
Pour le rendre égal en éclat
Au premier Animal § du Monde
Qu'il fut de boüe & de crachat ?

† L'origine de Paris est presque aussi bourruë que celle de Rome. Du tems que les Romains entrerent dans les Gaules, Paris étoit une Ville considérable connuë sous le nom de *Lutetia Parisiorum*. César dans ses Commentaires Liv. VII. Ch. LVII. en fait cette description : *Lutetia oppidum est Parisiorum positum in Insula Sequanæ.... Perpetua est palus quæ influit in Sequanam, atque illum locum omnem magnopere impedit.* L'Isle du Palais qu'on nomme *La Cité*, est la véritable ancienne *Lutetia*. C'est le quartier le plus bas & le plus bourbeux de tout PARIS.

§ L'Auteur entend l'Homme que Dieu fit d'une motte de terre & qui fut *le premier Animal* de la Creation. Au reste les Parisiens croyent que leur ville est la premiere non seulement de l'Europe, mais de toute la Terre. Ils ont toûjours dans la bouche *qu'il n'y a qu'un* Paris *au monde, & qu'il n'est hors de* Paris, *point de salut pour les honnêtes gens.* On ne peut pas nier que Paris ne soit un séjour trés-agréable, mais il faut être véritablement Badaut pour s'imaginer qu'on ne puisse pas vivre ailleurs avec agrément.

IV.

L'Embarras de Paris. Mais que d'animaux Domestiques,
Que d'hommes, de chiens & de chats
Que l'on voit courir au pourchas
Au milieu des Places publiques!
Qui feroit le Saint à fester
Qui s'empêcheroit de pester
Contre ces ridicules guises?
Pour moi je veux en dire un mot:
Qui me reprend par les sottises
Fait connoître qu'il n'est qu'un sot.

V.

Jamais dedans une assemblée
De deux cens mille combatans §
On n'apperçût en même-tems
Tant d'attirail & de mêlée:
Que d'Insensés & que de Foux!
Tout paroit sans dessus dessous,
De tous côtés on me dit *gare*. §
Et je ne sçai de quel tourner:
Dans cet horrible tintamare
On n'entendroit pas Dieu tonner.

§ On fait monter le nombre des Habitans de PARIS à huit cent mille. Autrefois on parloit d'un million; mais on compte que pendant la derniere guerre & la grande famine, il en est sorti ou péri la quatriéme partie.

§ Les Porteurs de Chaises & les Cochers crient ainsi, pour avertir les passans de se retirer, afin de n'être point renversés, ou foulés aux pieds des Chevaux, ce qui ne laisse pas neanmoins d'arriver très souvent dans cette grande Ville.

VI.

Que d'embarras, & que de crottes,
Je suis pris comme en un Clapied,
O ! que de fanfarons à pied
Faute de chevaux & de bottes !
Que ce vieux Chartier embourbé §
Et ce jeune Cocher garbé
Parle de Dieu souvent & vite !
Prennent-ils plaisir à cela ?
Pour faire un tonneau d'Eau-benite
Il faudroit bien de ces mots-là.

VII.

Juste Ciel voilà bien des mouches ; ¶
Crottes de Paris. Et je suis un joli Garçon
J'en ai dessus mon pelisson
Pour barbouiller cent Scaramouches ;
Ah ! mon habit est tout perdu !
Et je voudrois qu'il fut pendu
Ce Cocher, ce B*gre incurable.
Pourquoi n'ai-je point mon miroir ?
Moi qui n'ai jamais vû le Diable
Je prendrois plaisir à le voir.

§ Il est passé en proverbe de dire : *Il jure comme un Chartié embourbé.*

¶ C'est l'ordinaire des grandes Villes d'être fort sales. ROME, LONDRES, & MADRID ne le sont pas moins que PARIS, & en été la bouë convertie en poussiere y est encore plus insuportable. Il n'y a que les Villes de Hollande qui soient trés-nettes, tant à cause des Canaux qui y sont en quantité, que de la propreté des habitans, qui va souvent jusqu'à l'extrême.

VIII.

Mais ce ne sont-là que des Roses,
En voilà bien d'autres, vraiment :
J'en ai jusqu'au fondement,
Et suis dans les Métamorphoses :
Mes souliers, mes bas, mon manteau,
Mon collet, mes gands, mon chapeau
Sont passés en même teinture ;
Et dans l'état où je me voi,
Je me prendrois pour une ordure,
Si je ne me disois c'est moi. §

IX.

Il n'est ordure ici qui tienne,
Morbleu fange d'étron mollet,
Pour dédommager mon valet *
Il faut qu'il vous en ressouvienne ;
Elixir d'excrémens pourris,
Maudites crottes de PARIS
Bran des damnés abominable,
Matiére fécale d'Enfer,
Noires griguenaudes du Diable,
Le Diable vous puisse étouffer.

§ Argument dans le sens de celui de Descartes. *Dubito, Cogito, ergo sum.*

* L'Auteur veut dire, que pour dédommager son Valet de la peine qu'il aura de nettoyer ses hardes, il veut pester tout son soul contre les crottes de Paris.

X.

Le Louvre.

LOUVRE, couvert moitié d'ardoise, Et moitié couvert de vieux plomb, §
D'où vient qu'on voit ce Pavillon
Plus court que l'autre d'une toise ?
J'admire vos compartimens,
Vos reliefs, vos soubassemens,
Votre Façade & vos Corniches :
Rien n'y manque hormis de graver
Au dessus de toutes vos Niches,
MAISON À LOUER POUR L'HYVER. ¶

XI.

Les Courtisans.

Ces beaux Messieurs qui se promenent
Dans cette Cour autour de nous,
Sont-ils exempts de ton courroux ?
MUSE, voi comme ils se démenent !
Ces attrapeurs de Pensions,
Ces honorables Espions,
Qui debitent là la nouvelle,
Méritent bien je ne sai quoi ;
Mais comment leur faire querelle,
Ils sont sur le Pavé du Roi ? §

§ La Chronique scandaleuse dit qu'une partie de ce Palais fut couverte de plomb qui avoit déja servi. Les bâtimens qui composent le Louvre, ont été élevés par plusieurs Rois sur de differens modéles ; de là vient cette inégalité. Au reste, la Façade de ce Palais passe pour la plus magnifique de l'Europe.

¶ Parce que la Cour n'y demeure plus, comme elle faisoit sous les autres Rois de France.

§ Il est défendu sous de trés-rigoureuses peines de se quereller dans les Maisons Royales : y tirer l'épée est un crime capital, & le Roi fait executer ses Edits avec trop de rigueur, pour que quelqu'un ose y contrevenir. Il n'a jamais pardonné à aucun qui se soit battu en Duel, de quelque qualité ou condition qu'il pût être ; & *c'est à cela* que le Poëte fait allusion.

XII.

Sur cette épineuse matiere
N'en disons guére & qu'il soit bon ;
Loi. J'apperçois LOÜIS DE BOURBON.
Gagnons la porte de derriere ;
C'est un trés-digne Souverain,
De plus, il est sur son terrain,
Malheur à qui le scandalise ;
Avec lui point de different,
S'il est Fils-aîné de l'Eglise,
Le CARDINAL † est son parent.

XIII.

Les Monarques ont les mains longues,
Ils nous attrapent sans courir,
Et n'aiment point à discourir
Avec un peseur de Diphthongues ;
Dieu nous garde de celui-ci,
Particulierement ici,
Nos Lauriers seroient inutiles ;
Tirons donc nos chausses d'un saut,
S'il prend les gens comme les Villes ‡
Nous serions bientôt pris d'assaut.

Le Cardinal Mazarin, qu'on a voulu faire mal à propos Pere
Loi. Il ne s'établit en France que sur la fin du regne de Loüis
I. & aprés que la Reine eut eu des Enfans. On cherche toûjours
nystere dans des évenemens ausquels on ne s'étoit point attendu.
: Ce Poëme fut composé vrai-semblablement l'an 1672. lorsque
.oi fit la guerre aux Hollandois : il prit alors en un mois plus de
ite Villes. On voit une Médaille ; & aux Gobelins une Tapisse-
où 12. des plus fortes Places de la Hollande sont representées en
ne de Zodiaque autour du Char du Soleil sous la figure du Roi,
: ces mots : *Solisque Labores*.

XIV.

Tous les Limousins de Limoges
Ont-ils içi leur rendez-vous ?
Bonté divine, où sommes-nous ?
Me prend-on pour un Alobroge ?
J'enrage tout vif dans ma peau,
La Chapelle du Louvre. Cette Rotonde au plat coupeau †
Est-ce-là pour braver Rome ?
Personne ne me répond rien :
J'aimerois autant voir un homme
Dire que Dieu n'est pas Chrétien.

XV.

Mais poursuivons notre Saillie
Sans narguer la Case du Roi ;
Chacun sçait ce qu'il peut chez soi,
La FRANCE n'est pas l'ITALIE : *
Maintenant que dedans PARIS
Les Logis sont fort rencheris,
Chacun dans son gîte tient ferme
Et tel est peut-être en prison
Afin de s'épargner le terme
Qu'il payeroit d'une maison.

† Le Pantheon bâti par Agrippa gendre d'Auguste, est appellé à Rome *la Rotonde* à cause de sa figure ronde : c'est le monument Antique le plus entier que l'on y voye.

* Il y a là une botte aux Italiens sur le mot de Rotonde.

XVI.

Pour ne point fausser Compagnie
Par un trait trop brusque & soudain,
Allons faire un tour au Jardin,
Dépêchons sans cérémonie :
Qu'il est beau, qu'il est bien œuvré !
Mais d'où vient qu'il est séparé
Par tant de pas du Domicile ? *
Est-ce la Mode en cette Cour
D'avoir la maison à la Ville,
Et le Jardin dans le Fauxbourg ?

XVII.

Cirque de bois à cinq Croisées,
Barbouillé d'Azur & d'Orpin,
Amphitheâtre de Sapin,
Fantôme entre les Colisées :
Manége de PANTAGRUEL,
Belle Place du Carrousel, †
Faite en forme d'huitre à l'écaille ;
Quoi qu'on en dise vous voilà,
Un habit de pierre de taille
Vous siéroit mieux que celui-là.

On tient que pour la grandeur & pour la symétrie de ses Allées, ... in des Tuilleries n'a pas son pareil.
* Du vieux Louvre & du Palais Royal où logeoit autrefois la ...r.
† Elle fut nommée ainsi à cause du Carrousel qui s'y fit pour la ...ssance du DAUPHIN. On l'appelle presentement *la Place du ...vre*, & les choses ont fort changé à son égard depuis ce tems-là.

XVIII.

La Grande Ecurie.

Grande Ecurie, en ce grimoire
Chacun saura ce que tu vaux,
Tu n'as que cinq ou six chevaux,
Les autres sont-ils allez boire?
Mais taisez-vous, Dame Alizon;
Contre le Prince sans raison,
Vous tournez tout en raillerie;
Qu'importe à ce grand Potentat
Qu'il en ait dans son Ecurie?
Il en a tant dans son Etat. †

XIX.

Le Palais Cardinal, aujourd'hui Palais Royal.

Ici demeuroit Maître Griffe,
Dit Jean Armand de Richelieu,
En son tems quasi Demi-Dieu,
Demi-Prince & Demi-Pontife:
Vois-tu ce merveilleux Chapeau, §
Qui nageoit sur terre & sur eau, †
Au frontispice de l'Ouvrage?
C'est lui qui fit tous ces travaux;
La belle maison! c'est dommage
Qu'elle n'ait des pots à moineaux.

† Les manieres des François paroissent un peu trop libres aux autres Nations, sur tout aux Italiens, qui les appellent, à cause de cela, MATTI DA CAVALLO & MEZZO-MATTI.

§ Dessus la porte du Palais Royal sont les Armes du Cardinal de Richelieu qui le fit bâtir, c'est-à-dire, trois chevrons avec un Chapeau de Cardinal, & plus bas on voit encore une fois ce Chapeau avec ce Chiffre A R.

† Au siege de la Rochelle le Cardinal de Richelieu fit la Charge d'Amiral, & lors qu'il falut faire lever le siege de Cazal, il se fit déclarer Lieutenant General de là les Monts. On voit dans les murailles de ce Palais des Figures d'Ancres & de prouës de Navires. Il étoit Cardinal, Amiral, Surintendant des Finances, premier Ministre, ou pour mieux dire Roi: car Loüis XIII. ne l'étoit qu'en Peinture: aussi dés que ce bon Prince fut mort, quelque Satirique lui fit cette Epitaphe.

Ci gît le Roi notre bon Maître,
Qui fut vingt-ans valet d'un Prêtre.

Epitaphe bien salée par rapport à un Roi de France & à un Cardinal de Richelieu.

XX.

Dieu vous garde de malencontre
e S. Gentille Butte de Saint Roch †
h. Montagne de célébre estoc,
Comme votre croupe le montre :
Oüi, vous arrivez presque aux Cieux ;
Et tous les Geants seroient Dieux,
S'ils eussent mieux appris la carte,
Et mis dans leur Rebellion
Cette Butte-ci sur Montmartre *
Au lieu d'Ossa sur Pelion.

XXI.

Mais nous nous enfonçons trop vîte
Dans les Sables & dans les Champs,
Comme les chemins sont méchans
Regagnons l'Histoire & le gîte ;
Ne nous rebutons pas sitôt,
lais Courage, nous voilà bientôt
i- Auprés du Galletas de JULE,
Qui las du nom de Cardinal,
A force de ferrer la Mule †
Porta celui de Maréchal.

…'étoit autrefois une petite colline, à present elle est abatuë, &
lace où elle étoit il y a de grands Hôtels.
Montagne & Abbaye prés de Paris. Ossa & Pelion sont de
hautes montagnes de la Thessalie.
endant les guerres de Paris, les Frondeurs & autres ennemis
rdinal, l'accusoient d'avoir envoié en Italie plusieurs mulets
ez d'or & d'argent.

XXII.

La Maison est assez jolie,
Et la Cage vaut bien l'Oiseau ;
Que le voisinage en est beau !
Il me semble être en Italie : *
Muse, il me fâche seulement
Que derriere celle d'Armand
Elle soit de cette maniere :
Mais je m'estomaque de rien,
S'il est logé sur le derriere,
N'est-il pas un Italien † ?

XXIII.

L'Hôtel de Bourgogne.

Célébre Theatre où dix Garces
D'intrigue avec dix Cocus,
Donnent autant de coups de C*
Qu'elles representent de farces :
Vieux Jeu de paume déguisé,
Bordel public Royalisé,
Hôtel dans cette étrange terre *
Si de toi seul je dis du bien,
C'est à la charge qu'au Parterre
J'entrerai desormais pour rien.

* Il y a de trés-belles maisons à l'entour de ce Palais, qui est bâti à l'Italienne, soit pour le dehors, soit pour le dedans, étant rempli d'un très-grand nombre de Tableaux & Statuës d'Italie, d'un trés-grand prix. Le Duc Mazarin bigot furieux s'il en fut jamais, a fait gâter & mutiler quantité de ces Tableaux & Statuës, pour en couvrir les nuditez.

† Un Capitaine Suisse se promenant dans Vincennes, & voiant le Tombeau du Cardinal de Mazarin, y écrivit :

Ci gît un Poucre d'Italie,
Qui mi cassi mon Compenie.

* C'étoit autrefois l'Hôtel des anciens Ducs de Bourgogne. Ils y logérent ce qu'on appelloit anciennement des Jongleurs, & des Pelerins revenant de visiter la Terre Sainte, qui par un zéle mal entendu, jouoient dévotement la Passion de nôtre Seigneur J. Christ, en stile moitié grave, moitié burlesque. Les Comediens y ont ensuite representé leurs Pieces de Theatre pendant fort long tems ; & en dernier lieu les Italiens qui furent chassez pour des raisons trop longues à rapporter.

XXIV.

Nous ne saurions nous en dédire ;
Il faut passer par ce marché,
Et bien ou mal enharnaché
Dire en passant le mot pour rire ;
Je suis dans la plus belle humeur
Où l'on ait jamais vû Rimeur,
De loüer cette Foire immonde :
Mais quand j'en dirois haut ou bas
Les plus belles choses du monde,
Dieu même ne m'entendroit pas.

XXV.

Fut-il jamais clameurs pareilles* !
Si le Ciel n'a pitié de moi,
Je deviendrai sourd par ma foi
En dépit de mes deux oreilles :
Chacun parle & nul ne répond,
L'on n'entend rien, l'on se confond,
Tout marche, tout tourne, tout vire :
Aprés cela, Pere Eternel !
Qui ne croira dans cet Empire
Le mouvement perpetuel ?

L 2

es vieux chapeaux à vendre, ou vendeuses de ce quartier sont connuës sous le nom des Harangeres des Halles.

XXVI.

A la bonne heure pour la France ;
A la bonne heure aussi pour nous ;
Pourvû que Messieurs les Filoux
Ne nous lanterne plus la gance. §
Ca rions-en tout notre soû ;
Mais non, ne faisons point le fou,
Retirons-nous, & sans satire,
Faisons place à qui veut rester,
On ne vient pas ici pour rire,
On n'y vient que pour acheter.

XXVII.

Déchargeons plûtôt notre flegme
Le Pilori. Sur ce vieux Cylindre pourri,
Ce Gibet nommé Pilori
Mérite bien un Apophthegme :
Quoi qu'il soit en état piteux,
Il fait voir à ce Siecle honteux
Qu'on faisoit autrefois Justice ;
Et conclut enfin contre lui,
L'ayant privé de son Office,
Qu'on ne l'a fait plus aujourd'hui.

§ Ce quartier étoit autrefois fort fréquenté par les Filoux q coupoient bien des bourses.

XXVIII.

Tandis que j'ai la verve rogue,
La Friperie. Point de quartier à ces gens-ci ;
Voici l'enfer en racourci ;
C'est-à-dire, la Synagogue :
Eh ! quoi ! Fripiers Rabinisés !
Seigneurs Juifs Christianisés !
Osez-vous bien ici paroître ?
Engeance de MATHUSALEM,
Juifs baptisés, croyez-vous être
Encore dans Jerusalem ?

XXIX.

Ne leur donnons point tant d'amorce,
MUSE politique par tout ;
Lors qu'on pousse les gens à bout
Leur desespoir se change en force :
Laissons les modernes Hebreux,
Sans aller déclamer contre eux,
Judaïser ainsi qu'à Rome †:
N'insultons personne en ce lieu,
Ils pourroient bien tuer un homme
Ayant pour rien fait pendre un Dieu.

† Par l'Ordonnance du Pape Paul IV. les Juifs n'y ont aucun négoce que celui des vieilles hardes comme les Fripiers à Paris. Les uns & les autres sont renfermés dans un certain quartier qu'on appelle à Rome *il Ghetto*, & à Paris *La Friperie*.

XXX.

Cimetiére des SS. Innocens.

En passant par ce Cimetiére
Prions Dieu pour les Trépassés ;
Que d'os l'un sur l'autre entassés !
Que de cendre, & que de poussiére !
Quatre mots de Moralité
Sur ce lieu de Mortalité ;
Homme pour une bagatelle
Qui vous donnez tant de souci,
Toutes les têtes sans cervelle
Ne sont pas dans cet endroit-ci.

XXXI.

Tous ces fameux traîneurs d'Epée,
Tous ces illustres Champions ;
Ces Cesars & ces Scipions ;
Ces Alexandres, ces Pompées ;
Ces grands Soldats & ces grands Rois
Braverent la mort autrefois
Par une valeur sans seconde ;
Mais la Mort enfin les brava :
Que de mal pour mourir au monde,
Et ne savoir pas où l'on va. *

* Proverbe usité parmi les Catholiques Romains.

XXXII.

C'eſt aſſez, Madame Morale;
Dans le mal comme dans le bien,
Tous les excés ne valent rien,
Trop de vertu porte ſcandale;
Paſſons deſſous ces vieux charniers,
C'eſt-à-dire ſous les greniers
De ces Reliques mortuaires;
Et dans ces differens objets
Nous trouverons des Loix contraires*
Où tous les Mortels ſont ſujets.

XXXIII.

Les plaiſantes Tapiſſeries †
De carte & de papier noirci!
Que ces Cy gît ont l'air tranſi
Deſſous ces ſombres Galleries!
Que d'Eſtampes & de deſſeins,
De grands Seigneurs, de petits Saints,
Et de Bêtes d'aprés Nature!
Que je voi d'un œil ſatisfait
Tant de vanitez en peinture
Qui ſont verités en effet.

[illegible] ſourir eſt une choſe à quoi Nature répugne, cependant c'e[illegible] oi commune à tous les hommes.

[illegible] 'Auteur parle des Tailles-douces & autres ſortes de papi[illegible] [illegible] y vend, ſur tout des Portraits de la famille Roiale & autr[illegible] [illegible]nes de la premiere qualité.

XXXIV.

Ici chaque homme a son image,
Chaque femme a la sienne aussi;
Chaque tour a son racourci,
Chaque Ville a son païsage,
Chaque Païs a son pinceau,
Chaque Element a son Tableau,
On y voit le Paradis même
Et l'Enfer à la triste gent;
On y trouve enfin la Mort blême,
Et de tout, hormis de l'argent.

XXXV.

Cette circonstance m'effroye;
Car je ne cherche que cela;
Pour en trouver sortons delà,
La Monnoye. Et courons vîte à la Monnoye:
Mais quel étrange nid à rats!
Ce ne sont que des galletas
Pleins de puanteurs éternelles:
Est-il possible, Juste Dieu!
Qu'on fasse des choses si belles †
Dans un si détestable lieu?

† Il entend des Loüis d'or, des Ecus, & autres belles pieces Monnoie qu'on y frappe.

XXXVI.

La Croix du Tiroir.

Cette Croix me met fort en peine,
Que fait-elle dedans ce lieu ?
Seroit-ce un Croix de par Dieu, §
Où bien une Croix de Lorraine ? ¶
Non, mais c'est la Croix du Tiroir,
La seule noble, antique à voir
Dedans ce Village moderne :
Qu'elle est grande ! on la voit de loin ;
Mais sa disgrace me lanterne,
Pourquoi l'a-t-on mise en ce coin ?

XXXVII.

Musé, c'est ce qu'il me faut dire,
Autrement je crie aux voisins,
Et nous ne serons pas Cousins
A la fin de cette Satire :
Brûle comme Magiciens
Plutôt tes livres & les miens.....
Ah ! ma mémoire s'est refaite ;
Savez-vous bien pourquoi Badaux § ?
C'est qu'ici la Reine Gillette
Fut tirée à quatre Chevaux. ¶

§ Qui est au commencement des Livres Alphabétiques des Enfans.

¶ Dans le Blason on distingue les Croix selon la figure dont elles sont. Celle du Tiroir qui est de pierre de taille engagée dans la muraille d'un des coins de ce Carrefour, est de la figure dont on represente ordinairement celle de Nôtre Seigneur J. C.

§ C'est le Sobriquet des Parisiens.

¶ Il entend par la Reine Gillette, la Reine Brunehaut ou Brunechilde femme de Sigebert I. & Mere de Childebert II. Rois d'Austrasie. Elle fut Régente pendant la Minorité de son fils, & ensuite pendant celle de ses fils, & causa bien des maux dans le Royaume d'Austrasie, lequel ayant été réüni à la Couronne de France sous le Regne de Clotaire II. celui-ci l'accusa d'avoir fait mourir dix Princes du Sang. Elle fut condamnée d'être tirée à quatre chevaux dans cette Place appellée pour cela du Tiroir ; ce qui fut executé vers l'an 614.

XLII.

Le Cheval de Bronze.

Monument d'argille & de plâtre,
Ridicule amusoir des sots,
Cube cantonné de Magots
Rechignés en Matous qu'on châtre;
Baye de tous les environs,
Epouventail de Moucherons
Où gissent des Etrons plus d'onze
Simulacre du Carnaval,
Cheval, quoique tu sois de bronze ¶,
Tu n'es pourtant rien qu'un Cheval.

XLIII.

Il faut aussi que je te raille,
Vieux Heros califourchonné ¶,
Dequoi sers-tu là Roi berné ?
De passe-tems à la canaille.
C'est ton Peuple reconnoissant ¶
Qui t'a dressé cet Arc puissant;
Mais Prince d'heureuse mémoire
Ne t'a-t-il pas bien relevé
Pour immortaliser ta gloire
De t'avoir mis dans un Privé ? ¶

¶ Cette Statuë Equestre de Henri IV. fut faite à Florence par ordre de Ferdinand & Cosme II. Grauds Ducs de Toscane, & érigée à Paris en 1635. par ordre de Loüis XIII. avec cette orgueilleuse inscription pour le Cardinal de Richelieu. RICHELIUS C. VIR SUPRA TITULOS ET CONSILIA OMNIUM RETRO PRINCIPUM OPUS ABSOLVENDUM CENSUIT.

¶ Henri IV.

¶ Ce Monument fut bien érigé par ordre du Roi Loüis XIII. mais ce fut au nom du Public, comme le dit un passage des Inscriptions qu'on y voit, en ces termes. EMIN. C. D RICHELIUS COMMUNE VOTUM POPULI PROMOVIT. SUPER ILLUSTR. VIRI DE BULLION, BOUTILLIER, P. ÆRARII, FACIENDUM CURAVERUNT.

¶ Nonobstant la Balustrade de fer qui est tout autour de cette Statuë pour en défendre l'approche, tout cet espace est toûjours rempli d'ordures.

XLIV.

Sei- Seine m'amour, Nayade tendre ;
Ma Muse grosse de lardons
Vous demande mille pardons
De vous avoir tant fait attendre ;
Mais pour avoir tant attendu,
Votre brocard n'est pas perdu,
Depuis longtems je vous le garde :
Voici votre tour à glisser,
Maugrebieu quand je vous regarde,
Faut-il un Pont pour vous passer.

XLV.

Seroit-ce pas assez d'une arche ;
Ou de trois planches en travers,
Ma gentille Nymphe aux yeux verds §
Pour faire sur vous notre marche ?
Que dis-je, une arche seulement ?
Que dis-je trois planches ? Comment ?
L'Equivoque n'est pas mauvaise :
Morbleu sur un ais de sapin
Je voudrois vous passer à l'aise,
Et sans me moüiller l'Escarpin.

§ L'Epithete de Nymphe aux yeux verts seroit bon, si l'eau d[e Se]ine étoit verte ; mais elle est si trouble du côté de Paris, qu'[elle se]roit plûtôt noire que verte.

XLVI.

J'apperçois là-bas sur la Rive
Le beau petit Château-Gaillard †
Il faut bien qu'il en ait sa part
Puis qu'il est de la perspective:
A quoi sers-tu dans ce bourbier ?
Est-ce d'abri, de Colombier ?
Est-ce de Phare ou de Lanterne,
De Quai, de Port, ou de Soûtien ?
Ma foi, si bien je te discerne
Je croi que tu ne sers de rien.

XLVII.

Faisons un demi-tour à gauche,
Place Dauphine, Dieu vous gard',
Quand on vous fit je croi que l'Art
Etoit chez Pallas en Débauche;
Mais je me trompe, & je comprens
Pourquoi ce Triangle à trois rangs,
Paris, est entre tes Fabriques,
Tu l'as fait faire assûrément
Pour montrer les Mathematiques*
Aux Pauvres gratuitement.

† Maison toute seule au bout du Pont-neuf du côté du Faux-bourg S. Germain. Elle fut abatuë, & on y a fait à la place une ...de au-dessus de l'abbreuvoir. Brioché y joüoit autrefois les ...rionettes.

* Il y a sur le Quai des Morfondus qui fait un des côtez de ce ...angle quantité de Vendeurs d'Instrumens de Mathematiques, de ...ettes d'Approche, de Cartes Geographiques, de plans de Forte...e. Comme il n'y a pas fort grande presse dans leurs Boutiques, ...a appellé ce Quai le Quai des Morfondus.

XLVIII.

Il ne faut pas, Muse m'amie,
Demeurer en si beau chemin;
Sus donc, le rasoir à la main,
Poursuivons notre Anatomie....
Mais, Qui Diable a mandé ces Foux?
Chacun s'attroupe autour de nous,
Et s'entreregarde au visage;
Comptons ces Degrés † en trois sauts,
Si nous restons là davantage
On nous prendra pour des Badauts.

XLIX.

Palais de la Reine Chicane
Et du Roi des Fesse-cahiers,
Archives de vieux Plaidoyers,
Porche où piaffe la Soûtane:
Que de Pancartes & de Sacs!
Que d'Etiquettes d'Almanacs!
Que de Grimoires sur ces Tables!
Je croi que c'est sur ces Placets
Qu'on sacrifie à tous les Diables
Pour l'éternité des Procés.*

Grand Escalier par lequel on monte au Palais, & auprés du
e trouve toûjours beaucoup de monde qui s'attroupe pour la
dre bagatelle..

Ce n'est pas seulement en France qu'on se plaint de *l'Eternité*
rocez. Il en est de même presque par toute l'Europe, sur tout
ngleterre dans la Chancellerie. Il n'y a qu'en Danemarc où
ocez ne durent qu'un an, quoi qu'en ait voulu dire le Malin
ur de l'Etat de Danemarc.

L.

Bien vous prend qu'en Coiffe-cornette,
THEMIS, Messieurs les Chicanneurs,
Prend ici plaisir, beaux Plaideurs!
A joüer à Cligne-Musette §:
Bien vous prend qu'elle ne voit pas
Vos Rubriques, beaux Avocats!
Mais que dis-je? Quand la Justice
Vous iroit alors rebuffant;
Avec un peu de pain d'Epice ¶
Vous l'amusez comme un enfant.

LI.

Emmitouflés de Robes rouges §.
Le Parlement. Qui jugez souverainement,
Auguste & grave Parlement
Qui faites vos Loix dans vos Bouges;
Vous croïez que vous nous bravez
Quand vous dites que vous avez
Quantité de Ressorts en France *,
Un avantage si commun
N'est pas de grande consequence,
Mon Tourne-broche en a bien un.

§ C'est parce qu'on represente la Justice avec un bandeau sur les yeux.

¶ L'Auteur entend par Epice, les Droits qu'on paie aux Juges, & qu'on appelle Epices. Ce n'étoit autrefois que des dragées, mais on les a converties en argent.

§ Tous les Conseillers au Parlement portent la Robe d'Ecarlate, au lieu que ceux des autres Chambres la portent pour la plusspart noire. La Messe rouge est celle qu'on chante à l'ouverture du Parlement, tous ces Messieurs y assistent en robes rouges.

* De tous les Parlemens de France, celui de Paris a le plus d'étenduë. Il y a une infinité de Tribunaux inferieurs qui en ressortissent. Les appels y sont jugez en dernier ressort.

LII.

Hola ! la plus courte folie
Est la meilleure, ce dit-on,
C'est par trop faire le CATON,
Bannissons là Mélancolie ;
Si l'on nous trouvoit sur le fait,
On jetteroit sur ce Portrait
De trés-dangereuses œillades :
Pour être en lieu de sûreté
Allons visiter les Malades,
C'est un Oeuvre de Charité.

LIII.

Est-ce ici MUSE ? que t'en semble ?
L'Hôtel Dieu. L'Arche de Noé tout pourvû ?
Ma foi, je n'ai jamais tant vû
De Bêtes & de Gens ensemble ?
Que de Lits de toutes couleurs ?
Que de Freres & que de Sœurs ?
Que de Pouilleux & de Canaille ?
Mais qu'il y pût ! sortons d'ici
Mon grand nez ne sent rien qui vaille,
Je croi que quelqu'un a vessi.

☞ On reçoit dans cet Hôpital toutes sortes de malades, & même de pauvres femmes débauchées prêtes d'accoucher.

LIV.

Voici la Métropolitaine,
:re- Le Siége de l'Archevêché ;
ne. Si ce n'étoit point un péché,
Je lui friperois sa Mitaine :
Ce Monstre à jambes d'Elephant †
Qui porte ce petit enfant
Meriteroit cent Croquignoles ;
Mais pourquoi s'en prendre au Quidam ?
Dieu défend d'avoir des Idoles,
Si Paris en dresse, à son Dam.

LV.

Les J'aurai toûjours au fond de l'Ame
ırs De la Rancune contre toi,
Nô- Muse, si tu m'aimes, suis moi,
Da- Montons les Tours de Notre-Dame *,
Nous allons rire comme il faut :
Nous voilà déja presqu'en haut,
Faisons dénicher les chouettes ;
Dieu soit loüé, nous y voici :
Je croi que l'on voit sans Lunettes
Le bout de l'Univers d'ici.

† C'est la Statuë de S. Christophle qui est contre le premier pil- en entrant dans N. Dame, à main droite. On y lit la Legende ce Saint Geant dans ces beaux vers :

O! magne Christophore,
Qui portasti Jesu Christe,
Per Mare rubrum,
Et non franxisti crurum,
Sed hoc non est mirum,
Quia tu es magnum virum.

* Il y a près de quatre cens Degrés à monter avant qu'on soit venu au haut de ces Tours. On y a une très-belle vûë sur toute Ville de Paris & ses environs. Paris est la plus grande Ville de ırope après Londres, qui est sans contredit plus grand d'un bon ıt, *mais* Paris est plus peuplé. Tout cela a été calculé par le *valier Guillaume* Petty & par plusieurs autres curieux.

LVI.

Ah ! Que de nids d'Oiseaux farouches?
Que de Hiboux ? Que de Choucas ?
Les Gens ne paroissent là-bas
Pas plus gros que des pieds de mouches,
Je voi des Clochers, des Maisons,
Des Habitacles, des Cloisons,
Et des Giroüettes sans nombre :
Qu'ici l'air est à bon marché !
Et qu'il dort des bêtes à l'ombre
Lors que le Soleil est couché !

LVII.

Descendons, la tête me tourne ;
Le cœur me manque & la Raison,
Je vais tomber en pâmoison
Si plus tard ici je séjourne :
Mais que je suis un Bel-esprit !
Plût à Dieu que la Mort me prît
Faisant ici cette Epigramme !
Si je mourois dans ces hauts Lieux ;
Mon corps auroit fait pour mon ame
La moitié du chemin des Cieux.

LVIII.

Nous n'irons pas loin sur la route
Sans faire fulminer PASQUIN ;
Quelle figure de Bouquin
Nous incague sous cette voute ?
C'est un petit Diable d'Enfer,
Qui fait dans ce Quadran de fer
Sonner les heures en Musique,
Ah ! la plaisante Invention !
Et que le Badaut Extatique
En releve bien l'action.

L'Horloge du Marché neuf,

LIX.

Là l'un pour imiter le More
Sur la Clef de Re-Fa Sol-Ut,
Roulant les yeux en Chat en rut
Fait plus laide grimace encore :
L'autre l'admire en racourci,
Celui là-dessus celui ci
S'allonge comme un vrai Satire :
Cet autre avance un pied de nez,
Et fait un Mufle à faire rire
Une douzaine de Damnez.

¶ Joignant la Boucherie est un petit horloge artificiel qui par le moyen de certaines petites sonnettes jouë quelques Hymnes & autres airs. Sept cu huit personnages de relief passent à mesure que les Clochettes sonnent, & le dernier ferme la porte. Deux autres figures qui sont aux deux côtés du petit timbre frappent les heures avec un marteau. Les Badauts s'arrêtent souvent pour entendre la sonnerie.

LX.

Passons dessus ces Bagatelles ;
hâ- C'est trop être à la Place aux Veaux ;
Disons des Quolibets nouveaux,
Voici des sottises nouvelles :
Bâtiment débâti par tout,
Qui sans pied se tient tout debout,
Vieux reste de vieille mazure
Que six Siecles n'ont pas vaincu § ;
Châtelet, faut-il que tu dure,
Et que ma Maison soit à cû ?

LXI.

Dirons-nous rien dans ces Iambes
ont De ce Pont blanc comme satin *,
han- Cet Enfant qui fait le Lutin,
Et ne peut tenir sur ses jambes †
Mais va, je suis de ton parti,
Si l'on ne t'a pas bien bâti,
Et si par un malheur étrange
On te raccommode toûjours,
On t'a bien nommé Pont au change*
Puis que tu changes tous les jours.

On rapporte communément l'origine du Châtelet & de sa Ju-
iction au tems des premiers Rois de la troisiéme race, c'est-à-
vers l'an mil aprés la naissance de N. Seigneur J. C. mais il y en
ui font le Châtelet plus ancien, & qui croient que l'Empereur Ju-
surnommé l'Apostat, y résida au tems qu'il étoit dans les
les.
Du côté du Pont-neuf, le Pont au change paroît tout blanc.
Les débordemens de la Seine l'ont fait tomber plus d'une fois.
'est que sur des pilotis, quoique revêtus de pierre : mais de peur
cident, ceux qui habitent les maisons qui sont sur ce Pont, dé-
ngent toutes les fois que la Seine s'enfle.
On le nommoit autrefois le Grand Pont ; mais depuis que les
s eurent établi la Maison de Change qui donne sur ce Pont, il a
i changé de nom.

LXII.

Le Pont Nôtre-Dame.

Encore un Pont, Vierge Marie !
Je trouve un Pont à chaque pas ;
Voici bien des Ponts † en un tas ;
Mais qu'est celui-ci, je vous prie ?
A le voir sur sa gravité
Dessus ses échasses monté,
Il feroit la nique aux Doms Sanches ;
Je croi sans médire de lui,
Qu'il a son habit des Dimanches,
Ou qu'il est de Nôce aujourd'hui.

LXIII.

La Gréve.

Autre sujet de raillerie,
Autre matiere à camouflet ;
Invoquons d'un coup de sifflet
Le Démon de la Bernerie :
A moi, gentil bouffon Momus,
Je t'enfonce cet *Oremus*,
Voi de bon cœur ma Pasquinade ;
Exauce mes vers & mes vœux,
Et si Pegase retrograde,
C'est à la Greve que j'en veux.

† Il y a à Paris neuf Ponts sur la Seine, dont il y en a six qui donnent entrée dans l'Isle du Palais, quoi qu'elle ne soit pas fort grande, de sorte que ces ponts sont fort proches l'un de l'autre.

LXIV.

Malheureux espace de terre
Au Gibet public consacré;
Terrain où l'on a massacré
Cent fois plus d'hommes qu'à la guerre;
Certes, GREVE, aprés maint délit,
Vous êtes pour mourir un lit †
Bien commode pour les infames;
Puis qu'il n'ont qu'à prendre un bateau;
Et d'un coup d'aviron leurs ames
S'en vont en Paradis par eau *.

LXV.

Ridicule & franche copie
D'une coque de Limaçon,
Chef-d'œuvre d'un Aide à Maçon
Piloté sur de l'eau croupie!
Pile de moilons entassés,
Les uns sur les autres rangés
Sans Art comme sans Symmetrie! †
Les Rats tiennent chez toi Bordel;

L'Auteur de ce Poëme étoit Mr Petit Avocat, fils d'un Tail[...]. Il étoit bon Poëte, & avoit beaucoup d'esprit; mais fort li[...]in. Il fut brûlé en Place de Gréve pour avoir fait plusieurs Pie[...]atiriques, & particulierement contre l'honneur de la Vierge [...]ie: ainsi il mourut au lit qu'il appelle *bien commode pour les In[...]s*. Il avoit un Frere Tailleur à Paris, qui ne sentoit guére [...]ns le fagot que l'Avocat.

La Greve est près de la Riviere.

Ce fut par malice du Prevôt des Marchands, qui étoit en [...]ge, lors qu'on bâtit l'Hôtel-de-Ville. Ce Magistrat aiant eu [...]lque dispute avec le Curé de saint Jean, le fit placer ainsi pour [...]ier le Portail de l'Eglise, qui n'auroit pas fait un mauvais effet, [...]en avoit occupé une face; même la Place en auroit été un tiers [...]s grande. Son Architecture sent encore un peu le Gothique. Il [...] commencé par François I, & fini par Henri II. son fils.

Et tu sers plus d'Hôtellerie *
Que tu ne parois un Hôtel.

LXVI.

Le Pont Marie.

Encore un Pont ! Mort de ma vie ;
Ne trouverai-je que des Ponts ?
J'ai, Pont grossier, je vous réponds
De vous berner trés-grande envie ;
Eh quoi ! nul ici pitié n'a
De la pauvrette Sequana
Qui creve sous ces vilains Pifres ?
Ah ! je la veux vanger, ma foi,
Et les écrire en si gros chiffres
Qu'ils se ressouviendront de moi.

LXVII.

Pont moitié de bois & de pierre,
Pont moitié de pierre & de bois, †
Qui fais damner tout à la fois
L'onde, le feu, l'air, & la terre !
A quoi bon t-a-t-on là planté ?
Est-ce pour la commodité
Generale ou Particuliere ?
Si tu te laisses, sans t'aider,
Tomber toi-même en la Riviere ?
Comment veux-tu nous en garder ?

LXVIII.

* La Ville avoit accoûtumé d'y traiter le Roi & sa Cour à certains jours de solemnité, mais depuis que le Roi ne vient plus à Paris, cela arrive fort rarement. Il y alla neanmoins aprés sa derniere maladie en 1687. sur quoi on lui a érigé une Statuë dans la Cour de cet Hôtel, & frappé une médaille avec l'inscription suivante : *Ludovico M. quod solutis in æde Deiparæ pro restituta salute votis, in Basilica Parisiensi, Præfecto & Ædilibus ministrantibus, publicè epulari voluit.* 30 *Jan.* 1687. *Præfect. & Ædiles æternum hoc sua & pub. felicitatis monumentum condendum curarunt.*

† Il y avoit autrefois des Maisons de l'un & de l'autre côté de ce Pont ; mais en 1657. la moitié du Pont & des maisons tombérent dans la riviere. On a donc laissé celle qui étoit restée, & on a refait l'autre moitié du Pont, mais de bois ; c'est ce que l'Auteur critique ici. On l'appelle PONT MARIE du nom de l'Entrepreneur Christofle Marie, qui le bâtit en 1614.

LXVII.

Que vois-je là sans Callebasses
Nager si bien entre deux eaux,
Ou servir d'ancre à ces bâteaux
Et de sauvegarde aux Limasses ?
Est-ce un banc de sable ? Nenni ;
Est-ce un grand rocher applani ?
Rien moins, il n'en a pas la mine :
Qu'est ce donc, ou que n'est-ce pas ?
C'est .... attendez que je devine,
C'est ce que vous saurez là-bas.

LXIX.

C'est la belle Isle Notre-Dame,
Notre-Dame ! Qui l'auroit crû
Qu'un si beau bout de terre eût crû
Dans ce bout de Riviere infame § ?
C'est un tresor en champ moisi ;
Et l'on peut assûrer quasi,
Sans même trop taxer de crime
Et la Nayade & ses Bayards ;
Que c'est le seul fils légitime
Qu'ils ont fait entre cent bâtards.

La vûë de l'Isle Nôtre-Dame est trés-belle, sur tout le soir quand [illegible] anternes sont allumées, & qu'on vient du côté de la Gréve ; cette [illegible]ination, & l'eau qui l'environne, font un trés-beau spéctacle. [illegible]n a un semblable du côté des Tuilleries, quand on passe le Pont de nuit.

L'Isle de N. Dame étoit inhabitée, jusqu'à ce qu'on la céda à [illegible]trepreneur du Pont Marie pour les frais du Pont ; il en vendit [illegible]laces à bâtir aux particuliers. A present c'est un des plus beaux [illegible]tiers, du moins des plus nets de Paris ; mais il est comme dé[illegible] du reste de la Ville.

LXX.

L'Echelle du Temple.

Grace, grace, ou misericorde,
S'en va-t-on pendre ici quelqu'un ?
Est-ce une échelle du commun ;
Ou bien une échelle de corde ?
Non, c'est une échelle de bois, †
Où les bons Templiers autrefois
Ont confirmé par leur exemple,
Que pour aller où régne Job,
Un bout de l'échelle du Temple
Vaut toute celle de Jacob.

LXXI.

La Place Royale.

Voici le meilleur de la piece,
Et le rêste de nôtre Ecu,
Faisons-lui sur son chien de cû
Une trés-profonde caresse.
Ovale élargie en quarré, §
Château de Carte peinturée,
Place mille fois regratée,
N'as-tu point de honte à nos yeux,

† Elle est à un coin de la Ruë du Temple, pour marque de la Jurisdiction des Templiers. L'Histoire de leur malheureuse destinée seroit trop longue à mettre dans ces Remarqees. Il suffit de dire ici, qu'ils furent accusés de plusieurs crimes énormes, qu'on en brûla quantité dans Paris & ailleurs en 1313. sous le Regne de Philippe le Bel. Mais on sçait par des Auteurs contemporains, qu'on ne les extermina que pour joüir de leurs grands biens. Le Grand Maître de cet Ordre étant conduit au supplice, protesta de son innocence & de celle des Chevaliers. Il cita le Pape Clement V. & le Roi devant le Tribunal de Dieu dans l'année, & l'Histoire remarque qu'ils ne vécurent pas long-tems aprés cette execution.

§ Henri IV. Roi de France, fut le premier qui fit en 1604. le projet de rédiger la Place Royale dans un parfait quarré, & d'y bâtir des maisons semblables l'une à l'autre: ce qui s'executa aussi dans la suite. Cette régularité donne une fort belle vûë en entrant: mais elle seroit incomparablement plus libre, si la maison qui fait face à la Ruë S. Antoine n'y étoit point.

De voir une bête effrontée.
Porter ton Maçon jusqu'aux Cieux?

LXXII.

T'en irois-tu sans bête vendre
Belle Bête au nom triomphal?
Petit bâtard de Bucephal,
Qui porte presqu'un Alexandre?
Arc-boutant de cailloux polis,
Que la bize & le vent coulis
Font rouler autour des Balustres;
Pied-d'estal tout estropié,
Je veux avant qu'il soit trois lustres,
Voir aller ton Heros à pié.

LXXIII.

Que vois-je dans ce Marécage
Digne de curiosité,
Se tenir sur sa gravité
En Citadelle de Village?
A quoi sert ce vieux mur dans l'eau?
Est-ce un Aqueduc ou caveau?
Est-ce un réservoir de Grenoüilles?
Si l'on ne me dit ce que c'est,
Je m'en vais chanter tant de Pouilles
Qu'Echo m'en payera l'interêt.

C'est le Roi Loüis XIII. dont la Statuë Equestre se voit à la
e Royale, & sous le regne duquel cette Place fut seulement
rée.

LXXIV.

C'est la Bastille ¶, ce me semble,
C'est elle-même, par ma foi,
Ventre-bleu voilà bien dequoi
Faire que tout le monde tremble !
Qu'a donc de si particulier
Ce maçonnage irrégulier ?
Est-ce une Tour, en sont-ce quatre ? §
Et qui seroit le cul foireux
Qui n'eût la force de l'abattre
D'une petarade ou de deux ?

LXXV.

Nous n'avons plus qu'un pas à faire,
Pour voir les murs & le fossé ;
Paris, es-tu si mal chaussé
Que m'a conté le bruit vulgaire ?
J'ai toûjours crû que tes habits
Etoient tout au moins de Rubis,
De Diamans & de Topases ;
Je viens pour m'en desabuser,
Et j'ai quatre ou cinq belles phrases
Pour te bien immortaliser.

¶ Vieux Château prés de la porte S. Antoine. Il sert de prison aux criminels d'Etat & de Qualité. Pour les autres, c'est le Châtelet ou la Conciergerie. Le Roi entretient & paie dans la Bastille un Gouverneur, avec soixante hommes commandez par un Capitaine & un Lieutenant.

§ Il y en a bien huit, à compter les petites qui sont entre deux.

LXXVI.

Oui, dans tes murs de crottes seches*
Qui ne me vont pas au nombril,
Je voudrois d'un coup de fusil
Faire quinze toises de bréches;
Déja de tes murs les creneaux
Dedans tes fossez, à monceaux,
Sont roulés de vieillesse pure;
Et la meilleure de tes Tours
N'attend pour choir en pourriture
Qu'une Chamade de Tambour. †

LXXVII.

L'Arsenal. N'oublions pas dans ce Registre
Ce vaste & grand Logis Bourgeois;
Ici le JUPITER François*
Fait fourbir son foudre sinistre.
Pourquoi nomme-t-on Arsenal,
MUSE, ce Jardin infernal
Qui fait la nique à tous nos marbres?
Le sujet quadre-t-il, ou non?
On y compte plus de mille arbres,
Et l'on n'y voit pas un canon.

* Les Murailles de Paris sont fort peu de chose. Ses Portes sont faites en Arcs de Triomphe, elles ne se ferment point, & l'on y peut presque entrer par tout jour & nuit; aussi n'y a-t-il point de Garnison pour les garder. Le Guet de deux cens hommes que la Ville entretient, n'est que pour faire la Patrouille, & pour empêcher qu'il n'arrive point de desordre.

† L'Auteur fait allusion aux murailles & tours de Jericho qui tomberent à la vûë de l'Arche & au son des Trompettes des Israëlites.

* Sur le grand Portail de l'Arsenal on lit ces Vers.

Ætna hac Henrico Vulcania tela ministrat,
Tela Giganteos debellatura furores.

Henri III. dont il est parlé dans ces vers, bien loin de défaire les factieux qui troubloient la France, perit lui-même par la main du Jacobin Jacques Clement.

LXXVIII.

Mont-faucon. Faisons halte ici par débauche
Pour regarder les environs,
Et par régale censurons
Ce que je vois là sur la gauche:
Vieux Gibet démantibulé,
Par Enguerrand † si signalé,
Pilliers maudits que les Orfrayes
Ont élû pour leur Tribunal;
MONTFAUCON, aveeque tes clayes
Tu fais plus de peur que de mal.

LXXIX.

Puis qu'il fait si mauvais sur terre,
Cherchons fortune sur les eaux,
Où vont tous ces petits bâteaux?
Font-ils voile pour l'Angleterre?
En veulent-ils aux Dunkerquois?
Ou sur le Lac des Genevois.
Vont-ils à la pêche aux Macreuses?
Ou n'est-ce point (car que sait-on)
La Flotte des Brebis galeuses
Qui vont au Prêche à Charenton? *

† Montfaucon est un Village prés de Paris, hors la porte S. Martin, on y pend les criminels & malfaiteurs. Enguerrand de Marigni étoit d'une ancienne famille de Normandie, premier Mi[nistre] du Roi Philippe le Bel, & son Lieutenant par tout le Roiaum[e de] France. Aprés la mort de ce Prince, le Comte de Valois son [frère] s'étant emparé de toute l'Autorité, fit accuser Enguerrand de [con]cussion, & le fit condamner par les Pairs du Roiaume a être p[endu] au Gibet qu'il avoit fait dresser lui-même à Montfaucon; ce qu[i fut] executé. Cela arriva en 1315.

* Charenton est sur la Marne qui entre dans la Seine au-de[ssous] de ce Bourg. Les Réformés de Paris y avoient un Temple, qu[i leur] fut donné par Henri IV. & rasé jusqu'aux fondemens, par ord[re de] Loüis XIV. son petit-fils. C'est à present le jardin d'une Com[mu]nauté de Nouvelles converties.

LXXX.

Nous avons trouvé la cachette;
Elles sont en habit décent;
Eh! de grace un mot en passant,
Comment va la boëte à Perrette?
Que dit-on du Seigneur MORUS §?
N'évangelisera-t-il plus?
Le renvoyerez-vous en Hollande?
Que l'adage est bien averé,
Lors que l'on va trop à l'Offrande
Que l'on fait tomber son Curé!

Ceux qui voudront sçavoir les principaux évenemens de la vie Mr. Morus n'ont qu'à consulter le Dict. Crit. de Mr. Bayle qui parlé assez au long. Je dirai seulement qu'il étoit Ministre à Charenton & trés éloquent. Ses prêches étoient si courus, qu'on apelloit le Ministre à cinq broches, parce que les Rotisseurs de Charenton en mettoient autant le jour qu'il devoit prêcher, au lieu qu'ils n'en mettoient que deux ou trois quand quelqu'autre Ministre prêchoit. Il avoit été Ministre à Middelbourg en Zelande. Ses ennemis firent courir de mauvaises rumeurs de lui, & entr'autres un Distique latin sur ce qu'il fut accusé d'avoir engrossé une femme de chambre de Madame de Saumaise. Voici ce Distique.

Galli ex concubitu gravidam se Pontia Mori,
Quis benè moratam morigeramque neget?

LXXXI.

Revenons dans ce lieu Champêtre
Qui nous rit en éloignement ;
Château de Bicêtre. Votre Valet, sans compliment,
Auguste Château de Bicêtre † ;
Les Lutins & les Loups-garous
Reviennent-ils encor chez vous
Faire la nuit leurs Diableries ?
Et les Sociers de suif graissez
N'y traînent-ils plus leurs voiries
De pendus & de Trépassez ?

LXXXII.

Ils n'ont garde, les pauvres Diables,
D'y venir remettre leurs nez,
Depuis que vous emprisonnez
Les Caimans & les miserables ;
Depuis qu'on vous nomme Hôpital,
Il n'en est point d'assez brutal
Qui vous ait choisi pour son gîte :
O ! merveilleuse nouveauté !
Ce qu'on n'a pû par l'eau bénite, *
On l'a fait par la pauvreté.

† Ce nom de Bicêtre est corrompu de celui de Jean Evêque de VVinchestre en Angleterre, à qui cette Maison appartenoit du tems que les Anglois étoient maîtres de Paris & d'une grande partie de la France. Jean Duc de Berri, de la maison Roiale y fit bâtir un Château que les Bouchers de Paris, suscitez contre lui par le Duc de Bourgogne, pillérent & ruinérent en 1411. On résolut en 1632. d'en faire un lieu pour recevoir les Soldats estropiez ; on y bâtit une maison magnifique avec une trés-belle façade, une trés-belle Chapelle, &c. Loüis XIII. y fonda une Commanderie. Aujourd'hui qu'on met les estropiez aux Invalides, on renferme les pauvres mendians dans Bicêtre.

* Les Catholiques Romains font des Exorcismes ou conjurations, & arrosent d'eau benîte les lieux qu'on croit habitez par les Démons, Esprits follets, &c.

LXXXIII.

Tous vos gros Gueux en sont bien allés,
Jamais ils n'ont eu si bon tems,
Ils vivent là gais & contens
Comme des Matrones d'Ephese *.
Pour moi dans ce Païs blessé
Je croi que tout est renversé ;
Qui vit jamais telles manieres ?
Dans tous les Etats trop Royaux
Les Nobles sont dans des Chaumieres §,
Ici les Gueux dans des Châteaux.

M 5

* On ne peut pas comprendre ce que l'Auteur a voulu dire par Matrones d'Ephese, celle de Petrone passoit ses jours en soûpirs & en larmes dans le Tombeau de son mari. Il est vrai qu'elle s'en consola dans la suite, & en épousa un autre. Ce que je puis conjecturer, c'est que l'Auteur a pû avoir en vûë les Ephesiens en général, qui étoient fort voluptueux & effeminez, jusqu'à établir une loi, qui disoit ; *Nemo nostrum frugi esto, al à s cum aliis ejiciatur* : Le premier qui passa par la rigueur de cette loi, fut le célébre Philosophe Hermodorus qu'ils exilérent, parce qu'il vivoit plus sobrement qu'eux.

§ L'Auteur attaque ici le Gouvernement trop Despotique, dont une des premieres maximes est de ruiner la Noblesse. La France en fait plus de nouvelles qu'aucun autre Roiaume. Dans les Provinces les Maisons des Gentilshommes de Campagne sont fort délabrées, aux environs de Paris tout est beau & riant.

LXXXIV.

Le Mail. Mais quel caprice nous transporte
A la Campagne sans besoin ?
Nous allons chercher Dieu bien loin ;
Et nous l'avons à notre porte.
Ce Promenoir qui sert de Jeu
Attend qu'on le caresse un peu,
On dit qu'il n'en est pas indigne ;
Et que de vieux ais revêtu,
Il seroit droit comme une ligne,
S'il étoit un peu moins tortu.

LXXXV.

Ici gît le bout de la Ville,
Allons aux Fauxbourgs maintenant ;
Nous y serons incontinent,
Avançons & suivons la file,
Sans pindariser passons l'eau :
Ce Batelier dans ce Bateau
N'est pas pour enfiler des perles :
Nous voici de l'autre côté ;
Prens ta flute, siflons les merles ;
Muse, en attendant nouveauté.

LXXXVI.

Le Port-Royal.

La Chaloupe est bien arrivée,
De la façon que je voi tout
Nous ne tomberons que debout
Sur quelque nouvelle Corvée;
Cette Tanniere de Renards †
Qui semble envier nos regards,
A d'abord ce qu'elle pourchasse:
Les Gens qui la font tant priser
Font tout avec tant de Grace
Qu'on ne peut leur rien refuser.

M 6

† Port-Royal. C'étoit une Abbaye de Religieuses de l'Ordre de Citeaux. Elle fut transferée à Paris environ l'an 1625. sous les auspices de la Reine Anne d'Autriche, par l'Abbesse de ce tems-là qui étoit de la Famille d'Arnaud, & dont la Mere avoit acheté la Maison & le Jardin au Fauxbourg S. Jacques, là où est à present Port-Royal. Cette Mere y fut Religieuse avec ses six Filles, & comme les Filles avoient abandonné le Port-Royal des Champs, deux petits-fils de cette Dame Arnaud, nommés le Maître, s'y retirerent: Mr. Arnaud d'Andilli les suivit en 1644. ensuite le fameux Arnaud Docteur de Sorbonne & plusieurs autres grands hommes. Ils défendoient la Doctrine de Jansenius Evêque d'Ypres aussi-bien que le célébre Jean du Verger Abbé de S. Cyran qu'on peut nommer le Patriarche des Jansenistes. Ces Messieurs donnerent plusieurs beaux Ouvrages au public qui sont tous fort estimés. Ils eurent une Guerre continuelle avec les Jesuites qu'ils menoient tambour battant, desorte que les bons enfans de Loyola furent obligés d'employer leur toute-puissance pour faire dissiper par l'autorité du Roi les Assemblées des Jansenistes, défendre leurs Ecoles; & les chasser de Port-Royal. Le point de controverse étoit sur la Doctrine de la Grace. Cet article a toûjours été une pierre d'achopement dans l'Eglise. Du tems de S. Augustin les Pélagiens y échoüerent. Ceux qui vouloient trouver un milieu dans ces disputes furent taxés de Semipélagianisme. Les differens au sujet de la Grace entre les Dominicains & les Jesuites, ne sont pas encore tout à fait vuidés; pour ne pas parler de ceux qui subsistent encore entre les Protestans sur ce même point.

LXXXVII.

§ Seminaire de nouveaux Cuistres
Tous érigez en Beaux-Esprits ;
Pépiniére de cent Proscrits,
Jansenistes ou Gens-sinistres ;
Port bien moins Royal qu'Infernal,
Port sans Lanterne & sans Fanal ;
Je ne veux pas risquer mon Ame
Sur une Mer qui bruit si fort ;
Puisque quelque Saint qu'on reclame
On fait toûjours naufrage au Port.

LXXXVIII.

Val Gra- Ce Dôme avec cette Coupole
S'éleve bien haut dans les Cieux ;
Pense-t'il nous crever les yeux
Faisant en l'air la Girondole ?
La Maman de Maître Loüis ¶
Veut par des excez inoüis
Immortaliser ses Sottises ;
Et montrer aux Saints triomphans
Qu'elle sait faire des Eglises
Aussi riches que des Enfans.

§ Cette Strope est toute remplie d'un sel malin, tant contre les [...]uites, que contre les Jansenistes.

¶ La Reine Anne d'Autriche mere de Loüis XIV. Elle fit bâtir [...]glise & le Convent du Val-de-Grace, lorsque son vœu fut accom-[...], & qu'aprés vingt six ans de sterilité elle eut un enfant qui est le [...]i d'à present, appellé pour cela Dieu-donné. Cette Eglise est tout-[...]ait à l'Italienne, la plus belle & la plus superbe de tout Paris, peut-[...] même de toute la France. Au reste, on a imprimé en Hollande un [...]e, intitulé : LES AMOURS D'ANNE D'AUTRICHE, où l'on [...]tend que le Roi Loüis XIII. étoit impuissant, & qu'un certain [...]nte R. étoit le pere du Roi : tout cela, aussi-bien que ce qu'on a [...]ité de Mr de Cinq-Mars, & du Cardinal Mazarin, ne sont que [...] contes qui n'ont servi qu'à augmenter le nombre des erreurs po-[...]aires, qui n'étoit déja que trop grand, sans qu'on y ajoûtât de [...]eilles absurditez.

LXXXIX.

Qu'elle fasse, il ne m'en chaut guéres,
Chacun fait ce qu'il veut chez soi,
Ce sont les affaires du Roi,
Et ce ne sont pas nos affaires :
Qu'elle fasse aller son Couvent
Jusques à ces Moulins à vent,
On ne perd point sa Renommée
Dans de si pieuses Amours ;
L'Eglise l'a toûjours aimée *
Elle la veut aimer toûjours.

X C.

Ne faisons pas ici le Cancre,
Et passons vîte ce Ruisseau ;
Est-ce de la Bouë ou de l'Eau ?
Est-ce de la suye ou de l'encre ?
Quoi ? c'est le Seigneur Gobelin †
Qu'il est sale & qu'il est vilain !
Je croi que le Diable à peau noire
Par régal & par volupté
Ayant trop chaud en Purgatoire,
Se vient ici baigner l'Eté.

Cet endroit est fort malin par rapport aux prétendues Amours [illegible] Reine Anne d'Autriche & du Cardinal Mazarin.
Un nommé Gobelin y établit le premier la teinture en écarlate [illegible]e Regne de François I. son nom est demeuré aux Manufactu[res du] Roi & à la Riviere même qui passe par derriere cette Mai[son;] son veritable nom étoit la Bievre : ce n'est qu'une espece de [ruis]seau. Les Tapisseries des Gobelins sont trés-fameuses.

XCI.

On a beau vanter l'écarlate, ꝗ
Dire qu'auprés des Gobelins
Le Tibre avecque trois Moulins
Ne fait que traîner la Savate : *
Qu'on rende si l'on veut le Nil
En comparaison de lui vil ;
Pour moi, n'en déplaise à la biere †
Je ne puis estimer ses eaux,
Ni prendre pour une riviere
Un pot de chambre de pourceaux.

XCII.

N'exposons pas notre Fortune
A ses Caprices inconstans ; ꝗ
Nous passerions mal notre tems
Si son Soleil prenoit la Lune ;
Gagnons le haut sans discourir
Rien ne serviroit de courir
Pour trouver alors un refuge,
Notre Esquif seroit secoüé ;
Mais pourquoi craindre le Déluge
Etant dans l'Arche de Noé ?

ꝗ On prétend que l'écarlate des Gobelins est la plus belle du monde ; les Anglois vantent aussi la leur : cependant on estime à Paris l'écarlate de Venise, & à Venise celle de Hollande : cela change selon les goûts, & la teinture même change selon l'eau & l'air des endroits où on la fait.

* Ceci est contre la premiere & troisiéme Stance de la *Rome Ridicule de S. Amand.*

† Quelque miserable Ruisseau que soit cette prétenduë Riviere, elle fait quelquefois bien du mal : par exemple, en 1579. elle s'enfla si fort en une nuit, qu'elle inonda presque tous les Villages circonvoisins, avec une grande partie du Fauxbourg S. Marceau. Il y eut plusieurs personnes noyées, & le dommage qu'elle causa à Paris fut estimé plus de deux cens mille livres, sans compter le dégât qu'elle fit à la Campagne.

ꝗ Quoi qu'en général la biere ne vaille guére à Paris, celle des Gobelins est la moins mauvaise : c'est un régal en Eté, & on en presente dans les bonnes Maisons pour se rafraîchir.

XCIII.

Uni- Quelle étrange Encyclopedie *
sité. De Gueux à ceinturons pendans ?
Que de Cuistres & de Pédans ?
Que de Rossignols d'Arcadie ?
Que de Grimauds épousetez ?
Que de Philosophes crottez ?
Que d'*in Sacris* à tête verte ?
Je croi qu'en dépit du Destin
La Sorbonne a couchée ouverte,
Tous ces Anes parlent Latin.

XCIV.

Lâchons ici § nôtre Eguillette
Col- En mémoire de ce Saint Fou
: des Qui se fit casser le genou
uites. Pour avoir la jambe mieux faite;
C'étoit un plaisant Rossignol
Que ce Patriarche Espagnol † ;
Mais que ses Heritiers sont rogues
D'où vient qu'étant si triomphans,
Ils sont devenus Pedagogues,
Et Foüetteurs de petits Enfans ?

* Mot Grec qui veut dire proprement le cercle de toutes les Disciplines, & marque l'enchaînement qu'elles ont l'une avec l'autre.
§ Le College des Jesuites s'appelloit autrefois le College de Clermont, à cause d'un Evêque de Clermont qui le fonda. Les Jesuites pour lui donner plus de lustre, l'appellent presentement le College de Loüis le Grand.
† Ignace Loyola, Fondateur de cette Compagnie, étoit un Gentilhomme de Biscaye. Il fut blessé au siege de Pampelune que les François firent en 1521, d'un coup de canon qui lui fracassa la jambe.

XCV.

Je ne donne point de croyance
A toutes sortes de Discours,
Je sai que la Vertu toûjours
Est sujette à la Médisance;
Qu'on les nomme Assassins des Rois
Marchands de bled, Marchands de bois,
Et préparateurs d'Antimoine:
Cela s'excuse sur le champ,
Si l'habit ne fait pas le Moine,
Le mal ne fait pas le Méchant.

CXVI.

La Sorbonne. ARMAND repose en cette place †
Qui nous regarde de travers;
Joignons quelques-uns de nos vers
A quelques-uns de sa Carcasse.
Pourquoi fit-il bâtir ce lieu
Moitié pour lui, moitié pour Dieu?
Est-ce afin que chacun contemple
Son beau ménage ou son orgueil?
Ou n'est-ce point pour lui le Temple
Aussi-bien comme le Cercueil?

† Le Cardinal de Richelieu fit rebâtir magnifiquement le College & l'Eglise de la Sorbonne. Dans celle-ci il se fit un superbe Tombeau où il est enseveli, & qui occupe presque la moitié de l'Eglise. Il est de marbre blanc & noir, artistement travaillé, & enrichi de Statuës, d'Inscriptions, & autres ornemens de Sculpture.

LXXXIII.

Tous vos gros Gueux en sont bien aise ;
Jamais ils n'ont eu si bon tems,
Ils vivent là gais & contens
Comme des Matrones d'Ephese *.
Pour moi dans ce Païs blessé
Je croi que tout est renversé ;
Qui vit jamais telles manieres ?
Dans tous les Etats trop Royaux
Les Nobles sont dans des Chaumieres §,
Ici les Gueux dans des Châteaux.

M 5

* On ne peut pas comprendre ce que l'Auteur a voulu dire par Matrones d'Ephese, celle de Petrone passoit ses jours en soûpirs & en larmes dans le Tombeau de son mari. Il est vrai qu'elles s'en consola dans la suite, & en épousa un autre. Ce que je puis conjecturer, c'est que l'Auteur a pû avoir en vûë les Ephesiens en général, qui étoient fort voluptueux & effeminez, jusqu'à établir une loi, qui disoit : *Nemo nostrum frugi esto, aliàs cum aliis ejiciatur* : Le premier qui passa par la rigueur de cette loi, fut le célébre Philosophe Hermodorus qu'ils exilérent, parce qu'il vivoit plus sobrement qu'eux.

§ L'Auteur attaque ici le Gouvernement trop Despotique, dont une des premieres maximes est de ruiner la Noblesse. La France en fait plus de nouvelles qu'aucun autre Roiaume. Dans les Provinces les Maisons des Gentilshommes de Campagne sont fort délabrées, aux environs de Paris tout est beau & riant.

XCIX.

Le Jet d'eau du Grand Jardin.

Morbleu ! qui n'auroit pas envie
De dire à ce grotesque objet ?
Non, je n'ai jamais vû de Jet
Plus extravagant en ma vie.
Que ce vilain poisson d'airain
Dans le bras du monstre marin §
Fait le fantasque & le farouche !
Mais Dieu ! qu'ils sont tous deux mal-nez !
Ce que l'un pisse par la bouche,
L'autre l'avale par le nez.

C.

L'Abbaye de S. Germain.

Dix Vers, de grace, à l'Abbaye,
En faveur de l'Abbé Pansu ;
Ce brave Prélat est issu
De Royale Galanterie † :
Ces trois Pyramides à jour *
Que je voi là tout à l'entour
Me causent bien de la surprise ;
Au nom de Dieu, pourquoi met-on
Trois Clochers dessus une Eglise ?
Un Cabaret n'a qu'un bouchon.

§ Le Jet dont il est parlé ici, est dans un des Jardins du Luxembourg. C'est un Triton qui tient entre ses bras un Dauphin, qu'il regarde le visage tourné vers le Ciel, de sorte que selon que le vent souffle, l'eau qui tombe de la gueule du Dauphin, tombe souvent sur le nez du Triton.

† L'Abbé de S. Germain de ce tems-là, étoit de la Maison de Verneüil qui tire son origine de Henri IV. & d'une de ses Maitresses Henriette Balzac-d'Antragues.

* Ces trois Pyramides sont les trois Clochers pointus qui sont sur l'Eglise.

CI.

Les petites Maisons.

Enfin donc puisque sans reserve
Dessus tout nous satirisons,
Allons aux petites Maisons §
Faire un dernier effort de verve :
Par complaisance ou par pitié,
Nous lui devons cette Amitié
Dedans notre mélancolie ;
Car aprés tout, où pourrions-nous
Mieux achever notre Folie
Que dedans la Maison des Foux ?

CII.

Maison ordinaire & commune
Des Gens privez du sens commun ;
Fameux Hôpital, où chacun
Reconnoît pour Soleil la Lune :
Célébres Petites-Maisons,
C'est avec de bonnes raisons,
Que ma Muse te rend hommage ;
Mon métier veut cela de moi,
Car il n'est Poëte si sage *,
Qui ne tremble en parlant de toi.

§ L'Hôpital des Foux au bout du Fauxbourg Saint Germain, on l'appelle ainsi à cause des petites loges où l'on renferme ceux qui ont perdu le sens. Rien de plus commun à Paris, que de dire d'une personne qui fait quelque folie, qu'il faut l'envoier aux petites Maisons.

* L'Auteur veut dire que pour être bon Poëte, il faut être un peu fou. Nos vieux Gaulois appelloient autrefois les Poëtes, FATISTES, d'où est venu le mot de Fat. J'ai vû autrefois à Paris un fou aux Petites-Maisons, qui faisoit de trés-jolis vers, dont il régaloit ceux qui venoient voir cet Hôpital.

CIII.

Pour couronner nôtre Satire
En homme d'Honneur & de Bien,
Disons que nous n'avons dit rien
Au prix de ce que l'on peut dire:
Satisfaisons-nous toutefois,
Et sans parler du mal François,
Sonnons tout de bon la retraite:
Quand il s'agiroit de pécher,
La Prudence veut qu'on permette
Ce qu'on ne sauroit empêcher.

CIV.

Adieu donc Ville de Village,
Seigneur Paris en Badaudois *,
J'en dirai moins une autre fois,
Ou bien j'en dirai davantage:
J'arrive au terme limité;
J'ai fait ce que j'ai projetté;
Trois vers finissent ce Poëme;
Qui de trois paye un, reste deux:
Adieu, voici le penultiéme;
Fais le dernier si tu le peux.

* On appelle les Parisiens Badauts, & la Campagne de Paris le Badaudois aussi-bien que le langage qu'on y parle, Ce sobriquet ... a été donné parce que le Peuple de Paris s'attroupe facilement, s'amuse à regarder tout ce qui lui semble tant soit peu extraordinaire; ce qu'on appelle faire le Badaut. Il y a de l'apparence que ce ...t est dérivé des Bagaudes, qui étoient des Païsans rebelles des ...virons de Paris, lesquels s'attrouperent & firent beaucoup de ravage; mais ils furent défaits & exterminez. On croit qu'ils étoient ...npez dans l'endroit où est S. Maur des Fossez, qu'on appelloit ...refois *Castrum Bagaudarum*.

MADRID RIDICULE,

POEME BURLESQUE.

Avec des Remarques Historiques.

*Par le Sieur B***, ci-devant Secretaire d'Ambassade en Espagne.*



MADRID IDICULE.

POEME BURLESQUE.

I.



USE qui sais pincer & rire,
Fleau des Orgueilleux & des Sots;
Viens de tes traits les plus falots
M'aider à faire une Satire:
Je veux aux yeux de l'Univers
Etriller MADRID dans mes vers,
Lui donner aujourd'hui vingt fois les étrivieres;
Le sujet est riche & plaisant,
Laissons-là les graves matieres,
Et n'entonnons qu'un aigre chant.

II.

Vieille Retraite de SOUDRILLES
Qui croupissent dans le Loisir †,
Objet indigne du Plaisir
De la premiere des GOLILLES. *
MADRID, Enfer † de puanteur !
Puis que je me trouve en humeur
D'ébaucher ton Portrait d'une noire
Peinture,
Je veux si bien te dessiner,
Qu'à chaque trait de ta Figure
Chacun te puisse deviner.

III.

Amas de Barraques fardées *
Tu n'inspires que du chagrin ;
Tes vieux Palais, ni ton grand train
N'adouciront point mes idées :
Tu n'es, selon les meilleurs gouts,
Que Lacs Bourbeux, Vilains Egouts,
Dont le seul souvenir peut salir la mé-
moire :
Ne prétens pas m'en imposer,
Je veux mettre toute ma gloire
A te savoir bien mépriser.

† Les Espagnols, & sur tout ceux de Madrid, sont les gens du monde les plus faineants.

* La Golille est une espece de Hausse-col noir couvert d'une Batiste. Philippe II. en fut l'inventeur. Ce Prince aimoit tant Madrid qu'il n'en sortoit que trés-rarement.

† L'on jette à Madrid toutes les ordures dans les ruës.

* La plus grande partie des maisons de Madrid sont de Bois & de Plâtre.

IV.

Dans cette abîme d'immondice †
Il faut marcher avec compas,
Et s'assûrer de chaque pas
Sur la foi d'un caillou qui glisse,
Quelquefois un peu trop pressé,
Un pied en l'air, l'autre avancé,
Aux dépens de son cû l'on prend laide posture ;
Et toûjours le moindre malheur
Est un pied de vilaine ordure
D'une effroyable puanteur.

V.

Allez & venez par les ruës
Vous rencontrés des Hausse-cous,
De vrais visages de Hibous,
Guidans leurs Chefs comme des Gruës
L'un en guise de Lansquenet,
De ses fourreaux de Pistolet *.
Arpente gravement tout le long de la de la Place :
L'autre plus fier sans se presser,
Vous crie un *gare* avec audace
Vingt pas avant que de passer.

† Les ruës de Madrid sont les plus sales, & les plus mal pavées toute l'Europe.

* Les chausses des Espagnols sont si étroites, qu'elles semblent e colées sur leurs cuisses, & cela a tout à fait la figure de fourreaux de Pistolet.

VI.

Dans les Carrefours & les Places
On voit Cordeliers, Theatins †,
Faire comme des Tabarins
Mille impertinentes grimaces:
A l'exemple d'un Charlatan
Qui pour vendre son Orvietan
Mêle cent Quolibets à cent traits de Satire;
Ces Apôtres sans Mission
Vous font presque étouffer de rire
Même en prêchant la Passion.

VII.

Une quantité miserable
De Carosses dont la moitié
Ne sont que Portraits de Pitié
Font un fracas épouvantable *:
Un pauvre Diable d'Arlequin
Chaussé d'un maigre brodequin,
Sert de tout, de Cocher, de Laquais & de Page
Soit à la Ville, soit au Cours †:
Et deux Mules font l'attelage,
Qui n'ont mangé depuis deux jours.

† Les Jesuites qu'on appelle à Madrid Theatins, se font une affaire particuliere, aussi-bien que les Cordeliers & Capucins, de prêcher dans les Places publiques & aux coins des ruës, où ils font des Sermons à la Maillard & à la Barlette.

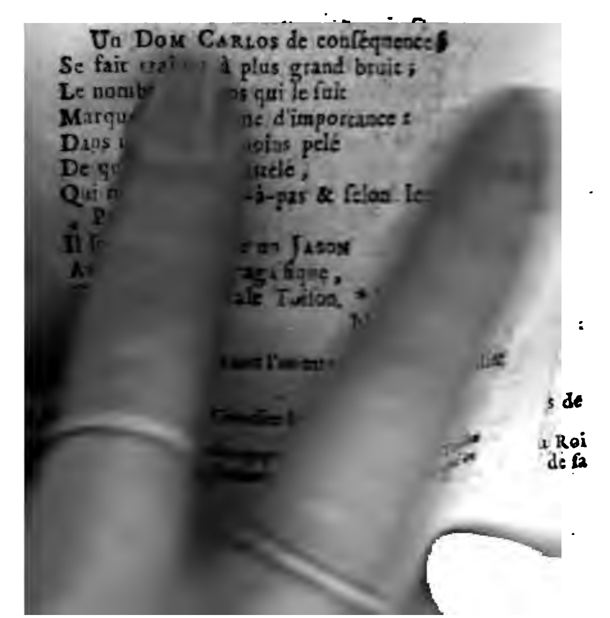
* Les Espagnols soûtiennent qu'il y a plus de Carosses dans Madrid, quoi que médiocrement grand, que dans aucune Ville du Monde.

† Le Cours s'appelle à Madrid El Prado. C'est une Promenade assez médiocre, bordée de deux rangs d'arbres, avec quelques Fontaines.

VIII.

Dans ce Carosse à l'agonie
Dom Quichot † pour se faire voir,
Se promene jusques au soir
Tout confit en Cérémonie :
Son Phaëton crie à la faim ;
Ses Mules ont perdu leur train ;
Il arrive au Logis, & l'on sert sur sa
Table
Un triste Oignon mal préparé
Que le SEÑOR impitoyable
A bien-tôt cuit & digéré.

IX.


Un Dom Carlos de conséquence,
Se fait trai... à plus grand bruit ;
Le nomb... os qui le suit
Marqu... ne d'importance :
Dans u... oins pelé
De q... rtelé,
Qui n... -à-par & selon le
P...
Il ... un Jason
A... agnifique,
... ale Toison.

... s de
... a Roi
... de sa

X.

Plus loin j'apperçois une troupe
De gens armez en Jaquemars ¶
Chaque garde de leurs Poignards
Peut servir à manger la soupe.
L'Espade leur bat les talons,
La Dague pend sur les rognons
D'une façon guerriere & presque inimita-
ble :
Mais je croi que ces Hobereaux
Sont sujets à craindre le Diable,
Ils ont des Croix sur leurs manteaux.

XI.

Ce sont Chevaliers de Saint Jaques
Reste des Anciens Visigots §
Gens fiers comme des Ostrogots
Et qui ne sont que des *Veillaques* †
Ceux-ci sont de Calatrava,
Ces autres sont d'Alcantara *
Tous *plus Nobles encor que n'est le Roi leur Sire* §
Ces Fanfarons me font pitié,
Car, Muse, puis qu'il faut tout dire,
Ce sont des Chevaliers à pié.

¶ Les Chevaliers des moindres Ordres sont fort communs en Espagne. Il y a peu de Secretaires & d'Intendans de grands Seigneurs qui ne soient Chevaliers.

§ Les Espagnols pour la plûpart, se disent descendus de ces derniers Visigots qui échaperent de la Bataille où leur Roi Dom Rodrigo périt, & se retirérent dans les Montagnes des Asturies.

† Veillaque, en Espagnol, veut dire poltron.

* Deux Ordres de Chevalerie en Espagne, outre ceux de la Toison d'or & de S. Jaques.

§ Les Espagnols se vantent d'être *Hidalgos come El Rei, y poco mas*; c'est-à-dire, nobles comme le Roi, & un peu plus.

XII.

Mais finissons la Raillerie,
Mettons-nous sur le *Quant-à-moi*;
Approchons des Gardes du Roi
Pour voir de près *Sa Seigneurie*:
Que ce Prince a de Majesté!
Qu'il est plaisamment fagoté!
Son Coche est l'avorton d'un vieux Carrosse étique: *
Il est là comme en un Etui,
Et je ne croi pas que l'Afrique
Ait de Magot plus laid que lui †.

XIII.

Il est dangereux de tout dire,
Sur tout avec les Souverains;
Si nous tombions entre leurs mains,
Ils nous apprendroient bien à rire;
Ce point est un peu délicat,
N'allons pas ici, comme un Fat,
Lâcher, mal à-propos la bride aux Pasquinades:
Quoi qu'en Païs de Fanfarons,
Ne faisons de Rodomontades
Qu'avec les petits Rodomons.

* Les Carosses du Roi d'Espagne sont faits comme nos coches de [...]ce, couverts d'une toile cirée verte, & fort étroits.
† Ce Poëme fut composé à Madrid en 1697. du vivant du Roi [Cha]rles II. qui étoit un Prince extrêmement laid & mal fait de sa [pers]onne.

XIV.

Voici de toute la Castille
Le plus orgueilleux Animal*
Qui monte sur un beau Cheval
Tient son corps droit comme une quille.†
Les Cheveux gras & bien lissez
Sur les Oreilles retroussez,
La Flamberge qui fend & menace la Bise:
Pour contrepoids un grand Poignard,
Le Manteau d'une vieille Frise,
Qui va flottant en Etendard.

XV.

Qui sont ces Barbes vénérables
Qui marchent en Procession?
C'est la SAINTE INQUISITION,
Ce sont ces suppôts redoutables.*
Oüi, ce sont ces cruelles Gens
Qui font brûler tant d'innocens.
Mais il vaut mieux nous taire ou changer
de langage:
Quiconque seroit assez sot
Pour pincer ces Gens davantage
Pourroit bien sentir le Fagot.

* Le Capitaine des Gardes, qui sont en tout une quarantaine de Hallebardiers en pourpoint & manteaux de méchante serge jaune, avec un petit galon cramoisi de la largeur d'un doigt.

† Les Espagnols se tiennent fort droits à Cheval, mais les genoux racourcis jusqu'au pommeau de la selle, ce qu'ils appellent *à la jenita*.

* On les appelle en Espagnol LOS FAMILIARES DEL ST. OFFICIO.

XVI.

Ce jour de malheureux augure,
De plus d'un Moine gros & gras
Monté sur sa Mule de pas †
M'offre la grotesque figure :
Ici cette Paternité
Fait des Oeuvres de Charité
Dont souvent le prochain reçoit douce allegance * :
Chacun lui vient baiser les mains,
Et de deux doigts sa Réverence
Benit le front des Sots Humains.

XVII.

Mais vous grands porteurs de Marotte,
Pauvres Cabrons †, hommes de Bien
Qui voyez tout sans dire rien,
Pourrez-vous parer cette Botte ?
Vous êtes avides d'argent;
Vos Femmes qui n'ont que du vent,
Paroissent tous les jours plus richement parées:
D'où vient ce grand nombre d'Ecus
Qui les fait aller bien dorées,
Dites, parlez, pauvres Cocus ?

† En Espagne les Moines vont presque toujours sur des Mules.
* La plûpart des Moines d'Espagne servent d'Etalons & de Maqu-eaux ; & lors qu'ils vont par la Ville, quantité de gens se pre-sent devant eux pour recevoir la Bénédiction.
† Cabron en Espagnol veut dire un Cocu commode, & c'est la grande injure qu'ils se puissent dire entr'eux.

XVIII.

Ne pensez pas qu'on vous oublie
Vieux jaloux tout composé d'yeux! *
L'original est curieux,
J'en veux tirer une Copie:
Combien endurez-vous de maux?
Vous n'avez jamais de repos;
Vous ne sauriez souffrir seulement qu'on grimace:
Une Femme aime l'entretien,
Eh! que voulez-vous qu'elle fasse?
Vous ne lui faites jamais rien.

XIX.

Place, place, aux Peaux Tavelées ¶
Ces Visages de Chapelet,
Plus maigre qu'un vieux Récolet
Avec leurs Caboches pelées:
Leur sang trop chaud est morfondu;
Ou c'est l'air qui l'a corrompu,
Et qui dans ce Païs engendre la V...le:
Suez-la bien, vilains Punais,
Je vous engage ma parole
Que vous n'en guerirez jamais.

* Les Espagnols aussi-bien que les Italiens sont horriblement jaloux de leurs Femmes, & sur tout les Vieillards qui en ont épousé de jeunes.

¶ Les Espagnols avouënt eux-mêmes qu'ils naissent presque tous avec la Verole, & leurs Femmes en parlent aussi communément que les autres Femmes parlent de la Fiévre.

XX.

Malheureux Esclaves du Vice,
Enfans malades de CYPRIS,
Tout aura part dans mes Ecrits
Jusqu'au Ch ** & la Ch ***
Messieurs du P **, pour avis
Tenez-vous rarement assis,
Abandonnez le Vin, Truffes, Epice &
Carde.
Tenez bien votre Gravité,
Et sur tout lors qu'on vous regarde
Marchez en Gens de Probité.

XXI.

Tendres sujets de leur envie,
Beaux Anges ¶ qui les guérissant
D'un Amour qui rend languissant,
D'aise semblez perdre la vie:
Ames sensibles, leurs Ecus
Sont ce que vous aimez le plus,
Et le premier objet de toutes vos Caresses:
Sans cet Attrait, ils pourroient bien
Vous pousser de belles Tendresses,
Que vous seriez Femmes de bien.

¶ Les Courtisanes ou Femmes de joie.

XXII.

Canaille qui vivez du Vice,
Recors infames & mutins,
ALGUAZILS * troupe de Lutins,
Des malheureux cruel supplice!
Etrange & dernier fleau de Dieu,
N'attendez pas que dans ce lieu
Je veuille eterniser votre horrible Memoire!
Quelques vilains que soient mes traits,
Mon encre n'est pas assez noire
Pour tracer vos chiens de Portraits.

XXIII.

Voila dequoi la Ville est pleine,
Ce que l'on rencontre en tous lieux;
Voila ce qui choque mes yeux,
Et qui fait l'objet de ma haine.
Tout cela jusques à la Nuit
Fait par les ruës un tel bruit,
Que c'est un pur Enfer où l'on souffre Martire;
Pour moi je conviens avec eux
Qu'ils ont quelque raison de dire
Qu'il n'est que MADRID & les Cieux †.

* Archers & Sergents.
† Proverbe Espagnol, pour dire qu'aprés les Cieux il n'y a point lieu plus agréable que Madrid; mais l'Auteur qui le regarde itôt comme un Enfer, entend le Proverbe d'une maniere toute ferente.

XXIV.

Mais vous, ô Ville de Village *,
Examinons vos Raretés.
Toutes vos singularités
Sont dignes d'amuser un Page.
L'on n'y voit pas un seul Traiteur,
Pas même un chétif Rotisseur,
Et la plus grande encor de toutes les surprises;
C'est qu'au détriment du jarret
L'on y visite cent Eglises,
Et pas un pauvre Cabaret. †

XXV.

Palais *, où deux cens Scaramouches
Vont faire au Roi le pied de veau,
Quiconque peut vous trouver beau
Se sert de Bezicles bien louches.
Ah! quel parfum d'aulx & d'oignons
Exhalent tous ces beaux mignons,
Qui font l'Amour en l'air à ces laides Soubretes †
Et parlant des doigts & des mains,
Semblent toucher des Epinetes,
Ou d'invisibles Claveffins.

* Madrid n'a que des Barrieres au lieu de Portes & point de Murailles.

† Il n'y a pas un seul Cabaret à Vin dans tout Madrid.

* Le Palais du Roi d'Espagne n'est qu'un Bâtiment de pierre de taille fort médiocre, il fut bâti par l'Empereur Charles V. Les grands Seigneurs aussi bien que les moindres Bourgeois, sont tous habillés comme des Scaramouches, & ils sentent tous l'ail & l'oignon.

† Il y a toûjours quantité de gens de qualité dans la Cour du Palais, qui tiennent les yeux attachés sur les jalousies où sont les *Filles de la Reine*, & leur font l'amour en leur marquant toutes les *Lettres de l'alphabet* avec les doigts qu'ils plient en cent manieres *differentes.*

XXVI.

Içi-je cherche une Riviere
Qui porte, dit-on, maint Bâteau,
Et je trouve un chetif Ruisseau
Pas plus large qu'une Goutiére:
C'est donc là le Mançanarès! †
On disoit dans Aranjuès*
Qu'auprés de lui le Tage étoit un pauvre drille:
Marrans, vous vous mocquiez de nous
Puisque sans moüiller la cheville,
On le passe sur des Cailloux.

XXVII.

Un grand nom souvent nous impose;
Et de loin un bruit decevant
Fait d'une Mouche un Elephant,
Et toûjours d'un rien quelque chose:
Pour moi comme un franc Etourneau
J'aurois crû que ce filet d'eau
Fût presque un bras de Mer qui traversât l'Espagne;
Et que le Danube & le Rhin,
Ces fameux Fleuves d'Allemagne,
Devoient lui baiser l'Escarpin.

† Petite Riviere qui passe au bas des jardins du Palais.
* Maison Roiale où le Tage passe, & où l'Auteur avoit aussi passé allant à Madrid.

XXVIII.

Mais Muse, changeons de Langage
J'apperçois un superbe Pont §,
Sur qui vingt Broüettes de front
Pouroient passer, & davantage.
La peste, qu'il fait l'entendu !
Mais si mon conseil étoit crû
Il n'auroit pas long-tems cette morgue
si fiere :
Ma foi je veux être pendu,
Si, pour avoir une Riviere
Ce Pont n'étoit bien-tôt vendu.

XXIX.

Qu'elle est donc cette Métairie
Que l'on voit sur le bord de l'Eau ¶.
Comme ici Chaumiere est Château,
N'est-ce point la Ménagerie ?
Oui, c'est la Casa del Campo ¶
Qui ne paroîtroit qu'un zéro
Aprés ce beau lieu que l'on voit à Ver-
sailles :
Que son Bâtiment est gredin !
Il renferme dans ses Murailles
Moins d'Animaux que son Jardin.

§ La Puente de Segovia. C'est un des plus beaux Ponts
'Europe. Philippe II. dépensa cinq cens mille Ducats à le faire
ir sur une méchante petite Riviere.
¶ C'est une chetive Maison de Plaisance sur le bord du Mançana-
ès. Son Jardin est une espece de solitude où les Amoureux trans-
le Madrid vont passer les jours & les nuits à rêver.

XXX.

Plus loin au pied de ces Montagnes
Paroît le noble ESCURIAL,
Où DOM JAPHET ET FOUCARAL †
Firent jadis maintes Campagnes.
MUSE, nous nous trompons tous deux;
C'est le plus grand de tous les vœux *
Qu'ait jamais fait un Roi qui craint mort
telle Entorse:
Mais ce pouilleux fils d'Empereur
Pour faire un vœu de cette force
Devoit avoir diablement peur.

XXXI.

ARSENAL plein de Babioles †
Où l'on entre par six Guichets,
J'incague vos Colifichets,
Dépouilles de vingt Picrocholes:
On y voit le Sabre à ROLAND
Ce Fier-à-bras, ce Vert-galand,
Ce Doyen des Neveux du bon Roi
CHARLEMAGNE:
Qui d'un seul coup de Durandal *
Sans mettre bravoure en Campagne
Vous pourfendoit homme & Cheval.

† Philippe II. & Philippe III. que l'Auteur nomme ainsi par dé-
on, à cause que ces deux Princes n'alloient jamais à la guerre,
ne sortoient de Madrid que pour aller à l'Escurial.

* Philippe II. qui fut mangé des poux, craignoit tant que son
mée de Flandres ne fut battuë, que dès qu'il eut appris qu'elle a-
it gagné la Bataille de S. Quentin, il fit vœu de n'aller jamais à
guerre, & de bâtir ce Monastere qui lui coûta prés de six mil-
ns d'Or.

† L'Arsenal de Madrid n'est rempli que de bagatelles, excepté
e paire d'Armes completes qui sont d'or enrichies de rubis &
meraudes; le reste ne vaut pas la peine d'être vû. Ces Armes
t été envoyées au Roi d'Espagne par l'Empereur Leopold son
icle & son Beau frere.

* *Durandal* est le nom que les anciens Romanciers donnent à l'é-
de Roland.

XXXII.

L'on y garde aussi l'Allumelle
Du fameux CID Matamoros †
Cet Enragé qui dans BURGOS
Occit le Pere à la Donzelle :
Il fit aux Mores tant de peur
Que trois de leurs Rois, de fraieur
Se mirent à genoux, lui baiserent la [illegible]:
Et je crois que s'il l'eut voulu,
Il s'en fût fait, & sans Culotte,
Très-humblement baiser le cu.

XXXIII.

Dans une boete est la Cuirasse
Dont le dernier Roi Grenadin
Qui n'étoit pas plus grand qu'un Nain,
Couvroit sa petite Carcasse *.
C'étoit un plaisant *goguelu*
Que ce petit Roi Mammelu
Qui fit tant le mutin & n'étoit qu'un
Gavache :
Avant de rendre son Château
Ce Marran tranchoit du *Bravache*,
Mais depuis pleuroit comme un veau.

† C'est le Cid Ruy-Dias, autrement Dom Rodrigue de Bivar [illegible] tua le Comte de Gormas Pere de Chimene sa maitresse ; il [illegible] prisonniers trois Rois Mores dans une Bataille, qui se jetterent à ses pieds & l'appellerent CID, c'est à dire Seigneur en [illegible]. Matamoros veut dire tueur de Mores.

* Mahomet Boabdily dernier Roi de Grenade, étoit si petit, que [illegible] Espagnols l'appelloient EL REY CHIQUITO, c'est à dire le [illegible]s-petit Roi : Mariana rapporte dans son Histoire d'Espagne, [illegible]e ce Prince étant sorti de Grenade après l'avoir renduë à Ferdinand & Isabelle, s'arrêta tout court, regarda long-temps la Ville [illegible] le Château de l'Alhambre, & se mit à pleurer comme un Enfant.

XXXIV.

Faisons un tour à cette Place
Qu'on nommé la PUERTA DEL SOL †
Nous y verrons maint Parasol,
Et nous y boirons à la glace :
MUSE, vois-tu ce Marmouset
Avec son nez à Camouflet,
Juché si plaisamment au haut de la Fontaine ?
C'est cet Empereur si fameux *
Qui courut tant la Prétentaine
Et finit ses jours comme un gueux.

XXXV.

Ici se gobe la fumée
Des Politiques raffinés ;
Que ces Faquins sont bazanés,
Et qu'ils ont la mine affamée !
C'est ici que le Savetier †
Oubliant quel est son métier
Vient faire en se quarrant l'homme de consequence ;
Et parlant d'Affaires d'Etat,
Veut réformer par sa prudence
Le Ministre & le Potentat.

† C'étoit autrefois une des portes de Madrid, mais depuis qu'on a agrandi la Ville, c'est une Place où s'assemblent les Nouvellistes & les Politiques.

* Charles V. que les Espagnols appellent *El Cavaliero Andante*, c'est-à-dire le Chevalier Errant. La Pension qu'il s'étoit réservé en abdicant ses Etats, lui fut si mal paiée deux ans avant sa mort, qu'il manquoit souvent du nécessaire.

† Il n'y a personne à Madrid (pas même les Savetiers & les Porteurs d'eau) qui ne se pique d'entendre la Politique à fonds.

XXXVI.

Mais voila cinq heures sonnées ;
Il est tems d'aller au CORRAL ‡
Sommes-nous donc au Carnaval
Pour voir ces Masques assemblées ¶.
Que ce Theatre est Saugrenu !
Que ce Bouffon est ingénu ! §
Qu'il pousse sottement une sale Hyperbole !
Ce n'est qu'un impudent Coquin,
Qui mériteroit qu'une gaule
Lui repassât son Marroquin.

XXXVII.

Sortons de ce Tripot infame ;
Tournons vers la PLAÇA MAJOR ¶
Nous y serons à tems encor
Pour y voir casser mainte lame :
Que ces RODRIGUES sont fougueux !
Nos Gascons sont bien plus fins qu'eux ;
Ils font en tems & lieu peter la Gasconade :
Mais diantre ils ne sont pas si veaux
De s'aller, par pure boutade,
Faire éventrer par des Taureaux.

‡ On appelle ainsi à Madrid les deux endroits où l'on jouë la medie. Les Theatres ne sont pas plus beaux que ceux des Batte rs à Paris.

¶ Il y a dans un coin du Coral un petit Echafaut en Amphitea qu'on nomme *El Hurno*, c'est-à-dire le Four, où les Femmes oie se placent ensemble, & il y en a toûjours plus de deux cens fois.

§ C'est un des Acteurs qu'ils appellent *El Gracioso*, & qui droit de la Piece le plus tragique, vient dire cent sottises pour e rire les Spectateurs.

¶ C'est la grande Place de Madrid, où se font les Combats de ureaux.

XXXVIII.

Tu-Dieu ce n'est point raillerie ;
Dom Diegue a brisé son *Lançon* †.
Et l'Animal dedans l'Arçon
Lui met ses Cornes de furie ;
Voila le Cheval écrasé,
Le Señor en est renversé,
Le Taureau mugissant le prend par
la Croupiere,
Et malgré sa Dague & son Fer,
D'une épouventable maniere
Le fait piroüetter en l'air.

XXXIX.

Ces Morisques sont pleins de rage
En voila déja trois de morts ;
Il faut avoir le Diable au Corps
Pour s'exposer à ce Carnage :
La Canaille n'en pleure pas
Pourvû qu'on mette Taureau bas,
Car dans Taureaux occis elle aura
dequoi frire *
Pour voir tant de gens échinés
Ces Marauts ne s'en font que rire,
Et n'en sont pas plus étonnés.

† C'est ainsi qu'ils appellent une espece de demi-Pique avec quoi
s attaquent les Taureaux avant que de mettre l'Epée à la main.
* Tous les Taureaux qu'on tuë dans la Lice sont pour la populace
qui en fait ses choux gras.

XL.

C'est assez vû de choses rares
Retirons-nous à nôtre *Estau* ;
Ah ! j'entens racler le Boyau,
Et jurer cinq ou six Guitares !
Marchons un peu plus doucement,
Ou bien arrêtons un moment,
Pour entendre à loisir la belle Sérénade !
Mais une exécrable DUEGNA
M'a tout couvert de Marmelade
En me criant un *Agua-va*. †

XLI.

Ah ! parbieu c'est de la plus fine
Qui puisse saisir l'odorat !
Que BELZEBUT sur son grabat
Puisse enfiler la Gourgandine !
La Chienne m'a tout empesté,
Et mon habit passementé
D'une façon nouvelle & de la plus complete.
Je croi qu'aidé de LUCIFER,
Ce monstre a pris cette Civette
Dans les Latrines de l'Enfer.

† C'est-à-dire, *Gare l'eau* ; mais ces méchantes Vieilles ne
le disent bien souvent qu'aprés avoir jetté leur potée sur quelqu'un.

XLII.

Mais Muse, gagnons la guerite
Sans aller chez l'Ambassadeur †:
Il riroit de notre malheur
S'il nous voyoit courir si vite:
Bon nous voici chez un Ami;
Un Valet n'ouvre qu'à demi
Qui me dit de *Rebus* une ample Kirielle;
Il me prend pour un Gadoüard
Qui vient rallumer sa chandelle
Que le vent éteint par hazard.

XLIII.

Revenu de cette surprise,
Il me reconnoît à la fin;
Il s'informe de mon Destin,
Moi je veux changer de chemise:
Le cœur bondit à deux garçons;
Le Maître vient en calleçons,
La Flamberge à la main, la Dague sous l'aisselle:
Mais il sent l'Ambre en un moment
Dont la Vieille sempiternelle
M'a parfumé si proprement.

† L'Auteur à qui cette avanture arriva réellement comme il a écrit, étoit alors avec un Ambassadeur à Madrid.

XLIV.

D'abord il rit de l'avanture ;
Et n'osant me joindre de près
Il ordonne à tous ses Valets
D'aller dégraisser ma figure :
Ils me conduisent dans un Bain
Où je me couche tout soudain
Comme un Pourceau bourbeux se cou-
che dans son Auge.
Puis m'aiant lessivé la peau,
Ils m'apportent de l'eau de Sauge ;
Pour débarboüiller mon Museau.

XLV.

Enfin aprés maintes lavûres
On me rend net *comme un Denier* ;
Dom Francisco * tout le premier
M'apporte quelques Confitures ;
Il fait servir le Chocolâ ;
Il me raille sur la Duegna ;
Et je prens, malgré moi, le tout en pa-
tience.
Ensuite il me fait mettre au Lit,
Où sur ma malheureuse chance
Je rêvasse toute la Nuit.

* C'est le nom d'un Chevalier de Calatrava ; Ami de l'Auteur.

XLVI.

Madrid, Cloaque d'immondices !
Séjour déteſtable & puant !
Dont plus d'un Prince Chathuant *
Faiſoit autrefois ſes Délices :
Je voudrois par cent traits divers
Te timpaniſer dans mes Vers
On ne hume chez toi que M*de ou que
Pouſſiére,
Puis qu'il faut avoir ſous le Né
A tout moment la Tabatiére
Pour n'être pas empoiſonné.

XLVII.

Muse, finiſſons la Peinture,
Et quittons cet infame Lieu ;
Moines, Cocus, Duegnas, *adieu*,
Demain je cherche une Monture :
Plûtôt que de n'en pas ſortir,
Belzebut me viendroit querir,
Et j'aimerois autant être dans ſon Em-
pire.
Tant j'ai pour vous conçû d'horreur,
J'aurois mille choſes à dire,
Mais l'abondance me fait peur.

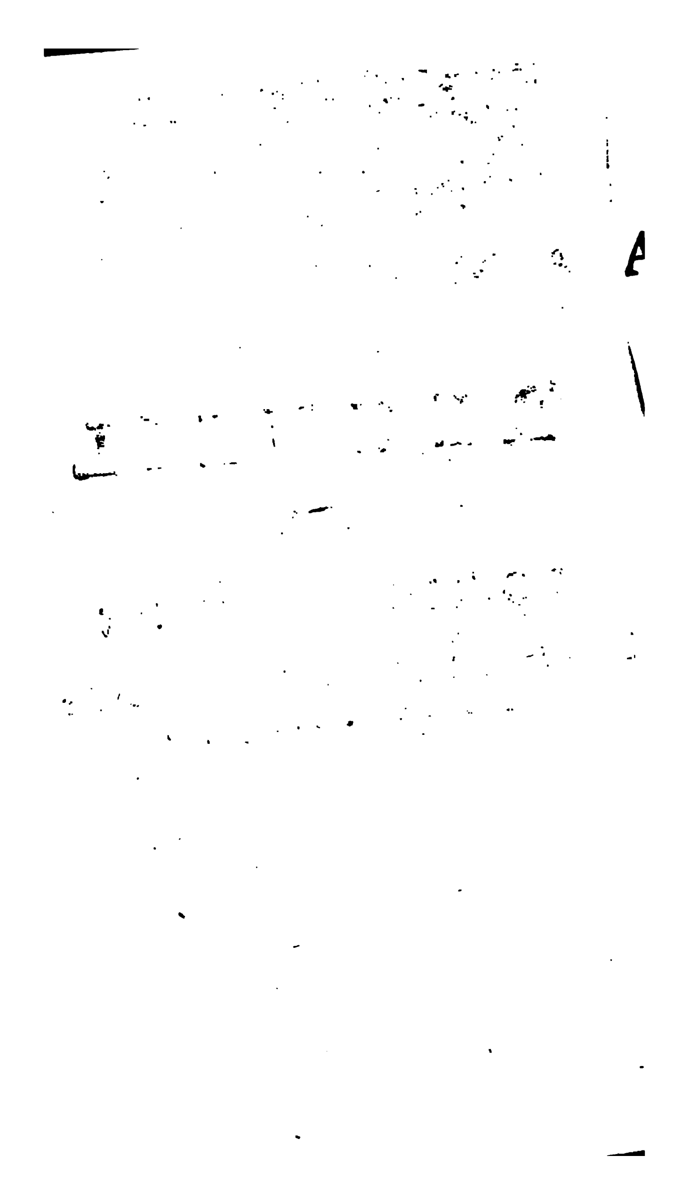
* Philippe II. Philippe III. & Philippe IV. étoient des Princes laids, ils aimoient extrémement le ſejour de Madrid.

RECUEIL

DE

POESIES CHOISIES

Du Sieur de B*** ci-devant Secretaire d'Ambaſſade en Eſpagne.





Mr LE COMTE DE D***.

Pour lui demander sa Protection.

O D E.

TOut bon ou méchant Ecrivain ;
Selon le Poëtique Usage,
Cherche, & bien souvent cherche en vain,
Un vrai MECENE à son Ouvrage.

La Race de ces Protecteurs
S'étoit jadis fort répanduë ;
Mais au grand regret des Auteurs
Elle semble aujourd'hui perduë.

Dans notre Siécle malheureux
Faire des Vers, écrire en Prose,
C'est le moyen de mourir gueux :
L'Esprit nous produit peu de chose.

Qu'importe ? je cherche un soûtien
Qui puisse me faire connoître ;
Ah ! COMTE, que je voudrois bien
Vous prier de le vouloir être !

De grace, feriez-vous fâché
Qu'on vous fît femblable priere ?
Je me trouve fort empêché,
Que me confeillez-vous de faire ?

C'eft peut être trop me flater :
Mais il faut que je le confeffe,
Vos bontez femblent m'inviter
A prendre cette hardieffe.

J'ofe donc vous le demander
Ce bien après quoi je foûpire ;
Vous n'avez qu'à me l'accorder,
Et j'ai tout ce que je défire.

Pour célébrer de grands Exploits
D'autres fur un ton magnifique
Ont chanté LA F** aux abois,
Et pris la Trompette héroïque.

Ma MUSE pour de fi hauts tons
A la voix foible & trop petite :
Je veux vanter dans mes Chanfons
Votre Efprit & votre Merite.

Je m'applaudis d'un fi beau choix ;
Vos vertus vraiement heroïques
Sont les mêmes qu'eut autrefois
Le Patron des MUSES ANTIQUES.

Le Frere des favantes Sœurs
Ajufte vos Vers fur fa LYRE ;
Et vous charmez par leurs douceurs
Jufqu'au Dieu qui vous les infpire.

O que les miens auroient d'attraits
Si vous animiez mon Génie!
Et que mes champs seroient parfaits,
Si vous regliez leur armonie!

Leurs tons justement concertez
Charmeroient toutes les Oreilles:
Un Auteur que vous écoutez
Ne peut que dire des merveilles.

Voyez pour la premiere fois
L'Essai d'une MUSE nouvelle,
Et pour fortifier sa voix,
Daignez prendre un peu de soin d'elle;

Le plus Bel esprit inconnu
Languit toûjours dans la poussiere
Et si le mien est soûtenu,
Il peut pousser loin sa Carriere.

Je sens je ne sai quels transports,
Toute mon Ame en est émue:
Mais que peuvent tous ces ressorts
Si quelque main ne les remue?

On ne doit qu'au grand MECENAS
Les Vers de VIRGILE & d'HORACE,
Et si vous n'assûrez mes pas,
COMTE, je tombe du Parnasse.

Je compte plus sur vôtre appui
Que sur le DIEU qu'on y révére;
Vous pouvez plus faire que lui,
Il ne tient qu'à le vouloir faire.

EPITRE BURLESQUE

A MADEMOISELLE H**. DE V*.

Sur son Voyage des Bains d'Aix en Savoye.

SALUT à l'aimable CONSTANCE *
Fleur des Huguenots de France
Avant que Louïs DIEU-DONNE'
La Messe leur eût ordonné:
Ce Monarque (par Parenthese)
Mit maints Chrêtiens mal à leur aise
Qui moult bien s'en seroient passé;
Si chez eux leur eût laissé
La Liberté de chanter Pseaumes,
Comme on fait en d'autres Royaumes;
Et de faire rôtir marons
L'Hiver en soufflant leurs Tisons.
Mais la Parenthese finie,
Je voudrois bien, Dame H**le,
Savoir si souffrîtes grand mal
En Litiere ou sur l'Animal
Qui voituroit votre ISABELLE †
Pour une Soubrette assez belle,
Propre à chanter à l'Opera,
Ou l'employer... *Et cetera.*
Dites nous aussi sans feintise
Comme notre illustre Marquise
Se trouva dans son chaud Brancard
Si point ne courûtes hazard

* C'est son nom de Batême.
† Fille de Chambre assez jolie, qui chante passablement bien, & qui montoit un petit Bidet.

De verser dans un tas de fange ;
Ou si, par malheur, la Fontange
De l'un de Messieurs vos Mulets
Dont on auroit fait mains Plumets,
Fut prise par quelques Réïtres
Qui sont tous Caimans ou Belitres,
Et souvent comme vrais Voleurs
Dévalisent les Voyageurs......
J'en étois-là, Belle CONSTANCE,
Lors que dans notre Résidence
Quelqu'un est venu promptement
Heurter à l'huis fort brusquement :
C'étoit une gente Pucelle,
Ou, pour le moins, soi disant telle,
Qui trottant par monts & par vaux
Sans craindre Brigans ni Ribaux,
(Comme par LA GRANDE BRETAGNE
Sans Compagnon, ou sans Compagne
Les Pucelles trottoient jadis
Du temps du bon Prince AMADIS)
Nous ramenoit la Haridelle
Qui voituroit votre ISABELLE,
Quand nous laissâtes tous pleurans
Comme font les pauvres Amans
Qui sentent mortelles angoisses
En quittant leurs cheres Maîtresses :
Or donc cette Pucelle, ou non,
Sans craindre le *Qu'en dira-t-on*,
Nous apporta votre Missive
Qui moult sentoit l'huile d'Olive ;
Et je croi que quand l'écriviez
Du Thon à l'huile vous mangiez :
Ou prîtes la peine peut-être
D'en répandre sur cette Lettre,
Afin que pussions deviner.
Que très-bien aviez sû dîner.
Quoi qu'il en soit, votre écriture
O 2

Nous mit l'Esprit hors de torture,
Et nous apprit (graces à Dieu,)
Qu'étiez arrivée en bon lieu *
Sans être morte ni malade
De votre rude Calvacade ;
Sans que personne eût trébuché,
Pas même seulement bronché :
De cela tous aises nous fûmes,
Et tous à votre santé bûmes,
Exceptés nos jeunes Anglois,
Gens de cœur dur comme Iroquois.
Mais, à propos, Dame qu'on aime,
Vous êtes bien dure vous-même ;
Quoi donc ! vous avez eu le cœur
D'oublier votre Serviteur
Sans lui commander chose aucune !
Avez-vous contre lui rancûne ?
Ou croiez-vous qu'il soit content,
Et prenne pour argent comptant
Quand vous lui direz : Dom Henrique,
† *J'étions en Taverne Publique,*
Et dans un Poesle ardent & chaud
Je n'ons pas toûjours ce qu'il faut
Pour écrire à ceux qu'on estime,
Soit en Prose, ou bien soit en Rime ;
Tout cela ne fait rien pour vous ;
Je n'en suis pas moins en courroux,
Par la Mort !.... mais j'ai l'Ame bonne ;
Allez, allez, je vous pardonne,
Par tel si, que dores-en-avant
Nous écrirez, & trés-souvent.
Bien vous dirois quelque Nouvelle,
Mais c'est de quoi peu je me mêle,
Je vous apprendrai seulement

* A la Dinée. † Patois de Paris.

Qu'hier à huit heures justement
Partit en voiture un peu rude
Le bon Marquis de R***de,
Et cet illustre Béquillard,
Qui sait plus que manger le Lard,
Que n'ai pas l'heur de bien connoître;
Devant vous doit demain paroître
Béquillant, en justaucorps gris,
Comme on béquille dans Paris.
Toute notre chere Famille
Se porte bien, va sans béquille,
Et notre Ami le Sieur D*lons
A l'appetit & les pieds bons;
† SIR WILLIAM ne lui céde guére
Soit sur l'une ou l'autre matiére;
SIR JOHN au manége est rétif
Sous prétexte qu'il est poussif.
LISETTE ¶ est toûjours étourdie;
Fait enrager Dame SYLVIE §
A force de trop gambader.
Et souvent veut la gourmander:
Mais l'autre étant des plus altieres,
La menace des étrivieres;
Et si l'on ne l'adoucissoit,
Ne sai ce qu'en arriveroit.
C'est tout, si j'ai bonne Mémoire;
A vos santez nous allons boire,
On meurt de chaud, en vérité:
Apprenez-nous par charité,
Comment avec tout l'Equipage
Avez fini votre voiage.
Fait à l'Hôtel de T**tin,
Du mois qui suit celui de Juin
Le vingt & huit; mal à mon aise
Dans mon Taudis plus chaud que Braise.

† Noms de deux Gentilshommes Anglois.
¶ Petite Chienne de Mademoiselle H**.
§ Grosse Chienne de Mr. le Marquis d'Ar**.

APOSTILLE.

Comme je scellois cette Epître,
Votre bon Muletier à titre,
Qui sans doute a son sobriquet *,
Vient de nous donner un Paquet
Qui nous apprend de vos nouvelles,
Que trouvons moult bonnes & belles,
Et dont moi votre Serviteur
Me réjouïs de tout mon cœur.
Ce Muletier, quoique docile,
Ne demande qu'à faire *Gile*
Il faut donc vous dire *Bon soir*,
Et Bonne nuit, jusqu'au revoir.

* Son Nom que je ne sai pas.

AVIS DE CASSANDRE

FILLE DE PRIAM.

AUX ANGLOIS ET AUX HOLLANDOIS

Sur le grand nombre de Moines défroqués qui se retirent dans la Grande Bretagne & dans les Provinces-Unies.

Stances Irregulieres.

Contre ILION la Grece conjurée,
Aprés dix ans de vains efforts
En renversa les Murs, en pilla les Tresors
Par une Paix qu'en France on nommeroit fourrée.

Le Rusé Transfuge SINON
Instruit par les Conseils d'un Esprit Jesuite*,
Pour la faire tomber aux mains D'AGAMEMNON
S'y glissa sous l'habit d'un zélé Proselyte.

Il y prêcha si bien, si pathétiquement,
Que la Multitude ignorante
Jusqu'au pied des Autels conduisit l'Instrument,
Qui favorisa la Descente.

Alors un peu trop tard la Ville toute en feu,
Vit de ces Grecs zélés la noire perfidie,
Si les Romains † un jour joüoient le même Jeu,
CASSANDRE vous prédit qu'il faut qu'on s'en défie.

O 5

* Ulysse.

† Les Catholiques Romains qui voudroient avoir détruit to les Protestans.

Contre les Stances Héroïques.

JE vous plains, Stances Héroïques,
Qui servez aux Panégyriques,
Chacun d'abord vous veut avoir,
Vous êtes par tout bien venuës,
Mais aussi-tôt qu'on vous a vûës
On ne sauroit plus vous revoir.

Contre les pompeuses fornetes
De nos plus illustres Poëtes,
Mon esprit s'est toûjours cabré:
Leurs grands Vers me sont incommodes;
Et je me moque de leurs Odes
Couvertes de papier marbré.

Les Bagatelles éclatantes
Qui sont dans ces feüilles volantes
Eblouïssent l'esprit d'un sot:
En les lisant il les admire;
Mais tout le monde a beau les lire,
On n'en retient pas un seul mot.

Ces Auteurs dont l'ame superbe
Croit être au-dessus de MALHERBE,
Font des Vers apparemment beaux;
Ce ne sont que des Rapsodies
De ses Expressions hardies,
Et de misérables Lambeaux.

Leurs loüanges trop étenduës,
Et qui se perdent dans les Nuës,
Ne se donnent point à propos:
Que ne suit-on la noble trace
Du libre & généreux HORACE,
Qui savoit loüer ses Héros?

Les Vers de ces Auteurs avares
Pour des termes durs & barbares
Sont rebutés des gens de Cour :
Leur *Permesse*, leur *Hippocrene*,
Et cent mots dont une Ode est pleine
Ne dévroient plus paroître au jour.

L'Ode est une chose importune,
C'est en voir cent que d'en voir une,
Il faut l'avouer avec moi ;
Puis que l'Auteur le plus habile
Ne sait que sur un même stile
Loüer les actions d'un Roi.

Il est plus craint que le Tonnerre,
C'est toûjours un foudre de guerre
Il est plus Mars que le Dieu Mars ;
Ses Ennemis n'osent l'attendre,
C'est un Achille, un Alexandre,
Et lui seul vaut tous les Cesars.

Ce Roi dés sa tendre Jeunesse
Passe Salomon en sagesse,
Nestor lui céde avec raison ;
Enfin tous ces Auteurs de marque
Ne sauroient loüer un Monarque
Qu'avec quelque Comparaison.

PORTRAIT DE MADEMOISELLE DE L**.

BEl Enfant de vingt ans drû comme Pere & Mere,
Aimable comme un Ange ou deux,
Que le fils de celui qui sera ton Beaupere
Se pourra dire un homme heureux!

Ils ont fait de leur mieux ceux qui t'ont mise au Monde
Et t'ont faite avec tant d'appas,
Que s'ils vouloient tâcher d'en faire une seconde
Je croi qu'ils ne le pourroient pas.

Ton visage est divin, & ta taille est divine,
Enfin tout ton corps est divin:
Et si l'on doit juger de l'Esprit par la mine,
Tu dois en avoir du plus fin.

Si les Tresors cachez & les Tresors visibles
Sont dignes des desirs d'un Roi:
Tous nos jeunes Galants seront des insensibles
S'ils ne courent les champs pour toi.

Mais pauvres malheureux! si l'Infante L**
Que vous adorez à genoux
A vos cruels tourmens se rendoit endurcie,
Helas! que sera-ce de vous!

De chagrin, de douleur vous mourrez tous sans doute,
Pas un de vous n'échapera :
O trois fois bien heureux ceux qui ne verront goute
Tant que sa beauté durera !

Mais puis que votre mort est un mal nécessaire,
Et que c'est un Arrêt donné :
Choisissez une Mort qui ne soit point vulgaire,
Digne d'un Amour rafiné.

Si vous voulez un jour vous pendre à sa fenêtre
Quoi qu'on n'en use plus ainsi ;
Que sait-on, ses beaux yeux vous pleureront peut-être,
Et vous auriez bien réüssi.

Pendez-vous, donc bien vite, afin qu'elle vous pleure,
Et de sa part je vous promets
Que si vous vous pendez seulement pour une heure,
Que vous le serez pour jamais.

Au reste, en vous pendant témoignez du courage,
Faites la chose avec honneur,
Sans gambiller des pieds, ou changer de visage
Comme font les hommes sans cœur.

Quant à moi ; si j'étois seulement bon à pendre,
Je n'aurois pas tant attendu :
Mais je ne fus jamais assez vain pour prétendre
A l'honneur d'être un beau pendu.

O bel Ange pour qui tout le Monde soûpire !
Dont j'ai grande compassion :
A cinquante ans d'ici puissai-je encore écrire
Des Vers à votre intention,

EPITAPHE.

CY gît mon Amour pour Sylvie,
Dont voici le bizarre sort ;
Ses yeux & leur douceur lui donnerent la vie,
Le Dépit lui donna la Mort.

MAXIME EN AMOUR.

IL n'est point de plaisirs pour un Amant fidelle,
Il faut, pour être heureux, pouvoir se dégager ;
Quand vous êtes prêt à changer,
A force de faveurs souvent on vous rappelle ;
Auprés d'une Beauté ménagez vôtre ardeur,
Ne lui laissez point voir toute vôtre Tendresse,
Un Amant qui n'est pas le Maître de son Cœur,
L'est rarement de sa Maîtresse.

MAXIME CONTRAIRE.

n'eſt point de plaiſirs pour un Amant volage,
n'a jamais le temps de devenir heureux ;
Son Cœur bien ſouvent ſe dégage
Quand on s'apprête à contenter ſes vœux :
N'ayez jamais recours à l'inconſtance
Pour vous venger d'une fiere Beauté ;
On perd plus par l'impatience
in ne ſauroit gagner par l'Infidélité.

EPIGRAMME

Sur l'humeur ſévére de SYLVIE.

Epuis le triſte jour que je vis ſous vos Loix,
J'ai compté vingt & deux ſemaines,
Et pour fruit de toutes mes peines
Je vous baiſe le bout des doigts :
Rigueurs, à la fin, me coûteront la vie
is le plus conſtant entre tous les Humains ;
Mais prenez garde à vous, SYLVIE,
us continuez, ma foi, j'ai grande envie
De vous baiſer bien-tôt les mains.

EPIGRAMME

Sur un Bouquet qu'une aimable Personne tira de son sein pour me donner.

IRIS me donnoit sans dessein
Des Roses qu'elle avoit au Sein,
Où tant de beautez sont écloses :
Helas ! lui dis-je, aimable IRIS,
Puis que vous m'en donnez les Roses
Ne m'en refusez pas les Lys.

EPIGRAMME

Sur la Beauté d'IRIS.

IRIS efface les plus belles
Avec sa douce Majesté,
Et parmi les autres Mortelles
Paroît une Divinité :
Devant cet Objet Angelique
Qui tuë, & qui se fait aimer,
Je sens une vertu magique
Qui soudain me vient transformer :
Ce ne sont que vœux & qu'hommages,
Les uns des autres sont jaloux ;
Tous mes regards sont des Messages
Qui lui disent, JE MEURS POUR VOUS.

EPIGRAMME

Contre une femme qui logeoit au-dessus de moi, & qui faisoit un bruit épouventable jour & nuit.

CATIN loge dessus ma tête,
Et me fait enrager du bruit
D'une furieuse tempête
Qu'elle m'excite jour & nuit.
J'ai raison de trouver étrange
Tout ce qu'elle fait contre moi;
Elle se fâche, elle se vange,
Je ne saurois dire de quoi.
Un Tintamarre épouventable
Pire que celui d'un Lutin,
Me persuade que le Diable
N'est autre chose que CATIN.

EPIGRAMME

Contre la même.

CATIN d'abord me sembla belle ;
Mais lorsque je m'enquis d'elle
Voici ce que j'en appris.
Qu'on la charmoit par la gueule,
Qu'elle avoit peur des Esprits,
Et ne couchoit jamais seule.

EPIGRAMME

Sur deux Personnes qui se firent l'Amour, & qui rompirent dès qu'elles se furent vûës.

SAns se connoître JEANNE & JEAN
S'aimerent pour le moins un An,
Et soigneusement s'écrivirent.
L'Amour aveugle eut ce pouvoir ;
Mais dès le moment qu'ils se virent,
Ils ne se voulurent plus voir.

EPIGRAMME.

r une fille qui faisoit l'Agnés pour m'attraper.

LYSON n'a point lû de Roman,
Et sous l'aîle de sa Maman
a pris que d'une AGNE's l'innocente habitude.
LYSON, pourtant, veut me duper :
Dix ans de Cour, dix ans d'Etude,
Me laisserez-vous attraper ?

EPIGRAMME

Contre le Mercure Galant.

E sot Livre qu'on voit dans les mains du Bourgeois
Réglément toutes les Lunes !
oit-ce pas l'Egoût du Parnasse François ?
Non, mais c'est que selon les Loix
Au sexe feminin communes
La Muse Françoise à ses mois ;
Ah ! Fi ! direz-vous, quelle ordure !

De Vizé cependant en fait sa Nourriture
Et Corneille * en leche ses doigts.

* Mr. Corneille le Jeune faisoit les Vers dont Mr. Vizé avoit besoin pour son Mercure ; & il étoit payé pour cela.

EPITAPHE DU CELEBRE LA RIVIERE EVESQUE DE LANGRES.

Qui avoit légué cent Ecus à celui qui la feroit.

CI gît, qui par son Testament
Vient de laisser trente Pistoles
A qui trouvera des Paroles
Pour honorer son Monument.
Comme, quand il vivoit, il prit un soin extrême
De vendre toûjours tout, jusqu'à son Maître mê
Sans doute il a crû qu'aujourd'hui
Quelque Esprit à l'argent pourroit se laisser prend.
Et qu'on trouveroit tout à vendre
Jusqu'à des loüanges pour lui.

* Gaston Duc d'Orleans, qu'il trahis en faveur du Cardinal de Richelieu.

Loüis Barbier, dit La Riviere,
Indigne Evêque des Langroïs,
Ennemi de toutes les Loix,
Pourrit dans cette riche Biére.
Voilà son Epitaphe, & toutes ses Vertus.
Fort bien ; j'ai gagné cent Ecus,
Car à qui l'aura fait il légue ce Salaire :
Mais le Trompeur, qu'il est, nous tend de faux appas ;
Il dit qu'il légue pour la faire,
Et c'est pour ne la faire pas.

EPITAPHE D'UN SERGEANT

Plus honnête Homme que l'Evêque.

Ci gît qui n'eut jamais d'égal,
Puisque pendant le Cours d'une assez longue Vie,
Il fut Sergeant, Roûsseau, natif de Normandie ;
Et ne fit pourtant aucun mal.

EPIGRAMME.

Envoyée à Mr. Pelisson-Fontanier, peu de tems avant sa mort.

POurquoi, cher PELISSON, souffres-tu qu'on s'amuse
A traiter de Dixiéme MUSE
Et donner à SAPHO * de l'Encens superflus ?
Quand on dit MUSE, on dit Pucelle,
Tu sais bien, cependant, que ta Vieille Donzelle
Depuis quarante ans ne l'est plus.

* C'est le nom qu'on donnoit à Mademoiselle de Scuderi. La Chronique Scandaleuse vouloit qu'il y eut un Mariage de Conscience entre cette vieille Fille, ou soit-disant telle, & Mr. Pelisson.

EPIGRAMME.

A Mr. du C*. dont le mérite n'est point récompensé.

IL ne faut point que l'on s'étonne
DAMON, si dans ces Lieux tu ne trouves personne
Qui s'interresse pour ton bien :
De ceci la raison est évidente & claire ;
Tu n'es qu'Esprit, & l'on infere
Qu'un Esprit n'a besoin de rien.

EPIGRAMME.

A Mademoiſelle de B***. qui étant une trés-belle Perſonne, menoit toûjours avec elle une vielle Suivante fort laide.

De grace apprenez-moi, PHILIS, ce que vous faites
De cette Antipode d'Amour :
Si le Ciel a rendu vos Beautés ſi parfaites,
Vous faut-il un Démon pour les mettre en leur jour ?

Mr. DESPREAUX, qui n'épargne rien pour établir ſa Réputation, & celle de ſon Ami RACINE, en décriant les Ouvrages de nos meilleurs Poëtes, & qui croit que tout ce qui ſort de ſa Plume eſt précieux, juſqu'aux moindres Bagatelles, a bien voulu régaler le Public dans ſon *Edition Favorite*, de deux Epigrammes contre Mr. Corneille l'aîné, faites depuis quarante ans, & qu'il n'a oſé mettre au jour pendant la vie de ce Grand-homme. Voici ces deux admirables Epigrammes avec leurs Titres.

I.

*Aprés la premiere representation de l'*AGESILAS *de Mr Corneille, je fis l'Epigramme suivante.*

J'Ai vû l'Agesilas,
Helas !

II.

*Aprés la premiere representation de l'*ATTILA *de Mr Corneille, je fis l'Epigramme suivante.*

APrés l'Agesilas
Helas !
Mais aprés l'Attila
Hola.

Voici la Réponse à ces deux excellentes Pieces.

SUr le grand CORNEILLE au Tombeau,
C'est en vain que l'outré BOILEAU
Répand si sottement son Fiel & sa Malice :
Qu'il censure ATTILA ; qu'il fronde AGESILAS !
Tout cela n'est qu'un vain caprice ;
LES FRERES ENNEMIS, la fade BERENICE *
Pouvoient plus justement lui faire dire Helas !

* Deux méchantes Pieces de Racine, dont la derniere est toute remplie d'Ah ! & d'Helas, & finit par un Helas !

AUTRE

AUTRE EPIGRAMME

*Sur la malignité outrée de Mr Despreaux, à Mr de C****.*

PEnſez-vous réduire au Silence
Du virulent BOILEAU la noire médiſance
A force d'être Homme de bien ?
Ah ! ma foi, vous ne tenez rien :
Surpaſſez CATON en Prudence,
En Savoir ARISTOTE, ALEXANDRE en Vaillance ;
Par toute ſorte, enfin, de Talens, de Vertus,
Surpaſſez ceux qui ſont, & ceux qui ne ſont plus ;
Vous aurez beau faire, & beau dire,
Vous n'éviterez point les traits de la Satire.
Un Eſprit d'un tour ſi malin
Peut-être vous paroît, CLEON bien haïſſable ;
Mais pour moi je plains ſon Deſtin :
Peut-il être plus miſerable ?
Si tout ce qu'il voit de loüable
Eſt un ſujet pour lui d'envie & de chagrin ?

EPIGRAMME

Contre un petit Colet Parasite & yvrogne.

TIRSIS, lors que l'Abbé BOURRU,
De quelques Folles si couru
Entre en colere ou refrogne;
Pour le faire changer soudain,
Et voir épanoüir sa trogne,
Tu n'as qu'à lui montrer du vin.

Mais non, ce seroit grand péché,
Quand ce Parasite est fâché,
De lui donner du vin qui le mît en bredoüille:
Plûtôt, pour amortir le feu de son courroux,
Fais lui presenter (entre nous)
Au lieu de ce bon jus, du Syrop de Grenoüille.*

* De l'Eau.

PLAINTES

Des François sur la Guerre que leur Roi soûtient pour la Monarchie d'Espagne.

NOs maux ne finiront jamais,
Soit dans la Guerre ou dans la Paix,
Le Destin de l'Espagne est toûjours de nous nuire;
Et les siecles futurs auront peine à juger
S'il nous a plus coûté de la vouloir détruire,
Que de vouloir la proteger.

RONDEAU

DE L'ABBE' REGNIER.

Contre le Roi Guillaume III.

IL a bien fait du fracas & du bruit,
L'Usurpateur depuis quatre-vingt-huit;
Bien cabaler est son grand savoir faire,
Il a par-là détrôné son Beau-pere,
Et mis aux fers l'Europe qu'il séduit.

Pour le combat, d'ordinaire il le fuit;
Mais s'il le faut, & qu'il y soit réduit,
Il le soûtient; dans la derniere affaire
Il a bien fait.

Toûjours vaincu, jamais rien ne lui nuit,
Seul de la Guerre il recueille le fruit,
A-t-il un Sort? a-t-il un Caractere?
Et Nous? mais chut; le mieux est de se taire,
Et l'on dira, l'Auteur s'est bien conduit;
Il a bien fait.

PARODIE

DU MEME

RONDEAU.

Contre le Roi Jaques II.

IL a bien fait du bruit & du fracas,
JAQUES Second tombant du Trône en bas;
Porter malheur est son grand savoir faire,
Il a par-là plongé dans la Misere
Loüis Quatorze, avec tous ses Etats.

De s'exposer on ne l'accuse pas,
Ou si jamais il fit ce mauvais pas,
Il sçût fuir & se tirer d'affaire,
Il a bien fait.

A Saint Germain se donnent ses combats,
Là de GUILLAUME il conclut le trépas,
Et pour finir plus promptement la Guerre,
Prenant Calais pour un Port d'Angleterre
Il y débarque, & se moque des Rats, †
Il a bien fait.

† A la Bataille de la Boine en Irlande, le Roi Jaques s'enfuit à toute bride, s'embarqua incessamment, & alla débarquer à Calais; de là, il prit la Poste pour S. Germain, où il est mort.

QUATRAINS SUR L'ENTRÉE DU COMTE DE PORTLANT,

Ambassadeur Extraordinaire d'Angleterre.

Faite à Paris, le 9. Mars 1698.

CEtte Ambassade si célébre,
Ce spectacle si beau, si grand,
Vient, dit-on, de ce Conquerant
Dont j'ai vû la Pompe funebre!

Ce Tyran, cet Usurpateur
Ce Chef de la Ligue infernale,
C'est lui qui dans ce jour étale
Tant d'éclat, & tant de grandeur!

Cet Ennemi dont le trépas
Fit tant faire de Feux de joie,
C'est lui-même qui nous envoie
Un Ambassadeur à fracas!

Et c'est Benting qui va paroître.
Benting qu'on vit dernierement
Fondre en pleurs à l'enterrement
De GUILLAUME son défunt Maître!

O Ciel! quels prodiges nouveaux!
Peuples, mettez-vous en priere,
Nous touchons à l'heure derniere,
Les Morts sortent de leurs Tombeaux.

LE GOINFRE.

CONTE.

Certain Hâbleur Gascon, Goinfre de son métier,
Mourant presque de faim, ne sachant plus que faire,
Fut retiré de sa Misére
Par certain bon Chrétien marchant au droit Sentier,
Ce Chrétien avoit une Fille
A qui notre impertinent Drille
Se mit en tête d'en conter ;
Elle avoit nom Cloris, douce, jolie, aimable,
Et dont tout Homme raisonnable
Auroit bien pû se contenter ;
Ennemie, au surplus, de mordre & de médire ;
Se conduisant toûjours par la droite Raison ;
Voila Cloris : *Quant au Gascon,*
Il étoit Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le Sire
Importuna Cloris, & s'il fit des Sermens :
Ceux des Gâscons & des Normans
Pâssent peu pour mots d'Evangile.
C'étoit pourtant chose facile
De croire notre Fat de Cloris amoureux,
Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux ;
Chose communément aux Gascons ordinaire,
Et qu'ils jugent entre eux chose fort nécessaire.
Un jour, que ce Maître Goulu
Aprés avoir un peu trop bû,
Lui disoit des Douceurs, la nommoit sa Divine ;
Ces Discours sont hors de saison,
Dit Cloris, dans notre Maison
Vous n'aimez rien que la Cuisine.

LE MONDE TROMPEUR.

CONTE.

DE's que le Dimanche est venu,
La Coûtume & la Bienseance
Veulent qu'on fasse diligence
Pour que dans l'Eglise on soit vû:
On s'empresse à s'y rendre, on s'y pare d'un zele
Qui du vrai, quoique faux, prend les airs & le nom;
Et la Cloche tintante, il n'est pas une Belle
Qui du lit ne coure au Sermon.
L'autre jour suivant la méthode,
DORIS, sans nul égard pour le PREDICATEUR
Qu'elle interrompt, qu'elle incommode,
S'y rend, mais un peu tard; fait pester l'Auditeur
Dont sa paresse fatigante
Chagrine à contre-tems l'humeur impatiente
Et se rend contre elle irrité:
A la fin, sur sa Chaise aiant pris sa posture,
Le silence revient aprés quelque murmure,
Et l'Orateur est écouté.
Dans un endroit fort pathétique,
Où sa pieuse gravité
S'étendoit d'un style emphatique
Sur le peu de solidité
Des biens que nous offre le Monde;
Et sur l'immense quantité
Des maux cuisans dont il abonde;
Helas! ma chere, il est bien vrai,
Dit tout bas DORIS à CLIMENE,
L'Imposteur n'a pour nous, que traverse, que peine,
Et je viens d'en faire l'essai:
Quelque bonheur qu'il nous promette,
Malheur à qui s'y fie; helas!

J'avois quelque raison d'en être satisfaite,
Et j'ignorois ses faux appas:
Mais, graces à Dieu, détrompée,
C'en est fait, & dès aujourd'hui
Je romps pour toûjours avec lui,
Et je n'en serai plus dupée;
Le Traître! le Perfide! aurois-je crû jamais
Devoir sentir ainsi la pointe de ses traits?
O Ciel! Quel ton de Jéremie
Prens-tu là? répond son Amie
Qui t'afflige? Qu'as-tu? Pourroit-on le savoir?
Enfin dequoi peux-tu te plaindre?
Te trouverois-tu mal, & que me fais-tu craindre?
Parle; s'il est en mon pouvoir.....
Helas! reprit DORIS, ma pauvre Chienne est morte,
J'en suis inconsolable, & le Prédicateur
A raison.... Oüi ce monde est un fourbe, un trompeur;
Perdre S*** de la sorte!
Quelle douleur! Quel desespoir!
A ces mots un soûpir lui tranche la parole,
Elle verse des pleurs, elle prend son mouchoir,
Et d'une perte si frivole
CLIMENE, en soûriant, de son mieux la console.
Ce Dialogue étoit trop plaisant, trop bouffon
Pour ne pas l'écouter, & l'enjoüé LILIS
Qui se trouva fort prés de l'une & l'autre amie,
Ne put s'appliquer au Sermon:
Le respect que l'on doit à la sainte Eloquence
Retint seul les éclats que cette *Doléance*
Méritoit d'attirer sur soi;
Et j'avoüerai de bonne foi,
Que j'aurois à sa place oublié ma prudence:
Mais d'abord que LILIS eut gagné la maison,
En bonne & correcte Orthographe
A l'honneur de S*** il fit cette Epitaphe
Qu'on peut fort bien mettre en Chanson.

EPITAPHE.

CY gît : Eh qui ? Dame S***
Mais que dis-je ? *Cy gît* ? Elle n'a pour Tombeau
Que le moite Élement de l'Eau.
Elle fit autrefois les plaisirs d'une Fille
Sage, prudente, & qu'on crut Esprit-fort ;
Mais la défunte par sa mort,
A bien sçû de DORIS confondre la Prudence,
La force d'Esprit, la Constance.
De se laisser mourir S *** eut très-grand tort
Puisque DORIS en est en grand souffrance.
Aprés cela, Mortel, que diras-tu,
Toi qui comptes sur ta Sagesse,
Sur ton Esprit, sur ta Vertu ?
Cependant tu n'es que foiblesse ;
Et..... treve de Morale, enfin, & concluons,
Que nous sommes tous foux de ce que nous aimons.

L'on voit aux Petits-Peres à Paris, un Tombeau magnifique sur lequel est representée la Mort tenant d'une main un flambeau renversé, & de l'autre soûtenant un rideau au-dessus du Buste de Lulli. Mr. PAVILLON fit là-dessus les Vers suivans.

O Mort qui cachez tout dans vos demeures sombres !
Vous à qui les plus grands Heros
Sous prétexte d'un plein repos,
Se trouvent obscurcis dans d'éternelles Ombres !
Pourquoi par un faste nouveau
Nous rappeller la scandaleuse Histoire
D'un Libertin indigne de Mémoire,
Peut être même indigne du Tombeau ?
S'est-il jamais rien vû d'un si mauvais Exemple ?
L'Opprobre des Mortels triomphe dans un Temple,
Où l'on rend à genoux ses vœux au Roi des Cieux ;
Ah ! cachez pour jamais ce spectacle odieux ;
Laissez tomber sans plus attendre
Sur ce Buste honteux votre fatal Rideau,
Et ne montrez que le Flambeau
Qui devroit avoir mis l'original en cendre.

[redacted]

A Mr. DE B***.

En lui envoiant une Epître à Mr Despreaux, dans laquelle je me plaignois des amis du siecle.

SONNET.

CHer B*** à mes vers donne un sens favorable:
Tu connois ce dur siecle, & tu sais mon ennui,
Juge integre, prononce entre ma Muse & lui,
C'est ici le Procés du SAGE MISERABLE.

Il est de vrais amis dans un sort déplorable,
De tout tems on l'a dit, je l'éprouve aujourd'hui;
Et sans aller plus loin, en toi seul j'ai l'appui
D'un zélé défenseur, d'un ami secourable.

Mais peu savent remplir un rang si distingué;
A d'indignes mortels ce beau nom prodigué,
Tous les jours fait rougir la Vertu dédaignée,

C'est à de tels amis que j'intente un procés,
C'est contre eux que ma Muse à bon droit indignée,
Devant toi vient plaider sans crainte du succés.

A Mr. H**.

En Réponse du Sonnet qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser, en se plaignant des faux Amis du siecle.

SONNET.

Sur les mêmes Rimes.

†Clitandre dans tes vers, tu m'es trop favorable,
Je connois, il est vrai, le siecle & ton ennui,
Mais d'oser prononcer entre ta Muse & lui,
Il n'appartient, helas! qu'au Sage Miserable.

Que je souffre, en secret, de ton sort déplorable!
En secret j'en soûpire, & voudrois aujourd'hui,
Me trouver en état de te servir d'appui,
Et mériter le nom d'un Ami secourable.

Mais le Destin m'envie un nom si distingué,
Un nom à tant de gens lâchement prodigué
Que devroit mépriser *la Vertu dédaignée.*

A tous ces faux Amis intente un long procès,
J'approuve ton courroux, & ta Muse indignée
En tout tems, en tous lieux, te répond du succès.

† Je me sers du nom de *Clitandre*, parce que dans la Tragedie que Mr Corneille l'Aîné en a faite, Clitandre est un honnête homme calomnié, trahi par ses amis, & abandonné de tout le monde.

A Mr. BOILEAU DESPREAUX.

EPITRE

Par Monsieur Hullin.

O Toi, dont la hardie & salutaire Audace,
De tant de Sots Rimeurs vint purger le Parnasse
Et fit rendre au *Bon-gout*, remis dans tous ses droits,
Et la faveur du Peuple, & l'oreille des Rois,
Boileau, tu sus plus loin porter ta vigilance,
Et des mœurs de ton siecle attaquant la licence,
D'une bouche de fer, & d'un stile d'airain,
Ta Muse au crime altier sut préparer un frein,
Et par tout sous le mitre, ainsi que sous le casque,
Aux vices des François elle arracha le Masque.
La France vit ton Livre, en vain si combatu,
Ainsi que la Raison, rétablir la Vertu.
Dans ta route éclairée, quatre Guides fidelles,
S'offrirent à ta Muse, & furent tes modelles;
A ton siecle étonné tu fis voir dans tes vers,
Leurs diverses beautez, sans leurs vices divers,
Non moins serré que Perse, & plus chaste qu'Horace,
Vif avec Juvenal, sans avoir son audace,
Agreable, fécond, naïf avec Regnier,
L'un cessa d'être obscur, l'autre d'être grossier.
Mais aujourd'ui que l'âge & l'extrême foiblesse,
A pas lents au Tombeau conduisent ta vieillesse,
Et que de ce Public par tes soins corrigé,

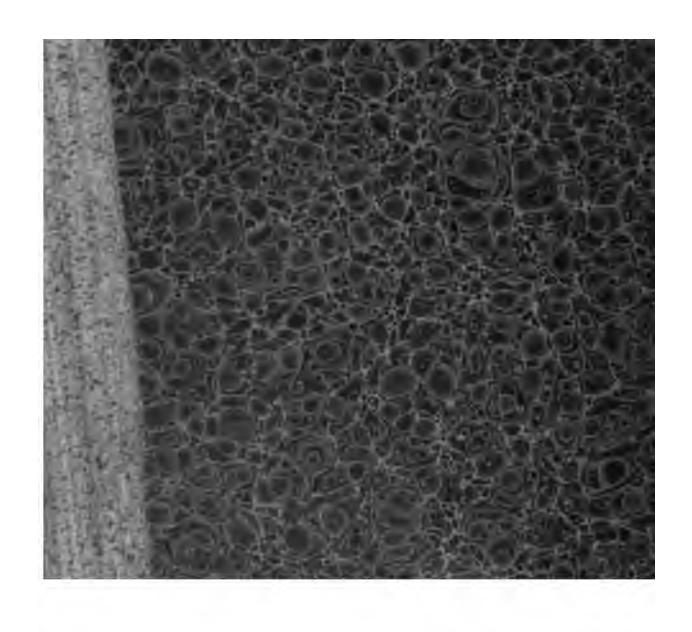
Ta Muse dans ton Livre a déja pris congé,
BOILEAU, daigne accorder un honneur à sa mienne,
C'est d'oser, Toi défunt, succeder à la tienne.
Alors de tes Talens heritier déclaré,
Comme Toi de mon Siecle aprés Toi réveré,
Et non moins Ennemi des Erreurs & des Vices,
J'irai les foudroyer sur tes heureux auspices.
Daigne donc m'adopter, & devant Apollon,
Obtenir des neuf Sœurs, & du sacré Valon,
Qu'aprés Toi, reconnu pour ton fils légitime,
Du Parnasse François je regisse la Rime,
Qu'en Prose comme en Vers le Bon-sens outragé
Soudain recoure à moi, certain d'être vengé:
Qu'au Parnasse jamais la Basse Jalousie,
N'y dispose à mes yeux du droit de Bourgeoisie,
Et que de tout Auteur sans nom & sans aveu,
Mon Arrêt livre en bref les Ouvrages au feu.
Tremblez, flots d'Ecrivains que BOILEAU seul arrête;
Et qui sur son Tombeau déja levant la tête,
De toutes parts sur nous prêt à vous déborder,
D'un déluge de Vers croyez nous inonder,
Ce Censeur si rigide, à vous seuls formidable,
Déposant en mes mains sa Plume redoutable,
Dans la nuit du Tombeau ne descend point pour vous;
Tremblez, il m'a légué sa plume & son courroux.
Je saurai dissiper vos impuissantes ligues,
Au torrent retenu donner de fortes digues,
Et de son eau croupie arrêtant le progrès,
Vous réduire au limon de vos sales marais.
Toûjours pour le Public plein d'égards & de craintes,
J'eus soin de prévenir son murmure & ses plaintes,
Je sai qu'il forme seul un Tribunal affreux
Que c'est un composé bizarre, monstrueux,
D'erreurs, de verités, de bon-droit, d'injustices;
Que toutes les Vertus y touchent tous les vices;
Qu'aux Rapports, aux *oui-dire* il se laisse abuser
Et que comptant les voix, au lieu de les peser,
Dans tous ses jugemens il se croit impeccable,

Leger dans ses faveurs, dans sa haine implacable,
Juge donc si guidé par tant de notions,
BOILEAU, j'ai négligé l'art des précautions;
Et si d'ailleurs timide, & souple & pacifique,
J'ai pû, j'ai dû braver l'aversion publique.
Né doux & sociable, à la Raison soûmis,
Plus sensible au plaisir d'aquerir des amis,
Qu'à celui d'amasser de sordides richesses,
Je prônai leurs vertus, & cachai leurs foiblesses;
Pour eux, pour moi, guéri d'un préjugé fatal,
Dans l'un & l'autre sort j'eûs un visage égal.
Si quelque ami secret obtint la préference,
Le mérite en mon cœur fit seul sa difference.
Mais quoi! ce même siecle & ces mêmes amis,
Qui me virent toûjours si discret, si soûmis,
Aujourd'hui que le sort m'abbat, me persecute,
Contre moi révoltez, me reprochent ma chûte,
Et me faisant l'Auteur de cent Ecrits honteux,
Détournent la pitié qu'on doit aux malheureux.
Hé bien, n'écoutons plus une prudence vaine,
Je veux justifier & mériter leur haine,
Et déclinant enfin un si faux Tribunal,
Citer mon siecle aux pieds d'un nouveau Juvenal.
Oüi, BOILEAU, souffre ici ma plainte légitime;
Tous les jours crû l'Auteur d'un Ecrit anonyme,
Enfant desavoüé d'un Rimailleur poltron,
Lui present, lui témoin, je lui sers de plastron;
En bute à tous les traits qui sur lui se décochent,
A l'envi du public, mes amis me reprochent,
Cet Esprit misantrope, à médire appliqué.
En vain par des sermens je me suis expliqué,
Sur raisons, sur sermens, le préjugé l'emporte:
Souvent même l'ami qui parle de la sorte,
A l'erreur qui m'accuse eut la meilleure part,
Et ravi que mon nom serve ainsi de rampart,
Il voit l'Auteur caché de tant de pasquinades,
A l'abri de mon dos braver les bastonnades.
Contre la calomnie & tant de sots discours,

Souffre donc que ma Muse implorant ton secours,
Je demande ce feu, cette audace, ces Rimes,
Qui comme tant de sots, ont flétri tant de crimes,
Et par qui ton Volume au Parnasse vainqueur,
Chez le Peuple & les Rois se conserve par cœur.
Et toi Pere des Vers, & vous Troupe savante,
Appuyez prés de lui ma priere fervente,
Vous même à ce Heros, donnez un heritier,
Empêchez qu'en sa Tombe il ne descende entier,
Pendant que dans son sein ce beau feu se conserve,
Transmettez dans le mien son immortelle verve,
Des Talens qu'il reçut avec profusion,
Daignez souffler en moi la riche éfusion:
BOILEAU, puisses-tu voir prolonger tes années;
Et forcer s'il se peut, l'ordre des Destinées!
Mais resigne en mourant par une expresse loi,
A l'Auteur de ces Vers ta Plume & ton Emploi.

FIN.






Stanford University Libraries
3 6105 015 140 010

